



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

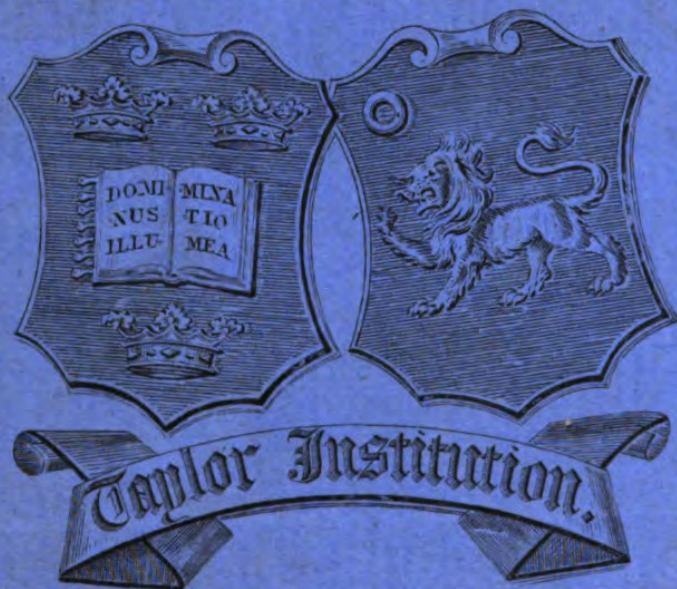
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



34. g. 6

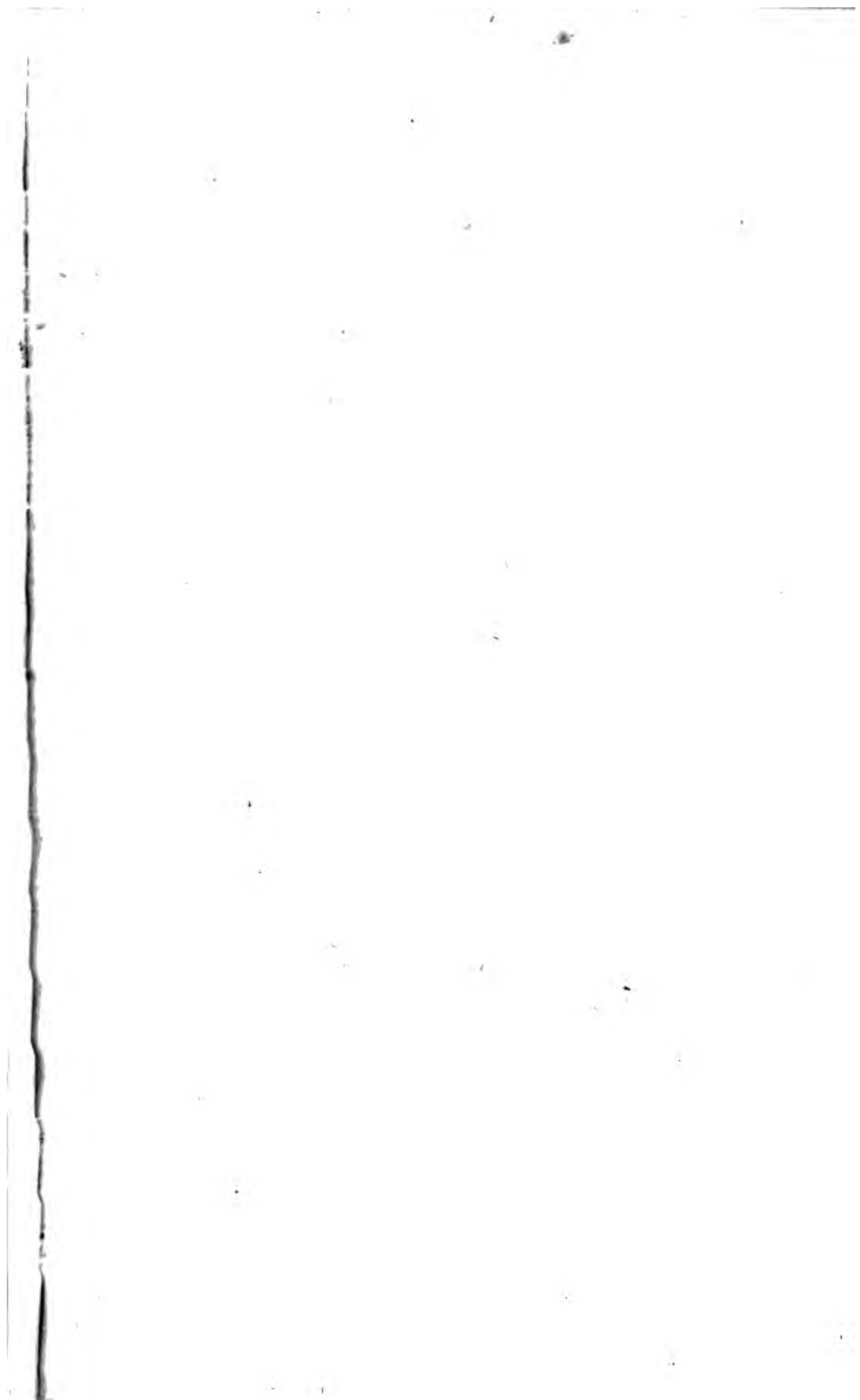


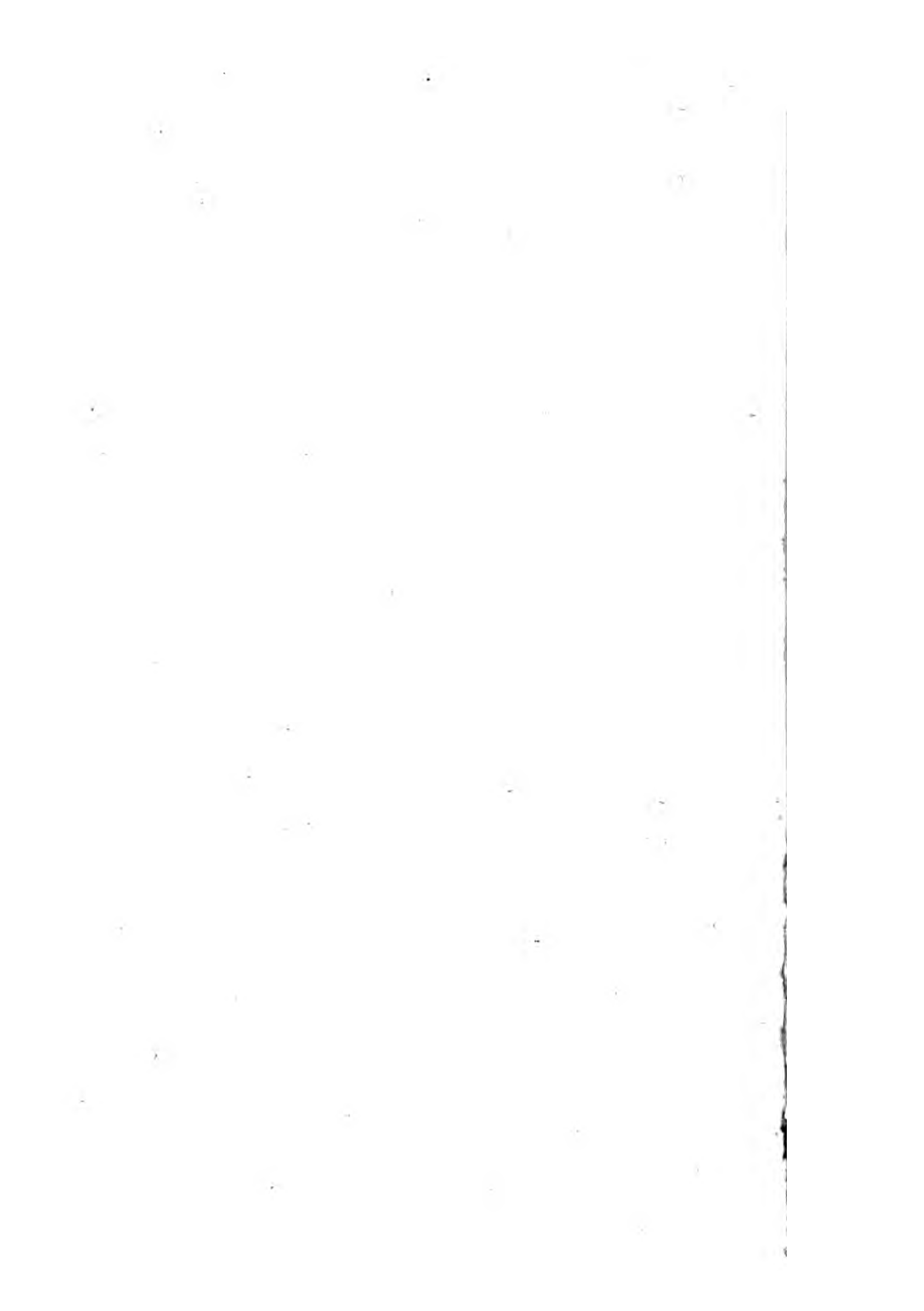
UNS. 158 f. 31





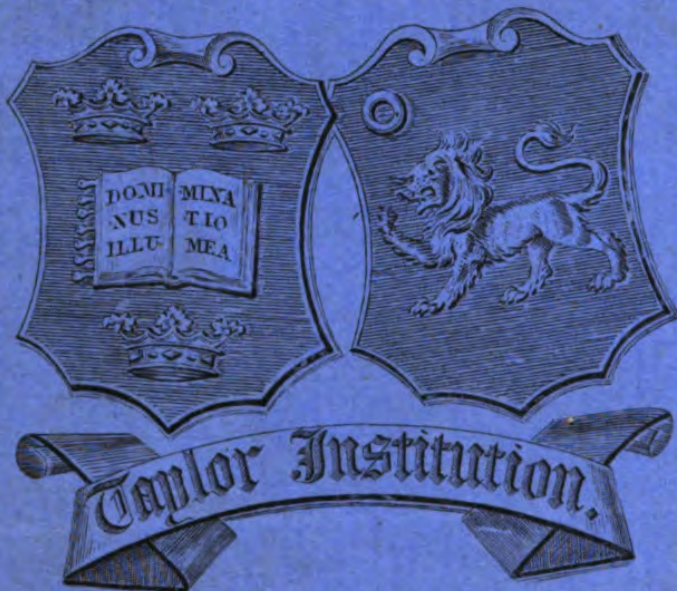






LE
THEATRE
ITALIEN.
TOME SIXIEME.

34. g. 6

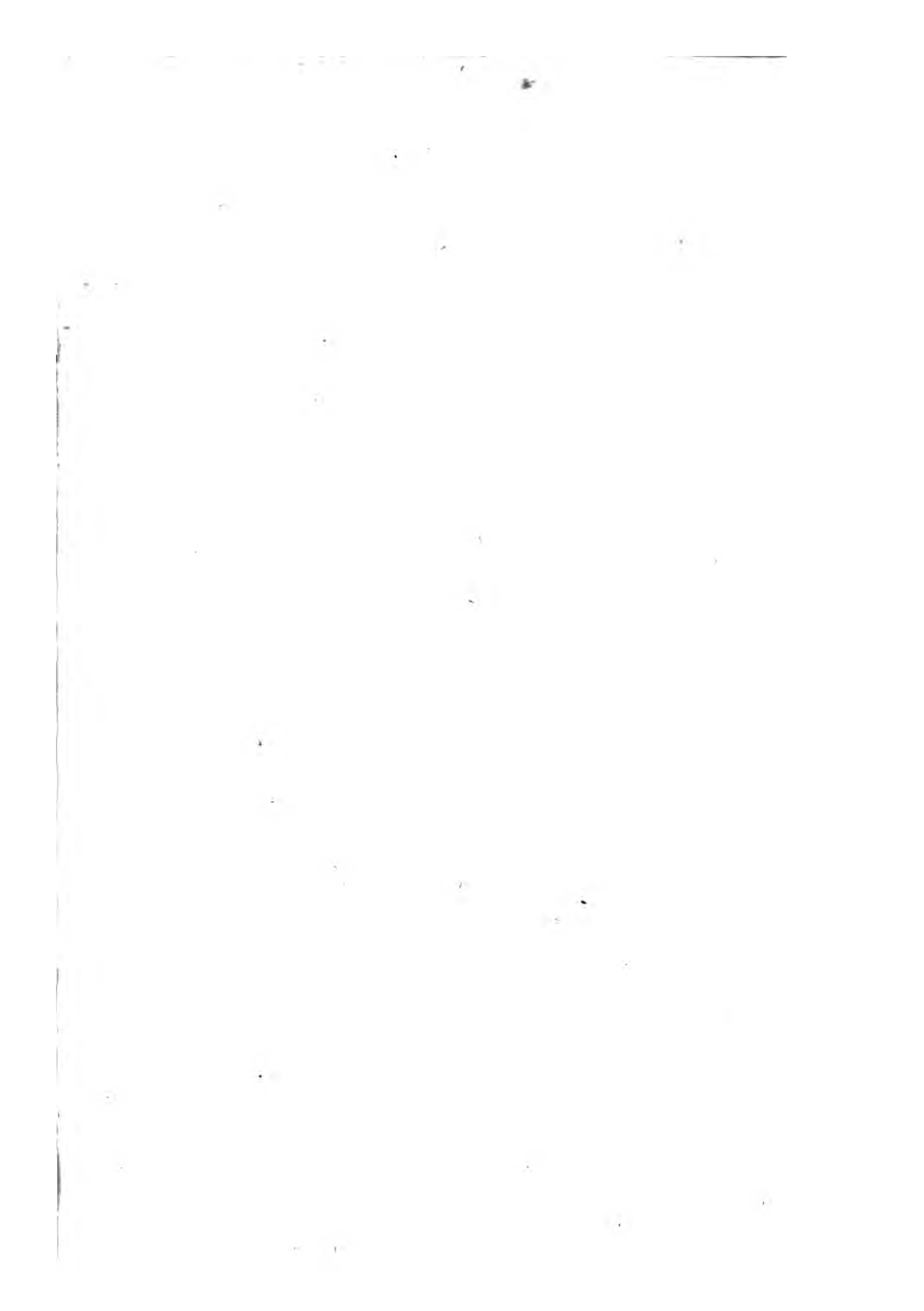


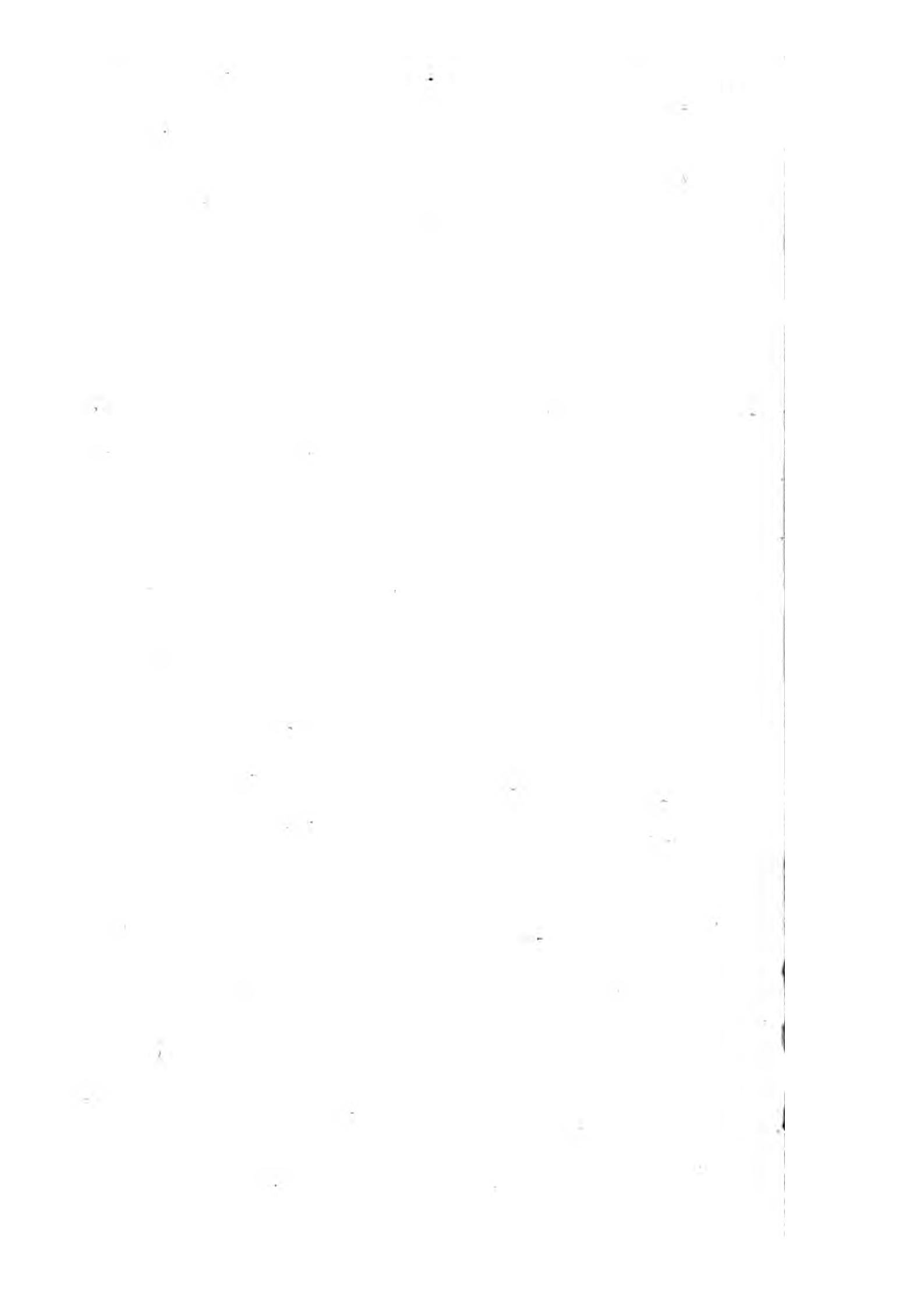
UNS. 158 f. 31











LE

THEATRE

ITALIEN.

TOME SIXIÈME.

PIECES CONTENUES
dans ce sixième volume.

LA THESE DES DAMES.

LES PROMENADES DE PARIS.

LE RETOUR DE LA FOIRE DE BEZONS.

LA FOIRE S. GERMAIN.

LES MOMIES D'EGYPTE.

LES BAINS DE LA PORTE S. BERNARD.

ARLEQUIN MISANTROPE.

PASQUIN ET MARFORIO.

LES FE'ES.

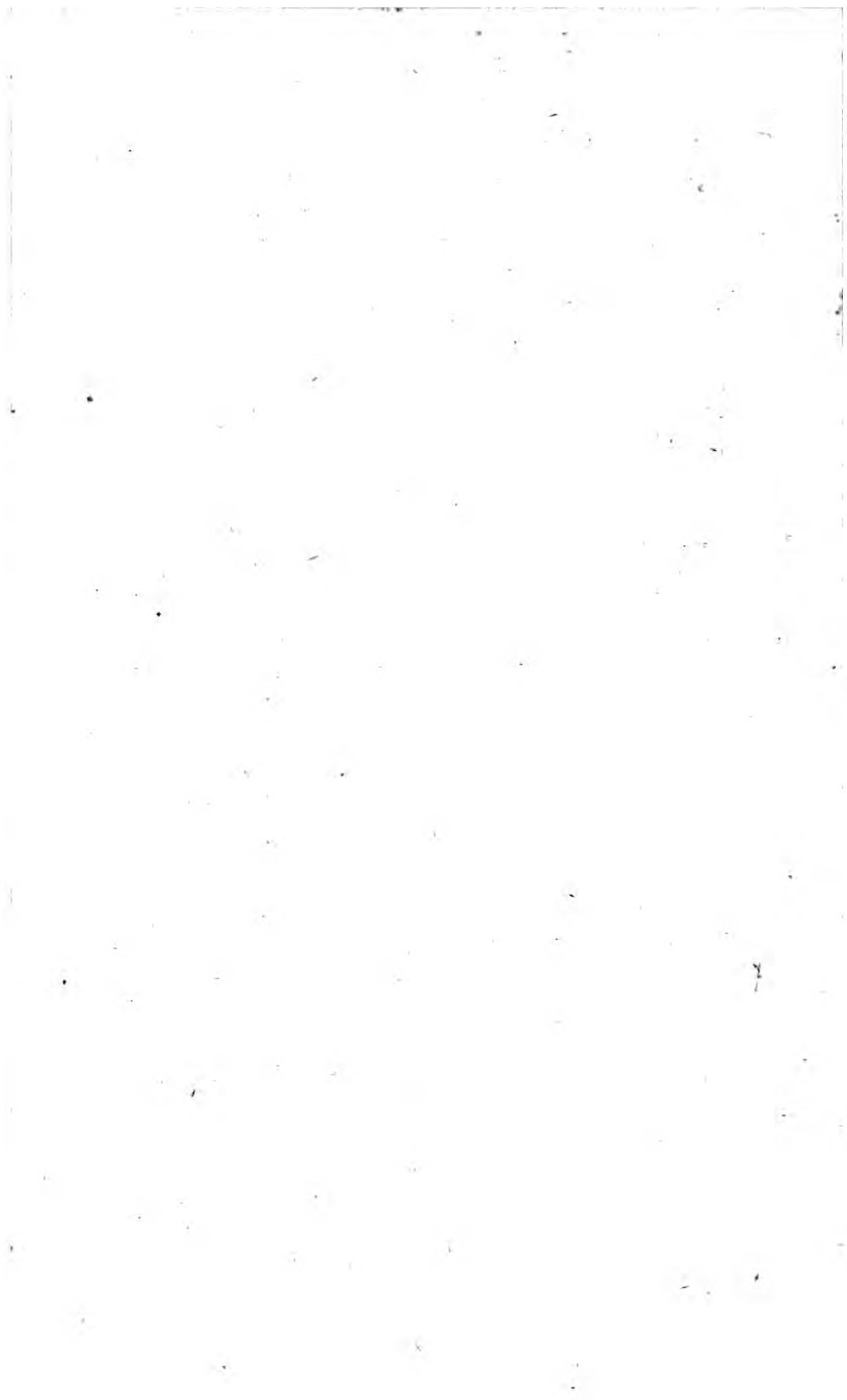
Frontispice



LE
THEATRE ITALIEN
DE
GHERARDI
Tome VI.

Ant. Humblot inv.

C. Mathey Sculp.



LE
THEATRE
ITALIEN
DE GHERARDI;

O U

LE RECUEIL GENERAL
de toutes les Comedies & scènes françoises
jouées par les COMEDIENS ITALIENS du ROI;
pendant tout le temps qu'ils ont été au
service.

*Enrichi d'estampes en taille douce à la tête de
chaque Comedie, & des airs gravés-notés à la fin
de chaque volume.*

TOME SIXIEME.

Edition nouvelle revue avec beaucoup d'exactitude.

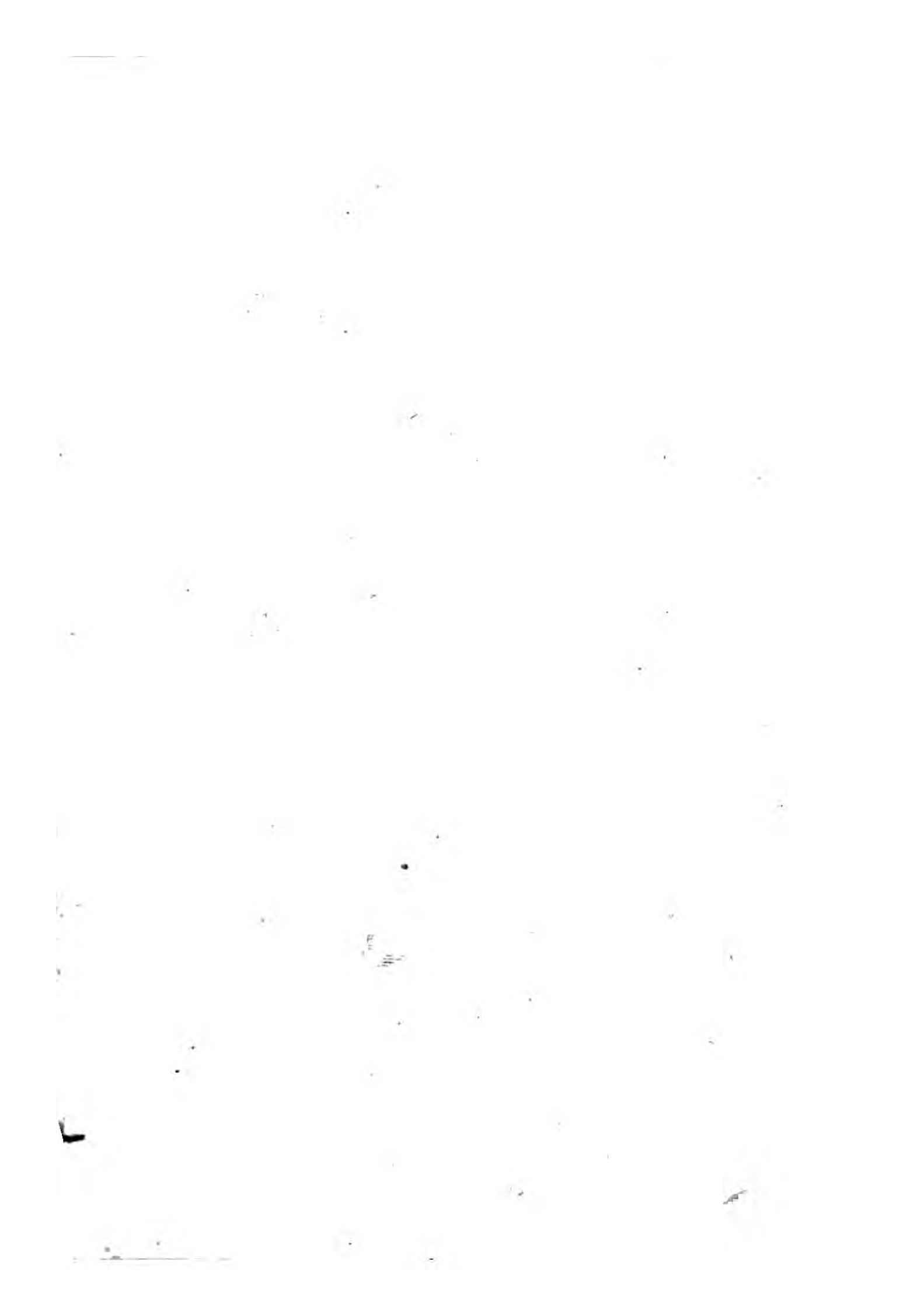


A PARIS,
Chez BRIASSON, rue Saint Jacques,
à la Science, & à l'Ange Gardien.

M D C C X L I.

Avec Approbation & Privilege du Roi.







LA THESE
DES DAMES,

OU

LE TRIOMPHE
DE COLOMBINE,

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au théâtre par monsieur B*** &
representée pour la première fois par les
comédiens Italiens du Roi, dans leur
hôtel de Bourgogne, le septième de
Mai 1695.

A C T E U R S.

GROGNARD bourgeois de Paris.

ANGELIQUE fille de Grognard.

OCTAVE amant d'Angelique.

LEANDRE neveu d'Angelique.

COLOMBINE servante d'Angelique.

PIERROT valet de Grognard.

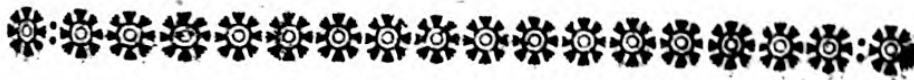
ARLEQUIN valet d'Octave.

MEZZETIN , SCARAMOUCHE intri-
gans.

La Scene est à Paris.



L A T H E S E
 D E S D A M E S,
 O U
 L E T R I O M P H E
 D E C O L O M B I N E.



A C T E I.

S C E N E I.

N U I T.

PIERROT *seul, tenant une guitare.*



Mour, petit dieu fouille-par-tout,
 ne pouvois-tu t'empêcher d'égratigner le cœur du pauvre Pierrot ?
 Depuis que tu as disloqué mon imagination,
 j'ai un cours de ventre amoureux, que tous

A ij

4.

La these des dames.

les coups que mon maitre me donne , ne peuvent arrêter , & je rends mon amour tout clair par ma bouche & par mes yeux. O toi , charmante aubergiste de mon ame , qui t'es emparée du plus grand appartement de ma raison , & as mis mon bon sens à la porte comme un peteux ; écoutes mes amoureux accords par le trou de ta serrure ! Pierrot devient musicien pour te plaire : tu vois bien qu'il cherche le grand chemin de l'hôpital. Mezzetin m'a promis de venir chanter sous les fenêtres de ma charmante Catos , & il est temps de l'appeller. St , st , st.

S C E N E I I .

MEZZETIN avec une guitarre. PIERROT

ST, st ? M E Z Z E T I N .

 P I E R R O T .
Est-ce toi , Mezzetin ?

 M E Z Z E T I N .

Et qui peut être à present dans les rues , si ce n'est le compagnon d'un homme aussi fou que toi ?

 P I E R R O T .
Pour reconnoissance du service que tu me rends , je te promets que j'aurai bien soin de moi.

La these des dames.

5

MEZZETIN.

Je t'aurai bien de l'obligation. Mais ,
veux-tu que je chante ?

PIERROT.

Tu me feras plaisir ; je t'accompagnerai.

MEZZETIN *chante.*

Un épais rideau ,

Caches ton museau.

L'amour dans tes yeux , ma brunette ,

Joue à cligne mufette ,

Tu fais dodo , dodo. (*bis*)

Ton amant dans la rue ,

Fait le pied de grue ,

Ah , qu'il souffre de bobo , bobo.

SCENE III.

SCARAMOUCHE , PIERROT , MEZZETIN ,
chacun avec une guitarre.

SCARAMOUCHE.

Les puces m'ont éveillé plus matin que je
ne voulois ; & comme je ne puis plus
me rendormir , j'ai envie de me réjouir avec
ma guitarre.

MEZZETIN.

Pierrot , veux - tu que j'en recommence
une autre ?

SCARAMOUCHE *à part.*

Hoime !

PIERROT.

Mezzetin ?

A iij

La these des dames.

MEZZETIN.

Que veux-tu ?

PIERROT.

Je croi , morbleu , que ma maitresse vient de soupirer.

Scaramouche pette avec la bouche. Mezzetin répond que sa maitresse a l'haleine mauvaise. Ils font une scene de jeu pour se reconnoitre , & se retrouver ; & lorsqu'ils ont fini , ils se mettent tous trois à jouer de la guitarre.

S C E N E I V.

ARLEQUIN , PIERROT , SCARAMOUCHE , MEZZETIN.

ARLEQUIN.

LE jour est tombé, je croi , dans quelque bateau de charbon , & cette nuit est d'un noir brun admirable. Qu'on est malheureux de ne pouvoir dormir à son aise ! Il me semble que, si j'étois entre deux draps à present, je ferois le plus beau rêve du monde. Je ne suis pas éloigné de ma maison, marchons à tâtons , sans heurter personne.

Le reste de cette scene est une nuit à l'italienne , qui n'auroit nul agrément dans l'impression.



S C E N E V.

Le théâtre represente la chambre d'Angelique.

COLOMBINE , ANGELIQUE.

COLOMBINE.

Vous avez la puçe à l'oreille de bon matin: Savez-vous bien, mademoiselle, que vous ferez deserter votre toilette par tous ceux qui vous y venoient voir? Les hommes sont trop paresseux pour une fille aussi vigilante que vous, ils aiment beaucoup mieux la trouver au lit.

ANGELIQUE.

Ah, Colombine! je n'ai pas fermé les yeux de toute la nuit.

COLOMBINE.

Je fai bien qu'une fille ne prend pas le sommeil d'emblée, & que son imagination est d'un difficile entretien pendant la nuit: Mais aussi, faut-il observer une certaine bien-séance, & ne pas brusquer ainsi les heures destinées à décorer un lit.

ANGELIQUE.

J'ai de l'inquiétude, Colombine; & le départ prochain d'Octave, dérobe à mon ame toute la douceur du repos.

C O L O M B I N E.

Quoi : vous seriez assez simple pour vous piquer d'une fidélité à double ressort ? Le service est bien désagréable pour une fille. Elle fait sa moisson l'hyver, & vuide son grenier l'été. Croyez-moi , ces sortes d'amans par quartier , ne doivent point donner les entraves à un cœur. Vive un homme de robe ou de finance , dont une femme est nantie toute l'année. S'il ne paye pas bien tout-à-fait ses créanciers , au moins une femme a-t-elle le plaisir de voir qu'il arrête quelquefois les parties.

A N G E L I Q U E.

Tu voudrois donc dire par là , qu'il ne faudroit pas être trop régulière sur la conduite que je me suis proposée pendant l'absence d'Octave ? Et le moyen , quand un autre possède notre cœur , de le retirer pour le mettre en pièces , & en distribuer à mille gens , qui ne valent pas souvent la peine d'être soufferts ? Non , je ne ferai point cette injustice à mon cher Octave , & il ne me la pardonneroit jamais.

C O L O M B I N E.

Le cœur d'une femme est-il un fonds qu'un amant ait la permission de substituer ? Croyez-moi , je ne vous donnerai jamais de méchans conseils : mais l'amant qui paroît le plus tendre , ne mérite tout au plus sur notre cœur qu'une rente viagère ; c'est-

à dire , tant tenu , tant payé : & s'il lui arrive de déloger , les lieux ne doivent pas rester pour cela vuides.

A N G E L I Q U E.

Ta philosophie est admirable , & je m'étonne que tu ne l'ayes encore apprise à personne. C O L O M B I N E.

A la premiere occasion , je prétens soutenir cette these en bonne forme.

A N G E L I Q U E.

Quoi , tu prétens que l'inconstance soit pardonnable , & qu'on puisse , lorsqu'on s'est engagé une fois , écouter les galanteries de mille gens qui en font métier & marchandise ?

C O L O M B I N E.

Sansdoute. On ne se sert de ces gens-là que comme d'une caisse d'emprunt , d'où l'on retire son fonds quand bon le semble.

Octave & Arlequin entrent & écoutent.

A N G E L I Q U E.

En verité , j'ai presque envie de te croire , & de suivre ta morale.

C O L O M B I N E.

Je suis sûre que vous m'en remercirez. Je me connois en gens , & je vous en choisirai , là , de ces gros dos , où il n'y aura qu'à couper hardiment à la pièce.

A N G E L I Q U E.

Je voudrois qu'Octave fût déjà parti , pour commencer le quartier d'été que tu me proposes.

S C E N E V I.

OCTAVE , ANGELIQUE , COLOMBINE , ARLEQUIN.

QU'entens-je ? Ah , la perfide !
OCTAVE *à part.*
COLOMBINE.

C'est le parti le plus sûr. On est sujette à trop d'inconveniens avec un amant qui va à la guerre. Un coup de mousquet vient à la traverse , qui vous le renvoye tout démantelé , & une fille qui a bien pris ses mesures pendant l'été , est toujours munie par avance avec un autre , de ce qui peut clocher dans cet amant au retour de la campagne.

ARLEQUIN *à Octave.*

Ah , la méchante carogne ! Allons lui chanter pouille.

ANGELIQUE.

Tu as raison , Colombine , & je m'accorde fort bien de tes conseils.

OCTAVE *à Angelique.*

Ah , scelerate ! C'est donc ainsi que tu m'abusois ? Ton cœur s'effraye par avance d'une fidélité que j'exigeois de ton amour. Tes yeux me trompoient , ta bouche vient de me l'apprendre.

ANGELIQUE.

Ah , Colombine , je suis perdue ! Mais ;
Octave , vous avez tort. . . .

OCTAVE.

Oui ; perfide , j'ai tort de demeurer un
moment auprès de toi , après l'outrage que
tu viens de faire à ma tendresse.

ARLEQUIN.

Fi : c'est une action qui merite les galeres.

COLOMBINE.

Je croi que cet animal-là se mêle aussi de
raisonner.

ANGELIQUE.

Vous ne voulez donc pas , Octave , me
donner le temps de me justifier ?

OCTAVE.

Non , je ne veux rien entendre de la plus
ingrate de toutes les femmes. Tu n'impo-
seras plus par de nouveaux parjures à la cre-
dulité de ton amant ; je dégage mon cœur
pour jamais des fers qui l'accabloient , &
ta trahison me rend une liberté que tes
traîtres yeux m'avoient ravie.

COLOMBINE.

Voilà bien du fracas pour rien ! Hé ,
mort de ma vie , monsieur , le cœur d'une
femme est-il un bien qu'on ne puisse aliener
quelquefois sans le consentement du pro-
priétaire ?

ARLEQUIN.

Ah , langue de crocodile ! ce sont là de

tes tours de passé-passe ! Il n'y a qu'à te remettre un pareil fonds entre les mains pour le faire profiter : tu en tireras plus que le dernier courant. *A Octave.* Mais , monsieur , voulez-vous un peu que je lave la tête à ces deux animaux-là ?

OCTAVE.

Fais tout ce que tu voudras. *Il se promene sans les regarder.*

ARLEQUIN à *Angelique.*

Savez-vous bien , madame la carogne , que mon maître n'a pas l'encolure d'un fort : que votre cheval n'est qu'un âne , & que quelques coups d'étrivieres ne vous feroient pas mal ?

ANGELIQUE à *Arlequin.*

Savez-vous bien , maître yvrogne , que vous êtes un fat , & que vous méritez un soufflet. *Elle lui donne un soufflet.*

OCTAVE.

Que t'a-t-elle dit ? reponds.

ARLEQUIN.

Bon : elle ne fait pas defferrer les dents , elle ne parle que par signes. Elle a de la confusion de l'action qu'elle a faite.

OCTAVE.

Retournes-y , Arlequin , & dis-lui que je veux l'abandonner pour jamais.

ARLEQUIN.

Elle n'en vaut pas la peine : mais je veux dire un mot à la servante. *A Colombine.* Or

fus , madame la soubrette , regardez - moi un peu , levez le nez , fermez la bouche , ouvrez les yeux , dressez les oreilles , sachez vous bien , madame la laveuse d'écuelles , que vous ne tirerez plus de lardons du cœur d'Arlequin ? qu'il vous abandonnera à toute votre batterie de cuisine...

COLOMBINE *en se reculant.*

Monsieur , excusez si...

ARLEQUIN *à part.*

Elle a peur , je croi. *Haut.* Que vous êtes une je ne sai qui , & que je vous donnerois un je ne sai quoi.

COLOMBINE.

Si vous vouliez bien...

ARLEQUIN *à part.*

Bon : continuons. *à Octave qui se promene toujours.* Je m'en vais bien la mettre à la raison. *A Colombine.* Que vous vous jouez à vous faire roffer.

COLOMBINE.

Roffer ! comment , coquin , infame , malheureux , brigand. *Elle lui donne quelques soufflets, & puis elle lui fait une reverence.* Excusez , monsieur , si je prends la liberté de...

OCTAVE *à Arlequin.*

He bien , comment tout cela va-t-il ?

ARLEQUIN.

Ma foi , monsieur , la servante a autant d'esprit que la maitresse : on perd son tems à leur parler , laissons-les là.

ANGELIQUE à Octave.

Je ne fai pas , monsieur , quel est votre deffein : mais enfin je suis fatiguée de votre extravagance ; & puisque vous ne cherchez qu'un pretexte à rompre avec moi. . .

OCTAVE.

Vous devez bien vous y attendre, & dès aujourd'hui je vous déclare que je vais me dégager avec votre pere , de la parole que je lui avois donnée de vous épouser.

ANGELIQUE.

Et moi , je vous défends de me voir de votre vie.

COLOMBINE à Arlequin.

Ne veux-tu pas commencer à me faire une petite remontrance ?

ARLEQUIN.

Tirez de là , carogne.



S C E N E V I I.

OCTAVE , ARLEQUIN *se promenant tous deux sur le théâtre.*

L OCTAVE.
A perfide !

ARLEQUIN.
La chienne d'effrontée.

OCTAVE.
Après tout ce que j'ai fait pour elle !

ARLEQUIN.
Après tout ce que j'ai eu envie de lui faire !

OCTAVE.
Insulter si cruellement à toute ma tendresse !

ARLEQUIN.
Me donner un soufflet tout au beau milieu de la joue !

OCTAVE.
C'est une trahison dont il faut que je me venge.

ARLEQUIN.
C'est une honte pour ma joue , dont j'ai le visage tout en feu.

OCTAVE.
Oui , j'y suis résolu , je veux parler à son pere. *A Arlequin.* Vas-t-en frapper à sa porte.

ARLEQUIN.
He bien oui , monsieur , j'y frapperai.

OCTAVE.

Tu y frapperas rudement, & d'un manière dédaigneuse,

ARLEQUIN.

Laissez-moi faire, je ferai trembler les verroux. OCTAVE.

Tu demanderas à parler au pere avec des airs de mépris.

ARLEQUIN.

Oui, je dirai : Qu'on me fasse descendre ce gueux-là.

OCTAVE.

Et quand il sera venu... Ah, cruelle, à quoi me vas-tu exposer !

ARLEQUIN.

Oh, je lui dirai bien tout cela.

OCTAVE.

Je t'aimois, j'avois pour toi toute la veneration que tu méritois, quand tu m'étois fidelle. ARLEQUIN.

Fidelle, oui, laissez-moi faire.

OCTAVE.

Ton consentement prévenoit ma volonté : mais tes yeux, ta bouche...

ARLEQUIN.

Et toute ta fressure ne vaut pas le diable,

OCTAVE.

Que dis-tu donc là ?

ARLEQUIN.

J'étudie le compliment du pere, & j'y ajoutois cette dernière figure.

OCTAVE.

OCTAVE.

De quoi viens-tu m'embarasser ? Heurte à sa porte. *Arlequin heurte à la porte.*

S C E N E V I I I.

GROGNARD; OCTAVE, ARLEQUIN.

GROGNARD.

Qui est-ce ? *A Octave.* Ah, monsieur, c'est vous ! J'ai bien de la joye de vous voir. Qui a-t-il pour votre service ?

OCTAVE.

Je vous suis obligé ; mais. . . *Faisant signe à Arlequin.* Arlequin ?

ARLEQUIN.

Monsieur ?

OCTAVE.

Parles un peu, & dis. . .

ARLEQUIN.

Oh, parlez vous-même.

GROGNARD.

Qu'avez-vous donc ? Je vous trouve tout embarrassé.

OCTAVE.

Point du tout. . . Arlequin ?

ARLEQUIN.

Monsieur ?

OCTAVE.

Veux-tu donc expliquer à monsieur. . .

ARLEQUIN.

Je ne fai point expliquer les auteurs.

GROGNARD.

Ne pourrai-je point favoir ce qui vous amene ici ?

OCTAVE.

Très volontiers , monsieur... Arlequin ?

ARLEQUIN à Grognard.

Vous allez tout favoir à present. *Vers Octave.* Monsieur ?

OCTAVE.

Veux-tu donc parler ?

ARLEQUIN.

Je suis muet.

GROGNARD.

Mais, Arlequin, tu devrois bien me dire...

ARLEQUIN.

Tout à l'heure... Octave ?

OCTAVE.

Ce maraut-là perd l'esprit : Que veux-tu ?

ARLEQUIN.

Instruisez donc , monsieur.

OCTAVE.

Je ne dirai rien.

ARLEQUIN.

Je fai trop bien vivre pour parler devant mon maître.

OCTAVE.

Mais tu fais bien...

ARLEQUIN.

Je ne fai rien.

OCTAVE.

Cependant.

ARLEQUIN,

Si. . . .

Octave fait une reverence à Grognard , & s'en va. Arlequin en fait une pareillement , & s'en va.

GROGNARD *seul.*

Ma foi , le maitre & le valet font tous deux fous. Il est bon cependant que je m'éclaircisse des raisons qui causent l'embaras que j'ai remarqué en eux. Voici Pierrot justement qui pourra m'instruire de ce que je cherche.

S C E N E I X.

PIERROT, GROGNARD.

PIERROT *tout chagrin.*

Monsieur , monsieur. . .

GROGNARD.

Qu'as-tu , Pierrot ?

PIERROT.

C'est que je viens vous dire une fois pour toutes , que je suis assés content de vous , & que je vous ai toujours aimé plus que vous ne meritiez,

GROGNARD.

Je te suis bien obligé de l'honneur que tu m'as fait. PIERROT.

Couvrez - vous. Vous m'avez payé mes gages exactement , & je les ai mangés de même à votre service.

GROGNARD.

Je n'en suis pas cause. Mais , Pierrot , qu'as-tu ? Je te trouve tout changé.

PIERROT.

Ce ne sont pas là vos affaires. Je ferai changé si je veux , & je ne le ferai pas si je ne le veux pas.

GROGNARD.

Oh , je te demande pardon de m'être ainsi intéressé dans ce qui te regarde.

PIERROT.

Tenez, monsieur, c'est que, sans tant de préambule , je veux savoir ce que vous prétendez me donner pour ma récompense.

GROGNARD.

Comment donc ? Tu avoues toi-même que je t'ai payé tous tes gages.

PIERROT.

D'accord. Mais ne vous ai-je pas dit aussi que je les avois mangés ?

GROGNARD.

Mais aussi n'est-ce pas ma faute.

PIERROT.

Cela vous passe aussi. Mais , monsieur ,

comptons un peu les services extraordinaires que je vous ai rendus , & vous verrez que vous n'êtes qu'une bête.

GROGNARD.

Voyons un peu par curiosité ce que cet animal veut dire.

PIERROT.

Premierement , je n'ai point dit à votre femme que vous aviez une amourette en ville , avec laquelle vous dépensiez le plus clair de vos revenus. Mettez vous-même le prix à ma discretion.

GROGNARD.

Cela est juste , & merite bien quelque chose.

PIERROT.

Secondement , vous vous êtes faoulé dix fois sans ma permission. Je ne suis pas obligé à vous souffrir dans le desordre.

GROGNARD.

Voilà un memoire bien raisonné.

PIERROT.

En troisiéme lieu , je suis devenu amoureux chez vous malgré mes dents. J'avois bien affaire de cela , moi !

GROGNARD.

Cet article merite bien récompense.

PIERROT.

Somme totale de la dépense extraordinaire faite dans votre maison : donnez-moi dix mille francs pour me retirer honnête-

ment du service , & je vous donnerai quittance de toutes mes prétentions.

GROGNARD.

Tu comptes fort juste. Mais en attendant que j'arrête ton memoire , va-t-en à la poste voir si j'ai des lettres.

PIERROT.

Soit , je veux bien que cela passe par dessus le marché.

S C E N E X.

Le théâtre represente un cabaret.

SCARAMOUCHE , ARLEQUIN , & MEZZETIN survenant.

SCARAMOUCHE *seul en habit de soldat.*

Allons , courage , Scaramouche. Il faut aller faire des tiennes à l'armée , & montrer ton minois aux ennemis. Je m'assure qu'en te voyant, ils vont crever de rire, & que deux ou trois de tes bravades affaisonnées d'une douzaine de grimaces , vont jeter les premiers escadrons cul par-dessus tête. Ah , que ne viennent-ils à present ! *faisant semblant de voir les ennemis.* Comment ? Je crois voir un parti de fourageurs. Allons , donnons dessus. *Il tire son épée.* Tic , tac , & boutte , tu n'iras pas ;

contrefaisant un homme qui demande la vie. Ah, monsieur le vaillant Scaramouche, la vie. Non, morbleu, point de quartier, voila encore un coup.

Arlequin arrive, & trouvant Scaramouche l'épée nue à la main, lui demande quelle est l'expédition qu'il vient de faire. Scaramouche lui répond, qu'il vient de défaire un parti de fourageurs. Arlequin lui dit, que comme il est sur le point de partir pour l'armée, n'ayant cependant jamais été à la guerre, il lui fera plaisir de lui faire un détail de ce qui s'y passe. Scaramouche le contente là-dessus : après quoi ils entrent dans le cabaret, où ils trouvent Mezzetin vêtu en Suisse, qui les prie de se mettre à table avec lui, & que quoiqu'il ait déjà mangé & bu, il recommencera sur nouveaux frais avec eux. Scaramouche recommence à table le détail d'une bataille avec plusieurs lazzi, & Mezzetin en suisse chante les paroles qui suivent.

Moi ne barlir pas pon françois,
Mon femme me le dit à moi :
Mais je n'en avre boint de beine.
Quand moi revierend à la mison,
La bance bleine,
Elle beuvre aisiment croire,
Que j'avre su barler bout dimandir à poire.

Après cette chanson, tous les trois étant saouls, s'en vont en se laissant tomber tous en cadence, & on ferme le cabaret.

SCENE XI.

GROGNARD , COLOMBINE.

GROGNARD.

TU perds l'esprit , au moins , Colombine , & j'apprehende que tu ne gâtes celui de ma fille.

COLOMBINE.

Vous n'avez jamais mieux fait que de me la confier. Depuis que j'y ai retouché , on ne vous prendroit jamais pour son pere , & je l'ai affaisonnée d'une maniere. . . .

GROGNARD.

Tous tes raisonnemens sentent la folle , & je vais trouver Octave pour lui dire qu'il l'époufera quand il voudra.

COLOMBINE.

Et votre fille ne l'époufera jamais sans mon consentement.

GROGNARD.

Ouais ! je te trouve admirable.

COLOMBINE.

C'est une affaire resolue , monsieur : Octave veut que votre fille n'aime que lui , *transeat* : mais il veut d'un autre côté qu'elle ne voye personne , ce qui est absurde à son âge. *Ergo* elle ne s'engagera avec lui qu'à condition qu'elle ait un plein pouvoir de

fréquenter, visiter & voir tous ceux qu'elle avifera bon être.

GROGNARD.

Je te confeille de prendre un bonnet quarré, & d'entrer dans les bancs.

COLOMBINE.

Hé pourquoi non ? Si les femmes s'avi-
soient jamais de foutenir des thefes, elles
feroient fi obftinées, qu'il faudroit bien que
les hommes en paffaffent par ce qu'elles
voudroient.

S C E N E X I I.

*PIERROT, GROGNARD, COLOM-
BINE.*

PIERROT.

O Ui, monfieur.

GROGNARD.

Que veux-tu donc ?

PIERROT.

Mais, monfieur, je vous dis que je les ai
vues.

GROGNARD.

Et quoi ?

PIERROT.

Vos lettres à la poſte.

GROGNARD.

Et où font-elles ?

PIERROT.

A la poſte.

GROGNARD.

Et tu ne me les as pas apportées ?

PIERROT.

Non vraiment. Vous m'avez dit seulement que j'allasse voir s'il y en avoit. Je les ai vues, & je viens vous le dire.

GROGNARD.

Quelle patience il faut avoir ! Or sus, je ferai bien mieux d'y aller moi-même.

PIERROT.

Dame, monsieur, si vous n'avez pas l'esprit de vous expliquer, comment voulez-vous qu'on fasse ?

S C E N E X I I I.

ARLEQUIN armé de cuirasse, cuissars, brassars, morions, & une lance à la main, suivi de plusieurs mulets chargez. COLOMBINE.

ARLEQUIN.

Allons, morbleu, vive la guerre.
COLOMBINE.

Où vas-tu, mon cher Arlequin ?

ARLEQUIN.

Je vais me faire craindre à l'égal du tonnerre,
Faire des ennemis & saucisse & boudin,
Au milieu de leur camp renverser leurs marmittes,
Emporter à leurs yeux, poeles & liche-frites,
De ma valeur sur eux répandre tout le fiel,
Et donnant à mon bras une libre carriere,
De leurs corps dépécés faisant large litiere,
Les manger à la croc au sel.

La these des dames.

27

C O L O M B I N E.

Oh , comme tu mors à la grappe !

Jamais , je ne me trompe pas ,

Tu ne fis un meilleur repas.

Mais est ce ainsi qu'on les attrappe ?

Crois moi , quand de tes yeux tu verras le soudart

Prêt à fondre sur toi par un fer incommode ,

Bientôt de nos maris reprenant la methode ,

Ta valeur fera lit à part.

A R L E Q U I N.

Ta comparaison louche & cloche avec outrage :

Et ton bon sens en défaillance

De tous ses membres est perclus.

Une femme & la guerre ont moins de ressemblance

Que Judith & Germanicus.

J'approuve des maris les methodes nouvelles :

S'éloigner d'une femme en un semblable cas ,

C'est s'épargner bien des querelles ,

Qu'avec succès toujours on ne vuideroit pas.

C O L O M B I N E.

Tu n'auras pas plutôt vu le canon en face ,

Que tu lui feras la grimace.

Combien de rodomonts à quarante quarats ,

Vantant aux cabarets leurs prochaines conquêtes ,

Coupent aux ennemis jarets , cuisses & bras ,

Tout comme si pour eux c'étoient des viânes prêtes :

Qui cependant transis de peur ,

Au moindre choc qui se presente ,

Font remarquer leur épouvente ,

Portant au nez de tous une mauvaise odeur.

A R L E Q U I N.

Non , pour trahir ainsi l'honneur de mon épée ,

Ma valeur est plus constipée :

Je ne la rends pas aisément.

Je ne m'arrête point à de fausses allarmes ,

Oui , morbleu , je prendrai les armes ,

Les fallut-il plutôt prendre en un lavement.

C O L O M B I N E.

Ne quitte point ta Colombine :

La these des dames.

Crois-moi, reviens à la cuisine :
Reprens-y ton premier emploi,
Tout en ira bien mieux pour toi.

A R L E Q U I N.

Non, il faut qu'Arlequin ait place dans l'histoire,
Et que de sa valeur l'ennemi soit témoin.

J'entends carillonner la gloire,
Et je me tiendrais dans un coin ?

Non, non, de ma bravoure il faut purger l'acide.

Quoi, sans oser courir sur les traces d'Alcide,
Coquetant dans Paris aux perils derobé,
Marcher honteusement sur les pas d'un abbé ?

Laissons à ces heros du chant des allouettes
Le soin de diriger leurs paisibles poulettes ;
Ils battent les buissons, & taillent les morceaux,
Et les guerriers l'hyver dénichent les moineaux.

Mais voici venir l'équipage.

Adieu, ma belle, enfin, il faut plier bagage,
Il faut sortir de tes filets.

Reçois mes complimens, & ceux de nos mulets :

Vois les briller sous leurs aigrettes.

Combien de bourgeois de Paris,

D'aigrettes comme eux sont fournis,

Et reconnus pour tels, sans avoir de sonnettes !

C O L O M B I N E.

Quoi : tu me vas quitter, cruel, & dès ce jour

Tu méprises donc mon amour ?

Ah ! quitte-là le soin d'embellir les gazettes.

Un noir pressentiment me fait trembler pour toi,

Et m'annonce, pleine d'effroi,

Que tu n'en sortiras jamais tes bragues nettes.

Je ne te verrai plus, us, us. *Elle pleure.*

La chose est assurée, e, e,

Ta mort est préparée, e, e :

Mes pleurs pour t'arrêter seront-ils superflus, us, us.

A R L E Q U I N.

Oui, la gloire a payé ma place.

Tes é, é, tes us, us, m'ont percé la cuirasse.

Ton œil en pleurs veut faire avorter mon dessein,

Les armes malgré moi me tombent de la main.

Toute sa cuirasse tombe.

C'en est fait, & mon cœur déjà sur les frontieres,
Voit que la valeur vient d'avoir les écrivieres.

Je frissonne, j'en sens la douleur dans les os. . .

Que dis-je? quoi: déjà les pleurs d'une maitresse
Font descendre en ton cœur cette indigne foiblesse.

Tu balances, lache heros,

Et ne repousses pas ses traits avec rudesse.

Allons, à dia hureaux.

Tournons le dos à tant de charmes,

Et reprenons toutes nos armes.

*Arlequin ramasse toutes ses armes, donne un
coup de fouet aux mulets, & finit le premier acte.*



A C T E I I.

S C E N E I.

MEZZETIN seul en chantant.

O N est en peine dans Paris
Que deviendront les coquettes ;
Si cet été leurs maris
Trouveront leurs places nettes.
Ho, nenni dea, se repondit
Une dame jeune & belle.
Hé pourquoi ? c'est que dans leur nid
Il faut toujours une hyrondelle.

Hé de la joye, ma foi, je n'ai point l'es-
prit relié en chagrin ; je n'ai pas le fou, mais
je ris à merveille. La fortune n'a qu'un petit
toupet de cheveux, & tant de monde y est

attelé, que je n'ai que faire de me fourer dans la presse pour n'avoir rien, & faire déchirer mes habits qui ne sont pas déjà trop bons. Il n'y a que cette friponne de Colombine qui me tarabuste l'esprit. Je lui en veux : je fai qu'elle aime Arlequin ; étudions un peu le personnage que je veux jouer auprès d'elle *Il fait semblant de heurter à la porte , contre-faisant la voix de Colombine.* Qui est là ? Prenons un air délibéré. *Grossissant sa voix.* C'est moi. *Imitant Colombine.* Ah ! c'est toi, mon cher Mezzetin... Oui c'est moi, & ce n'est pas un autre, car si c'étoit un autre, ce ne seroit pas moi. Fort bien. *Figurant Colombine.* Comment te portes-tu : Que fais-tu : A quoi passes-tu ton temps?... A ce que je trouve le meilleur.... Je n'ai jamais eu tant d'esprit, Oh, j'en fais à present assez pour la mettre à la raison. Je m'en vais bien lui dire son fait. Heurtons : il faut un peu mâtiner ces animaux-là. *Il heurte à la porte de Colombine.*



S C E N E I I.

COLOMBINE, MEZZETIN.

COLOMBINE *en colere.*

Q Ue veux-tu ?

MEZZETIN.

Peste ! quelle colerique femelle : toute
ma résolution m'abandonne déjà.

COLOMBINE.

Réponds donc ?

MEZZETIN.

Qui répond paye... mais je voudrois...
Comment te portes-tu ?

COLOMBINE.

Comme il me plait.

MEZZETIN *à part.*

Je croi qu'elle a appris mon rôle. *Haut.*
Ne pourroit-on...

COLOMBINE.

Comment ? qu'est-ce que tu voudrois ?
Vas-y toi-même , entends-tu bien ?

MEZZETIN.

Tu es d'une turquerie terrible : cependant
l'autre jour quand je te rencontrai sur le pont
royal...

COLOMBINE.

Si je prends ton pont , je t'en donnerai
au travers du nez.

MEZZETIN *se flattant & pleurant à moitié.*

Courage, Mezzetin, mon enfant, ne souffre point d'affront.

COLOMBINE.

Qu'est-ce que tu marmottes-là ?

MEZZETIN.

Je dis que tu as tort.

COLOMBINE.

Comment, j'ai tort ! Maraut, je t'étranglerai.

MEZZETIN

Hé, tout beau : tu coupes la parole du monde. Mais allons, c'en est fait ; je m'en vais mourir. *Il s'en va doucement.*

COLOMBINE.

Où dis-tu, Mezzetin, que tu vas ?

MEZZETIN *revenant vite.*

Mourir, trepasser.

COLOMBINE.

Bon voyage. Ecris-moi quand tu seras arrivé.

MEZZETIN *s'en retournant doucement.*

Il faut être bien malheureux d'avoir envie de mourir, & de ne trouver personne qui ait la charité de nous en empêcher.

COLOMBINE.

Mezzetin ? Et quel chemin vas-tu prendre pour aller mourir ?

MEZZETIN *revenant.*

Je m'en vais tourner par la première rue à main gauche. *Il s'en va doucement.*

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Courage , mon garçon. Mezzetin ? Dis-moi de grace , pourquoi tu reviens si vite , & que tu t'en vas si lentement ?

MEZZETIN.

C'est que je vais à la mort avec regret , & je reviens à toi avec plaisir.

COLOMBINE.

Ma foi , je vois bien que tu ne faurois t'accoutumer à mourir : touches-là , faisons la paix.

MEZZETIN.

Tu as raison. Or sus ; presentement que tu es de bonne humeur , quand nous marierons-nous ? Donnes-moi un échantillon de mariage , par un petit baiser.

COLOMBINE.

Non pas , s'il vous plait.

MEZZETIN.

Tu rabbateras cela quand nous serons mariés.

COLOMBINE.

Non , non , les hommes en rabattent toujours assez , & il n'y que trop de décompte par leurs mauvaises humeurs.

MEZZETIN.

Dès la première année , je te promets un garçon , ou la récolte fera bien mauvaise.

COLOMBINE.

Hé bien oui , & je veux qu'il s'appelle Jacot.

MEZZETIN.

Fi ! ce nom-là est trop commun. Je veux lui en donner un qui fasse bien du bruit, comme par exemple , maitre André.

COLOMBINE.

Tout comme tu voudras , & nous l'envoyerons à l'école & en classe.

MEZZETIN.

Je ne veux pas qu'il en sache plus que moi. COLOMBINE.

Et moi je veux qu'il étudie.

MEZZETIN.

Et moi je ne veux pas. *Il fait une espee d'enfant de son manteau.* Ah , petit garçon ! vous vous mettez donc du parti de votre mere ? *Il fait semblant de le fouetter.* Et allons donc, vous en aurez sur le ventre & par tout. Ah , mon petit papa mignon ! Et non , vous dis-je , vous serez fessé.

COLOMBINE.

Et si donc, vous estropiez cet enfant. Mais retires-toi , voici quelqu'un.



S C E N E III.

ANGELIQUE, COLOMBINE.

ANGELIQUE.

HE' bien , Colombine , que dis-tu ?

COLOMBINE.

Et mais , je dis . . . je ne dis rien plutôt.

ANGELIQUE.

Hélas , Colombine !

COLOMBINE.

Quel mal vous prend-il ? Ne seroit - ce point quelque indigestion amoureuse , qui vous renvoye tous ces fâcheux rapports ?

ANGELIQUE.

Que fait Octave , Colombine ?

COLOMBINE.

Justement. Voilà le morceau que vous voudriez bien avaler.

ANGELIQUE.

Tu as pourtant vu comme je l'ai traité.

COLOMBINE.

Oui , il n'y a qu'à vous atteler , vous tirerez à merveilles. Avouez cependant que vous êtes encore chancelante , & que votre cœur n'est pas bien franc du colier. Mais , ne vous y trompez pas , l'amour est une charue terrible , & difficile à mener long-

temps , & il y auroit bien des femmes en friche , si elles ne prenoient le soin de la soulager par des relais.

ANGELIQUE.

Tu es donc persuadée que la fidelité est un meuble inutile à une fille ?

COLOMBINE.

Oui , & c'est une these que je prétens soutenir à la premiere occasion. Si je pouvois avec bien-séance vous accompagner aux thuilleries dans les habillemens où je suis , je vous ferois voir bien clair dans certains labyrinthes , où il y a nombre de gazons qui ne font point encore relevés de leur chute.

ANGELIQUE.

Qu'à cela ne tienne. Choisis un de mes habits , & nous irons tantôt ensemble. Mais , Colombine , voilà Octave , ne m'abandonnes pas.



S C E N E I V.

COLOMBINE , ANGELIQUE , OCTAVE , SCARAMOUCHE.

COLOMBINE à *Angelique.*

NE faites pas semblant de le voir.

OCTAVE.

Elle détourne la vue , Scaramouche.

SCARAMOUCHE.

Hé bien , tournez-lui le dos.

OCTAVE.

Je ne puis m'éloigner d'elle.

SCARAMOUCHE.

Approchez-la donc.

ANGELIQUE.

Il ne vient point , Colombine.

COLOMBINE.

Laissez-le faire , il s'enfilera de lui-même.

OCTAVE.

Que ferai-je , Scaramouche ?

SCARAMOUCHE.

Tout ce qu'il vous plaira.

ANGELIQUE.

D'où vient qu'il est si inquiet ?

COLOMBINE.

C'est qu'il a de l'inquiétude.

OCTAVE.

Je m'en vais l'aborder.

SCARAMOUCHE *le pousse.*

Allons , courage.

ANGELIQUE.

Suis-moi , Colombine.

OCTAVE.

Ah , cruelle ! voulez-vous joindre ce nouvel outrage à celui que vous avez déjà fait souffrir à ma tendresse ? Refusez-vous de vous justifier envers un amant qui est prêt à recevoir vos excuses , & que la crainte de vous voir inconstante allarme avec tant de raison.

ANGELIQUE.

Vous deviez ce me semble , Octave , ne me voir jamais ; & j'en étois déjà consolée , puisque vous le vouliez.

OCTAVE.

Que ne dit-on point quand on aime , & qu'on est jaloux ! Ai-je pu souffrir tranquillement. . . .

COLOMBINE.

Tout beau , les amans ne finissent jamais ; ils voudroient toujours recommencer. Vous vous aimez tous deux ; nous allons aux thuilleries , je croi qu'il ne vous en faut pas dire davantage. C'est une admirable chose que l'amour ! il mene par tout sans chandelle. Les expressions en sont breves , on s'entend sans parler , on se parle sans s'enten-

dre ; & cependant on s'entend quelquefois trop bien.

ANGELIQUE.

Mais , Octave , Colombine ne vous dit pas qu'elle va soutenir une these ?

OCTAVE.

Comment donc ?

COLOMBINE.

Oui , & ce n'est qu'à condition que vous me détromperez , que vous pouvez aspirer à la possession de mademoiselle. Mais adieu, nous avons quelques affaires ensemble : jusqu'au revoir.

OCTAVE.

J'aurai l'honneur de vous voir aux thuileries.

SCENE V.

OCTAVE , SCARAMOUCHE.

OCTAVE.

AH , mon cher Scaramouche , que j'ai de joye de ce raccommodement !

Octave dit à Scaramouche qu'il voudroit bien donner la colation à Angelique dans les thuileries , & qu'il voudroit le faire d'une maniere galante pour la surprendre agréablement. Il prie Scaramouche d'y rêver , & s'en va.

B iv

S C E N E V I.

ARLEQUIN , SCARAMOUCHE.

Arléquin entre en grondant , fait un conte plaisant d'une aventure. Scaramouche lui propose l'affaire , & ils se promènent tous deux sur le théâtre , rêvant chacun à une invention , & reviennent de temps en temps l'un auprès de l'autre , en disant : Ma foi , je la tiens ; & disent après : Non , cela ne seroit pas bon. Enfin Scaramouche lui parle à batons rompus , le faisant tourner d'un côté & d'un autre , & s'en va sans lui rien dire. Arlequin en s'en allant , dit : Oh , cela ne peut manquer de réussir.



S C E N E V I I.

PIERROT , ANGELIQUE.

PIERROT.

Cela est comme cela , vous dis-je.

ANGELIQUE.

Mais je ne t'entends pas.

PIERROT.

C'est un carosse qui veut vous parler. Le ferai-je monter ?

ANGELIQUE.

Mais qui est-ce qui est dedans ?

PIERROT.

Le carosse.

ANGELIQUE.

Tu perds l'esprit.

PIERROT.

Voilà comme on dit , quand on ne veut pas entendre le monde.

ANGELIQUE.

Je le donne au plus fin , à comprendre ce que tu me dis.

PIERROT *se laissant tomber sur Angelique.*

Haye , haye ! soutenez-moi.

ANGELIQUE.

A qui en as-tu donc ?

PIERROT.

C'est une fumée amoureuse qui me monte à la tête , & m'éberlue toute la vue.

ANGELIQUE.

Quoi , Pierrot , tu es amoureux ? Voila une grande nouvelle.

PIERROT.

Oui , je suis en marché , pour m'accommoder d'une fille , qui n'a encore servi à personne.

ANGELIQUE.

Mais crois-tu qu'elle soit ton fait ?

PIERROT.

Oh , elle m'ira comme un bas de soye.

ANGELIQUE.

Veut-elle bien de toi ?

PIERROT.

Assurément , c'est la fille d'un homme qui a bien fait du bruit dans sa vie. Son pere étoit chaudronnier.

ANGELIQUE.

Mais , là , l'aimes tu du bon du cœur ?

PIERROT.

Je ne puis l'aimer davantage , à moins que je ne l'étouffe. Mais , tenez , voilà celui qui vous demandoit.



S C E N E V I I I.

LEANDRE, ANGELIQUE.

LEANDRE lui sautant au col.

HE bon jour, ma chere tante, comment vous portez-vous ? Baïsez-moi donc bien fort , ma chere tante.

ANGELIQUE.

Qu'avez - vous donc , mon neveu , qui vous rend si joyeux ?

LEANDRE.

Ce que j'ai , ma chere tante ? Et ne savez-vous pas que je ne vais plus au college ?

ANGELIQUE.

Quoi : l'on vous a fait quitter vos études ?

LEANDRE.

Vraiment oui ; & depuis ce tems-là , je deviens le plus joli homme du monde.

ANGELIQUE.

Et que faites-vous pour cela ?

LEANDRE.

Je vais au cabaret , je joue , je prens du tabac , je jure. . .

ANGELIQUE.

Ah ! le petit vilain !

LEANDRE.

Oui dea , ma tante : c'est pourtant là ce qui forme les jeunes gens d'aujourd'hui.

ANGELIQUE.

Voilà des inclinations qui vous feront tort dans le monde.

LEANDRE.

Bon, bon : vous vous mocquez. Mes amis m'ont bien averti de ne rien croire de tout ce qu'on me dira sur ma conduite, & je suis sûr d'être dans le bon chemin. J'ai battu hier un fiacre, je suis retenu cette nuit pour aller morguer le guet, & demain j'irai siffler à la comédie. Voilà des actions, celles-là, qui vont donner un gros relief à ma réputation.

ANGELIQUE.

Vous êtes un petit garçon perdu, vous dis-je. Est-ce qu'on ne vous a pas laissé un précepteur ?

LEANDRE.

Vraiment oui, & nous allons prendre nos leçons ensemble au cabaret & au café.

ANGELIQUE.

Mais vous vous perdrez infailliblement, si vous menez long-tems cette vie-là.

LEANDRE.

Et mais, ma tante, comme je veux être d'épée, je suis bien-aîsé de m'accoutumer de bonne heure à être de cette humeur, pour ne point faire de tort à mes camarades. Fi ! je n'y serois pas souffert un quart d'heure, si je n'avois pris mes licences & mes attestations de libertinage dans les rues de Paris, aux spectacles, aux cafés & aux cabarets.

ANGELIQUE.

Ne vous amusez-vous pas aussi à quelque amourette ?

LEANDRE.

Bon : il y a déjà une belle dame qui m'a retenu pour cet été , & mon quartier commencera à l'ouverture de la campagne ; car son capitaine de dragons ne doit partir que dans ce tems-là.

ANGELIQUE.

J'en avertirai votre pere, si cela continue.

LEANDRE.

A quoi cela servira-t-il ? Ma mere m'aime, elle me fournit l'argent nécessaire pour mes plaisirs : mon pere est un homme qui fait tout ce qu'elle dit , & elle ne fait jamais ce qu'il veut. Mais , pour faire la paix , je veux vous chanter un petit air nouveau. *Il chante.*

Non, non, les cœurs amoureux & fidelles
N'aspirent plus au retour du printemps :
Que nous sert-il de voir tout renaître en nos champs,
Si l'herbe croît dans nos ruelles ?
Printemps, fuyez de nos hameaux.

Les timides belettes
Sont bien moins inquiètes
A l'aspect des crapeaux,
Que les coquettes
Au départ des chapeaux.

ANGELIQUE.

Cela est fort joli , mon neveu. Mais voulez-vous me donner la main jusques aux thuilleries ?

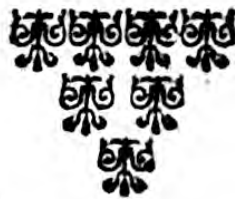
Très volontiers , ma tante.

S C E N E I X.

Le théâtre représente les thuilleries.

COLOMBINE seule , *habillée en dame de qualité.*

H Em , hem , la , la , la. *Elle se promene en crachant , toussant & chantant.* Il faut étudier jusques à la maniere de cracher , & ne point faire de solecisme en coquetterie. *Elle prend un miroir de poche.* Voyons un peu si nos attraits sont montés sur le bon ton. Voila des yeux qui ne demandent qu'à travailler. Ma coeffure appelle de loin les passans ; tout y parle , & pas une épingle ne rejimbe contre l'intention de la fondatrice. Mais que vois-je ? C'est Arlequin : il ne me reconnoitra jamais.



S C E N E X.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *sans voir Colombine.*

M On maitre ma dit qu'il viendrait aux
thuilleries, & que je l'y attends : voi-
ci un pays où l'on doit être sur ses gardes.
Le rossignol y chante : mais il y a bien d'au-
tre oiseaux qui y font leurs parties.

COLOMBINE.

Il ne me voit pas encore.

ARLEQUIN.

J'apperçois une nymphe bien meublée.
N'est-ce point-là quelque bon soir ? Il n'y a
personne avec elle. Ces sortes de femmes-
là pour être seules, quelquefois n'en sont
pas en meilleure compagnie. Que de bro-
card d'or ! Malepeste , je ne m'y foure pas.
Ce n'est pas pourtant que le brocard d'or
est quelquefois aussi maniable que l'étamine.

COLOMBINE.

Que dit-il là tout seul ?

ARLEQUIN.

Il me prend envie de l'acoster. Que fait-
on ? La mauvaise mine n'est pas ce que les
femmes rebutent le plus : essayons. On ne
parvient dans le monde qu'avec beaucoup
d'effronterie. *A Colombine.* Madame , il y a

bien de la difference de vous à une huitre à l'écaïlle. Vous êtes bonne à manger de broc en bouche , & l'huitre est indigeste : votre écaïlle est délicieuse , & l'on jette celle de l'huitre : vous êtes affaisonnée naturellement , & vos yeux portent leur sauce avec eux ; & il faut du poivre pour manger l'huitre : *Ergo* , vous n'avez rien de semblable à une huitre.

COLOMBINE.

Votre comparaison est admirable. Mais est-ce que tu ne me connois pas ?

ARLEQUIN.

C'est Colombine. Que tu m'as fait perdre de jolies choses ! J'étois en train de haranguer : mais que viens-tu faire ici dans cet habillement ? Vas-tu à la provision ?

COLOMBINE.

Je viens m'y promener.

ARLEQUIN.

Prends-y garde , au moins. Depuis qu'on a fait tous ces trous pour planter de nouveaux arbres , le moindre faux pas fait tomber une fille sur le gazon.

COLOMBINE.

Je suis plus ferme que cela sur mes jambes.

ARLEQUIN.

Ne vas-tu pas enfiler la grande allée ? Le soleil est trop chaud pour la terrasse ; on ne voit pas encore un manteau court. Ces gens là se conservent : il ne faut qu'un rayon de soleil

soleil tombé à plomb sur leur tein , pour faire épanouir les boutons du vin de Champagne.

COLOMBINE.

Sais-tu la carte de ce pays-ci ?

ARLEQUIN.

A merveille. Cette terrasse , dont je te parlois , s'appelle parmi les naturalistes des thuileries , l'inventaire.

COLOMBINE.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

Oui , inventaire. Car , comme les femmes après le départ des officiers restent veuves , & par consequent tutrices de leurs charmes ; elles vont là d'abord faire inventaire de ce qu'elles ont de plus beau , pour la commodité des mineurs qui restent , & qui cherchent à s'émanciper.

COLOMBINE.

Il me semble pourtant que j'ai toujours oui dire , que la grande allée étoit la plus agréable promenade des thuileries.

ARLEQUIN.

Fi donc ! Tu parles improprement. On appelle cela l'allée des boutte-en-train.

COLOMBINE.

Quels noms barbares !

ARLEQUIN.

Pas tant que tu crois. C'est-là qu'on commence à mettre en batterie les pièces de

campagne dont l'amour se sert pour affaillir un cœur ; comme par exemple , les mines , les œillades , les signes de tête , & enfin tout ce qui éguise l'imagination : de sorte qu'à la premiere approche souvent on fait les compositions de part & d'autre , & on livre une porte aux assiegeans ; bien entendu que la garnison de la place , qui est la retenue , la façon & la modestie , se retireront dès le soir.

COLOMBINE.

Il s'y passe donc de terribles choses ?

ARLEQUIN.

Et le théâtre , ne l'as-tu pas été voir ?

COLOMBINE.

Non pas encore. Est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau ?

ARLEQUIN.

C'est le seul théâtre où une pièce ait la liberté de paroître sans être condamnée. On y joue pourtant de certaines scenes que le parterre siffleroit diablement , si elles n'étoient favorisées par les petits labyrinthes dont il est isolé. Mais adieu , je m'arrête trop , je vois venir du monde , & je m'en vais chercher mon maitre.

S C E N E X I,

ANGELIQUE , LEANDRE , CO-
LOMBINE.

ANGELIQUE.

LE temps ne peut être plus propre à la
promenade.

LEANDRE,

Il est vrai. Ah, ma tante, la jolie per-
sonne que voila seule!

ANGELIQUE *à part.*

C'est Colombine. Voyons si mon neveu
donnera dans le panneau. *A Leandre.* Je
vais faire un tour dans cette allée, accos-
tez-la, mon neveu.

S C E N E X I I.

LEANDRE , COLOMBINE,

LEANDRE,

ON peut dire, mademoiselle, en vous
voyant, que toutes les graces se sont
retirées auprès de vous, & n'ont laissé au-
près des autres, qu'une affreuse solitude,
pour vous attirer l'hommage de tous les
cœurs.

C O L O M B I N E.

Mon dieu , je fai les hommes par cœur , & vous me tromperiez beaucoup , si vous ne puisiez pas comme eux dans la même source. Ils sont tous de feu dans les commencemens , & vous traitent l'amour par theorie. Mais ils sont tous inconstans & legers , quand ils ont rendu une femme sensible.

L E A N D R E.

Si la sincerité est une vertu étrangere parmi ceux dont vous parlez , souffrez que je me défende de leur ressembler , & que je me distingue d'un caractère si opposé au mien ; je n'ai de commun avec tous les hommes que la necessité indispensable où vous les mettez de vous aimer , lorsqu'ils vous ont vue.

C O L O M B I N E.

Savez - vous bien que vous êtes dangereux , & que pour trop bien arranger vos expressions, une vertu mise mal en œuvre, courroit risque d'être dérangée.

L E A N D R E.

Je veux vous persuader que je vous aime , & que vous m'accordiez la liberté de vous le dire à tous momens.

C O L O M B I N E.

Vous en feriez bien-tôt fatigué ; car si cet aveu me faisoit plaisir , je vous ferois recommencer souvent.

LEANDRE.

Ce seroit pour moi le comble de ma joye , & je ne craindrois autre chose de moi-même , si ce n'est que la foiblesse de mes expressions ne diminuât la grandeur de mon amour.

COLOMBINE.

Je ne fai pas comment vous pourriez faire pour dire de plus jolies choses ; & dans tout ce que vous dites c'est l'amour tout craché. Mais voila votre compagnie qui vient vous rejoindre.

S C E N E X I I I .

ANGELIQUE , COLOMBINE , OCTAVE , LEANDRE.

ANGELIQUE *tenant Octave par la main.*

Vous voyez que je vous ai prévenu, & que je pourrois vous reprocher votre peu d'impatience.

OCTAVE.

C'est la seule fois que vous me trouvez en faute , depuis que je vous aime. *Pendant l'entretien d'Octave & d'Angelique , Colombine & Leandre parlent bas ensemble.*

ANGELIQUE.

Que dites - vous du déguisement de Co-

lombine ? Mon neveu la trouve fort à son gré.

OCTAVE.

Elle a un entêtement que je ne puis approuver ; & c'est elle seule que j'accuse des reproches que je vous ai faits.

ANGELIQUE.

Ne la décelez point. Je vais l'aborder , & je ferai bien-aïse de laisser mon neveu dans l'erreur pour quelque temps. *Abordant Colombine.* Ah , ma chere , que j'ai de joye te voir !

COLOMBINE.

Je n'en ai pas moins que vous. Que venez-vous donc faire ici ?

LEANDRE.

Quoi , ma tante , vous la connoissez ? *Bas à Angelique.* N'allez pas lui dire , au moins , que je ne fais que sortir du college , & que j'ai encore un precepteur.

ANGELIQUE *à Leandre.*

Non non , laissez-moi faire. *A Colombine.* Hé bien , comment vont les plaisirs ?

COLOMBINE.

Assez bien. Un peu de paix les feroient bien marcher un autre train.

OCTAVE.

Il reste toujours tant de monde à Paris , que les belles ne sont pas à plaindre.

COLOMBINE.

Cela est bien dit. Mais , à quoi passe-

rons-nous ici le temps ? Il y a bien peu de monde aujourd'hui aux thuilleries. Quelle reforme de galanterie ! Le soleil a-t-il fait outrage à quelque tein , & les parfumeurs ne garantissent-ils plus des insultes de ses rayons ?

LEANDRE *à Colombine.*

Laiſſons-les causer ensemble , madame ; j'ai mille choses à vous dire que je voudrois bien que personne que vous n'entendît.

COLOMBINE.

Oh , cela ne se peut. Mais voilà monsieur de Fort-en-bec , grand nouveliste de ce pays , qui nous aborde. Ecoutons - le ; il nous réjouira.

ARLEQUIN *en nouveliste.*

Pourroit-on , mesdames , se fofiler dans votre entretien ? Je croyois trouver ici compagnie : mais comme on m'a manqué de parole, voulez-vous bien que je plotte avec vous en attendant partie ?

ANGELIQUE.

Vous nous ferez bien du plaisir.

COLOMBINE.

Sans façon , monsieur , prenez place. Les femmes voyent avec plaisir grossir auprès d'elles le nombre des chapeaux.

ARLEQUIN.

Un homme coupé à plein drap comme moi , est d'un assez bon usé. Mon mérite n'est pas encore retourné , & de l'étoffe

dont il est , il me fera honneur long-temps.

COLOMBINE.

Il est tiré , à ce qui nous paroît , d'une manufacture toute nouvelle.

ARLEQUIN.

Vous m'avouerez qu'il y a force esprits qui sont fournis à la friperie. Pour peu qu'on en examine la portée , on trouve pièce par tout. S'ils écrivent , ils faignent Voiture des quatre membres. S'ils font des contes , ce sont des faussonniers du sel attique de la Fontaine. S'ils disent un bon mot , ils dévalisent Montaigne. Mais quant à moi , je vous promets des pensées toutes neuves , & qui ne sentiront point le relent.

ANGELIQUE.

Vous êtes homme d'un bon esprit , & nous rendons à votre mérite toute la justice qui lui est due.

ARLEQUIN.

A quoi passez-vous votre temps ? Venez-vous souvent ici ? Il y a une grosse nouvelle. On dit que les dames ont toutes demandé à porter les armes , & qu'elles vont former cette année un camp volant autour de Paris , pour arrêter tous les officiers qui partiront de l'armée sans congé.

COLOMBINE.

Voilà qui sera d'une grande utilité pour le service , car ces messieurs-là desertent quelquefois.

ARLEQUIN.

Il y a un livre nouveau sous la presse , touchant la maniere de coudre un falbala , qui pourra être frippé & manié sans qu'il y paroisse. Bien des femmes vont épargner de l'étoffe , comme vous voyez.

ANGELIQUE.

Il faut bien avoir la rage d'écrire.

ARLEQUIN.

Avez-vous vu, mesdames, de ces corps à ressort pour les tailles ?

OCTAVE.

Quelle invention est-ce que celle-là ? Je n'en ai pas bien compris l'utilité.

ARLEQUIN.

Vous n'y avez donc pas réfléchi : Il n'y a rien de merveilleux comme cela. Par le moyen de cette machine , on fait marcher l'amble à une gorge , & monter & descendre une taille selon tous les besoins , dès qu'on touche le ressort. Diable ! cela prête à tout , & une femme sera là dedans comme dans son lit.

COLOMBINE.

Quelle folie ! Les femmes ne feront donc plus que des machines ? Mais , à ce que je vois , monsieur , il n'échappe rien à votre connoissance , & vous savez tout ce qui se fait dans la ville ?

ARLEQUIN.

Je suis un vrai abrégé de l'histoire du

monde. Il ne fort pas un vers du Parnasse sur lequel je n'aye hypoteque. Les dames me recherchent quand elles sont un peu curieuses de nouvelles : & je puis dire sans vanité qu'elles ne me renvoyent pas à l'école.

OCTAVE.

Vous êtes heureux d'être si bien auprès du beau sexe.

ARLEQUIN.

Je m'en trouve cependant quelquefois si accablé , que quand je suis pressé d'argent , je joue à la bassette une demie douzaine de mes bonnes fortunes. Il faut bien dans ce temps-ci faire argent de toutes ses nippes.

LEANDRE.

Allez-vous souvent à la comédie ?

ARLEQUIN.

Moi : non , depuis que le parterre a pris la méthode de crier : *Haut les bras : haut les bras* , je trouve qu'il est trop incommode de rester dans une loge comme une pagode. Mais , quoi ? ne ferons-nous pas un tour dans quelque allée pour entrer un peu dans le détail de ce pays ?

ANGELIQUE.

Je suis trop fatiguée pour marcher , & nous ferons bien mieux de nous tenir assis.

ARLEQUIN.

Quoi : rester immobiles dans un lieu si plein de mouvemens ?

COLOMBINE.

Inventons quelques jeux que nous puissions jouer dans cette situation. *A Arlequin.* Allons, monsieur, vous qui avez un si beau génie.

ARLEQUIN.

Voulez-vous que je vous lise des épigrammes ? J'en ai morbleu dans ma poche, qui n'ont point encore paru au marché aux chevaux.

ANGELIQUE.

Non, je n'aime point la lecture en compagnie.

ARLEQUIN.

Ah parbleu, il m'en vient un en pensée. *S'adressant à Octave.* Allons, monsieur, répondez-moi, s'il vous plait. S'il vous étoit permis de vous métamorphoser en quelque chose pour vous assurer d'une maîtresse, & être toujours avec elle, que voudriez-vous devenir ?

OCTAVE.

D'une paire de gands je prendrois la figure,
Ma belle se servant de moi
Dans une telle conjoncture,
Me tenant en ses mains verroit ma bonne foi,
J'aurois le charmant avantage
De ferrer, de baiser ses mains à tous momens ;
Et ce secret atouchement
Flatteroit mon amour, malgré son esclavage,
De trouver à mes vœux un doux consentement.

La these des dames.

A R L E Q U I N.

Bon : bagatelle toute pure !
 Si votre Iris touchoit par aventure ,
 Je ne sai ni pourquoi ni quand ,
 Quelqu'autre chose avec son gand ,
 Vous feriez dans cette posture.
 Une assez vilaine figure.

A N G E L I Q U E.

D'une montre bien mieux que de toute autre chose
 J'aimerois la metamorphose.
 J'avertirois soigneusement
 De l'heure au rendez-vous promise
 Et la conduite ainsi de mon amant
 A ma discretion se trouveroit soumise.

A R L E Q U I N.

Voila qui vaut mieux que les gands ,
 Et vous êtes mal accrochée.
 Sur leurs montres les jeunes gens
 Sont aujourd'hui si negligens ,
 Que la montre souvent seroit très-mal montée.

L E A N D R E.

En stenkerc je voudrois pouvoir être changé
 Quel heureux sort pour ma tendresse.
 On me verroit toujours au col de ma maitresse ,
 Et jaloux d'un trésor par moi seul possédé ;
 Aux yeux de mes rivaux , je cacherois sans cesse
 Les divines beautés dont je serois chargé.

A R L E Q U I N.

Le choix que vous venez de faire
 Me paroît assez de bon gout.
 Mais si quelque Tircis sur la tendre fougere
 Vouloit pousser la belle à bout ,
 Vous seriez là frippé d'une étrange maniere.

C O L O M B I N E.

Je ris de vous voir tous si fort embarrassés
 Pour être metamorphosés ,
 Des pantoufles , pour moi , je choisirois l'office ,
 Ma belle ainsi sur moi montée en pareil cas ,
 Ne feroit jamais un faux pas ,
 Dont je ne devinsse complice.

A R L E Q U I N.

Oui dea , votre pensée est expliquée au net.

Ajoutez-y de plus , la belle ,

Que sous cette forme nouvelle

Vous auriez toujours l'œil au guet.

On ne peut mieux entrer dans la metamorphose.

Mais pour moi si j'avois à choisir quelque chose ,

Je voudrois sans tant de façon

Pouvoir devenir limaçon.

Ma tête ainsi de cornes bien munie ,

Epargneroit le soin à ma moitié chérie ,

Pour peu qu'elle entendit la raison.

Sur un bois si fecond d'en greffer de nouvelles ,

Et m'en trouvant ainsi de naturelles ,

Elle n'en iroit pas chercher hors de la maison.

C O L O M B I N E.

Quand des limaçons vos confreres

Les cornes vous seroient toutes hereditaires ,

Si de l'hymen jamais vous habitiez le toit ,

Votre femme suivant les routes ordinaires ,

Vous en auriez , monsieur , par nature & par droit.

A R L E Q U I N.

C'est-à-dire que le bien me viendroit de tous côtés. Mais qu'entens-je ? Voilà un crieur d'almanachs , qui a apparamment quelque chose de nouveau. Ecoutons-le.

MEZZETIN *en crieur d'almanachs , tenant en sa main plusieurs papiers , entre en criant :*

Relation véritable de la proportion des membres du geant découvert par ; Arrêt du parlement donné en faveur des maris qui ont des femmes , enregistré au greffe du ; Mercure galand , & de ; l'Almanach nouveau de Milan , commandé par l'armée du grand Kaim de Tartarie , & de ; la fatyre

nouvelle contre les femmes , augmentée du pour & contre d'une ; Chançon plaisante & recreative , d'un homme qui a été pendu tout vif en place de greve , en presence des ; Petits tarifs pour les monnoyes, pour compter , jetter , & calculer , & de la défolation des dames pendant l'été , & du medecin indien , d'une nouvelle composition pour ôter les taches d'huile, les taches de camboui, les taches de graisse. *Mezzetin contrefaisant les cris de Paris , change de ton à chaque differente chose qu'il crie.*

ARLEQUIN.

Comment diable ! ce n'est point là un homme peint à fresque , c'est tout le corps ensemble des crieurs d'almanachs.

MEZZETIN.

Vous voyez , mesdames , un marchand en gros , qui cherche à gagner sa vie en détail.

COLOMBINE.

De tout ce que vous criez , je ne trouve à retrancher que votre fatyre nouvelle contre les femmes. Ne pourra-t-on jamais accorder le genre masculin avec le féminin ?

ARLEQUIN.

C'est parce qu'ils s'accordent trop bien ensemble qu'on en parle.

MEZZETIN.

C'est pourtant ce que je débite le plus.

OCTAVE à *Colombine.*

Soutiens après cela , Colombine, que les

femmes du caractère dont tu parlois, ne s'attirent point de mépris.

COLOMBINE.

Puisque vous êtes dans cet entêtement, vous me faites venir envie plus que jamais de soutenir ma these, & je vous attens pour cela dans la salle de la rhétorique.

LEANDRE.

Quoi, ma tante, c'est là Colombine, votre servante ?

COLOMBINE.

Justement : c'est la cuisiniere de madame votre tante. Vous voyez bien, monsieur, que vous alliez vous engraisser le cœur mal à propos. Mais que veut dire ceci ?

On apporte une collation magnifique. Octave prie Angelique d'en manger : Mezzetin pendant ce tems chante quelques airs à sa fantaisie, & finit l'acte second.





ACTE III.

SCENE I.

COLOMBINE, GROGNARD.

COLOMBINE.

Oui, la chose est arrêtée, je veux être doctrice, & soutenir une these.

GROGNARD.

Mais, Colombine, tu n'y songes pas, & tu vas avoir tous les hommes contre toi.

COLOMBINE.

Qu'ils y viennent un à un, je ne crains personne.

GROGNARD.

Ton entêtement n'est point pardonnable, & tu vas autoriser les galanteries du sexe.

COLOMBINE.

Les hommes doivent-ils avoir sur l'inconstance plus de prérogatives que les femmes ? Le nom de femme sera donc une prison pour elles, d'où elles ne pourront jamais sortir sans être condamnées aux dépens ? Oh, il faut un peu faire voir à messieurs les hommes, que les femmes sont faites d'un bois qui se tourmente & travaille toujours ;

&

& quand on veut le mettre en œuvre dans la sève, ils ne doivent pas s'étonner s'il est sujet à se déjetter.

S C E N E I I.

GROGNARD, COLOMBINE,
OCTAVE, SCARAMOUCHE.

GROGNARD.

AH, monsieur ! votre serviteur. Vous voyez un homme au desespoir. Ma fille s'est aheurtée à ne rien faire que par les conseils de Colombine, & je serai obligé à différer l'effet de la parole que je vous ai donnée, jusques à ce que cette folie lui ait passé.

COLOMBINE.

Folie, & bien soit.

OCTAVE.

Mais, Colombine, est-il possible que tu veuilles soutenir une opinion qui n'a de partisans que chez les coquettes ?

COLOMBINE.

Et savez-vous bien, vous qui parlez, que s'il n'entroit dans la composition d'une femme quelque pincée du sel de la coquetterie, elle deviendrait le ragoût du monde le plus insipide ? C'est ce qui la rend piquante, & qui jette dans ses yeux tous ces traits de flam-

mes dont le moindre cartilage du cœur ne peut échapper , & les femmes qui sont autrement font de vraies femmes au bain-marie.

G R O G N A R D.

A quelle sauce veux-tu donc mettre ma fille ?

O C T A V E.

Un amant n'est-il pas assez puni d'être éloigné , sans avoir le chagrin de trouver à son retour sa maitresse infidelle ?

C O L O M B I N E.

Vous n'en serez pas moins aimé pour cela ; & l'infidélité dont je vous parle n'est qu'un amusement léger qui ne va pas à fleur de corde du véritable engagement.

O C T A V E.

Mais , qu'est-il besoin . . .

C O L O M B I N E.

Oh , sur les bancs , sur les bancs. *Elle s'en va.*

G R O G N A R D.

Je vous conseille , monsieur de songer à vous défendre : cette fille est d'une obstination terrible. Ne sauriez-vous trouver quelqu'habile homme , qui lui rabatte un peu le cacquet ?

O C T A V E.

C'est à quoi il faudra penser.

G R O G N A R D.

Faites mieux. Allez-vous-en après elle ,

& tâchez vous-même à la détromper, J'y contribuerai de mon côté de tout le pouvoir que j'ai sur ma fille. Adieu, je suis votre serviteur. *Il s'en va, & Octave reste avec Scaramouche.*

OCTAVE.

Hé bien, Scaramouche, comment ferons-nous ?

SCARAMOUCHE.

Quoi : la résolution de Colombine vous embarrasse ? Est-ce que vous ne sauriez venir à bout d'une fille ?

OCTAVE.

Je voudrais bien que tu pusses me trouver quelqu'homme de lettres ?

SCARAMOUCHE.

J'ai votre fait, Je connois un facteur qui fera tout ce que vous voudrez.

OCTAVE.

Je te dis que je voudrais trouver quelque philosophe qui pût soutenir contre Colombine.

SCARAMOUCHE.

Hé bien oui, je m'en vais de ce pas à la halle vous en chercher un.

OCTAVE.

Enfin cherches-moi quelqu'un, je te prie
Il s'en va.



S C E N E III.

*SCARAMOUCHE. MEZZETIN &
ARLEQUIN survenans.*

SCARAMOUCHE *seul.*

OU diable pourrai-je trouver un philosophe assez habile pour faire taire une femme ? L'entreprise n'est pas aisée. *Il se promene sur le theatre.*

MEZZETIN.

Il étoit bon , oui , Arlequin.

ARLEQUIN.

Je n'en bois point d'autres. *Voyant Scaramouche passer devant lui en rêvant.* Diable : voila Scaramouche dans une profonde rêverie. Veux-tu parier qu'il médite quelque retraite honnête aux petites maisons ?

SCARAMOUCHE *rêvant toujours , & précipitant ses pas de fois à autre , en gesticulant des bras.*

Cela feroit bien comme cela.

MEZZETIN *ramant.*

Oui , si tu allois aux galeres. Mais qu'as-tu donc , Scaramouche ?

SCARAMOUCHE.

Ah ! vous voila, mes amis. Vous me voyez un peu embarrassé.

ARLEQUIN.

Est-ce que tu as la gale ?

SCARAMOUCHE.

C'est que je cherche un grand homme.

ARLEQUIN.

Tu ne trouveras pas ton affaire parmi nous, car nous sommes bien petits.

MEZZETIN.

Et pourquoi faire ce grand homme ? Pour faire peur à un plus petit ?

SCARAMOUCHE.

Non, non, c'est un homme d'esprit que je voudrois trouver.

ARLEQUIN.

Un homme d'esprit ? Diable, il n'y a rien de si commun aujourd'hui ; on t'en fera bon marché.

SCARAMOUCHE.

C'est encore quelque chose de plus que cela.

ARLEQUIN.

C'est peut-être un faiseur de bons operas que tu cherches ? Cela est rare, car ceux d'aujourd'hui ne font qu'aboyer à la lune.

MEZZETIN.

Mais encore, dis-nous donc ce que tu veux ?

SCARAMOUCHE.

Dis-moi un peu, Mezzetin, as-tu étudié ?

MEZZETIN.

Oui, j'ai étudié plusieurs rôles de comedie.

SCARAMOUCHE.

Ce n'est pas ce qu'il me faut. Et toi, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Belle demande ! J'ai passé toute ma jeunesse au college.

SCARAMOUCHE.

Comment diable !

ARLEQUIN.

Vraiment, je portois le porte-feuille d'un maitre que je servois.

SCARAMOUCHE.

Mais quoi : tu n'y a rien appris ?

ARLEQUIN.

Bon : j'en fais tout autant qu'il m'en faut.

SCARAMOUCHE.

Serois-tu capable d'argumenter à une these ?

ARLEQUIN.

A merveilles. Mais pour quand seroit-ce ?

SCARAMOUCHE.

Dans un quart d'heure.

ARLEQUIN.

Il faudroit donc un peu me remettre à étudier, & me donner tous deux vos conseils. Attendez-moi un peu, je m'en vais chercher mes livres chez un libraire de mes amis. *Il s'en va.*

SCARAMOUCHE *explique à Mezzetin la raison qu'il a pour engager Arlequin à soutenir cette these, & ils disent tous deux qu'ils l'aideront.*

ARLEQUIN *revient avec une hotte , dans laquelle il y a des livres , un violon, un fourneau, une table & deux traiteaux. Dès qu'il est arrivé, il dresse la table , tire tous les livres de la hotte, s'assit , & dit : Or sus , je m'en vais me disposer à feuilleter un peu mes livres, & chercher quelque aphorisme d'Hypocrate dans le cuisinier françois* *Il feuillette des livres*

SCARAMOUCHE.

Il faut au moins argumenter en forme.

MEZZETIN.

Il faut que tu composes ton discours sur les figures de rhétorique , qui sont : *Quis , quid , ubi , quibus auxiliis , cur , quomodo , quando.*

ARLEQUIN.

Cela s'entend bien ainsi. Par exemple , *quis* , c'est moi qui argumentera. *Quid* , sur un morceau de fromage de milan.

SCARAMOUCHE.

Ce n'est point cela.

ARLEQUIN.

Ne m'interromps point : mais j'apprehende de ne me point ressouvenir de cela. *Il fait semblant d'ecrire tous ces mots sur de petits morceaux de papiers , qu'il coupe , & qu'il met dans un pot , & le pot sur le fourneau pour les faire cuire. On lui demande ce qu'il fait : il répond qu'il veut faire un bouillon de tout cela , qu'il boira , & qui passant dans son estomach , lui en renvoyera les fumées à la tête. Il le goute , & le trouvant*

trop insipide , il déchire un feuillet d'un livre ; & dit qu'il va l'assaisonner d'une sentence d'Aristote. Après , il prend un violon , touche sur la chanterelle , pour trouver le ton naturel , & dit d'un ton aigu : Messieurs. Après il touche la plus grosse corde , & d'un ton grave , recommence : Messieurs. Ensuite en ayant trouvé un bon , il va à la table , prend de l'encre pour écrire. On lui demande ce qu'il va faire , il répond qu'il va écrire ce ton-là , ce qui impatientant Scaramouche & Mezzetin , ils renversent la table , les livres & le fourneau. Arlequin tombe , & s'en va , disant qu'il a rompu toute son éloquence. Scaramouche dit qu'il va après lui pour le concerter.

S C E N E I V.

LE théâtre représente la salle où l'on doit soutenir la these. Une chaise à regent y paroit au milieu , couverte d'un tapis à la turque , auquel est attachée une these. La rhétorique , suivie de Colombine , & de tous les acteurs passe le théâtre au son du violon : après quoi la rhétorique chante :

L A R H E T O R I Q U E.

Du sexe aujourd'hui pour jamais
 Vous voulez rassurer la gloire ?
 Belles , si c'est pour vous que penche la victoire

Que de cœurs vont payer les frais
De ce nouveau procès !

Après qu'elle a chanté , elle va se placer dans un fauteuil au bas de la chaise. Colombine monte en chaise , les acteurs se placent sur les bancs , & une petite fille distribue des theses à un chacun.

A R L E Q U I N.

M E S S I E U R S , à voir en chaise ce docteur femelle, & par consequent babillard, il n'y a sans doute pas un de vous autres qui croye pouvoir vivre assez long-temps pour voir finir cette dispute ; puisque , comme a fort bien dit un auteur moderne de l'antiquité : *Mulier est animal loquax* ; c'est-à-dire que la femme est un animal parlant.

C O L O M B I N E.

Point d'exorde ennuyeux , monsieur , venons au plutôt au fait.

A R L E Q U I N.

Je le veux , & je commence. *Il touffe.* Il ne s'agit pas ici d'une contestation fondée sur un vaudeville , ni de savoir lequel danse le mieux de Pierre ou de Jean , puisqu'ils dansent bien tous deux , & que cette question a été heureusement terminée , en disant que l'un dansoit mieux la courante , & l'autre le menuet ; mais d'empêcher , messieurs , le cours d'une erreur qui va donner un croc-en-jambe , & faire faire le faut de breton à la fidelité.

Fidelité : oui vraiment , voilà un **beau meuble!**

A R L E Q U I N.

Elle veut qu'on puisse cingler à pleines voiles sur la mer orageuse du coquetisme , d'où il arriveroit souvent , messieurs , qu'une fille autorisée par cette maxime pernicieuse , prendroit ses licences de mariage avant que d'être graduée.

C O L O M B I N E.

Oh , je ne dis pas cela. Il faut au contraire qu'une fille arrive au mariage le plus promptement qu'elle pourra , & que dans cette vue elle s'en ménage plusieurs , pour tâcher de faire un bon choix ; car les hommes sont si rares aujourd'hui , & tant de femmes tirent après , que telle croit pouvoir compter sur un tout entier , qui n'en a bien souvent qu'un huitième.

A R L E Q U I N.

Oh vraiment , de l'air dont vous voulez que les femmes soient faites aujourd'hui , les hommes n'en auront pas seulement une bouchée à eux seuls. Ils auront beau fureter par tout pour se choisir des maitresses.

Malgré tous les sermens qui les auront unis ,
Leurs belles , se lassant d'attendre ,
S'ils different trop à se rendre ,
Prendront soin d'en choisir de nouveaux à Paris ,
Et n'auront point de honte à se laisser surprendre ,
Par les premiers venus qui frapperont à l'huis.

Ces Lucreces , ces Penelopes , ces Artemises , qui ont mis leur vertu à la fauce-robert , pour en répandre l'odeur aux nez des siècles postérieurs , auroient-t-elles en vain donné ces beaux exemples de fidélité ?

COLOMBINE.

Tout ce galimathias-là ne sert à rien. En forme , monsieur. *Descende in arenam.*

ARLEQUIN.

Puisqu'il faut vous donner un démenti en forme , *Si prius jufferit honestissima , nec non pucelissima* damoiselle Rhetorique , écuyere , & heritiere presomptive de tous les colleges de l'Université , sur-intendante du beau langage , & munitionatrice generale de toute la crème fouettée qui se débite dans la litterature ; *sic argumentor.*

Tout ce qui est commun est méprisable : Or est-il que les femmes seroient communes si elles étoient infidelles : *Ergo* les femmes seroient méprisables. En tenez-vous ? Oh vraiment , je n'argumente-là que de mon poing gauche : & si je donnois des bottes & des éperons à mon éloquence , je vous laisserois bien en arriere.

COLOMBINE.

Je nie la majeure , la mineure , & la conséquence. Et si , monsieur ! Vous n'avez pas seulement le poil follet de l'érudition. Tout ce qui est commun est méprisable. C'est vouloir réconcilier le loup avec la bre-

bis , les creanciers avec leurs débiteurs , & les jeunes gens avec l'argent comptant, que de vouloir soutenir une proposition si erronée. Le soleil éclaire communément tous les hommes ; en est-il plus méprisable ? Le vin est commun dans toutes les caves ; s'enivre-t-on moins pour cela ? L'argent est commun chez tous les financiers & gens d'affaires : & où est la femme qui les trouve méprisables par cet endroit-là ?

ARLEQUIN.

C'est-à-dire que l'argent est un recrepi qui couvre toutes les crevasses de la mauvaise mine d'un homme ; & que la fidelité n'est point mesalliée quand elle se trouve sur le rôle d'un financier , & qu'une femme lui en a fait sa quittance.

COLOMBINE.

Cette fidelité n'est point alterée , pour devenir un peu maniable.

ARLEQUIN.

Oui, mais il y en a qui, à force de la rendre maniable , lui donnent de furieux tours de reins.

COLOMBINE.

Il ne faut pas qu'une fille laisse moisir son inclination. Elle doit , à l'exemple des caméléons qui changent de couleurs suivant les différentes expositions où ils se trouvent, changer comme eux suivant les différentes vues qu'elle a pour son établissement. Son

cœur doit être comme la glace d'un miroir, susceptible de toutes les impressions.

ARLEQUIN.

Oui , & le vif argent doit monter à leurs têtes.

COLOMBINE.

Ces noms de bonne foi & de fidelité font de vaines chimeres , inventées pour la commodité de ceux qui défendent des plaisirs auxquels l'âge les a rendus impropres.

Le veillard trop jaloux d'un trésor qu'il possède,
N'en pouvant consommer lui seul le revenu ,
Veut que l'usage en soit pour d'autres défendu ,
Quoique dans sa recolte il ait besoin d'un aide.

Mais c'est un vilain , un goulu :
Et si par l'inconstance on ne court au remede ,
Je veux être un docteur cornu ,
Si sa maitresse n'est ou sottte , ou vieille ou laide.

ARLEQUIN.

Quelle faute de grammaire en coquette-rie ! Ce sont justement les sotttes , les vieilles , & les laides qui chomment le moins. La sottte donne dans le panneau plus aisément , la vieille a ses pensionnaires , & la laide boursille dans son domestique.

OCTAVE.

Comme je suis le plus interessé dans cette cause , c'est à moi à combattre une opinion si préjudiciable à ma tendresse. Je dis donc que la fidelité fait le charme du veritable amour. Donc toute femme qui suit le veritable amour , doit être fidelle.

COLOMBINE.

La fidelité fait le charme du veritable amour : *Distinguo*. La fidelité de l'homme envers la femme fait le charme du veritable amour , *Concedo*. Mais de la femme envers l'homme , *Nego* : puis qu'une femme sur un fond d'un veritable amour , ne trouveroit pas dans ce siècle-ci un quartier d'homme à emprunter.

OCTAVE.

La fidelité fait l'union des cœurs : c'est par elle que l'amour subsiste. Donc , si vous la bannissez , il n'y a plus d'amour.

ARLEQUIN.

Bon , monsieur : elle va encore vous distinguer qu'il y a plusieurs sortes d'amour : comme par exemple , amour de scrupule : amour de (*il chante*) vous savez la raison pourquoi , & par dessus cela amour de finances ou d'especes.

COLOMBINE.

Hé , monsieur , laissez en paix les femmes. Vous ne savez. . .

ARLEQUIN.

Oh vraiment , nous savons bien comment tout cela se manie : nous ayons eu quelques affaires avec elles.

COLOMBINE.

Pour repondre à votre question , j'avoue que la fidelité fait l'union des cœurs : mais où est-elle cette fidelité ? Est-ce dans ces

amans qui partent pour l'armée : dont les expressions sont toutes tendres & à mi-sucré : qui font des adieux charmans , & qu'ils ornent de mille petits juremens étudiés , capables de faire perdre l'étrier à la vertu la plus ferme en selle ? Mais dès qu'ils ne vous voyent plus , à peine se ressouviennent-ils dans quel quartier vous demeurez.

Leur cœur , plus leger que la plume
Qui voltige sur leurs chapeaux ,
N'est point fait à coups de marteaux ,
Et ne sauroit souffrir l'enclume.

La fidelité gêne & pese à leurs desirs :
Et quoiqu'ils jurent tous une amitié constante ,
Pour tenir dans leurs rets une crédule amante
Sensible à leur départ , prompte en ses déplaisirs ,
Souvent une simple servante
Tire le revenu de leurs plus doux soupirs.

Et vous voulez qu'après cela une fille soit
assez folle pour faire divorce avec les
plaisirs ?

A R L E Q U I N.

Elle est de trop bon goût pour cela.

C O L O M B I N E.

Vous voulez qu'elle demeure accablée
sous le fardeau d'un l'amour, dont ces vola-
ges amans ne retiendront que les aîles ?

A R L E Q U I N.

Les cuisses vaudroient mieux : car l'a-
mour ressemble à la beccasse.

C O L O M B I N E.

Le départ de cet infidele l'afflige effecti-

vement : elle celebre sa douleur par un torrent de larmes. . . .

ARLEQUIN.

Oui.

Ce départ en son cœur élève mille allarmes :
Ses yeux font remarquer un cruel desespoir :
Mais quatre jours après , pour essuyer ses larmes ,
D'un ami charitable elle prend le mouchoir.

COLOMBINE.

Non , non , l'amour , fut il conduit par la sagesse ;
Dans les cœurs d'aujourd'hui n'est plus en sûreté.
L'homme refuseroit son immortalité ,
S'il lui falloit toujours aimer une déesse ,

Ah , puisque l'infidélité est si commune
parmi les hommes , concluons donc , mes-
sieurs , sous le bon plaisir de la Rhetorique,
que ce n'est point à la femme à reformer un
usage dont elle tire tant de profit. Et où est
l'homme , qui malgré tout le charme qu'il
trouvera dans une femme , ne la troquera
pas quelquefois pour une qui ne la vaudra
pas ?

LA RHETORIQUE *chante.*

Quelque avantage qu'une belle
Offre à l'amant le moins changeant ,
C'est un fardeau bien pesant
Qu'une ardeur éternelle.
Sans le plaisir d'être inconstant ,
L'amour ne battoit que d'une aile ,

PIERROT.

Madame la doctoresse , c'est que j'ai la
nature un peu curieuse. De la maniere dont
vous gribouillez tout cela , je voudrois bien
vous demander quelque chose.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Hé bien , quoi ?

PIERROT.

J'ai une maitresse qui est tout fin droit comme vous dites. Elle m'a dit qu'elle m'aimeroit quand mon tour viendrait. Son amitié roule de quartier en quartier , & elle l'a bouté à present dans le quartier de la grève. Dame, il y a bien du chemin à faire pour venir jusqu'à moi , si elle fait ainsi le tour de la ville. J'aurois envie de vous dire qu'elle ne fait pas bien. Qu'en dites-vous ?

COLOMBINE.

Je dis qu'elle a tort.

Avec toi qu'une femme aura de jours heureux ;

Tu ne seras ni jaloux ni severe ;

Tout favorisera ses vœux :

Nombre d'enfans à la lisiere

Te sauteront au col , t'appelleront leur pere ;

Tu n'auras rien pourtant de commun avec eux ,

Que le nom d'époux de leur mere.

LA RHETORIQUE.

Pourvu que ton épouse , en te manquant de foi ,

Te donne de quoi frire ,

Laiſſes-la faire , crois-moi ,

Combien , sans trop medire ,

N'en font que rire ,

Qui valent mieux que toi.

ARLEQUIN.

Messieurs , il faut nous rendre : voila une fille qui trouve des chevilles à tous les trous , & on ne peut desarçonner ses raisons.

COLOMBINE.

Puisque tout le monde est d'accord , je ne veux point mesuser de ma victoire , & je vous prie , monsieur , s'adressant à Grognard , de ne plus differer l'hymen de mademoiselle votre fille avec monsieur Octave.

GROGNARD.

Je suis ravi que tu te sois mise à la raison , & je donne ma fille à Octave.

OCTAVE.

Que je vous ai d'obligation ! N'y consentez-vous pas , ma belle Angelique ?

ANGELIQUE.

Mon pere a parlé , c'est à moi d'obéir.

ARLEQUIN.

Et moi , si l'on veut , j'épouserai le docteur : nous pousserons ensemble de terribles argumens , car elle est bien obstinée.

LA RHETORIQUE.

C'est moi-même qui veut ordonner son triomphe , pour la rendre plus digne d'un aussi habile homme que toi.

La chaise où a disputé Colombine est changée en un char de triomphe , & les quatre figures de rhétorique s'y attellent , & la tirent jusqu'au milieu du théâtre , tandis que la Rhétorique la couronne.

La these des dames.
COLOMBINE.

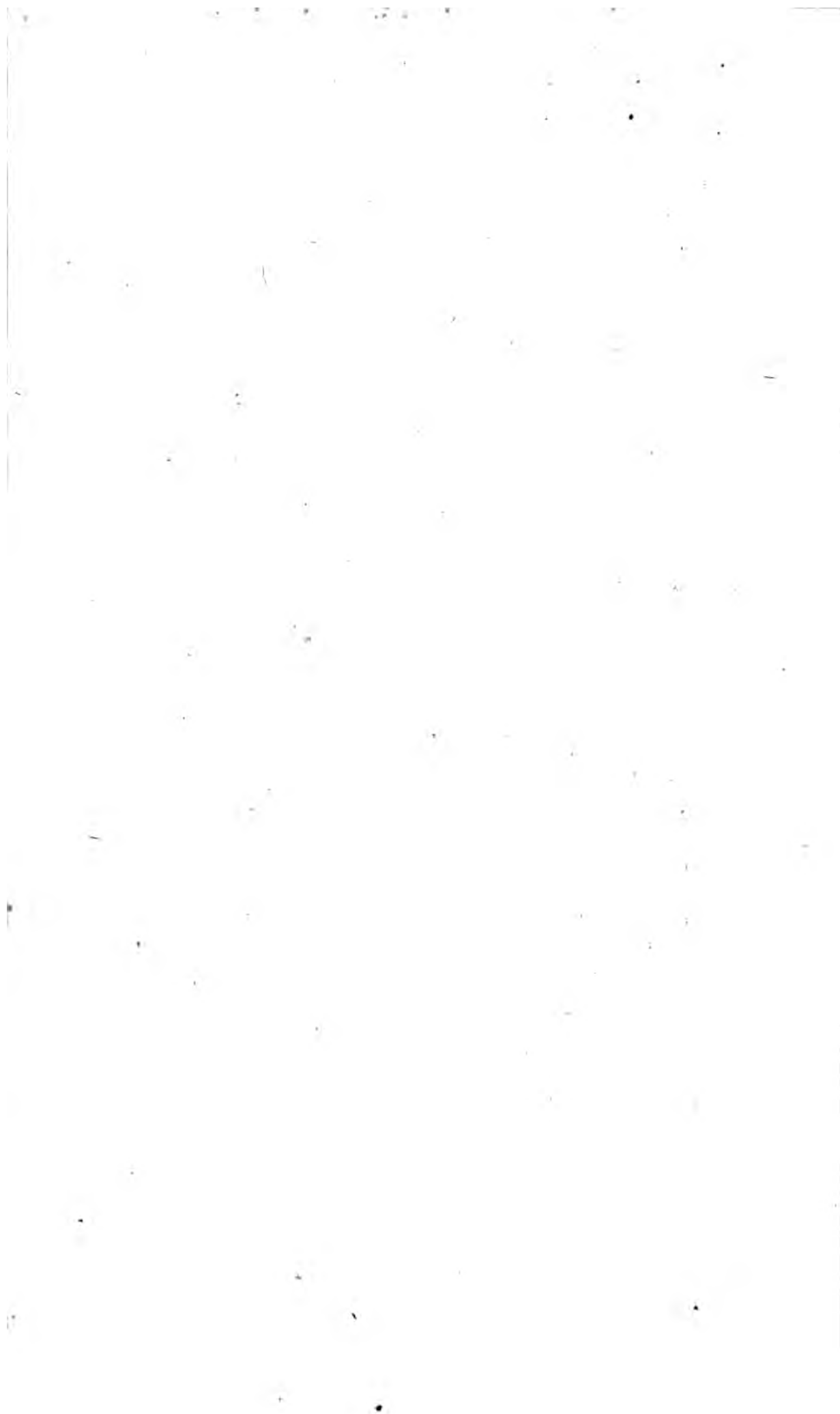
83

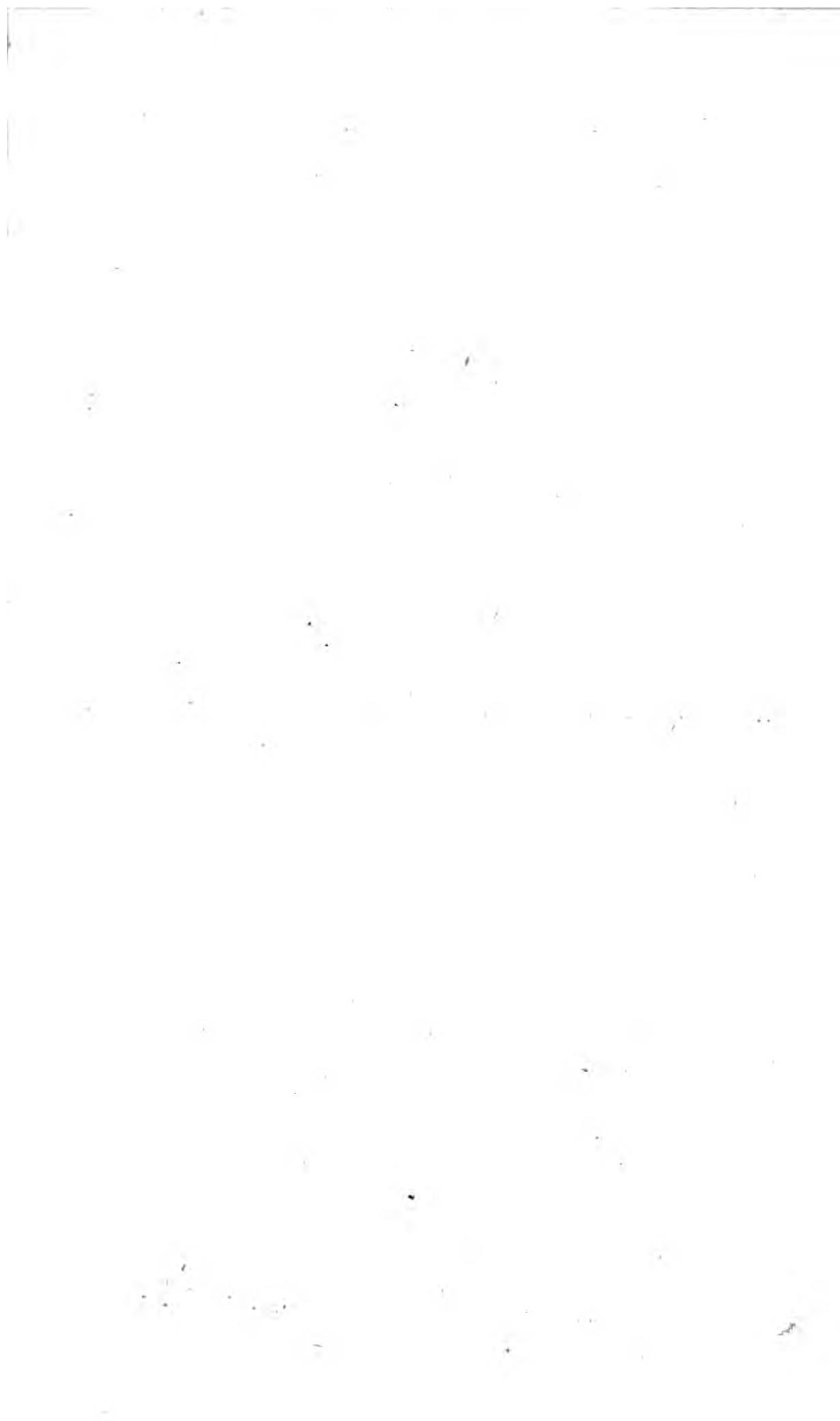
Belles, pour vous enfin, j'ai gagné la victoire :
Et les satyres désormais,
Qui si cruellement attaquoient votre gloire,
Seront dans l'oubli pour jamais.
Faites valoir en paix le prix de tous vos charmes :
Colombine est toujours prête à prendre les armes
Pour soutenir vos intérêts :
Soyez inconstantes, legeres,
La constance & la foi sont de vaines chimeres,
L'amour de ce fardeau veut dispenser vos cœurs :
S'il arrive chez soi qu'on fait mal ses affaires,
Il doit être permis de se pourvoir ailleurs.

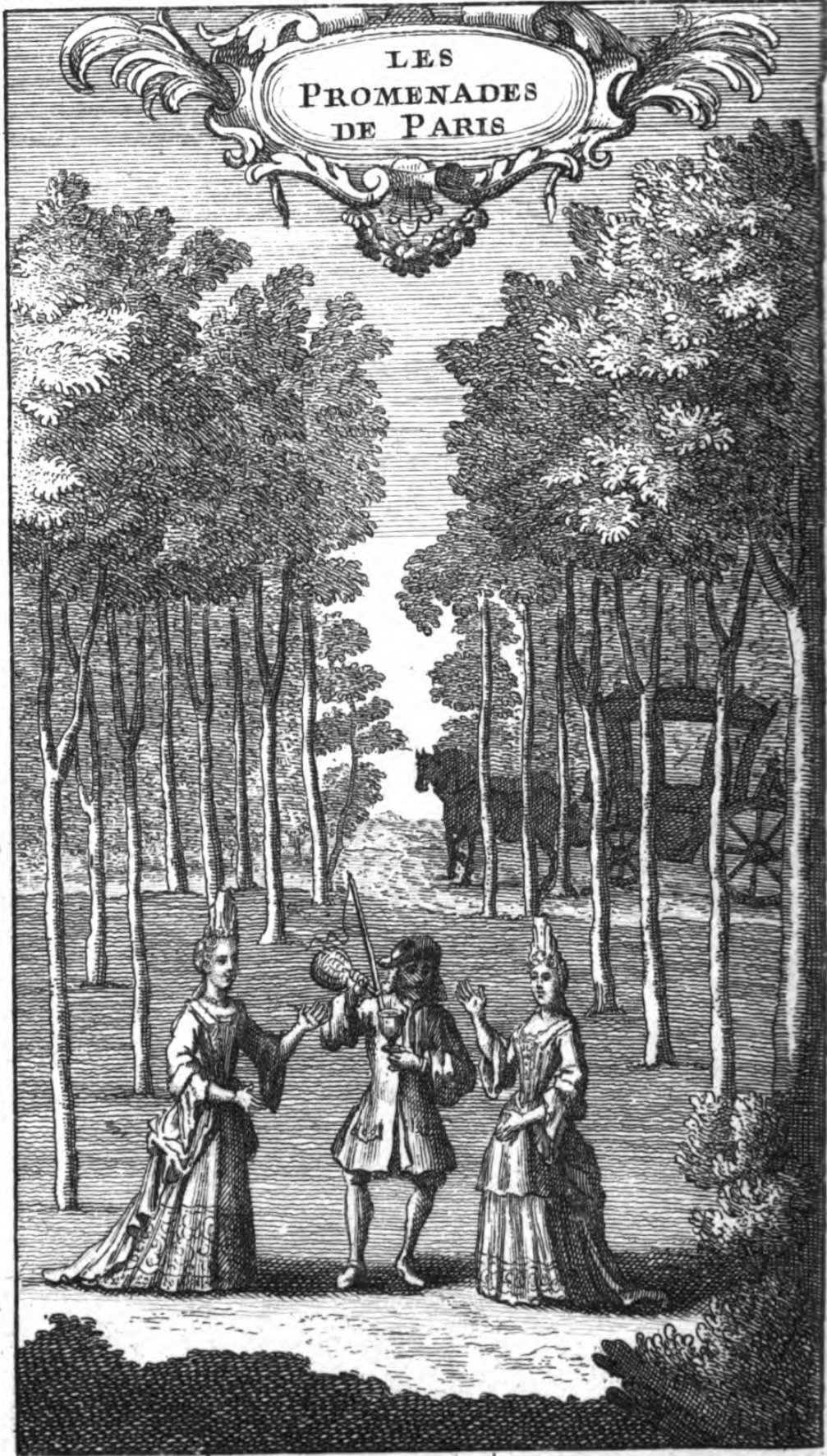
Après ces vers tous les acteurs avec des chaînes de fleurs que la Rhetorique a distribuée, dansent autour du char de Colombine, & s'en vont.



Fij







LES
PROMENADES
DE PARIS.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au Théâtre par monsieur Mongin ;
& représentée pour la première fois par
les comédiens Italiens du Roi , dans leur
hôtel de Bourgogne , le sixième jour de
Juin 1695.

A C T E U R S.

ELISE fille de qualité.

COLOMBINE suivante d'Elise.

LEANDRE capitaine de dragons. OCTAVE jeune homme de famille. CALMAR homme de robe, amans d'Elise.

ARLEQUIN valet de Leandre. SCARAMOUCHE valet d'Octave. MEZZETIN valet de Calmar, amans de Colombine.

UN FIACRE, ARLEQUIN.

UN POETE, SCARAMOUCHE.

UNE VENDEUSE DE BOUQUETS,
MEZZETIN.

BACCHUS. MEZZETIN.

Suite de Bacchus.

Plusieurs garçons cabaretiers qui ne parlent pas.

*La Scene est au bois de Boulogne, &
aux Thuilleries.*



LES
 PROMENADES
 DE PARIS.



ACTE I.

SCENE I.

Le théâtre représente le bois de Boulogne.

OCTAVE, SCARAMOUCHE.

OCTAVE.



NON, non, laissez-moi, Scaramouche, je ne veux plus avoir recours qu'au desespoir.

SCARAMOUCHE.

Mais, recourons auparavant à mon industrie, & écoutez-moi de grace.

Fiv

OCTAVE.

Quoi : parceque je n'ai pas encore de quoi flatter l'ambition d'Elise , & que je ne puis lui donner ma foi & mon bien qu'après la mort de mon pere , la cruelle me sacrifie à monsieur Calmar ? elle reçoit ses soupirs , son amour , ses fêtes , & aujourd'hui même dans ce bois de Boulogne il faut que je me voye la victime d'un rival odieux , d'un coffre fort d'amour , en un mot d'un vieux Calmar ?

SCARAMOUCHE.

Vous avez raison. Vous sacrifier à Calmar , c'est preferer un hibou à un joli homme , une masette à un cheval d'Espagne , & une vieille savatte à un jeune & souple escarpin. Mais il n'est plus de filles qui ne soient de mauvais goût pour devenir femmes.

OCTAVE.

Des cheveux noirs avec des blancs , ah le bel assemblage ! Qu'il fera beau voir ce vieux Calmar sembler le pere de sa femme , & n'être pas celui de ses enfans !

SCARAMOUCHE.

Non , ce mariage-là n'est pas faisable , & je saurai bien l'empêcher , vous dis-je , si vous voulez me croire.

OCTAVE.

Mais quoi donc ? Que veux - tu que je fasse ?

SCARAMOUCHE.

Il faut premièrement assister à la fête de Calmar sans nous faire connoître.

OCTAVE.

Et comment ?

SCARAMOUCHE.

Vous allez voir. Voici de quoi nous metamorphoser. *Il deshabile Octave , & le met en garçon de cabaret.*

OCTAVE.

Qu'est-ce donc que cela signifie ?

SCARAMOUCHE.

Laissez-moi faire de grace. *Scaramouche s'habile ensuite.*

OCTAVE.

Mais as-tu perdu l'esprit ? dis-moi donc à quoi bon cette mascarade ?

SCARAMOUCHE.

Je m'en vais vous l'apprendre. Mais voyons auparavant si vous saurez bien jouer votre rôle. Criez-vous bien : Duquel , messieurs ? Du champagne , du bourgogne , à huit , à dix , à quinze , à trente ? Hola , on y va. Savez-vous courir , mentir , & vous enyvrer au buffet ? Voilà un garçon de cabaret depuis les pieds jusqu'à la tête.

OCTAVE.

Mais encore un coup , à quoi bon me déguiser en garçon de cabaret , & que dira le cabaretier de Calmar , si . . .

SCARAMOUCHE.

Ce cabaretier est de mes amis , & pour voir Elise , & se moquer de Calmar , il n'y a point de déguisement plus favorable. Mais chut , j'entens quelqu'un , suivez-moi , fau-
vons-nous vite.

S C E N E I I.

*ELISE , COLOMBINE , ARLEQUIN
en fiacre , PIERROT , MEZZETIN , qui
surviennent.*

E L I S E.

GRace au ciel, Colombine, en ce sombre boccage
Nous voici tous deux sans chapeau.

C O L O M B I N E.

Que peu de filles de votre âge
Remercieroient le ciel d'un pareil avantage!
Mais puis donc qu'en effet nous sommes sous l'ormeau,
Sans fâcheux , au frais , à l'ombrage ;
Tandis que notre chicaneau ,
Notre monsieur Calmar met ordre à son cadeau ,
Qu'il fait chauffer les plats , rafraichir les bouteilles ,
Et que de ses doux yeux vous êtes à couvert ,
De cedit sieur Calmar parlons à cœur ouvert.

E L I S E.

Colombine, tout doux , les murs ont des oreilles.

C O L O M B I N E.

Mais ce bois n'en a point , il est sourd & muet
Le bois de Boulogne est discret ;
Et l'on auroit bien de quoi rire ,
Si ces échos & ces oiseaux
Chantoient & redisoient ce qu'ils entendent dire.
Mais tout se tait sous ces ormeaux
Et ce que tous les jours un chacun leur confie ,

Marque assés qu'il faut qu'on s'y fie.
Parlons donc net. Calmar qui vous fait les yeux doux,
Vous touche-t-il un peu ? Plait il ? Qu'en pensez-vous ?
Pour lui, tout ce qu'il fait dit assez ce qu'il pense.

E L I S E.

A son amour pourtant j'impose assez silence.

C O L O M B I N E.

Point trop, & cet amour qui vous fait regaler,
Qui pour vous divertir ne trouve aucun obstacle,
Qui vous donne concert, fête, bal & spectacle,
Tout cela parle assez, & fait assez parler ;
Et dès-lors qu'une fille est riche, jeune & belle :
Que comme vous enfin elle est maitressé d'elle,
Et celle d'un nombre d'amans,
Elle fait bien des médifans.

E L I S E.

Et que pourroit de moi dire la médifance ?

C O L O M B I N E.

Mon dieu ! Calmar & sa dépense
Donnent carrière à son caquet.
Tenez, vous aurez beau prôner pour votre gloire,
Que Calmar avec vous file un amour parfait,
On ne voudra jamais le croire,
Et par tout aujourd'hui l'on fait,
Et cela par expérience,
Qu'en amour comme à l'audience
Les gens de robe vont au fait.

C'est un terrible amant qu'un amant liberal.
Je veux que sans l'aimer vous en soyez aimée,
Je veux qu'à votre cœur il ne soit point fatal,
Il l'est à votre renommée.

Nul en vain, dira-t-on, ne répand ce metal ;
Si l'on vous donne, il faut que vous donniez de même,
C'est pour recueillir que l'on sème,
Et Calmar, cet original,
Loind de croire qu'à l'or votre cœur se revolte,
Cet amant se croit tous les jours
A la veille de sa récolte.

E L I S E.

Oh, je veux, s'il se peut, qu'il s'y croye toujours,
 Ou que de ce Calmar la flamme soit dupée,
 Jusqu'à ce que l'hyver m'ait ramené l'épée,
 C'est ainsi qu'autrefois Penelope si sage
 Jusqu'au retour de son époux,
 Abusoit & jouoit les foux
 Qu'elle tenoit en esclavage.

C O L O M B I N E.

Il est vrai, Penelope eut, dit-on, cette gloire :
 Mais la belle eut filé plus doux,
 Si parmi ses amans elle eut, eu comme vous
 Gens de finance & d'écrivoire.

Mais à juger de vous par vos raisonnemens,
 L'on vous croiroit de ces femmes habiles,
 Qui pour mieux duper leurs amans,
 Leur semblent des vertus faciles :
 Donnent de l'espoir aux desirs :
 Repondent aux douces paroles :
 Et quand pour vous & vos plaisirs,
 Un amant, par exemple, a semé des pistoles,
 Qu'ensuite à la recolte il souhaite venir ;
 Sans rien accorder ni permettre,
 On fait toujours lui tout promettre,
 Et jamais ne lui rien tenir.

E L I S E.

Oui, Colombine, en ce siècle où nous sommes,
 C'est ainsi qu'on mene les hommes.

C O L O M B I N E.

Non, les hommes qu'on mene ainsi
 Ne sont plus de ce siècle-ci.

Les hommes aujourd'hui sont à l'égard des belles,
 Ce que sont les pêcheurs à l'égard du poisson :
 Si vous ne mordez pas d'abord à l'hameçon,
 Si vous les amusez, ou faites les rebelles,
 Et les galans & les pêcheurs
 S'en vont jeter leur plomb ailleurs.

E L I S E.

Ces pêcheurs de poissons peuvent n'être pas dupes.

Un homme vient à bout de tous les animaux.

Mais l'animal portant coiffes & jupes,
Le fait toujours donner dans le panneau.

C O L O M B I N E.

Hé bien, tous vos amans sont dupes, je me rend.
Mais de Leandre encore faut-il qu'il vous souvienne,
Si pleurant votre absence à la guerre, il apprend
Qu'on veut vous guérir de la sienne.

E L I S E.

Leandre de Calmar peut-il être jaloux ?

C O L O M B I N E.

Non, mais d'Octave il pourroit l'être.
Mais à propos d'Octave, oh ça, qu'en pensez-vous ?
Il vous aime, & ses yeux, ses soins, ses billets doux
Vous l'ont fait assez bien connoître.

E L I S E.

Octave a du mérite, il est doux, sage & tendre :
Et s'il pouvoit disposer de sa foi,

Ce seroit, après Leandre,

Celui que je voudrois qui soupirât pour moi.
Mais Leandre me met en des frayeurs mortelles.
Je n'ai de lui nulles nouvelles,
Et sa santé, sa vie, à chaque heure du jour,
M'allarme autant que son amour,

C O L O M B I N E.

Vous serez rassurée au premier ordinaire.

Ne peut-on, après tout, en passer un ou deux
Sans vous écrire ou vous déplaire ?

Tous ces amans guerriers ne sont pas maîtres d'eux,
Et de leurs fers sur nous rejaillit l'amertume.

De plus, pour contenter sa gloire & ses amours,
Faut-il que Leandre ait toujours

Ou l'épée à la main, ou la main à la plume.

Oh, tous ces amoureux guerriers,

Ces héros pour leur roi quittent leurs héroïnes,
Et leurs couronnes, leurs lauriers,

Pour nous encore un coup ne sont que des épines.

Leandre cependant, pour peu qu'il soit jaloux,

Devroit... Mais paix, on vient à nous,

ARLEQUIN *en fiacre , arrive en chantant avec une bouteille & un verre à la main.*

Vivat ! Mais que font donc ces nymphes boccageres
Seules dans un lieu si touffu ?

Approchons, découvrons un peu tous ces mysteres.

Reconnoissant Elise & Colombine.

Ah, mesdames, c'est vous !

COLOMBINE.

Qu'est-ce ? Que nous veux-tu ?

ARLEQUIN.

On vous attend avec impatience.

ELISE.

Et qui ?

ARLEQUIN.

Monsieur Calmar & la collation.

Pour moi vous voyez ma pitance

Je porte ma provision,

(montrant sa bouteille.)

Et voilà la seule maitresse

Que je mene sur le gazon.

A votre santé, ma princesse.

Après avoir bu, il leur presente à boire, & dit :

Tenez, voilà pour me faire raison.

Goutez de ce vin, il est bon.

Fi ! les femmes en boivent-elles ?

ARLEQUIN.

Bon ! d'yvrognerie aujourd'hui les femelles

Dament le pion aux chapeaux.

Le sexe ne boit plus du sirop de grenouille,

Il n'aime que les vins & les amans nouveaux,

Et l'empire bachique enfin tombe en quenouille. *Il boit.*

COLOMBINE.

Fort bien ! notre fiacre s'en donne,

Mais de grace voyons s'il a le vin discret.

Ne connoîtrions-nous personne

De celles qu'en ce bois il amene en secret ?

ARLEQUIN *regardant Elise & Colombine.*

Voilà deux des bonnes fortunes

Qu'ici monsieur Calmar ait encore jamais eu.
Heureux tous ces robins, des blondes & des brunes.
Ils en ont à présent à bouche que veux-tu.

C O L O M B I N E.

Pour qui donc nous prend ce maraut ?

A R L E Q U I N.

Paix, ne le prenez point si haut,
Ne faites pas tant la feroce,
Ces airs-là seient mal avecque mon carosse.

E L I S E.

Cet yvrogne-là croit parler
A ses pratiques ordinaires.

C O L O M B I N E.

Laiïsons-le dire. Oh ça, dans ce lieu solitaire
Quelles beautés te font le plus souvent rouler ?
Là, fais-nous quelque confidence ?

Dis-nous. A R L E Q U I N.

Motus. En vain vous voulez me sonder.

On me paye pour garder
Et les manteaux & le silence.
Le silence est mon gagne-pain ;
Et dès aujourd'hui pour demain
Louison, Catin & Sylvie,
Qu'on croit par tout femmes d'honneur,
Ne me donneroient plus de quoi gagner ma vie,
Si j'allois relever la leur.

C O L O M B I N E.

Pour toutes ces vertus traitables,
Je veux bien les mettre à l'écart.
Mais dis-nous, quelles sont les femmes raisonnables
Qu'amene ici monsieur Calmar ?

A R L E Q U I N.

Femmes raisonnables, je croi
Que vous vous gobergez de moi.
Je ne menai jamais ni raison ni sagesse ;
Et tout compté, tout rabattu,
Je ne suis, cocher, ma princesse,
Que de la moyenne vertu.
Ne fait-on pas bien son négoce.

Ne fait-on pas, quand bien je voudrois le cacher,
Que celles dont je suis cocher,
Sont semblables à mon carosse.

C O L O M B I N E.

Une belle ressemble au fiacre.

A R L E Q U I N.

Assurément.

C O L O M B I N E.

En quoi donc se peut-il, bon-dieu, qu'elle en approche !

Vas, vas, tu perds le jugement,
Et toute comparaison cloche.

A R L E Q U I N.

Oh, celle-ci ne cloche point,
Ou bien ne cloche qu'en ce point.

C'est qu'une belle en fiacre étant bien promenée,
On ne lui paye au plus que l'heure du berger ;
Et que l'on paye au fiacre, où l'on va voyager,
Toutes celles de la journée.

C O L O M B I N E.

Tous ces impertinens discours
Ne doivent s'adresser qu'à de franches coquettes.
Mais des femmes comme nous, faites,
Par exemple. . . .

A R L E Q U I N.

Bon : tous les jours

J'en mene qui vous sont égales.

C O L O M B I N E.

Oh, tu ne menes donc jamais que des vestales.

A R L E Q U I N.

Oui vestales, fort bien. Oh, puisqu'il faut parler,
Puisque l'on me contraint à ne plus rien celer,
De grace, dites-moi : Ces humaines donzelles,
Qui crainte de passer pour telles,
Me cachent à Paris leurs demeures, leurs noms,
Et dans ce bois leurs actions ;
Oui, ces femmes en general,
Qui pour aller faire naufrage,
Ne veulent s'embarquer dedans mon équipage
Qu'aux quinze-vingts, à l'arsenal ;
Toutes ces belles, par exemple,

Sont-

Sont-elles , entre nous , d'une vertu fort ample.

COLOMBINE.

J'avoue. . . .

ARLEQUIN.

Item, celles encor qui vinrent en ces lieux,
Au retour des hirondelles,
Faire aux guerriers leurs adieux ;
A ce départ des femelles,

Qui sembloient être en des douleurs mortelles,
Et qui , si peu de jours après,
Dans ce bois de Boulogne même
Avecque des gens de palais
Oublierent leurs chers plumets,
Et s'oublierent elles-mêmes ?

COLOMBINE.

A l'oubli près, qu'en dites-vous ?
Ce maraut là parle pour nous.

ARLEQUIN.

Et celles qu'on régale à Chaillot , à Passy ;
Et qui pour dire grand merci,
Et payer leur éco d'un bon vin de Bourgogne,
D'une bonne collation,
S'en vont dans le bois de Boulogne,
En faire la digestion.

COLOMBINE.

Si. . . . ARLEQUIN.

Ces belles encor , ces écueils de la bourse,
Qui voulant toujours être en course,
A force de courir l'hiver les jeux , le bal,
L'été les bois & la prairie,
Conduisent mes chevaux enfin à la voirie,
Et leurs amans à l'hôpital,
Se bâtissant ainsi , ces prodigues coquettes,
Sur la ruine des chevaux,
Et celle des godelureaux,
Un refuge aux madelonnettes.

ELISE.

Laissons là cet yvrogne , allons , sortons d'ici.
Colombine , c'est trop lui donner audience.

98 *Les Promenades de Paris.*

Monfieur Calmar m'attend avec impatience,
Je fuis de voir fa fête impatiente auffi.

C O L O M B I N E.

Allons. *Au fiacre.* De la raifon, toi, prends donc plus de foïn,
Et gardes-en, je t'en conjure,
Autant qu'il en faut, tout au moins
Pour conduire à Paris ta vilaine voiture. *Elles s'en vont.*

A R L E Q U I N.

Oh, tout doux, mon fiacre vilain,
Hé, de grace, épargnez un peu votre prochain.
Quelque vilain qu'on foit, comteffes & marquifes,
Du fiacre cependant font tellement éprifes,
Qu'elles quittent des chars tirés à fix chevaux,
Pour s'en venir en fiacre ici fous ces ormeaux.

Mais où court ce manan fi vite?

Il faut nous divertir de ce bon homme-ci.

Hola, manan, hola l'ami :

Où veux-tu donc aller au gîte?

P I E R R O T.

A Paris.

A R L E Q U I N.

A Paris?

P I E R R O T.

Oui, je quitte les champs,
Et je ne veux pas davantage
Etre du nombre des manans.

A R L E Q U I N.

Ah, ah, le plaifant personnage!
Et quelle eft la raifon, mon pauvre villageois,
Qui t'incite & te pousse à devenir bourgeois.

P I E R R O T.

Et c'est que maintenant les femmes de village
N'aiment plus leurs maris dedans le mariage.

La mienne me fait enrager.

J'efpere qu'à Paris elle pourra changer.

Quand je ferai bourgeois, qu'elle fera bourgeoife :

Nous n'aurons plus, je croi, ni querelle ni noife.

A R L E Q U I N.

Oui, les bourgeoifes de Paris

Aiment fort en effet leurs paisibles maris ,
Quitter ton hameau pour la ville.
Hé double for , pauvre animal ,
C'est tomber de fièvre en chaud-mal.

Tu veux être bourgeois : je t'en ferai voir mille
Qui voudroient devenir manans.

P I E R R O T.

Et moi , j'en connois un pas bien loin de ceans ,
Adoré , cheri de sa femme.

Elle lui dit : M'amour , mon fils , tout ci , tout ça.
Oh , Pierrot donneroit son ame
Pour avoir tous ces biaux noms-là.

A R L E Q U I N.

Ah , si cela te rassasie ,
Plus de chagrin , plus de tourment.

Pour toi Paris aura mille agrémens.

Là , pour ôter soupçons & jalousie ,
Des femelles à tous momens

Donnent à leurs époux le nom de leurs amans.

Mais veux-tu guérir ta folie :
Restes quelque temps en ce bois ,
Et tu verras en tapinois ,

Que le divorce a droit de bourgeoisie
Chez les plus paisibles bourgeois.

P I E R R O T.

Serviteur aux bourgeois , je ne veux donc plus l'être.

A R L E Q U I N.

Oui , tiens-t-en à ta vie & rustique & champêtre.

P I E R R O T.

Oh , ne me parles point des champs.

Je n'y veux point rester. Mais il est sur la terre
Bien plus d'une sorte de gens.

A R L E Q U I N.

Il est des gens de robbe , il est des gens de guerre.

Lequel de ces états aimerois-tu le mieux ?

Veux-tu devenir.

P I E R R O T.

Oui , je veux ,

Je veux devenir gens de robbe.

G ij

A R L E Q U I N.

Mais pour bien porter le rabat ,
Il faut plus d'un talent , comme bien plus d'un ducat.

P I E R R O T.

Pour des ducats , on en dérobe.
J'ai & bonne main & bon cœur ,
Enfin déjà je suis à moitié procureur.
J'ai beaucoup de babil , bon port , belle prestance ,
A moins on peut être avocat.

J'ai de la gravité , je ronfle à l'audience :
Et de bien plus d'un magistrat ,
C'est là toute la science.

A R L E Q U I N.

Oui , mais ces gens de robe époux ,
Manans , sont moins heureux que vous.
Chez vous femme , mari , chacun fait sa besogne.
L'homme fait des fagots , la femme des balais.
Mais ces pauvres robins s'échauffent au palais ,
Tandis que leurs moitiés dans ce bois de Boulogne
Gobent tranquillement le frais.

P I E R R O T.

Perette aura moins de licence ,
Je la tiendrons de près.

A R L E Q U I N.

Mais , à l'heure de l'audience ,
Chez les femmes de robe est l'heure du berger.

P I E R R O T.

Au diantre donc la robe , il n'y faut plus songer.

A R L E Q U I N.

Non , il vaut encor mieux s'en aller à l'armée ,

Allons , il faut servir le roi ,
Et quand tu porteras le plumet & l'épée ,
Ah , ta femme , ma foi , sera bien attrapée :

Il faudra bien que la rusée
T'aime , ou qu'elle dise pourquoi.

P I E R R O T.

En effet , la mine guerrière
Aux femmes aujourd'hui donne dans la visière.
Mais un plumet , une épée à Pierrot !

Moi porter cela ? quelque sot !
Que porteront les gentils-hommes ?

A R L E Q U I N.

Bon, bon : dans le siècle où nous sommes,
On habille de même & manans & marquis.

Tel portoit des sabots jadis :
Qui porte aujourd'hui l'écarlate.

Un homme n'est plus un pied-plat,
Dès qu'il n'a plus sa bourse plate.

L'argent est gentil-homme, en un mot, entens-tu ?

P I E R R O T.

Quoi, noblesse à présent, ne vient pas de vertu ?

A R L E Q U I N.

Hé non, ce n'est plus là sa source.

Noblesse en ce pays se tire de la bourse.

Oui, la noblesse vient de là.

Il fait comme s'il comptoit de l'argent.

Cela te semble-t il étrange ?

Pierrot aura pourtant, tout comme le voila,

Des lettres de noblesse avec lettres de change.

Ainsi tu peux porter armes, & quoique manan,

Tu pourras à ton gré suivre l'arrière-ban.

P I E R R O T.

Allons donc : aussi bien ces arrières-banistes

Des morts & des blessés n'emplissent point les listes.

Mais comment m'appellera-t-on ?

Car Pierrot, ce nom-là n'est point fait pour la guerre.

A R L E Q U I N.

Hé tous les jours on change & d'habit & de nom.

Pierrot s'appellera le marquis de la Pierre,

Et Perette ta femme aussi sera marquise.

P I E R R O T.

Son amour après ça me sera tout acquis.

A R L E Q U I N.

Non pas. Hé quelle est ta sottise,

Ta femme marquise ? tant pis :

Nous voyons tous les jours marquises & comtesses,

Etre aussi mal avecque leurs maris,

Que leurs maris sont mal avecque les richesses.

Les Promenades de Paris.

P I E R R O T.

Comment, quand j'irai à l'armée,
 Que j'aurai vu quelques combats,
 Quand j'aurai bonne renommée,
 Perette ne m'aimera pas ?

A R L E Q U I N.

Et quand bien tu ferois mille & mille conquêtes,
 Quand tu ferois le plus grand des guerriers,
 Les coeffer rarement épargnerent les têtes
 Que Mars a couvert de lauriers.

P I E R R O T.

Oh, bien, me voilà donc revenu de la gloire.

A R L E Q U I N.

Veux-tu Pierrot, veux-tu m'en croire ?

P I E R R O T.

Hé bien ?

A R L E Q U I N

Restes manan, & retournes chés toi.
 Il est dans le monde, je croi,
 Bien plus d'un doux & bon menage.
 Mais il en est bien moins à Paris qu'au village
 Crois-moi, IN VINO VERITAS. *Il boit.*

P I E R R O T.

Moi retourner aux champs : je ne le ferai pas.
 Car encore à Paris, si ma femme est un diable,
 Et s'il faut que je sois un mari misérable,
 J'aurai de quoi me consoler
 En voyant par tout mon semblable.
 Mais il est temps de m'en aller.

Serviteur.

A R L E Q U I N.

Mais avant de te mettre en chemin,
 Tiens, sables ce verre de vin,
 Cela, dit-on, avise bien un homme.

P I E R R O T.

Non, je veux, vous dit-on, être depaifé.
 Et que je boive ou non, je suis tout avisé.
 Un bourgeois & moi, c'est tout comme.

ARLEQUIN.

Hé bien donc , à votre santé.

Il boit , & Pierrot s'en va.

MEZZETIN *tenant une bouteille à la main , & des restes de la collation , entre & chante.*

Vive le bois de Boulogne ,
Vive tous ces tapis verts ,
Où l'on vient rougir sa trogne ,
Et voir la feuille à l'envers.
C'est dans ce lieu délectable ,
C'est dans ce charmant séjour ,
Que les plaisirs de la table
Font venir ceux de l'amour.

Courage , camarade : voici les restes de la collation que je viens partager avec toi. Allons , buvons , mangeons , rions , chantons.

ARLEQUIN.

A juger de la collation par ces restes , elle étoit somptueuse , & je croi qu'il sera peu resté de cruauté à celle à qui on l'a donnée.

MEZZETIN.

Tout doux. Cette maitresse-ci , non plus que sa suivante , n'est pas de même étoffe que les autres ; & mon maitre & moi ne soupignons aujourd'hui qu'à bon escient & pour le mariage.

ARLEQUIN.

Hé , oui , pour un mariage du bois de Boulogne , n'est-ce pas ? Allons , buvons à ce bon mariage.

MEZZETIN.

Tu railles , mais je parle serieusement ,
& dès aujourd'hui . . .

ARLEQUIN.

Mon dieu , je connois ton maitre ; &
monsieur Calmar , te dis-je , est un de ces
calmars qui ne veulent épouser que la dé-
bauche.

MEZZETIN.

Non , encore un coup , nous allons faire
divorce avec elle. Il faut finir , & tu vas
perdre en nous une bonne pratique.

ARLEQUIN.

Bon , bon : quand mon maitre seroit af-
fés fou , pour se marier tout de bon , seroit-
il plutôt infidele au fiacre & à toutes ses
petites maitresse, qu'à sa femme ?

MEZZETIN.

Affurément , & mon maitre & moi nous
vivrons avec nos petites femmes , comme
s'il n'y avoit qu'elles de femmes au monde.

ARLEQUIN.

Quoi , monsieur Calmar , par exemple ,
ne se promenera plus , ne s'enyvrera plus ,
& ne se perdra plus dans le bois de Boulo-
gne qu'avec sa femme ?

MEZZETIN.

Non , qu'avec sa femme.

ARLEQUIN.

Monsieur Calmar ne donnera plus de
rendez-vous aux quinze-vingts , au palais

royal , ni de fêtes au grand turc & à Pique-puffe qu'à sa femme ?

M E Z Z E T I N.

Non.

A R L E Q U I N.

Monsieur Calmar ne se fera plus enfermer la nuit aux thuilleries , & n'en sortira plus par dessus l'imperiale d'un carosse qu'avec sa femme ?

M E Z Z E T I N.

Non.

A R L E Q U I N.

Et monsieur Calmar ne meublera plus de chambre à Paris , & ne louera plus à la campagne que pour les éclipses de sa femme ?

M E Z Z E T I N.

Non , non , non. Mon maitre , te dis-je , ne connoitra , ne verra & n'aimera que sa femme. Mais paix. J'entends la voix , je croi , de celle qui doit être la mienne. Oui , c'est Colombine elle-même.

C O L O M B I N E *rentrant.*

Hola hé , fiacre , c'est affés boire & manger ; cours en donner à tes chevaux , & les mets en état de nous mener tout à l'heure aux thuilleries.

M E Z Z E T I N *au fiacre.*

Oui , oui , laissez-nous seuls , & vas soigner tes bêtes.

A R L E Q U I N.

J'y cours , & je sai bien qu'en ce charmant séjour ,
Dans de semblables tête à tête ,

Il ne faut de tiers que l'amour.
Courage ; elle est jolie. *Il s'en va.*

M E Z Z E T I N.

Hé bien , mon adorable ,
Ce bois à mon amour sera-t-il favorable ?
Nous sommes sans témoins , & nous pouvons ainsi. . . .
Mais , arrêtes , où cours-tu ?

C O L O M B I N E.

Rengaines ta tendresse.

Je vais rejoindre ma maitresse ,
Et ne veux point rester seule dans ce bois-ci.

M E Z Z E T I N.

Et qu'as-tu donc à craindre en ce charmant bocage ,
Qu'est-ce , en ce bois est-il quelque filoux ?

C O L O M B I N E.

Que trop. Oui sous ce verd feuillage ,
Des filles seules comme nous
Sont souvent mises au pillage.
Fuyons le bois de peur des loups.

M E Z Z E T I N.

Non , ici sans se hasarder
On se promene , on se repose.

Si tu crois qu'aux caquets un tête-à-tête expose ,
Le fiacre viendra nous garder.

C O L O M B I N E.

Mauvais moyen pour empêcher la chose.

Et tous ceux qui sous ces ormeaux
Font la charge de sentinelle ,
Bien loin de garder une belle ,
Ne gardent rien que les manteaux.

M E Z Z E T I N.

Que cette retraite est charmante !
Qu'il est doux d'être assis dessus ce verd gazon !

C O L O M B I N E.

Ne voila pas deja le gazon qui te tente ?

Adieu. M E Z Z E T I N.

Non , non , de grace , arrêtes , écoutes donc.

C O L O M B I N E.

Laiſſes-moi.

M E Z Z E T I N.

Mais d'où vient cette peur , cet effroi ?

Tu ne serois pas plus timide ,
Quand tu serois avecque moi
Aux deserts de la Thebaide.

C O L O M B I N E.

Oh , ce bois est plus dangereux
Que le desert le plus affreux.

Tele qui tiendroit bon où gîte la cicogne ,
Se rend dans le bois de Boulogne.

On ne va boire ni manger
Où les cigognes vont loger :
Mais ici tous les jours l'ivrogne ,
A l'aide du vin de Bourgogne ,
Fait sonner l'heure du berger.
D'un précipice ou d'une grotte.

Où siffient les serpens , l'on peut se dégager :

Mais qu'une nymphe est en danger

Où l'on fait la contraindre à siffler la linotte.

Dans ces lieux la coquette à la bisque se rend ;

Et pour la bisque aussi la prude
Permet dans cette solitude
Ce que par tout elle défend.

M E Z Z E T I N.

Oui , dans ce beau séjour tout ressent la tendresse ,

On n'y voit que toi de tigresse.

Tu n'as point de pareil ici que ces cailloux :

Et ce bois ne voit point ni d'humains ni de bêtes ,

Qui dans leur tête à tête
Soient si bêtes que nous.

Mais ne la fais donc plus la bête, Colombine.

Te sied-il bien d'être mutine
Dans un séjour où tout se rend :
Où nul cœur n'est indifferant :

Où l'on ne voit enfin que toi d'impitoyable ?

C O L O M B I N E *à part.*

Ah , qu'Arlequin m'est redevable !

Et que n'est-il ici , coquin , au lieu de toi !

Quelle est la femme comme moi .

Assez maitresse d'elle , assez fidelle & sage ,

Pour resister à ces hélas ?

Et pour ne sacrifier pas
 Le plumet à la robe en ce sombre bocage
 Mais chut ! quelqu'un vient en ce lieu ;
 Et j'entens que l'on nous appelle ;
 Et c'est fort à propos. Adieu.

S C E N E I I I.

*CALMAR, ELISE, COLOMBINE.
 MEZZETIN, OCTAVE, & SCARAMOUCHE, en garçons cabaretiers.*

CALMAR.

C'Est, mademoiselle, une petite collation champêtre, comme vous voyez.

ELISE.

Monsieur Calmar ne fait rien que de magnifique, & à la campagne comme à la ville, tout est somptueux quand il s'en mêle.

Ici Octave & Scaramouche mettent le couvert à terre. On apporte plusieurs carreaux sur lesquels on s'assied, & lorsqu'on découvre les plats qu'on avoit servis pour manger, on les trouve remplis d'instrumens de musique tous differens, qu'Octave, Scaramouche, & les autres garçons cabaretiers prennent, & dont ils jouent ; ce qui forme un concert fort agréable. Calmar & Elise dansent ; après quoi on fait tomber Calmar, & on l'emporte enveloppé dans la nappe : ce qui finit le premier acte.



ACTE II.

SCENE I.

Le théâtre représente les thuileries.

CALMAR en habit de cavalier.

MEZZETIN.

CALMAR.

Si j'avois eu cette épée , l'on ne m'auroit pas insulté impunément au bois de Boulogne. Hola , Mezzetin , me voila en état de plaire & de faire face aux thuileries. Mais avant que d'aller plus loin , dis-moi ce que tu penses de mon habit. Trouves-tu qu'il péche contre l'air guerrier ? Me trouves-tu encore quelque teinture de la robe , & me prendrois-tu de loin pour monsieur Calmar ?

MEZZETIN.

Oh , vous voilà , monsieur , tout-à-fait bien décalmardé ; il vous reste seulement à prendre l'air & les manieres assortiffantes à votre habit. Là , mettez-moi ce chapeau sous le bras , par exemple ; Le peigne à la main : Barbouillez-vous le nez de tabac ; faites

plisser votre juste-au-corps. L'estomach débarrassé. Allons , l'air brusque , vif & dissipé. Bon : il ne vous manque plus qu'une moustache, un ton de faucet, & des créanciers à vos trouffes , pour avoir toutes les parties d'un galant homme.

CALMAR.

Ce changement d'air & d'habit , en produira , je croi dans le cœur d'Elise. Cette metamorphose lui paroitra peut-être extraordinaire : mais Jupiter lui-même s'est bien metamorphosé pour se rendre aimable.

MEZZETIN.

J'ai oui dire en effet , que Jupiter s'étoit changé en pluye d'or , & une pareille metamorphose , monsieur , vous feroit bien mieux que celle-là. Car , enfin , que va-t-on dire de voir un venerable magistrat comme vous , venir donner le parole à tous les petits-mâîtres des thuilleries ?

CALMAR.

Vas , vas , je ne suis pas le seul de ma robe , qui au sortir du palais , troque le rabat & le bonnet carré contre l'épée & le plumet , pour se faire regarder de bon œil aux thuilleries. Que veux-tu ? Elise ne se rend point aux fleurettes , aux cadeaux , ni aux fêtes ; il faut l'attaquer par les yeux , & les hommes aujourd'hui ne font donner les femmes dans le panneau , qu'en leur donnant dans la vue.

M E Z Z E T I N.

D'accord. Je sai que l'amour tout nud n'est plus de ce siècle , & que les étoffes de la rue S. Denis font plus de conquêtes , que tout le mérite croté de l'academie françoise. Mais ce n'est pas assés que l'attirail d'un guerrier , il en faut les qualités, l'air, les manieres, ce je ne sai quoi enfin qui met tant de sympathy entre la coeffe & le plumet. En un mot , il faut être heros de mine & d'effet , monsieur , pour vaincre votre héroine.

C A L M A R.

Et bien , s'il ne falloit qu'aller à la guerre , je suis capable de tout pour plaire à Elifene.

M E Z Z E T I N.

Vous , aller à la guerre ? Ah , ah , ah !
Il rit.

C A L M A R.

Oui , moi , à la guerre. Pourquoi non ? Je veux du mal à mon pere & à ma mere de m'avoir envoyé au droit plutôt qu'aux cadets.

M E Z Z E T I N.

Vous , à la guerre ? Fi donc ! vous voudriez troquer votre cabinet contre une tente ? votre carosse contre un fourgon ? & votre vie enfin douce & tranquille , contre les fatigues & les peines de nos césars.

C A L M A R.

Oui. J'affronterois les peines les plus ru-

des, pour engager Elise à soulager la mienne.

MEZZETIN.

Chanson, Quoi : vous qui ne pouvez braver le sommeil à l'audience, vous iriez affronter l'insomnie continuelle de l'armée ? Vous qui ne pouvez ouïr sans chagrin les sottises qui sortent de la bouche d'un avocat, vous iriez vous exposer de gayeté de cœur à celle du canon ? vous vous moquez, monsieur, vous vous moquez.

CALMAR.

Non, sérieusement, je voudrais qu'il ne tint, pour plaire à Elise, qu'à troquer ma robe contre l'épée, & ma charge contre un regiment.

MEZZETIN.

Monsieur Calmar à la tête d'un regiment ! Ah, ah ! *Il rit.* Le beau spectacle !

CALMAR.

Oui, moi à la tête d'un regiment, Où est là le mot pour rire ?

MEZZETIN.

Qu'il feroit beau voir la gravité d'un fennateur dans la tranchée ou sur la brèche !

CALMAR.

Encore ? ouais : ce maraut-là se moque de moi. Finissons ces ris, je te prie. Changeons de discours, & vas de ce pas avertir mes musiciens, & leur dis...

MEZZETIN *riant.*

Quel plaisir de voir monsieur Calmar
courir

courir avec les gouttes sur les pas des césars ! Ah , ah , ah ! *Il s'en va en riant.*

CALMAR.

A la fin la patience m'échape. Tu ris encore ? Il faut que je roffe ce coquin-là. Arrêtes , arrêtes , arrêtes. *Il court après.*

SCENE II.

COLOMBINE , ARLEQUIN , *en habit de soldat , ayant une épée , & ses cheveux dans une bourse.*

COLOMBINE.

Quoi , c'est toi , mon cher Arlequin ?
Mais sans aller plus loin , apprens-moi , je te prie ,
Depuis quand donc ici ?

ARLEQUIN.

J'arrive en ce jardin ,
Et ne puis assez exprimer l'envie
Que je sentoie de te revoir.
Mais du moins , fais donc ton devoir ,
Et permets qu'ici je t'embrasse ,
On ne refuse pas cette petite grace. *Il veut l'embrasser.*

COLOMBINE *le repoussant.*
Fi donc , l'on nous regarde ; apaise tes transports ,
Ta personne me semble encore bien vivante ,
Pour venir d'un pays où l'on voit tant de morts ,

ARLEQUIN.

C'est que l'absence , ma charmante ,
A le don de rendre un amant ,
Une fois plus vif & plus tendre
Et sur tout au retour de Flandre ,
On se sent près de vous tout je ne sai comment.

C O L O M B I N E.

Laissons cela , parlons de ton maître.

A R L E Q U I N.

Aujourd'hui

Ta maîtresse pourra s'expliquer avec lui.

Etoit-ce avec Calmar que dans la grande allée

Elle rioit de si bon cœur ,

Lors que je t'ai du doigt doucement appelée ?

C O L O M B I N E.

Non , c'est un autre adorateur.

Mais qui t'a dit que ma maîtresse

Fût aussi celle de Calmar ?

A R L E Q U I N.

Cela n'est que trop vrai , traitresse ,

Que sans avoir à la tendresse

Non plus qu'à la personne égard ,

Tout à coup ta maîtresse Elise , l'infidelle ,

Quitte Leandre pour Calmar.

Je n'aurois jamais pu croire cette nouvelle.

Ah , malheureux Leandre !

C O L O M B I N E.

Il est mal informé ;

Et quoique de Calmar Elise soit aimée ,

Ton maître en est il moins aimé ?

A R L E Q U I N.

Oui , sans doute , puisqu'à l'armée

L'on nous a su mander son infidélité.

Mais ce bruit est-ce donc mensonge ou vérité ?

C O L O M B I N E.

Comment : ton maître a cru ce faux bruit véritable ?

A R L E Q U I N.

Oui , c'est sur les discours que l'on nous a tenu ,

Que de Flandre à Paris en poste il est venu.

C O L O M B I N E.

Oui , mais raisonne. Est-il croyable

Qu'un homme au cœur tendre , aux yeux doux ,

Se quitte pour un sot de fort mauvaise mine ?

A R L E Q U I N.

Tu dis encor vrai , Colombine.

Mais aujourd'hui les femmes, entre nous,
Aiment, & trouvent bons de si mauvais ragoûts,

En amour aussi bien qu'à table

On ne dispute point des goûts ;

Et dans ce siècle abominable,

Où pour ce métal seul tout cœur est enflammé,

C'est peu pour être bien aimé,

Que d'être de figure aimable.

Ce n'étoit pas Calmar, non plus que les desirs

Qui nous donnoient martel en tête ;

Nous craignons que son or en butte à vos desirs,

Ne lui donnât une conquête,

Que tout l'or du Perou ne pourroit pas payer.

C O L O M B I N E.

Allez, vous étiez fous de vous tant effrayer,

Le cœur de ma maitresse est de la vieille roche,

Un hameçon doré n'est pas ce qui l'acroche :

Et si Calmar enfin est bien reçu chez-nous,

C'est que de ma maitresse il est l'homme d'affaire :

Il fait de son mieux pour lui plaire :

Mais, ma foi, quoiqu'il puisse faire,

Il ne fera point de jaloux.

Quoique de ces calmars l'on souffre la présence,

Et les fêtes & la dépense,

On n'a pour eux d'autres douceurs

Que celles d'écouter les leurs.

A R L E Q U I N.

Oui, mais ces dragons noirs de la galanterie,

N'ont-ils point non plus, je te prie,

Dedragonné tant soit peu ta vertu ?

C O L O M B I N E.

Comment donc : Pour qui me prens tu ?

Crois-tu que de tout bois Colombins fait fleche ?

Ah ! si de ces calmars, cela ne me sent rien.

A R L E Q U I N.

On dit pourtant qu'ils ont fait brèche

A de plus grands cœurs que le tien.

Et qu'en amour tous ces reptiles,

Assiegeoient en été les cœurs

Comme ordinairement nous assiégeons les villes.

COLOMBINE.

Ah, ah, les illustres vainqueurs !
Ils ne les prenoient pas de même.

ARLEQUIN.

Comment : Employoient-ils quelque autre stratagème ?
Ils ne les prenoient pas de même : Et pourquoi non ?

COLOMBINE.

Hé, c'est qu'une ville mutine,
Ville à l'épreuve du canon,
Vous la prenez, vous autres par famine :

Au contraire, bien des Iris,

Tenant bon dans une ruelle

Aux soupirs de leurs favoris,

Capitulent souvent au moulin de Javelle.

ARLEQUIN.

Je t'entends. C'est à dire, en peu d'expressions,
Qu'en amour comme en guerre, avec une farouche,

Les meilleures munitions

Sont les munitions de bouche.

Les calmars, à ce compte, opulens genereux,

Et surtout beaucoup amoureux,

Doivent avancer leurs conquêtes.

COLOMBINE.

Hé bien, le nôtre encore un coup,
N'avance que fort peu, quoiqu'il aime beaucoup :
Il nous donne souvent des cadeaux & des fêtes.

Et ce soir même il s'est offert

De nous donner aux thuilleries

Au clair de lune un fort joli concert.

ARLEQUIN.

Un concert ?

COLOMBINE.

Oui, voila de fes galanteries.

ARLEQUIN.

Mon maitre viendra donc à tems pour y chanter.

Mais attens : il me vient certain dessein en tête,

Qui pourroit bien déconcerter

Le heros du concert, le maitre de la fête.

Est-ce de voix ce concert ?

COLOMBINE.

Oui.

ARLEQUIN.

Fort bien.

Le valet de Calmar n'est pas incorruptible.
Avec un doigt de vin , la chose est infaillible.

Je connois un musicien :
Pour rendre la chose complete ,
Il ne me manque plus rien
Qu'un faiseurs de vers , un poete.

COLOMBINE.

Quel est donc ton dessein ?

ARLEQUIN.

Tantôt tu le sauras.

De ce que je t'ai dit , garde d'ouvrir la bouche.

Adieu , j'apperçois Scaramouche ,
Qui peut-être pourra me tirer d'embarras.
Vas donc , cours vite à ta maitresse ,
Et dis-lui que Leandre arrive sur mes pas.

COLOMBINE.

Mais . . .

ARLEQUIN.

Vas , te dis-je

COLOMBINE.

Hé bien , à revoir : je te laisse.



S C E N E I I I.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE
gesticulant comme un poete qui fait des vers.

A R L E Q U I N.

HE' bien , mon cher ami Scaramouche ?
 Ouais, il me regarde , & ne me voit,
 ni ne m'entend. Hola donc , réveilles-toi,
 Scaramouche ?

S C A R A M O U C H E.

Ah ! serviteur à votre seigneurie.

A R L E Q U I N.

Toi qui fais la carte du monde, enseignes-
 moi , je te prie , où je pourrois trouver un
 poete ?

S C A R A M O U C H E.

Un poete ? Ah , c'est chose peu rare.
 Des poetes aujourd'hui le ciel n'est point avare.
 Et l'hyver a moins de glaçons ,
 Le printemps moins de violettes ,
 L'été beaucoup moins de moissons ,
 L'automne moins de fruits , que Paris de poetes.

A R L E Q U I N.

Oh , oh , voici parler archipoetiquement.
 Serois-tu devenu poete en un moment ?

S C A R A M O U C H E.

Non , ce n'est que d'aujourd'hui que je suis
 poete, mon cher, & il y a plus d'un an que
 j'ai quitté la livrée pour la poesie.

A R L E Q U I N.

Quitter la livrée pour la poesie , c'est être

bien ennemi de sa fortune. Et pauvre fou , à quoi penses-tu ! Regardes au cours la Fleur en carosse à six chevaux ; jamais les muses ont-elles fait un plus beau quadrain que celui-là ?

SCARAMOUCHE.

N'importe. J'aime mieux, te dis-je, monter sur Pegase qu'en carosse, & il vaut mieux prendre le chemin de l'hôpital que celui de la greve. Venons à ton affaire. Quel poete veux-tu ? Est-ce un poete héroïque, lirique, fatyrique, tragique ou comique ?

ARLEQUIN.

Oh, oh, en voila encore du plus fin ! Non, c'est un poete de musique , d'opera , de concert.

SCARAMOUCHE.

Tu veux dire un chansonnier ?

ARLEQUIN.

Oui , voila en un mot ce que je cherche , un chansonnier.

SCARAMOUCHE.

Et bien , je suis ton fait. Je suis le premier chansonnier du monde, & le premier de Paris pour les chansons.

ARLEQUIN.

Fort bien. Fais m'en donc quelques-unes, je te les payerai sur le prix courant de l'opera.

SCARAMOUCHE.

C'est à dire en monnoye de finge.

ARLEQUIN.

Et oui , ce doit être là la monnoye de l'opera , puisqu'au lieu de poetes & de musiciens , il n'y a plus à l'opera que des singes. Mais revenons à mes chansons. Je voudrois..

SCARAMOUCHE.

Et bien , parlez. De quel caractere les voulez-vous ces chansons ?

ARLEQUIN.

Je les veux. . . & mais, je les veux du caractere des chansons.

SCARAMOUCHE.

C'est à dire, de quel stile les aimez-vous : par exemple , les chansons passionnées ?

ARLEQUIN.

Passionnées ? non.

SCARAMOUCHE.

Amoureuses , tendres ?

ARLEQUIN.

Oh , non , non.

SCARAMOUCHE.

Voudriez-vous quelque chanson bachique ?

ARLEQUIN.

Point du tout.

SCARAMOUCHE.

Chanson héroïque ?

ARLEQUIN.

Encore moins.

SCARAMOUCHE.

Chanson tragique , énergique , mélancolique , cromatique ?

ARLEQUIN.

Et non , cervelle lunatique , non ; je ne veux point de toutes ces chansons en ique : il me faut , te dis-je:..

SCARAMOUCHE.

Paix , je vais vous montrer un échantillon de celles que vous voulez , & voici une de mes chansons favorites. Ecoutez bien. *Il chante.*

Chantez , chantez , petits oiseaux,
Près de vous l'opera , l'opera doit se taire.
Vous faites tous les jours des chants , des airs nouveaux.
Et l'opera n'en sauroit faire.

Hé bien , cela vous plaît-il : qu'en dites-vous ?

ARLEQUIN.

Fort bien. Mais. . .

SCARAMOUCHE *chantant.*

Vous faites tous les jours des chants , des airs nouveaux,
Et l'opera n'en sauroit faire.

ARLEQUIN.

Ecoutez-moi donc. Il faudroit. . .

SCARAMOUCHE *continuant de chanter.*

Chantez , chantez , petits oiseaux. . .

ARLEQUIN.

Encore ?

SCARAMOUCHE *toujours chantant.*

Près de vous l'opera , l'opera doit se taire. . .

ARLEQUIN.

Et tais-toi donc aussi , maudit poete ; & par grace. . .

Scaramouche interrompt toujours Arlequin , & le quitte en chantant sans lui répondre. Arlequin s'en va.

S C E N E I V.

COLOMBINE, ELISE. CALMAR & JEANNETON qui surviennent.

COLOMBINE.

EN vérité, mademoiselle, il n'est pas permis à une beauté d'aussi bon accabie que vous, d'entendre si peu le manège de la promenade. Hé, vous vous promenez aussi nonchalamment aux thuilleries, qu'en pleine campagne.

ELISE.

Mais comment donc faut-il se promener ici, Colombine ?

COLOMBINE.

Comme tout votre sexe, mademoiselle. Il faut comme toutes les belles, ne pas hazarder ici une démarche naturelle. Etes-vous avec moi dans la grande allée, par exemple, il faut me parler toujours sans rien dire, pour paroître enjouée ; se redresser à tout moment, pour étaler sa gorge ; ouvrir les yeux, pour les agrandir ; se mordre les lèvres, pour les rougir ; parler de la tête à l'un, de l'éventail à l'autre ; donner une louange à celle-ci, un lardon à celle-là. Enfin, radoucissez-vous, badinez, gesticulez, minaudiez, & foutenez tout cela d'un air panché :

vous voila à peindre aux thuilleries. Entrez en lice.

E L I S E.

Fais ces leçons-là aux coquettes , Colombine ; je ne viens aux thuilleries que pour me promener , & je ne me promenerois pas avec tant d'artifice, quand bien j'y viendrois pour plaire. Mais ce n'est pas là mon dessein, & Leandre a grand tort de s'alarmer.

C O L O M B I N E.

Cependant , mademoiselle , à propos de Leandre , vous ne devez rien négliger pour le convaincre que Calmar , qu'il croit son rival , n'est que votre duppe. Mais que vois-je ?

E L I S E.

Ah , c'est Leandre , Colombine !

C O L O M B I N E.

Point du tout, & c'est, je croi , monsieur Calmar.

E L I S E à *Calmar.*

Quoi : c'est vous , monsieur Calmar ?

C A L M A R.

Oui , ma belle demoiselle , c'est moi-même , & vous voyez ce que font pour vos beaux yeux ceux qui sont de la juridiction, du ressort, & de la competence de vos charmes. Vous voila satisfaite , & vous ne me reprocherez plus que je sens le procès & la chicanne.

C O L O M B I N E.

En effet , monsieur Calmar a l'air tout à

fait galant, & la physionomie toute martiale. Ah ! de toutes les métamorphoses, après la pluye d'or, il n'y en a point qui touche plus les femmes que celle du plumet ; & monsieur Calmar sent son petit maître à pleine gorge.

CALMAR *se quarrant.*

Trouves-tu, Colombine ? Nous n'avons point si mauvaise mine, n'est-ce pas ? Et j'ose mettre en avant, sans ostentation, contestation, contravention, intervention, discussion & omologation. . . .

ELISE.

Ah, Colombine ! bouchons nos oreilles.

COLOMBINE.

Tout doux, monsieur Calmar, nous ne sommes pas ici à l'audience. Vous oubliez que vous êtes un petit maître, & vous déshonorez votre habit.

CALMAR.

Que veux-tu, ma pauvre Colombine ? C'est l'amour qui me fait parler : mais, au reste, mademoiselle, je vous ai préparé un concert le plus agréable du monde.

ELISE.

A propos : Et bien de quoi fera-t-il composé votre concert ? Y aura-t-il des voix & des instrumens ?

CALMAR.

Vous serez dans peu éclaircie là-dessus,

& je veux vous donner de surcroit le plaisir de la surprise.

C O L O M B I N E.

La surprise en effet sera le meilleur de la fête. Mais voila Jeanneton , la bouquetiere des thuilleries. En attendant , arrêtons-nous à elle.

J E A N N E T O N *crie* :

Des fleurs , des bouquets , mesdames.

Elle chante.

A moi , femmes & fillettes ,

Prenez mes bouquets.

Ces fleurs cachent des fleurettes ,

Et ces poulets aux poulettes

Portent souvent des poulets.

C O L O M B I N E.

Fort bien. Mais , Jeanneton , approches , montres-nous

Tous ces poulets , ces billets doux.

En portes-tu beaucoup ? Montres donc , je te prie.

J E A N N E T O N.

Non , ce n'est plus comme autrefois.

Je gagnois hautement ma vie

A rendre des poulets jadis en tapinois :

Mais à present c'est fait de la galanterie.

Les billets doux n'ont plus que de foibles attraits ,

La belle mode en est passée ;

Et les poulets en fricassée

En amour aujourd'hui sont les meilleurs poulets.

E L I S E.

Que dis-tu des thuilleries , Jeanneton ,

& comment les trouves-tu aujourd'hui ?

J E A N N E T O N.

Je les trouve comme à l'ordinaire , dans une furieuse disette de beau monde masculin : & on peut dire qu'après les diamans

& l'argent , ce qu'il y a de plus rare en été à Paris , ce sont les jolis hommes.

E L I S E.

On y trouve cependant encore des plumets malgré la guerre , comme tu vois. *Elle lui montre Calmar*

J E A N N E T O N *éclatant de rire.*

Ah , ah , ah , que vois-je ! Est-ce monsieur Calmar ? Ah , ah , ah !

C O L O M B I N E.

Te tairas-tu ?

J E A N N E T O N.

Ah , ah , ah ! la plaisante métamorphose ! & que monsieur Calmar est drôle comme cela : ah , ah !

C A L M A R.

Qu'est-ce donc que signifie cela ? Jeanneton , de quoi ris-tu ?

J E A N N E T O N.

Ah , ah , ah !

C A L M A R.

Ouais : il semble que ce soit moi qui lui donne à rire.

C O L O M B I N E

Point du tout , monsieur , c'est une fille qui rit ainsi de tout le monde. Donnez-lui seulement la pièce pour l'engager à nous montrer ses poulets , & l'empêcher de rire.

C A L M A R.

Volontiers. *Il tire sa bourse , & donne un louis à Jeanneton.* Tiens , Jeanneton , cesses

de rire , & montres-nous quelques-uns de tes poulets tendres , de ces poulets que l'on confie à ta discrétion , & que tu rends ponctuellement à leur adresse.

JEANNETON *prenant le louis.*

On ne sauroit rien refuser à monsieur Calmar. Mais , motus , sur-tout. Tenez , voila toute ma boutique. *Elle fait voir plusieurs biltets.* Il n'est point de poule qui couve tant de poulets , comme vous voyez. Oh ça, commençons donc par un bout, & finissons par l'autre. Qui est celui-ci ? Ah, je sai : c'est un billet de la jeune Aminthe. Vous connoissez bien cette jeune enfant , ce tendron qui a épousé ce vieux penard qui seroit bien le trisayeul de sa femme. Voici ce qu'elle écrit à un jeune cadet.

Que pour te voir je me hazarde !
Mais je veux te persuader,
Mon cher , qu'une femme qu'on garde
En donne souvent à garder ,
Avec deux commodes amies ,
Pour tromper mon maudit époux ,
Je viens descendre aux écuries :
Ce vieux penard , ce vieux jaloux ,
Croit que pour tout le jour je suis aux thuilleries ,
Et pour mieux duper ce vrai sot ,
Je cours , je passe & je repasse
Dedans la grande allée , & dessus la terrasse ,
Pour aller tout droit à Chaillot.

A mon bonheur aujourd'hui tout conspire ,
Pourvu que mon vieux fou ne sache point cela.
Mais il n'est que son front qui pourroit l'en instruire ,
Et le front d'un cocu souffre tout sans rien dire.

Un tel front jamais ne parla.

Voilà comme la jeune Aminthe traite son époux. En voici un d'un gascon, qui fait sa déclaration d'amour à cette jeune marchande du palais qui a tant la vogue maintenant.

Il faut que mon amour avorte.
 Cadedis, je suis mort, si jamais il en fut.
 Oui, je suis mort, ma reine, où le diable m'emporte :
 Vos yeux ont frappé droit au but.
 Je ne suis point de ces gens d'écrivoire,
 Qui traitent l'amour en roman.
 Songez à me guérir, & de tout promptement.
 Car pour peu que ce dieu me rende l'humeur noire,
 Oui, pour peu que l'amour me cause de tourment,
 Aussi-tôt je le rends net comme un lavement.

ELISE.

Voilà bien le caractère gascon.

JEANNETON,

En voici un suisse.

COLOMBINE.

Comment, un poulet suisse ! Et les suisses se mêlent-ils aussi de galanteries ?

JEANNETON.

Oui, les suisses en France, sont tout galans, & la galanterie françoise sent aujourd'hui le suisse à pleine gorge.

Les suisses, à bien des philis,
 Semblent grossiers, yvrognes, impolis.
 Mais combien de françois, combien de nos narcisses,
 Sont encore pires que des suisses.

Ecoutez ce jargon-ci. Il s'adresse à une femme de la moyenne vertu. C'est à Belise, là... Cet atelier public, cette maîtresse banale & universelle;

Ce

CALMAR.

Ce sont là les preuves qu'il faut faire ,
pour posséder un cœur suisse.

JEANNETON,

Ecoutez :

Quand moi ne fou foir boint ici ,
Bour moi l'être tout gros de chagrin , de souci.
Fou l'être mon cher cœur , ma chere ame , mon mie :

Fou tout mon divertissement :

Fou mon cour , fou mon thuillerie ,
Et moi li devenir , par mon foi , votre amant ,
Et mandir par sti femme à betite pesogne ,
Si li foudrez pien fou , dans un petit moment ,
Mangir un matelotte en ce bois di Poulogne ?

ELISE.

Rien n'est au monde plus divertissant.

JEANNETON.

Voici la réponse que la dame a faite au
dos du billet.

CALMAR.

Répond-t-elle aussi en suisse ?

JEANNETON.

Vous n'y songez pas , monsieur Calmar ,
il faudroit qu'elle fut du pays de son amant ,
& elle est parisienne. Ecoutez.

Pour un suisse , monsieur , vous parlez bon françois.

Je vous entends , je vous conçois :

Mais changez , s'il vous plaît , de note.

Avec son cœur offrir la matelotte ,

C'est faire l'amour en bourgeois.

Le proverbe est commun en amour comme en guerre.

Avecque bourse vuide on n'est jamais vainqueur :

Et courez par toute la terre ,

Je me donne pour rien , si vous trouvez un cœur

Qui gratis aime & s'attendrille.

A present sans le quart d'écu,
Fut-on un adonis, on n'est qu'un malotru.
Ainsi donc le ciel vous benisse.

Chez moi point d'argent, point de Suisse.

Voici une chanson, d'un marquis d'é-té. . . là, de ces heros qui preferent les fleurs des thuilleries à tous les lauriers du champ de Mars. Ce fat, du bel air l'en-voye à Uranie, cette belle étrangere. *Jean-
neton chante les paroles suivantes sur un air de
Thesée qui commence, QUE NOS PRAIRIES, &c.*

Les thuilleries
Toutes fleuries,
N'auront jamais,
Ma belle, vos attraits.
Les fleurs nouvelles
Qu'on voit chez elles,
Près de vous, Philis,
Sont grateculs & pissanlis.
Les thuilleries
Ne sont fleuries
Qu'en certain temps:
Et vous, princesse,
Objet de ma tendresse,
Et vous, princesse,
Vous êtes fleurie en tout temps.

Que dites-vous de cela, monsieur Cal-mar ? Tenez, tenez, à vous le dé. Voici un couplet qu'un guerrier adresse à un de vos confrees.

Heureux les bourgeois de Paris,
Quand le plumet court à la gloire,
Ils font l'amour à juste prix.
Heureux les bourgeois de Paris,
Du beau sexe ils sont tous chers,
Sans combattre ils chantent victoire.

Heureux les bourgeois de Paris,
Quand le plumet court à la gloire.

Hé bien, vous reconnoissez-vous là,
monsieur Calmar ?

CALMAR.

Non, ceux à qui s'adresse cette chanson,
ne sont point mes confreres.

JEANNETON.

Je vois bien que vous aimez mieux avoir
un éventail pour confrere.

CALMAR.

Un éventail pour confrere ! Te moques-
tu ?

JEANNETON.

Je ne me moque point, vous allez voir
si l'éventail n'est pas votre confrere dans
toutes les regles.

Votre sort & le sien chez le sexe est le même.

Ce n'est que dans le chaud extrême

Que l'on vous voit tous deux

Des belles éteindre les feux.

Non, ce n'est qu'en été que vous êtes d'usage :

Et dès-lors qu'à Paris l'on verra des glaçons,

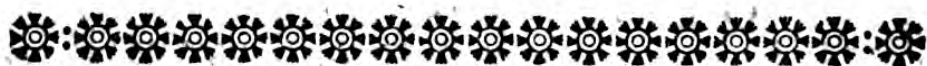
L'éventail aussi tôt vous tiendra ce langage :

Confrere Calmar, décampons,

Allons au garde-meuble, allons.

COLOMBINE.

Que tu es folle, Jeanneton ! Allons fai-
re un tour, monsieur Calmar, & en nous
promenant, Jeanneton nous chantera le
reste de ses chansons. *Ils s'en vont, & Jean-*
neton en s'en allant reprend : LES THUILLE-
RIES TOUTES FLEURIES, &c.



A C T E I I I.

S C E N E I.

ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN seul.

HE' non , messieurs , non , encore un coup , je ne fai point de nouvelles. Au diantre soit des nouvellistes ! Ces foux-là me prennent pour une gazette. Mais songeons à notre affaire. Tout me favorise , tout me rit. La musique de Calmar est yvre , la mienne est prête , & il ne manque plus que mon maitre pour jouer notre comedie. Il ne doit pas être loin. Faisons , en l'attendant un tour dans ce jardin pour remarquer le terrain. Mais quel est ce ridicule-ci ?

PIERROT en colere.

Hè bien , qu'est-ce , messieurs ? Suis-je tortu ou bossu ? de quoi riez-vous ? Au diantre soient les rieurs , & la maudite engeance ! Se gauffer ainsi de tout allant & venant.

ARLEQUIN.

En effet , quelle canaille est-ce là ? voila bien un homme pour donner à rire.

PIERROT.

Voyez un peu ces badauts. Je me baille au diable, si je ne ferai sentir ma main au premier gauffeur que je verrai rire.

ARLEQUIN.

Oh, vous donneriez trop d'ouvrage à cette main :
Vous auriez beau frapper : & dans ce grand jardin

L'on ne se vient voir que pour rire.

Chacun, sous ce feuillage verd,

D'un œil malin se regarde & se lorgne.

Un magot qui voit de travers,

Vous tourne en ridicule un borgne :

Un âne rit d'un sot : un cocu d'un bâtard,

Chaque femme de sa compagne,

Une laide pleine de fard,

Décrie à haute voix le rouge & le blanc d'Espagne.)

Enfin que dirai-je de plus ?

Chacun rit de celui duquel il suit les traces.

Ah ! qu'un ancien dit fort bien là-dessus :

Tout mortel porte deux besaces.

En celle qui pend devant lui

Sont étalés tous les défauts d'autrui :

Mais vous, enfans de la satire,

Quand ici devant vous, vous voyez cent défauts,

Songez bien, avant que d'en rire,

Qu'autant vous en pend sur le dos.

PIERROT.

Ils se gauffont parce que je suis encore tout neuf aux thuilleries. Mais que de braveries, que de biautés, quelle foule !

ARLEQUIN.

Hé bien, que dites-vous de tout ce tripotage ?

Est-ce qu'on voit cela dans votre village ?

Chez vous par exemple, voit-on

Ces figures extravagantes,

Et ces gazettes ambulantes

Par escouade, par peloton,

Perdre ou gagner victoire en Flandre , en Allemagne ,
 Faire des châteaux en Espagne ,
 Et battre l'ennemi , seulement en discours :
 Ces fous crians comme des sourds ,
 Par leurs dits & leurs rêveries ,
 Leurs heurlemens & leurs sottes raisons ,
 Ne vous feroient-ils pas prendre les thuilleries
 Pour les petites-maisons ?

PIERROT.

En effet, des fous à ces nouvellistes, il n'y
 a que la main. Mais tenez , tenez , qu'est-ce
 que c'est que ces petits courts-vêtus ?

ARLEQUIN.

Qui ? cette seconde espece de femme , &
 qui font si bien les damoiseaux ?

Ils viennent rous en fard , en mouches , en dentelles ,
 En narcissés , en adonis ,
 Voltiger de belles en belles ,
 Jeter un œillade à Philis ,
 Dire une sottise à Lisette ,
 En tout lieu semer la fleurette ,
 Et faire flèche de tout bois :
 Aimer les femmes par douzaine.

Se vanter que pour eux il n'est point d'inhumaine ,
 Et faire ici tout à la fois

Le marquis , le tartuffe , enfin tout personnage ,
 Hors le leur , & celui de sage.

PIERROT.

Oh , chez nous les petits collets
 Ne sont ma foi pas si coquets :

Mais à ce que je vois , on est libre à Paris.

Toutes ces femmes-là , malgré leur biaux habits ,
 Ne repoussent point les hommes ,
 Comme celles de mon pays.

ARLEQUIN.

Bien au contraire , ces Iris

Nous courent tous tant que nous sommes.

La coëffe ici volle au chapeau.

Et tiens , remarques tu le burlesque écriteau
Qu'on voit affiché devant elle ?
Vois tu ces mots écrits sur bien plus d'une belle :
Cœur à louer pour le robin ,
Cœur à louer pour la finance ,
Place de peu de résistance ,
Cœur à terme à la saint Martin.

Et bien , manan , voit on cela dans ton village ?

P I E R R O T.

Non , il n'est point chez nous de femmes de louage.

A R L E Q U I N.

C'est que dans ton village il n'est point de plumets ,
Et vos amantes , vos bergeres ,
Qui ne vous perdent jamais ,
N'ont point besoin de locataires :
Mais pour les nôtres , en amour
Elles font tout l'été de fort longues diettes ,
Et toute promenade est une basse-cour
Où l'on ne voit qu'un coq pour cinquante poulettes.

P I E R R O T.

Ma foi , je plains toutes ces biautés-là.

Mais expliquez-moi , je vous prie ,

Toutes ces autres que voila.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Comment s'appelle ce château ,

Ces terrasses & ces jets d'eau ?

Ces allées sur-tout : Qu'est-ce que ces allées ?

A R L E Q U I N.

Voici comme vulgairement

La chose est appelée.

Tiens , devant nous premierement

Voila la grande allée.

P I E R R O T.

La grande allée ?

A R L E Q U I N.

C'est la carriere du beau monde ,

C'est là qu'avec grand appareil ,

Au petit couché du soleil ,

Viennent se mettre en montre & la brune & la blonde.

C'est là qu'on met à l'étalage
 Dentelles, étoffes, & rubans,
 C'est là que tous les ambulans
 Viennent mettre à l'encan leur taille & leur visage.
 C'est là que l'on se donne un public rendez vous :
 Que tous les beaux objets se trouvent,
 Et que tous ils se desaptouvent,
 Parce qu'ils se ressembtent tous.

Voilà en peu de mots ce que c'est que la
 grande allée. Pour ces petites d'à-côté,
 l'une est l'allée de la fronde ou du contrôle.

PIERROT.

Ces allées où sont ces bancs ?

ARLEQUIN.

Oui, c'est là qu'on s'assit pour médire à son aise
 Que l'on parle du beau, du mauvais, du bon :
 Enfin c'est là que tout se pese,
 Et qu'à chaque passant on taille le lardon.

PIERROT.

Et cette allée-ci si sombre & si touffue ?

ARLEQUIN.

C'est l'allée des rendez-vous.

Ce qu'on dit, ce qu'on fait en semblable retraite,
 Se devine assez entre nous.
 Mais cette allée est fort discrète :
 Et dont bien en prend aux jaloux.

PIERROT.

Et cette autre allée où l'on ne se prome-
 ne que seul à seul ?

C'est le séjour de la misantropie,
 C'est là qu'un noir chagrin, que la mélancolie,
 Se ptromentent matin & soir :
 Et là bien des humains se plaisant seuls, font voir
 Qu'on peut se plaire, quoiqu'on die,
 En fort mauvaise compagnie.

PIERROT.

Mais qu'est-ce que je vois là-bas ? Tati-dié : quel bagage ! Qu'est-ce donc que cette allée-là ?

ARLEQUIN.

Où donc ?

PIERROT.

Hé là , où se promènent tous ces chevaux & ces carosses.

MEZZETIN.

Hé , c'est le cours.

PIERROT.

Allons , faisons une descente dans ce cours. Je n'ai jamais vu tant de biau monde. Allons donc.

ARLEQUIN.

Tout doux , fantassin ni piéton

Ne vont jamais en ce canton.

L'on n'étalle aux thuilleries

Qu'habits , rubans , modes & brodeties ,

Ici pour briller tout mortel

Prend un merite personnel :

Mais au cours près duquel nous sommes ,

Là ce sont les chevaux qui font valoir les hommes ,

Et parmi ces humains , & parmi ces chevaux ,

Qui vont de mon côté , qui reviennent du vôtre ,

On pourroit prendre l'un pour l'autre ,

Sans faire de grands qui pro-quos.

Ces balots , par exemple , & ces larges visages

Qui remplissent eux seuls de si grands équipages ,

Ces gens d'esprit , comme de corps épais ,

De leurs coureurs sont ils pas les images ?

Mais , cours , à tant de sots favorable carrière ,

Parmi tous ces beaux chats , tous ces beaux étalons ,

Que penses-tu de voir en carosse à deux fonds ,

138 *Les Promenades de Paris.*

Ceux que jadis tu vis derrière ?
C'est ici qu'un vrai spectre , un remède d'amour ,
Est un soleil en carrosse à trois glaces ,
Six chevaux bien croupés au cours ,
Entraînent après eux les cœurs , les ris , les graces.
Un mérite roulant est une flèche , un dard ,
• Auquel il n'est point de rempart ,
Er l'on ne trouve point de belle ,
A qui les roues d'un beau char ,
Ne fassent tourner la cervelle.
Mais , arrêtes , vois-tu ce petit animal ,
Ce jeune Phaeton , qui pour frapper la vue ,
Par une route trop battue ,
Court en carrosse à l'hôpital ?
D'autres ambitieux , qui pour fuir cet outrage ,
Aux dépens de leur ventre étalent un beau train.
Vous autres bourgeois de village ,
De cette ville aimeriez-vous l'usage ,
Et vous réduiriez-vous à n'avoir pas du pain ,
Pour avoir un bel équipage ?
Des chevaux bien nourris courent sous ce feuillage ,
Dont les maîtres meurent de faim :
Et ces chevaux de bonne mine ,
Qui font si bien aller un carrosse en ces lieux ,
Font bien mal aller la cuisine.
Enfin dans ce grand cours chacun à qui mieux mieux
Vient jéter de la poudre aux yeux.

Mais voici l'heure de mon concert , la
nuit approche , serviteur , monsieur le ma-
nan. A nous revoir ici ce soir au clair de
lune.

PIERROT.

Comment, est-ce qu'on vient ici la nuit ?

ARLEQUIN.

Sans doute ; & minuit c'est la plus belle
heure des thuilleries. *Arlequin chante.*

Ce beau jardin que l'on admire
Est ordinairement, le jour,
Le théâtre de la satire,
Et la nuit celui de l'amour.
Dans le jour, la blonde & la brune
Y font étaler leurs attraits :
Mais au demi-clair de la lune,
On y voit leurs charmes secrets.

PIERROT.

Ah, je souhaite donc que la nuit vienne
au plus grand galop. Voilà qui est admirable,
qu'on voye de si belles choses aux thuil-
leries, quand on n'y voit goutte. *Pierrot*
s'en va.

S C E N E I I.

MEZZETIN, ARLEQUIN.

MEZZETIN arrêtant Arlequin qui s'en alloit.

Q Ue vois-je ? Est-ce Arlequin ?

A R L E Q U I N.

Hé, c'est toi, mon cher Mezzetin ? Ah,
l'heureuse rencontre, & que j'ai de joye
de te revoir !

M E Z Z E T I N.

Comment donc : tu as quitté l'armée pour
venir aux thuileries ?

A R L E Q U I N.

Oui. Faut-il que cela t'étonne ?

Hé, combien d'enfans de Bellone
A Paris, comme moi, cet été sont venus.

Demander becquée à Venus ?

Ah, que depuis mes adieux pour l'armée,
J'ai bien mangé, mon cher, de la vache enragée,
Et bien encourru des malheurs !

Tu me regardes bien ? J'ai perdu mes couleurs
Comme tu vois, je suis plus noir qu'à l'ordinaire,
Ce sont fruits de l'art militaire.

Si tu me vois le tein de la poudre à canon,
Cela vient de la liaison

Qu'elle & moi tout l'été nous avons eue ensemble.
Sens aussi cet habit, sens. Et bien, que t'en semble ?

MEZZETIN *après avoir fleuré l'habit
d'Arlequin.*

Je ne sens rien

A R L E Q U I N.

Comment ? Ce just'aucorps

Ne sent pas le carnage & la mort ? Sens encor.

MEZZETIN *portant sa main au nez.*

Vas, tes senteurs sont ridicules.

A R L E Q U I N.

Tu n'as donc point de sentimens.

Cet habit est par tout lardé de corpuscules

Anglois, Espagnols & Flamands

Ah, que dans cette boucherie,

Quoique je fisse l'esprit fort,

Il me fallut trinquer bien des coups d'eau-de vie,

Pour donner celui de la mort !

Je suis un homme franc, s'il en est sur la terre ;

Tu ne vois point de ces hableurs

Qui disent tous les maux qu'ils ont eus à la guerre,

Sans mettre du nombre leurs peurs.

Pour moi je l'avoueraï sans feinte,

Je n'eus de passion en Flandre que la crainte.

Ceux qui font tant sonner leur bravoure, leur nom :

Crois-moi, les gens de cette sorte,

Ont comme moi la gueule morte,

En voyant celle du canon.

Témoin ces braves capitaines,

Qui, quand la charge sonne ont recours aux neuvaines.

M E Z Z E. T I N.

C'est à dire qu'il est des guerriers en bravour

Aussi fanfarons qu'en amour.

Mais la guerre, Arlequin, fait donc bien de la peine ?

Mon éloquence seroit vaine

A te le vouloir exprimer.

Oui, l'on souffre tant à l'armée,

Que bien des braves gens que je n'ose nommer,

Souhaitoient cet été, malgré leur renommée,

Devenir bourgeois de Paris ;

Et de tous ces bourgeois en été si chers

Nos guerriers convoitant la vie & les pistoles,

Maint d'entr'eux disoit ces paroles,

Petits collers, Robins & Douanniers,

Que votre sort est doux, qu'il est digne d'envie !

Il ne vous coûte au plus que soupits monnoyers

Pour gagner Cloris ou Sylvie :

Mais chez nous, pour gagner ou victoire ou lauriers

Il faut qu'il en coute la vie.

Petits blondins, robins & douanniers,

Vous êtes plus heureux cent fois que nos guerriers.

L'été n'a pour vous que des charmés,

Quand il nous faut suer sous le poids de nos armes,

Chez vous & glaces & liqueurs,

Du chaud adoucissent les peines :

Chez nous il n'est que les frayeurs

Qui glacent le sang dans les veines.

Vous répandez vin d'Espagne & du Rhin,

Quand nous versons le sang en abondance.

Vous avez plus d'une catin,

Quand nous n'en avons pas pour notre subsistance.

Vous dormez & soirs & matins,

Quand nous sommes tous des lutins.

Nous ne voyons qu'épée ou bayonnette nue.

Ah ! quelle affreuse nudité,

Auprès de celles qui l'été

Aux bains s'offrent à votre vue !

Buveurs, quand vous cassez les verres & les pots,

On casse bras & jambe à nos braves heros :
Et vous riez sur l'herbe , & vous faites ripaille ,
Quand nous jurons sur le champ de bataille.

Enfin chacun de vous content de son destin ,
Avecque la brune & la blonde
Ne cherche qu'à peupler le monde ,
Quand nous ne voulons que sa fin.

Qu'en dis-tu , Mezzetin ? ce sont là nos allarmes ,
En racourci voila nos maux.

Les plus grands pour moi sont que nous autres heros ,
Tandis que devant nous chacun met bas les armes ,
Des bourgeois qui sont nos rivaux ,
Nous font porter celles des fors.

Mais à propos , parlons de toi. Comment gouvernes-tu nos veuves ? De la mine dont tu es , & de l'inconstance dont elles sont , pendant que nous sommes au champ de Mars , tu dois cet été faucher copieusement dans le champ des amours,

MEZZETIN.

Et j'ai aussi un régiment de maitresses que je ne voudrois pas troquer contre celui de ton maître ; & entre autres une certaine Colombine...

ARLEQUIN.

Co...

MEZZETIN.

Colombine.

ARLEQUIN *à part.*

Colombine ? Ah , la traitresse ! *Haut.* Et il ne faut pas demander si vous êtes bien aimé de cette Colombine.

MEZZETIN.

Ma foi , sans trop s'en faire accroire ,

quand on est tourné comme je le suis , on est toujours assez sûr de son fait auprès des femmes.

ARLEQUIN.

Mais sans trop d'indiscretion , ne pourroit-on pas savoir à quoi vous en êtes avec elle ?

MEZZETIN.

Sans un maudit fiacre qui est venu ce matin nous interrompre pendant que nous étions tête à tête dans le bois de Boulogne , j'aurois poussé les affaires bien loin. Mais ce qui est differé n'est pas perdu. Serviteur *Il s'en va.*

ARLEQUIN *seul.*

Bon voyage. Après cela fiez-vous à ces carognes de femmes ! Mais voici justement mon maître.

SCENE III.

LEANDRE , ARLEQUIN , OCTAVE ,
& SCARAMOUCHE *survenant.*

LEANDRE.

D'Où fors-tu donc , Arlequin ? Il y a une heure que je te cherche.

ARLEQUIN.

Je me promenois en vous attendant , monsieur , ici-près , dans l'allée des sou-

pirs , où je faisois réflexion sur l'instabilité des choses humaines par rapport aux femmes.

L E A N D R E.

Ah ciel ! est-ce d'Elise que tu veux parler ? L'as-tu vue ? Et bien , que t'a-t'elle dit ? qu'as-tu appris ? réponds vite.

A R L E Q U I N.

Non , monsieur , Elise n'est point la matière de mes réflexions ; c'est la moins femme de toutes les femmes en inconstance. Mais sa suivante , mais Colombine . . .

L E A N D R E.

Hé , faquin , qu'ai-je à faire de Colombine ? Parles-moi d'Elise.

A R L E Q U I N.

Et bien , je vous dis , monsieur , qu'Elise est , malgré l'absence , sage , aimable , fidèle. Mais Colombine . . .

L E A N D R E.

Hé laissons - là Colombine , encore un coup ; parles de ce qui me touche. Quoi donc ? Elise n'aime ni n'épouse Calmar ?

A R L E Q U I N.

Non , monsieur , Elise ne sera point cal-mardée. Mais Colombine entêtée de Mezzetin , est à la veille . . .

L E A N D R E.

Encore ? Hé traître , qu'est-il question ici de Mezzetin & de Colombine ? Ne me parle que d'Elise. Rends-moi compte de

sa

sa conduite , & de celle de Calmar.

ARLEQUIN.

Et bien , je vous dis , monsieur , que Calmar a fait de son mieux pour nous supplanter. Il a donné fête , bal , spectacle , & aujourd'hui même dans le bois de Boulogne , Elise. . . .

LEANDRE.

Et bien , acheve , qu'a fait Elise dans le bois de Boulogne ?

ARLEQUIN.

Elle a fait ripaille avec Calmar , & n'est sortie de table que pour venir aux thuileries entendre un concert qu'il lui donne. Mais Colombine , tête à tête avec Mezzetin. . .

LEANDRE.

Tu ne finiras donc jamais , bourreau ? Veux-tu donc oublier Colombine & me tirer d'inquiétude ? Elise , dis-tu , n'est sortie de table que pour aller au concert ? Qu'est-ce que c'est donc que ce concert ?

ARLEQUIN.

Oh , puisqu'il n'y a pas moyen de vous parler de Colombine , venons donc au fait. Je vous dirai que le concert que veut donner Calmar , m'en a fait inventer un , où nous déconcerterons un peu ce rival. Venez apprendre votre rôle. Mais voici Octave & Scaramouche.

OCTAVE *embrassant Leandre.*

Que vois-je ? Quoi, c'est vous, mon cher Leandre ?

LEANDRE.

Oui , vous voyez, mon cher Octave , un homme encore tout poudreux , & hâlé du soleil de Flandre.

ARLEQUIN.

Quoi ; te voila donc dépoëtifié , Scaramouche ?

SCARAMOUCHE.

Oui , j'ai suivi tes conseils , je me suis rapatrié avec la fortune ; j'ai repris la livrée.

OCTAVE.

Quel sujet donc vous fait venir en poste de Flandre à Paris , & qui vous fait quitter le champ de Mars pour les thuilleries ?

LEANDRE.

Un dieu qui fait quitter les armes pour la quenouille , le ciel pour la terre ; l'amour, en un mot , cher Octave, l'amour.

SCARAMOUCHE.

Es-tu amoureux aussi toi , Arlequin ?

ARLEQUIN.

Si je suis amoureux ? Belle demande ! Et ne fais-tu pas , animal , que l'amour est le foible de tous les grands hommes ?

OCTAVE *à Leandre.*

Peut-on savoir quelle est la belle qui vous met ici au rang des plumets d'été , Leandre ?

SCARAMOUCHE à *Arlequin.*

Et pourroit-on vous demander quelle est la soubrette qui vous met au rang des grands hommes , *Arlequin* ?

LEANDRE.

Ah ! je vais en un seul mot vous peindre la plus aimable de toutes les femmes , *Octave* : c'est *Elise* , *Elise* qui est seule capable d'enlever mon cœur à la gloire.

ARLEQUIN.

Scaramouche , c'est *Colombine* , qui seule peut enlever mon cœur à la cuisine.

OCTAVE.

Elise votre maitresse , *Leandre* ?

SCARAMOUCHE.

Colombine ta maitresse , *Arlequin* ?

LEANDRE.

Oui , *Elise* ma maitresse : & c'est sur ce que l'on m'a mandé qu'elle étoit celle d'un nommé *Calmar* , que je suis venu favoir de ses nouvelles. Mais graces au ciel , c'est une fausse allarme , & *Elise* n'est point infidelle.

ARLEQUIN.

Queusi queumi , *Scaramouche*.

OCTAVE.

Mais avez-vous des preuves de la constance & de l'amour d'*Elise* , *Leandre* ?

SCARAMOUCHE.

Et toi , es-tu bien sûr des bonnes graces de *Colombine* , *Arlequin* ?

LEANDRE.

Les rigueurs dont Elise paye les douceurs de Calmar , me font des preuves de sa constance , & je veux , comme ami , vous en montrer de son amour. Tenez , Octave , reconnoissez - vous là Elise ? *Il lui montre le portrait d'Elise qu'il a au bras.*

ARLEQUIN.

Attends , Scaramouche , tiens , reconnois-tu là Colombine ? *Il ôte son just'au-corps , & fait voir à Scaramouche le portrait de Colombine qu'il a sur son dos.*

OCTAVE.

Oh , ciel ! c'en est trop : je suis le misérable. Serviteur , Leandre. *Il s'en va.*

SCARAMOUCHE.

Ah , ciel ! je suis le malheureux. Serviteur , Arlequin. *Il s'en va.*

LEANDRE.

Comment donc : Qu'est-ce que cela signifie ? Arrête , Octave. Un mot ? Octave : Découvrons d'où vient un adieu si brusque. *Il le suit.*

ARLEQUIN.

Courons après , monsieur. Hola hé , Scaramouche , Scaramouche ? Il y a ici quelque anguille sous roche. Scaramouche ? *Ils sortent.*

S C E N E I V.

*COLOMBINE, ELISE.**CALMAR qui survient.*

COLOMBINE.

Oui , mademoiselle , vous avez aujourd'hui deux hommes à desabuser : l'un de l'opinion où il est que vous pouvez l'aimer , & de celle où est l'autre que vous ne l'aimez plus.

ELISE.

Pour Leandre , mon cœur se justifiera assez , par la joye dont il sera saisi à sa vue : mais la piece que l'on veut jouer à Calmar me fait de la peine. Je voudrois le congédier de meilleure grace , & il faut l'épargner , ne fût - ce que pour l'amour de sa robbe.

COLOMBINE.

Et ne songeons qu'à l'épée , mademoiselle. Il ne faut rien épargner pour tirer Leandre d'erreur , & vous ne pouvez le desabuser que par un prompt & bon mariage. Qu'attendez-vous ? Ne laissez pas retourner votre amant à l'armée , sans l'attacher avant , des liens du contract. Et prenez ce guerrier enfin pendant qu'il est encore tout entier. Mais chut , voici monsieur Calmar.

CALMAR arrive.

Hé bien , ma belle demoiselle , à present que la nuit approche , vos beaux yeux ne peuvent plus s'occuper aux thuilleries , il est temps de divertir vos oreilles. Allons , il faut commencer notre concert.

COLOMBINE.

L'heure & le lieu sont tout à fait favorables à la musique.

CALMAR.

Ah ! que je serois heureux , ma pauvre Colombine , s'ils l'étoient aussi un peu à mon amour. Mais , hola , musiciens , commencez.

SCENE DERNIERE.

Plusieurs musiciens s'avancent , & jouent une ouverture ; après quoi Mezzetin en Bacchus , chante :

MEZZETIN.

JE viens d'une saison brulante
 Dissiper les vives chaleurs,
 Et par de bachiques liqueurs,
 Enyvrer, s'il se peut, Elise & sa suivante,
 C'est ainsi qu'on touche les cœurs. *Il boit.*
 Le beau sexe est vaincu par sa propre machoire,
 Quand l'amour court à jeun , & seul, à la victoire,
 Il est bien facile à dompter.
 Une belle aisément tient bon contre nos charmes,
 Mais si jadis Tarquin eût emprunté ces armes,
 Lucrece n'eût fait que chanter.

La suite de Bacchus danse.

C A L M A R.

Où sont donc mes autres musiciens ? Hola, messieurs les musiciens , qu'on vienne donc achever cette scène de l'opéra.

Leandre & Arlequin entrent. Leandre chante les paroles suivantes.

O vous qui jouissez de la saison nouvelle,
Amoureux rossignol , plaintive roulerelle,
Chantez , petits oiseaux , vantez-vous , vantez-vous
D'être plus heureux que nous.

Vos femelles

Sont fidelles ;

Et pour voler au combat

Vous ne laissez point vos belles

A des gens de rabat.

On entend ensuite un bruit de guerre & de trompettes.

ARLEQUIN *chante sur l'air : J'ENTENS
DÉJÀ LE BRUIT DES ARMES.*

Ce bruit , ces tambours , ces trompettes ,
De Mars annoncent le retour ,
Prenez congé de nos coquettes ,
Bourgeois , rengainez votre amour ,
La coëffe est sourde à vos fleurettes
Si-tôt qu'elle entend le tambour.

Le bruit de guerre recommence , & Leandre chante ensuite :

LEANDRE.

Au retour du printemps

La robe preside aux ruelles :

Mais au retour des combattans

Tous les amours s'en vont chantans :

Adieu , robins , quittez nos belles ,

Adieu , vous reviendrez avec les hirondelles ,

Au retour du printemps.

CALMAR

Ouais ! Est-ce que l'on me joue ici ?
Comment l'entendez-vous donc , made-
moiselle ?

COLOMBINE *chante au nez de
Calmar.*

Dançons, chantons avec gayeté
Bourgeois, à d'autre, à d'autre.
Ce n'est qu'au cœur de l'été,
Qu'on peut recevoir le vôtre

LE CHOEUR.

Dançons, chantons, &c.

*Il se forme un cercle , au milieu duquel se
trouve Calmar , & la danse finie , il s'en va
tout en colere.*

ARLEQUIN.

Allons au mariage ; allons.

Pour vous , messieurs les violons
Dites à Calmar qu'il vous paye.

En violons , par-tout on nous deffraye,
Et sur-tout ces gens de procès,
Ces messieurs à la langue dorée.

A nos dépens ils parlent au Palais ;
Mais en revanche aussi c'est toujours à leurs frais ,
Que nous dançons nous autres gens d'épée.

Les danseurs finissent la Comedie.

LE RETOUR
DE
LA FOIRE
DE BEZONS.

COMEDIE EN UN ACTE.

Mise au théâtre par Evariste Gherardi, &
representée pour la premiere fois par les
comediens Italiens du Roi dans leur hô-
tel de Bourgogne, le 1. d'Octobre 1695.

A C T E U R S.

LE BAILLI DE BEZONS. *Cinthio.*

ANGELIQUE fille du bailli.

COLOMBINE veuve tatillonne , sœur
d'Angelique.

PIERROT riche payfan , amant d'Ange-
lique.

LEONORE *Colombine*, LEANDRE, amant
de Leonore , OCTAVE amant d'An-
gelique , masqués.

ARLEQUIN valet de Leonore.

MEZZETIN valet d'Octave.

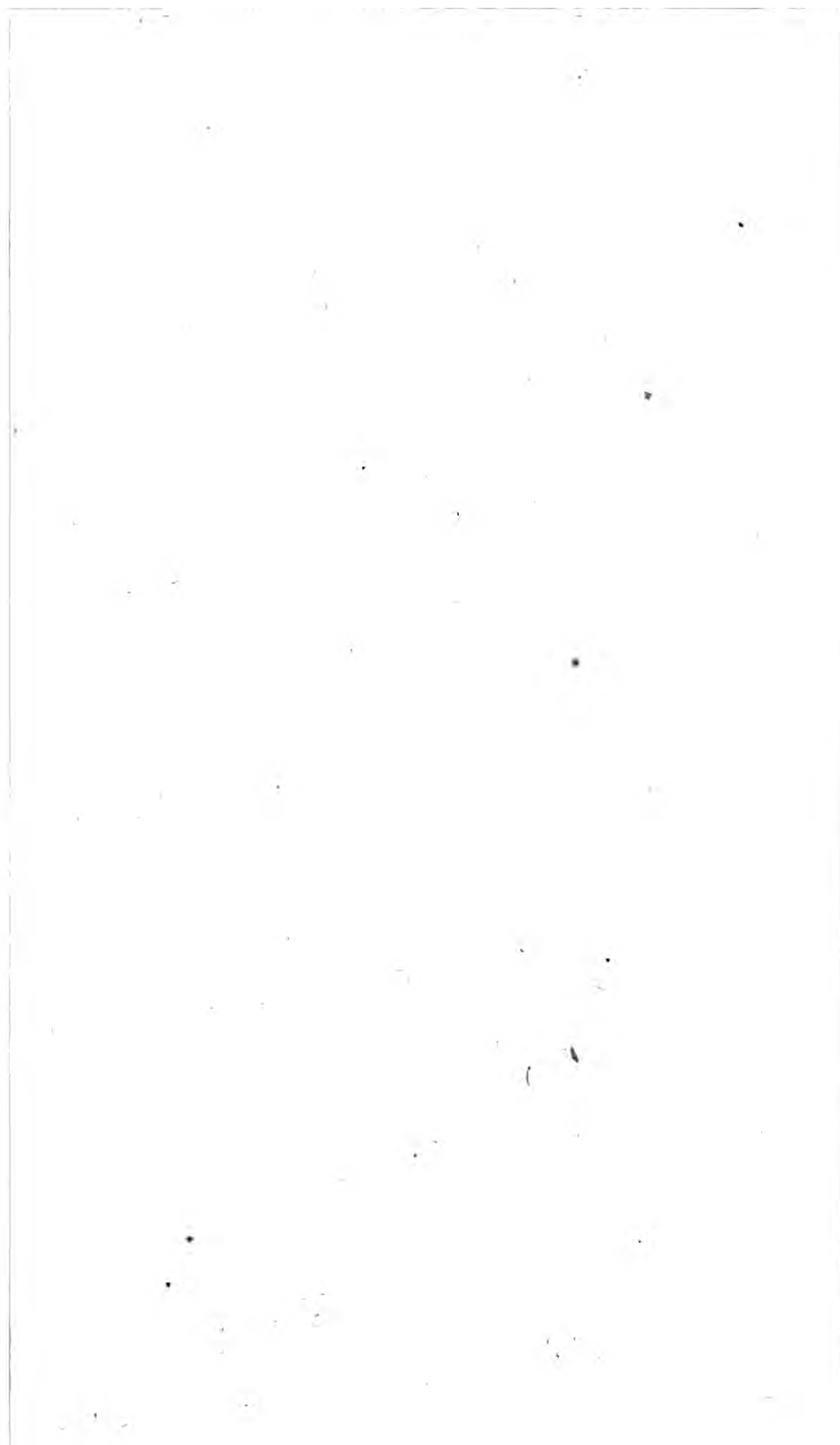
SCARAMOUCHE valet de Leandre

MONSIEUR DU FORT marchand d'é-
ventails. UN COMMISSAIRE *Arle-
quin.*

UN CLERC DE COMMISSAIRE. *Sca-
ramouche.*

Plusieurs autres masques qui ne parlent
point.

La Scene est au Roulle, sur le chemin de Bezons.







LE RETOUR
DE
LA FOIRE
DE BEZONS.

SCENE I.

OCTAVE, LEANDRE, en habits d'Espagnols, leurs masques à la main.

OCTAVE d'un ton chagrin.



E' laissez-moi, vous dis-je.

LEANDRE.

Je ne vous laisserai pas que je n'aie su le sujet de cette inquiétude & de cet embarras. Vous étiez à Bezons d'une gayeté extraordinaire ; & à peine y avons-nous tourné le dos, que vous voilà d'un chagrin surprenant. J'avoue que cela me passe.

Oui , je suis le plus malheureux de tous les hommes.

LEANDRE.

En effet , voila un homme bien à plaindre : jeune , riche , aimé des femmes , goûté des honnêtes gens , & par dessus cela maitre de ses actions , de son bien & de ses plaisirs ; oh , par ma foi , vous extravaguez.

OCTAVE *toujours rêvant.*

Mais j'en viendrai à bout , où je mourrai à la peine. LEANDRE.

Dans la situation où vous êtes , il me semble que rien ne peut vous chagriner qu'une affaire de cœur : mais nous vivons dans un siècle où , grace à la bonté des dames , les amans ne se desesperent plus. Ça , parlez-moi franchement ; aimez-vous Cidalise que nous venons de quitter ?

OCTAVE.

Hé , mon dieu ! si j'aimois Cidalise , à quoi bon m'inquiéter ? Ne fait-on pas qu'elle a la bonté de prévenir les désirs de ses amans , & qu'avec elle on n'a pas seulement le temps de souhaiter.

LEANDRE.

Il est vrai qu'elle est tout-à-fait bonne personne , & je ne vois guères de gens qui s'en plaignent. Ce ne seroit pas non plus la prude Araminte qui vous auroit donné dans la vue ?

OCTAVE.

Et si : m'accommoderois-je d'un échalas vêtu , qui prêche incessamment une morale qu'elle ne pratique jamais ?

LEANDRE.

C'est donc Belise ; car je ne vois pas. . . .

OCTAVE.

Ah ciel ! Belise , qui ne parle que de ses ancêtres , & de leurs grandes alliances : & qui prétend être aimable , parce qu'un de ses ayeux a fait le voyage d'outre-mer ? Non , non , cher Leandre , mes inquiétudes ne tombent pas de si haut , & la fille du bailli de Bezons à qui je parlois tantôt à la foire , est tout ce que je souhaite.

LEANDRE.

Oh : c'est à présent que je ne vous comprends point du tout. Quoi , une payfanne inquieteroit un homme qui a fait bouquer les plus fiers coquettes , & qui. . . .

OCTAVE.

Ah , ne le prenez pas là , Leandre ; le cœur d'une payfanne est une place mieux gardée que celui de certaines femmes du monde , & il est plus de rochers à la campagne qu'à la ville. Ce n'est pourtant pas cette raison qui m'arrête. Je veux bien vous découvrir mon secret. Je parle , on m'écoute : j'aime , je suis aimé : mais. . . .

LEANDRE.

Mais qu'avez-vous donc , pour vous tant allarmer ?

OCTAVE.

Rien jusques-là : mais le pere d'Angelique a promis sa fille à Pierrot , un des plus riches fermiers du village. Ils doivent se marier demain , & voila ce qui me desesperere.

LEANDRE.

En ce cas , vous avez raison , & je n'ai rien à dire. Quel remede à cela ?

OCTAVE.

Le remede est tout trouvé , il ne s'agit que de le pouvoir appliquer. Angelique consent que je l'enleve ; mais c'est une petite payfanne qu'on garde à vue. Quel temps prendre ? J'ai laissé mon valet Mezzetin à Bezons avec une lettre qu'il a promis de lui rendre, j'en attends ici la réponse.

LEANDRE.

Vous n'attendrez pas long-temps , le voici.

S C E N E I I.

MEZZETIN , OCTAVE , LEANDRE.

MEZZETIN sautant & riant.

Allegresse, jubilation , plaisirs , réjouissance , de la joye , monsieur. La bécasse est bridée , la bête est dans nos filets , nous avons Angelique.

OCTAVE *d'un ton empressé.*

Comment : As-tu parlé à elle ?

MEZZETIN *toujours gai.*

Ah que nenni.

OCTAVE.

Lui as-tu fait parler par quelqu'un ?

MEZZETIN.

Point du tout.

OCTAVE.

T'a-t-elle fait prévenir par quelque billet ?

MEZZETIN.

Non , monsieur. . . .

OCTAVE.

Je t'entends. Le mariage de Pierrot est rompu , & il ne la voit plus.

MEZZETIN.

Pardonnez-moi , monsieur , il ne la quitte pas d'un pas ; & c'est ce qui a fait que je n'ai pu lui rendre votre lettre que je vous rapporte. *Il lui présente une lettre.*

LEANDRE *en riant.*

Ma foi , voilà un valet bien zélé , & qui s'acquitte bien des commissions qu'on lui donne.

OCTAVE *mettant l'épée à la main.*

Comment , bourreau , te railler ainsi de ton maître ! Par la mort , il faut que je te tue.

LEANDRE *se jettant au milieu.*

Arrêtez , Octave.

M E Z Z E T I N.

Doucement , monsieur : vous n'auriez pas plutôt fait cette sottise , que vous vous en repentiriez : & vous ne sauriez me tuer sans mettre votre joye au tombeau.

O C T A V E.

Mais , maraut , parles , sur quoi fonder cette joye ?

M E Z Z E T I N.

Sur ce que j'ai vu. Dame ! je croi bien mieux mes yeux que tout le reste. Des paroles de femme , zeste , belle bagatelle ! Des lettres, fiez-vous y : mais des faits , morbleu, des actions, c'est cela que je croi , & ce qu'il faut en amour.

O C T A V E.

Mais qu'as-tu donc vu , & quelles sont ces actions ?

M E Z Z E T I N.

J'ai vu Pierrot , & le bailli , escortés de quatre ou cinq manans , qui vous amènent Angelique. Hé bien sont-ce des actions , cela ?

O C T A V E.

Je n'y comprends rien.

M E Z Z E T I N.

Je m'en vais vous y faire comprendre. Le bailli , sa fille , Pierrot & plusieurs autres payfans de Bezons vont à Paris pour rendre plainte contre certains quidans qui se sont ingerés de les jouer sur leur theâtre

tre

tre, eux & leur foire. Ils ne manqueront pas d'aller chercher un commissaire.

OCTAVE.

Et bien, qu'est-ce que cela fait à mes amours ?

MEZZETIN.

Ah, quel homme ! Ma foi, quand on a si peu d'intelligence, on ne devrait pas se mêler de faire l'amour. Le commissaire sera. . . . Mais quelqu'un vient, retirons-nous, je vous dirai le reste en chemin.

OCTAVE à *Leandre*.

Suivons-le, j'entrevois son dessein.

LEANDRE.

Et moi aussi ; je croi qu'il réussira. Mais je ne puis vous suivre : & Leonore à qui j'ai envoyé un billet pour la prier de se trouver ici près, doit s'impatier : mais j'irai vous rejoindre ; & si je puis vous être utile, ne m'épargnez pas, non plus que mon valet Scaramouche, que je vous offre de tout mon cœur,



S C E N E III.

*ARLEQUIN, LEONORE.**ARLEQUIN yvre , sort en chantant.*

MA Nicolle
Fait la s lle ,

Quand je la , quand je la , quand je l'accolle.

Mais si je n'ai bu du bon ,
Fi de Nicolle , Nicolle , Nicolle ,
Mais si je n'ai bu du bon ,
Fi de Nicolle & de Suzon.

Bon pays , ma foi , que Bezons ! On n'en revient jamais   sec , & qui plus est , on s'enyvre *gratis*. D'abord un de mes amis me propose de boire pinte : puis encore une autre rafade :   ta . . .   ta fant  :   vos amours ; en réitérant , taupe. Ah , morbleu ! voila le plaisir qu'il y a de servir une femme coquette. Le long du jour elle ne veut jamais qu'un grand laquais soit avec elle , & pendant ce temps-là on est libre de chopiner , & de . . . Voici où elle m'a dit que je la vienne attendre , promenons-nous un peu en l'attendant. Mais qu'est-ce ? *Appercivant Leonore masquée qui entre.* Voici quelque bonne fortune qui se presente, ne la laissons pas échapper : prenons-la par le crin. *Audaces fortuna juvat.* Avançons.

LEONORE *masquée à part.*

C'est mon valet Arlequin , je suis sûre qu'il ne me reconnoit pas dans l'ajustement où je suis , il faut m'en divertir. Il est entre deux vins , & il n'a jamais tant d'esprit que quand il a bu.

ARLEQUIN *à part.*

Je m'en vais l'aborder , & lui faire un petit compliment. *Il s'approche d'elle , la regarde & rote.* Je ne croyois pas, charmante Bezontine , être venu de la foire pour un si mauvais marché. A peine ai-je jetté l'optique de mes regards sur votre charmante personne , que j'ai imprudemment troqué ma liberté contre de l'amour : & vous savez qu'en ce temps-ci l'amour est diantrement dur au debit , & qu'on en trouve par tout à revendre. Néanmoins je n'aurai pas lieu de me repentir de cette acquisition , toute mauvaise qu'elle est, si vos yeux éme-rillonés & libertins , qui jouent dans mon cœur à remue-ménage , me promettent qu'un jour je jouerai avec vous au roi dépouillé.

LEONORE.

Les charmantes expressions ! que ces tours sont galans , & que les gens de condition s'expriment noblement !

ARLEQUIN.

Vous avez raison. Nous autres gens de qualité , nous disons fort peu de chose en

beaucoup de paroles : il est trop bourgeois de se faire entendre.

LEONORE.

Je m'en apperçois assez. Mais il me semble que votre habit ne convient guères à un homme de qualité ?

ARLEQUIN.

Que dites-vous là , madame ? Cet habit est la pepiniere de presque tous les gens de consequence d'aujourd'hui ; c'est un nid d'où nous les voyons tous les jours éclore à tas ; & tout de même que les naturalistes disent que le serpent quitte sa vieille peau pour en prendre une nouvelle , de même...
Il rotte.

LEONORE.

Réverie toute pure des naturalistes : on se sent toujours de ce qu'on a été.

ARLEQUIN.

Réverie , dites-vous ? Et oui , réverie : Mais promenez-vous un peu sous les piliers des halles , & vous verrez si vous n'y trouverez pas encore la vieille peau des principales sang-sues de Paris.

LEONORE.

Dites plutôt , monsieur , que ce monde est une foire , où chacun paroît déguisé. L'hypocrisie sous le rabat & les cheveux courts ; la fourbe sous la robe , & la fortune sous la mandille.

ARLEQUIN.

Embrassez-la donc , madame , cette fortune : & puisque vous me voyez sous les habits , permettez que le vent de votre courtoisie , pouffant le vaisseau de mon amour sur la mer de votre complaisance , je puisse mouiller l'ancre de mes desirs au port désiré de vos bonnes graces.

LEONORE.

Mais , mon dieu ! prend-on comme cela les cœurs d'emblée : vous êtes trop pressant , donnez-moi le temps de me reconnoître.

ARLEQUIN.

Oh , ma foi , madame , je suis fougueux en diable , & en fait d'amour , je pense que c'est le grand talent : il faut laisser les soupirs aux courtauts de boutique. Ma princesse , que je te voye : ma reine , découvre - moi ces yeux qui m'ont criblé l'ame. *Il veut la démasquer.*

LEONORE.

Oh , pour cela , non. De l'humeur dont je vous vois , si vous me connoissiez , vous ne m'aimeriez plus.

ARLEQUIN.

Vas , vas , ne crains rien , ma bouchonne. Je me doute bien qui tu peux être. Quand on voit revenir une femme toute seule de la foire de Bezons , il n'est pas mal-aisé de faire l'horoscope de sa conduite. Mais ne

crains rien , te dis-je : j'aime encore mieux qu'une femme sente l'éventé que le relent , & l'eau courante vaut beaucoup mieux que celle qui croupit. Découvres-moi ton petit minois , mon impératrice. *Il veut encore la démasquer , & il chancelle.*

LEONORE.

Arrêtez-vous donc , si vous voulez , je suis si fatiguée & si lasse , que je ne puis presque pas me soutenir.

ARLEQUIN.

Quand on est las d'avoir joué à la paume , on retourne pelotter , & la fatigue du jour vous guérit de celle de la veille. Dansons , ma charmante , un petit passe-pied ensemble , cela te guérira ta lassitude. *Il veut la prendre pour danser.*

LEONORE *résistant.*

Non , vous dis-je , un abbé m'a tant fait danser la mariée , que je n'en reviendrai de quinze jours.

ARLEQUIN.

Ma foi , qu'il prenne garde aussi que tu ne le fasses tant danser la courante quelque jour , qu'il n'en revienne pas de six mois.

LEONORE *ôtant son masque.*

Oh , pour le coup , la raillerie est trop piquante , & tu n'as point de respect pour les dames.

ARLEQUIN *la reconnoissant.*

Oh , franchement , madame , il y a de

la trahison. Pourquoi ne me pas dire d'abord que c'étoit vous ? Vraiment je me serois bien gardé d'étaller tant de beaux complimens. Je sai bien que la plupart des femmes de condition ne cherchent pas tant de façon , & qu'il y a long-temps qu'elles n'en font plus sur la ceremonie.

LEONORE.

Vas , en verité tu es un joli conteur de fleurettes.

ARLEQUIN.

Que voulez-vous , madame , chacun les débite à sa maniere. Mais , par ma foi , croyez-vous que ce soit la magie noire de faire l'amour comme les gens de qualité d'aujourd'hui ? Un air étourdi , beaucoup de négligence , débraillement complet , sottises , jeux de main , mots équivoques , mines , montres & tabac. Tenez , madame , je suis poliffon au suprême degré , & de poliffon à petit-maitre il n'y a que la main.

LEONORE.

Laiſſons là tes talens pour la galanterie , & dis-moi ſi tu as vu Leandre.

ARLEQUIN.

Je l'ai vu paſſer par là tout-à-l'heure.

LEONORE.

Attends-le , & dis-lui qu'il me vienne trouver où il fait bien.

ARLEQUIN *ſeul.*

L'avanture étoit drôle ! Et que fait-on ſi

ma maitresse n'étoit pas bien-aîsè què jè lui en contassè , quoiq'èlle me connût ? La fleurette est une de ces choses que les femmes gobent toujours volontiers , de quelque main que cela leur soit présenté : mais voilà Mezzetin bien empressé.

S C E N E I V.

MEZZETIN, ARLEQUIN:

MEZZETIN en rêvant.

UN commissaire , ou un fripon , un des deux ? Parbleu , je joue de malheur , de ne pouvoir trouver l'un ou l'autre. Ce sont pourtant des choses qu'on trouve quelquefois ensemble. Un commissaire , ou un fripon ?

ARLEQUIN derriere Mezzetin.

Un bourreau & une potence .

MEZZETIN étonné.

Plait-il ?

ARLEQUIN.

Un commissaire , dites-vous ?

MEZZETIN.

Oui , un commissaire.

ARLEQUIN.

Et son clerc ?

MEZZETIN.

Le clerc est tout trouvé : mais . . . *Ap-*

percevant *Arlequin*. Ah , c'est toi , *Arlequin*.
Hem , là , tiens-toi bien , marches ferme ,
bon ! Un peu plus magistralement. Es-tu
d'humeur à gagner trente louis ?

A R L E Q U I N.

J'en gagnerai soixante. Tu me prens par
le foible des grands cœurs. De quoi s'agit-il ?

M E Z Z E T I N.

De faire une petite bagatelle.

A R L E Q U I N.

J'en ferai mille des bagatelles , j'en suis
marchand en gros & en détail.

M E Z Z E T I N.

Ecoutes , j'ai besoin d'un commissaire
pour recevoir la plainte du bailli & du vil-
lage de Bezons.

A R L E Q U I N.

Irai-je trouver le village , ou le village
me viendra-t-il trouver ? Car un commis-
saire doit garder sa gravité.

M E Z Z E T I N.

Le village viendra te trouver.

A R L E Q U I N.

Bon cela : Tout le village en chair &
en os ?

M E Z Z E T I N.

Non , il viendra seulement par députés.

A R L E Q U I N.

Et les députés où iront-ils ?

M E Z Z E T I N.

Ils iront chez toi rendre leur plainte.

ARLEQUIN.

Et je donnerai la plainte au village ?

MEZZETIN.

Hé non , tu la garderas.

ARLEQUIN.

Et que veux-tu que j'en fasse ? Je ne veux rien garder. Si cela étoit défendu, & qu'on m'en trouvât faisi , hem ? quelque sot ! Je reviens des galeres , & je serois fâché d'y retourner. Mais dis-moi , est-ce un bon métier que d'être commissaire ?

MEZZETIN.

La malepeste ! Un commissaire d'esprit & rusé , a bien-tôt fait sa fortune.

ARLEQUIN.

Qu'appelles-tu un commissaire d'esprit & rusé ?

MEZZETIN.

C'est un commissaire qui ne va pas le train des autres , & qui s'humanise avec les marchands. Pour lors le boulanger le fournit de pain , pour avoir la liberté de ne pas faire le poids. Le boucher de viande , pour vendre en assurance de la vache pour du bœuf. Le cabaretier de vin , pour pouvoir impunément empoisonner le monde les dimanches & les fêtes , comme les jours ouvriers : & les caffés qui veulent ouvrir passé dix heures , ne lui laissent pas manquer de liqueur.

ARLEQUIN.

Diab!e : voilà de belles prérogatives , & & d'un gros revenu , sur ce pied-là je suis commissaire , mais commissaire des plus rufés.

MEZZETIN.

Ce n'est rien que ce que je viens de te dire. Les plus beaux privilèges de ces sortes de commissaire sont d'avoir entrée franche dans presque toutes les troisièmes chambres de Paris , & de tirer de l'argent de ces personnes qui en tirent des autres. Allons , il il ne s'agit plus que de te mettre une robe.

ARLEQUIN.

Est-ce que la robe fait le commissaire ?

MEZZETIN.

Oui , la robe , les manières roides & l'air rebarbatif. Allons , & sur tout joue bien ton rôle.

ARLEQUIN.

Ne te mets pas en peine. Mais attens. Dis-moi : Quand une fois je serai commissaire , pendant que je serai à la police , ma femme ne tiendra-t-elle point chez moi une petite police où je serai condamné à l'amende ?

MEZZETIN.

Non , ta femme sera sage.

ARLEQUIN.

Cela a pourtant été dit par de certaines gens. . . .

MEZZETIN.

Vas , vas , il n'y a de vrai que la moitié de ce que ces gens-là disent.

ARLEQUIN.

A la bonne heure. Mais y en a-t-il la moitié de bon ?

MEZZETIN.

Quelquefois moins. Mais j'entens quelqu'un , rentrons. *Ils s'en vont.*

S C E N E V.

LEONORE , SCARAMOUCHE.

LEONORE *seule.*

QU'une femme soit la première au rendez-vous , cela est dans les règles , & puisque nous sommes assez folles pour accorder les hommes à ces petites commodités , nous ne devons pas nous en plaindre. Mais qu'on fasse attendre une femme comme moi , deux heures au delà de celle dont on est convenu , c'est ce qui me paroît de dure digestion. Cependant Leandre ne vient point. Mais. . . Hé bien , Scaramouche , qu'as-tu à me dire ?

SCARAMOUCHE.

Madame , mon maître. . .

LEONORE.

Tu cherches quelque excuse pour le jus-

tifier : mais inutilement , je ne veux rien entendre.

SCARAMOUCHE.

Il est avec Octave.

LEONORE.

C'est avec moi qu'il devroit être. Pourquoi m'écrire qu'il seroit ici avant moi , s'il avoit dessein de s'arrêter ailleurs ? Non , je ne lui pardonnerai jamais , & tu peux compter que j'en aurai raison. *Elle va sur lui en colere.*

SCARAMOUCHE.

Madame , madame , ce n'est pas ma faute.

LEONORE.

Le scelerat , il s'amuse ailleurs. Le nombre des femmes qui passent par ici , l'occupe , & il me laisse : mais qu'il sache. . . Il me semble que je le vois prendre un ton soumis & un air radouci : non je ne reviendrai point. SCARAMOUCHE.

Madame , il faut l'excuser. Dame , on n'est pas toujours en état de servir les dames à leur volonté.

LEONORÉ *regardant sa montre.*

Ne l'ai-je pas dit , qu'il étoit plus de quatre heures ? Traître ! *Elle jette sa montre.*

SCARAMOUCHE.

Malepeste , qu'une femme amoureuse est vive !

LEONORE *à Scaramouche.*

Viens-ça ? Mais non , vas te promener.

Que je n'entende jamais parler de lui. Fripon. *Elle tire un billet de sa poche , & lit :*
 „ Que j'ai d'impatience que cette heure ne
 „ soit arrivée! Au nom de dieu, ma belle da-
 „ me , un peu d'exactitude. „ Tiens , per-
 fide. *Elle déchire le billet , & le jette.*

SCARAMOUCHE.

Ah , madame , déchirer le billet de
 Leandre! LEONORE.

Je voudrais qu'il fût là , je lui déchire-
 rois le cœur. Mais non , je ne veux plus son-
 ger à lui , je l'abandonne à son mauvais
 destin. SCARAMOUCHE.

Il n'a pourtant pas tort , je vous assure.

LEONORE.

Ne m'en parles point , ou je te. . . *Elle
 va sur lui en colere.* Où dis-tu qu'il est ? Hem !
 Parles donc ? Es-tu muet ?

SCARAMOUCHE.

Vous m'avez défendu de rien dire , je
 crains la colere des femmes. Madame , je
 l'ai laissé avec Octave.

LEONORE.

Hé bien , qu'il y demeure , & qu'il y de-
 meure éternellement. Je m'en soucie fort
 vraiment ! & tu dis que c'est Octave qui l'a
 empêché de nous joindre à la foire ?

SCARAMOUCHE.

Sans cela, il auroit volé pour aller à vous.

LEONORE.

Hé bien qu'il tourne son vol d'un autre

côté , je ne veux plus entendre parler de lui. Ne manques pas de le lui dire.

SCARAMOUCHE.

Oui , madame , je lui dirai.

LEONORE.

Mais sur-tout , fais-lui bien entendre que je ne me soucie plus de lui. *Elle s'en va.*

SCARAMOUCHE *seul.*

Que les femmes sont fottes de faire tant de fracas pour rien : comme si l'on ne savoit pas qu'après tout ce tintamarre-là on fait la paix , & qu'on redevient meilleurs amis que jamais. Mais voilà mon maitre.

SCENE VI.

LEANDRE , SCARAMOUCHE.

LEANDRE.

HE' bien , Scaramouche , je ne trouve pas Leonore , l'as-tu vue ?

SCARAMOUCHE.

Oui monsieur.

LEANDRE.

Que t'a-t-elle dit ?

SCARAMOUCHE *contrefaisant Leonore.*

Ne m'en parles point , je ne lui pardonnerai jamais.

LEANDRE.

Qu'as-tu donc ?

SCARAMOUCHE.

Le scelerat s'amuse ailleurs , pendant qu'il me laisse ici. Traître , fripon , infame ! *Il dit ces derniers mots dans le nez de Leandre.*

LEANDRE.

Es-tu fou ?

SCARAMOUCHE *faisant semblant de voir à une montre.*

Ne l'ai-je pas bien dit qu'il est plus de quatre heures ? La montre au diable. *Il fait comme s'il jettoit la montre.*

LEANDRE.

Mais encore ? Ciel ! La montre de Leonore par terre.

SCARAMOUCHE *murmurant , comme s'il lisoit un billet.*

Ma belle. . . . hem , hem , hem : Tiens , perfide. *Il fait comme s'il déchiroit un billet.*

LEANDRE.

On a déchiré mon billet : quoi , le billet que je lui ai écrit ? Bourreau , elle ne l'a pas reçu : il est déchiré !

SCARAMOUCHE.

Je voudrois lui déchirer le cœur , lui manger l'ame. Mais ne m'en parles plus.

LEANDRE.

Je n'y comprends rien. Maraut , expliques-toi.

SCARAMOUCHE.

Il est avec Octave. Qu'il s'y tienne , & qu'il prenne sa volée d'un autre côté.

LEANDRE.

L E A N D R E.

Ne t'expliqueras-tu pas , double traître ?
SCARAMOUCHE *voyant venir Leonore.*
Voici qui s'expliquera mieux que moi.

S C E N E V I I.

L E A N D R E , L E O N O R E.

L E A N D R E.

A H , madame ! que dois-je croire de ce que Scaramouche a voulu me faire entendre par ses grimaces & ses postures ?

L E O N O R E.

Que je suis très-mécontente de vous , & que je ne me croyois pas faite pour vous attendre deux heures.

L E A N D R E.

Si vous saviez , madame , les raisons qui m'ont retenu. . . .

L E O N O R E.

Hé mon dieu ! des raisons , ou des façons de raisons , les hommes en manquent-ils ? Mais nous sommes bien bonnes de les revoir après ces escapades ; ou plutôt nous sommes bien fottes de n'en pas faire autant de notre côté !

L E A N D R E.

Vous me pardonnez donc ?

LEONORE.

Taisez-vous , je rougis de ma bonté.
Mais quelles peuvent être vos raisons ?

LEANDRE.

Je n'ai pas quitté Octave ; ce pauvre
garçon m'a fait pitié.

LEONORE.

Comment donc ?

LEANDRE.

Il est amoureux , fou , de la fille du
bailli de Bezons.

LEONORE.

Vraiment je la connois, elle est jolie , &
son pere est riche.

LEANDRE.

Mais madame , la fille d'un bailli de
village , est-ce un parti pour Octave ?

LEONORE.

Voila-t-il pas de vos délicatesses ! Mon
dieu , il ne faut que du bien à Octave , &
tout compté , tout rabatu , une bonne
roture un peu honnête , vaut encore mieux
que de ces noblesses qui ne font que for-
tir de sous la presse. Mais ne vois-je pas
monsieur Dufort , notre marchand d'évan-
tails , & de tabatieres scandaleuses ?

LEANDRE.

C'est lui-même , il revient de la foire.
Voyons un peu s'il n'aura rien de nouveau.

S C E N E V I I I.

LEONORE, LEANDRE.
ARLEQUIN en marchand d'éventails.

LEONORE.

HE', monsieur Dufort, comment vous portez-vous? Avez-vous fait bonne foire?

ARLEQUIN.

Ah, madame! il n'y a là que des gens de qualité; & vous savez bien que la marchandise que je débite veut de la bonne foi, & de l'argent comptant. Sans quelques abbés, & quelques femmes de partisans, je ne gagnerois pas de quoi faire mes presens aux femmes de chambre des dames qui me payent grassement.

LEONORE.

Vous n'avez donc gueres vendu?

ARLEQUIN.

Je veux être un fripon si j'ai vendu plus d'une tabatiere & d'un éventail.

LEONORE.

Avez-vous quelque chose de nouveau?

ARLEQUIN.

Madame, j'ai de fort jolies choses; mais cela est un peu malin, le coup de dent y faute aux yeux.

M ij

L E O N O R E.

Bon ! c'est ce qu'il nous faut , j'aime les coups de dent.

L E A N D R E.

Monsieur Dufort depuis quelque tems n'a plus de tabatieres si curieuses.

A R L E Q U I N.

Pardonnez - moi , monsieur , il y a eu ici tout l'été des officiers *incognito* , qui nous ont fourni de jolies perspectives. Oh dame , je prend mes modelles en bon lieu. Voyez cela. *Il montre une tabatiere.*

L E O N O R E *prenant la tabatiere.*

Je ne connois pas celle-ci.

A R L E Q U I N.

C'est l'avanture de ce petit comte , qui d'une main fait à sa maîtresse des offres & des amitiés , & de l'autre lui volle ses bijoux sur sa toilette.

L E O N O R E.

Cela est fort plaisant.

L E A N D R E *prenant une tabatiere.*

J'aime mieux celle-ci.

A R L E Q U I N.

C'est l'avanture de ce capitaine Suisse , qui donne le fouet à sa femme pour la corriger du penchant qu'elle a pour un abbé , qui demeure caché , voit l'action , & n'a ni le cœur , ni l'esprit de s'opposer à cette violence.

LEONORE.

Ah , le sot ! il regarde à travers une porte de verre , pendant qu'on donne le fouet à sa maîtresse.

ARLEQUIN..

Le mari est bien fuisse & l'amant est bien abbé !

LEANDRE.

Cela n'est pas tant fuisse , cela est un peu renouvelé des Grecs.

ARLEQUIN *montrant une autre tabatiere.*

Voyez celle-ci , madame , je la crois de votre gout.

LEONORE.

Ah , ah , je la fais. C'est ce jeune duc qui fait semblant d'être caché , pour faire peur au president qui le surprend avec sa femme.

ARLEQUIN.

C'est cela même , on voit bien que madame fait la carte des sottises de Paris. J'en ai d'autres au logis que je n'oserois porter sur moi , de peur d'être surpris. Je crains la pate du chat.

LEANDRE.

C'est justement celles-là qu'on voudroit voir.

LEONORE.

Monsieur Dufort , voyons vos éventails ?

ARLEQUIN *présentant un éventail.*

Tenez , madame , voila une affaire toute nouvelle.

LEONORE.

Et qu'est-ce que c'est ?

ARLEQUIN.

C'est l'aventure de Celise. Elle avoit rendez-vous avec son amant dans un jardin ; le mari en fut averti , il se déguisa en jardinier , travailla au jardin toute la journée , & fit tant qu'il surprit sa femme avec son galand dans un des cabinets du jardin. Mais il n'en est ni plus ni moins , ils sont très-bien ensemble.

LEANDRE.

Il feroit beau voir des gens de qualité se brouiller pour ces petites bagatelles.

LEONORE.

Cela est vrai , il n'y a que les petites gens qui se revoltent contre ces usages.

ARLEQUIN.

Vous avez raison , les gens du grand air y font faits. *A Leandre.* Monsieur connoissez-vous celle-ci ? *Il donne un éventail à Leandre.*

LEANDRE.

Non , je n'y comprends rien.

LEONORE *prenant l'éventail.*

Voyons. Ah , oui , c'est le mariage d'Aminthe , veuve d'un conseiller , qui pour être marquise , a épousé le marquis de Nom-

forgé. Voyez comme elle en est la duppe.

ARLEQUIN.

Voyez-vous le petit fripon ; il fait payer à sa femme les violons , avec lesquels il fait danser ses maitresses.

LEANDRE.

Tout cela est dans l'ordre. Une conseillère ne devient pas marquise pour rien.

ARLEQUIN.

Voyez l'envers , il est aussi drôle. La belle fille surprend son beaupere en goguette avec des soubrettes. Voyez le débris de table.

LEONORE.

Qu'est-ce que signifie cette petite maisonnette qui paroît en éloignement ?

ARLEQUIN.

C'est une maison postiche qu'il a louée au faux-bourg saint Honoré , où il va régaler ses poulettes.

LEONORE.

Je retiens cet éventail , je saurai l'histoire , je connois mieux la fille que la mere. C'est Lucile , elle a son mérite.

LEANDRE.

Et sa mere a perdu le sien , l'un après l'autre.

ARLEQUIN.

Ma foi , quand on perd l'esprit , on ne conserve guères autre chose.

LEONORE *s'en allant.*

Allons , Leandre. Monsieur Dufort veut-

184 . *Le retour de la foire*
il venir chez Araminthe ? elle est curieuse ,
elle pourra bien lui acheter quelque chose.

A R L E Q U I N .

Madame , je vous suivrai par tout. Je
trouve toujours mon compte avec les bel-
les , elles aiment les figures & les coups de
dent. *Ils s'en vont.*

S C E N E I X .

M E Z Z E T I N , O C T A V E .

M E Z Z E T I N .

LE notaire est prêt , c'est lui qui fera le
clerc du faux commissaire. Je vous re-
ponds que tout ira bien , j'ai mis les choses
en bon train , & nos gens seront bien fins ,
s'ils ne donnent dans le panneau. Mais son-
gez bien à feindre que vous êtes celui à qui
s'adresse la lettre de recommandation.

O C T A V E .

Quoi tu crois . . .

M E Z Z E T I N .

Oui , je croi la chose faite , si Angelique
y consent.

O C T A V E .

En peux-tu douter ?

M E Z Z E T I N .

Bon dieu , oui j'en doute.

OCTAVE.

Quoi , une fille qui m'aime assés pour se laisser enlever. . . :

MEZZETIN.

Elle ne vous aime peut-être pas assés pour se laisser épouser. Que savez-vous ? Les femmes d'esprit disent qu'il y a dans l'enlèvement un certain haut goût qu'on ne trouve jamais dans le mariage. Mais voici nos gens ; préparez-vous à bien jouer votre rôle.

SCENE X.

ANGELIQUE , COLOMBINE , *veuve*
tatillonne. LE BAILLI , PIERROT ,
OCTAVE , MEZZETIN.

ANGELIQUE.

Mon pere , est-ce que c'est aux jeunes filles comme moi à venir se plaindre pour le village , & n'est-ce pas assés de vous & de Pierrot ?

COLOMBINE *d'un air chagrin.*

Petite fille , petite fille ; ça ne fait ce que ça dit , ça ne fait ce que ça dit.

ANGELIQUE.

Oh , dame , ma sœur , si j'étois comme vous la veuve du magister du village , je serois bien plus savante.

COLOMBINE.

Magister dea , magister ! Oh , mon pau-

vre défunt ne m'a jamais rien appris. Quand je l'épousai , j'en favois plus que lui , plus que lui j'en favois.

LE BAILLI à *Angelique*.

Vas , vas , quand on veut faire réussir une affaire , il ne faut rien négliger. La sollicitation d'une jeune fille ne gâte pas les choses. Ces messieurs de Paris sont friands de filles de la campagne ; & chez nous , même , ne vois-tu pas qu'on sollicite ? Tu ris : lorsque je tiens les plaids , n'as-tu pas remarqué que quand le gros Guillot a quelque procès , il ne me porte jamais son procès lui-même ?

PIERROT.

Vraiment non , il le donne à la petite Macine , & lui fin. Vous lui faites gagner toujours son procès , & vous la prenez comme ça sous le menton.

LE BAILLI.

Cela est vrai ; mais il ne faut pas le dire. Je rends la justice en toute loyauté & conscience.

PIERROT.

Elle est mignone au moins cette Macine-là , mais elle ne vaut pas. . . *Il prend Angelique sous le menton.* Ah , ma bellote , que je suis aise d'être votre futur ! mais demain je serai défuturé , & nous serons . . . Ah , que vous ferez aise !

ANGELIQUE.

Hé , mon dieu , vous m'avez dit cela

cent fois , ça m'ennuye à la fin ; divertifiez-moi un peu , ne parlez plus de cela , vous me dites toujours la même chose.

PIERROT.

C'est que je suis de bonne nature ; j'aime à faire plaisir.

OCTAVE *à part à Mezzetin.*

Entends-tu ce rustre ?

ANGELIQUE.

Oh bien , cela ne m'en fait point.

PIERROT.

Oh , la friande , vous ne direz pas toujours cela.

LE BAILLI.

Mais songeons un peu à nos affaires.

PIERROT.

C'est bien dit , car c'est le principal.

LE BAILLI.

Sur tout , que notre plainte soit bien dressée , & nos dires bien libellés.

ANGELIQUE *appercevant Octave.*

Ah , ah ! je connois ce monsieur-là.

MEZZETIN *à Octave.*

Oui , monsieur , c'est lui-même , c'est monsieur le bailli de Bezons.

ANGELIQUE *voyant Octave aller vers le bailli.*

Il vient à nous.

OCTAVE *au bailli.*

Souffrez , monsieur le bailli , que je vous embrasse. Un de mes amis m'a mandé que

vous aviez ici une affaire , je vous y servirai de tout mon cœur à sa considération & à la vôtre.

LE B A I L L I.

Quoi , monsieur , c'est à vous à qui nous sommes adressés ?

MEZZETIN *se mettant entre le bailli & Octave.*

En doutez-vous ? Monsieur est des amis de votre ami , & cette amitié produira. . . .
vers Octave bas. Allez donc vers Angelique : *vers le bailli* , de telle sorte que. . . .
vers Octave bas , j'amuserai ici le bon homme , allez donc , vous dis-je. *Vers le bailli.*
Ah , monsieur , pour des sollicitations , vous ne pouviez tomber en de meilleures mains , mon maître est le premier homme du monde pour donner un placet.

LE B A I L L I.

Il a beaucoup d'amis , &. . . . *Mezzetin ici feint de parler tout bas avec le bailli.*

OCTAVE *bas a Angelique.*

Vous voyez belle Angelique , ce que l'amour me fait entreprendre pour vous ?

A N G É L I Q U E.

Oh , oh , je prétens bien que vous en ferez davantage : Vraiment , cela seroit beau si vous en demeuriez là ! Mais dépêchez-vous au moins , car si vous ne m'enlevez aujourd'hui , demain j'épouse Pierrot.

LE BAILLI *haut à Mezzetin.*

Il a donc beaucoup de credit ?

MEZZETIN.

Bon , du credit , je le croi. C'est un homme qui ne paye pas ses dettes , jugez s'il a de la protection.

PIERROT *à Octave qui baise la main à Angelique.*

Tout doux , s'il vous plait , mon ami. Parguienne , savez-vous que c'est là mon épousee , autant vaut ?

OCTAVE.

Quoi , vous épousez cette aimable personne ? En verité , monsieur , je vous felicite de ce bonheur.

PIERROT.

Bouttez dessus seulement, bouttez dessus , & n'approchez point par trop d'elle. Vous autres gens de Paris êtes dangereux à l'environ des femmes.

ANGELIQUE.

Allez , Pierrot , vous ne savez guères vivre. Les messieurs de la cour ne sont pas comme ça jaloux & soupçonneux , ils sont bien plus polis. *A Octave.* N'est-il pas vrai , monsieur ? *A Pierrot.* Dame , Pierrot , si tu veux que je t'épouse , vas te faire polir.

LE BAILLI *toujours vers Mezzetin.*

De sorte qu'il aura la bonté de parler pour nous , & de nous faire trouver quelque honnête homme de commissaire.

Vraiment , des commissaires , il les connoit tous , il n'y en a pas un par les mains duquel il n'ait passé. Mais voila justement monsieur de Bonne-ferre, un des plus employez. Vous allez voir s'il le connoit.

S C E N E D E R N I E R E.

ARLEQUIN en commissaire , SCARAMOUCHE en clerc , & les acteurs de la scene precedente.

ARLEQUIN *au clerc.*

Avez-vous dressé la plainte de cette femme qui battit hier au soir son mari ? Il faut tourner les choses de maniere que le mari soit condamné en des dommages & interêts pour les coups qu'il a reçus.

SCARAMOUCHE.

Nous avons mis toutes les fausses necessaires , monsieur ; il n'y manque plus que le rapport du chirurgien.

ARLEQUIN.

Et ces petites filles, ne veulent-elles rien donner de ce quartier-ci ?

SCARAMOUCHE.

Lesquelles , monsieur ?

ARLEQUIN.

Hé là , ces trois sœurs de la rue de Soli.

SCARAMOUCHE.

Elles sont venues, mais elles n'ont rien donné. Elles disent que l'été a été diantrement dur à passer, mais qu'elles esperent que cet hyver ira mieux.

ARLEQUIN.

Bon, cet hyver : elles seront dans un autre quartier. Ces gens-là changent de logis comme de nom, & de nom plus souvent que de chemise. Et bien, bien, je les condamnerai à l'amende.

OCTAVE à *Arlequin*.

Monfieur de Bonne-ferre, mon très-cher ami, permettez que j'aie l'honneur de vous faluer.

ARLEQUIN.

Serviteur. Aux gens comme nous les complimens font hors de saison : de quoi s'agit-il ?

OCTAVE.

Voila de la pratique que je vous amene.

ARLEQUIN.

De la pratique ! Ma foi, quand on est d'une profession qui s'occupe à corriger les vices & les sottises des hommes, on n'est guères les bras croisés dans ce tems-ci. Mais de quoi est-il question ? ça qu'on m'apporte un fauteuil.

On apporte un fauteuil. Arlequin se met dedans, & Scaramouche se met à terre entre les jambes d'Arlequin.

ARLEQUIN *vers Angelique.*

Parlez la belle , êtes-vous la partie complaignante ?

ANGELIQUE.

Moi , monsieur ! Oh , vraiment nenni. Je ne me plains jamais de rien , j'ai souffert une fois , sans rien dire , qu'on m'ait tiré une écharpe de cette longueur-là , que je m'étois fichée entre le doigt & l'ongle.

ARLEQUIN.

Voilà une fille bien patiente. Je demande si on n'a point fait tapage chez vous ?

ANGELIQUE.

Qu'appellez-vous , monsieur , faire tapage ? Jen'entends pas ce mot-là.

ARLEQUIN.

Faire tapage , c'est-à-dire , si on n'a point cassé vos meubles , si on ne les a point jeté par les fenêtres ?

ANGELIQUE.

Oh non , monsieur , il n'y a eu que mon papa , qui a une fois cassé de rage , le miroir de chez nous. Ma bonne maman disoit qu'il étoit yvre , & qu'il s'imaginoit d'avoir vu un homme enfermé dans la chambre avec elle.

ARLEQUIN.

Voyez un peu : Il est vrai que les gens mariés sont souvent sujets à ces visions cornues.

LE BAILLI.

Hé , monsieur le commissaire , ne vous amusez pas à écouter cette petite fille-là , c'est une morveuse qui ne fait ce qu'elle dit.

ANGELIQUE.

Morveuse dea ! Ma bonne dit pourtant qu'elle ne sera point contente qu'elle ne vous ait fait dire la vérité.

ARLEQUIN.

Oh , je suis sûr qu'elle n'y manquera pas. Les femmes sont vindicatives en diable , & principalement quand il s'agit de tromper leurs maris.

LE BAILLI.

Monsieur , c'est nous qui venons pour rendre notre plainte , sur ce que vous allez entendre.

PIERROT.

Monsieur le bailli dit vrai. C'est nous qui sommes venus pour nous plaindre , &

LE BAILLI.

Mais , monsieur Pierrot , c'est à moi à parler le premier. Je suis le bailli , & vous n'êtes que l'envoyé du village.

ARLEQUIN.

Monsieur le bailli a raison ; *Cedant arma toga.*

PIERROT.

Tetigué , il n'y a raison qui tienne. Sans village , n'y a point de bailli. C'est le villa-

ge qui fait le bailli, & le bailli ne fait point le village, & c'est à moi à avoir la perfarence.

LE BAILLI à *Arlequin*.

Mais, monsieur le commissaire, cela ne doit pas se tolerer.

ARLEQUIN.

Il est vrai, mais y a-t-il de la raison à un manan? Parlez tous deux à la fois.

LE BAILLI.

Oui, mais vous ne vous entendrez pas?

ARLEQUIN.

Cela n'est pas tout-à-fait necessaire pour rendre une sentence. Combien d'affaires juge-t-on tous les jours, dont le juge n'entend que les opinions, & les opinans n'entendent rien du fait?

LE BAILLI.

L'affaire dont il s'agit est assés de consequence pour nous, pour qu'on n'en perde pas un mot, & j'aime mieux le laisser parler tout seul.

ARLEQUIN.

C'est bien dit, vous le revelerez en cas qu'il tombe.

PIERROT.

Oh, palsanguienne je ne tomberons pas, je sommes bien sur nos jambes.

ARLEQUIN.

Commencez donc.

PIERROT *après avoir fait une reverence.*

Monieur. . . . pour toute conclusion. . . .

LE BAILLI.

Qu'appellez-vous pour toute conclusion ?
Hé, vous n'avez pas encore commencé ?

PIERROT.

Oh, patience, monsieur le bailli : Nous autres je concluons d'abord, & je ne ressemblons pas à ces avocats babillards.

ARLEQUIN *d'un ton railleur.*

Oui, oui, il a raison. *Vers Pierrot.* Conclusez donc vite, & après avoir conclu, vous nous instruirez du fait.

PIERROT.

Pour toute conclusion donc, le village n'ayant pu se transporter ici lui-même. . . .

ARLEQUIN.

Je n'ai pas de peine à croire cela.

PIERROT.

A pris la resolution de me dépiter vers vous. . . .

LE BAILLI.

Députer & non pas dépiter, animal.

PIERROT.

Députer, ou dépiter : monsieur le bailli, vous nous la baillez belle ! Il ne s'agit pas ici d'un mot, ni d'une bredouille, il s'agit d'une affaire d'impertinence.

ARLEQUIN.

Il a raison. Laissez-le dire.

COLOMBINE *tatillonnant,*

J'enrage de voir des hommes qui par-

lent , parlent , & ne savent ce qu'ils disent , ce qu'ils disent ne savent ; il faut venir d'abord au fait.

A R L E Q U I N .

Voici bien autre chose ! Madame tatillon , au fait. *Il rit.* Venez-y donc vous au fait.

COLOMBINE *parlant très-vîte.*

Je nous plaignons que certains je ne sais quidans , que je ne connoissiens pas , se sont ingearez de nous jouer nous & notre foire , & de nous bouttre sur des cartons qu'ils ont plaqué à des décolations , qu'ils ont exposées à la risée publique. Mort non pas de ma vie ! je ne sommes pas gens à faire rire tout un peuple , je ne sommes pas de carton , je sommes de chair & d'os , & j'en valons bien d'autres , bien d'autres j'en valons.

A R L E Q U I N *à part d'un ton riant.*

Pati , pata , pata. *A Colombine.* Hé bien , madame , j'en valons , après ?

COLOMBINE.

Après , ils nous ont donné tous les jours pour quinze sols , avec du mithridate & de l'hyssope. Je valons peut-être bien quinze sols tous seuls , & je ne méritons pas d'être avec ces charlataneries-là.

A R L E Q U I N .

Oh , pour cela vous avez raison , c'est vous faire tort que de vous mettre avec les mithridates & les éfopes. Mais prenez-vous-en à la petite fille ; car sans elle , vous seriez

avec les gilles , les bruscombilles & les tabarins.

C O L O M B I N E .

Cela a tellement décredité notre foire , que je n'y avons vu personne : nos jardins & nos treilles étient deserts , & sans nos chambres à lit je n'aurions pas gagné de l'eau à boire.

A R L E Q U I N .

Il est vrai que les chambres à lit donnent toujours. C'est-là où l'on respire le bon air qu'on prend à la campagne.

C O L O M B I N E .

Dame , monsieur , ils disient qu'il faisoit sombre , & qu'ils appréhendent la pluye.

A R L E Q U I N .

Oh , ce n'est pas toujours de peur de la pluye qu'on se met à couvert. Continuez.

C O L O M B I N E .

Hé bien , monsieur , pour finir , finalement en peu de mots , je demandons que les cartons sur lesquels on nous a bouttés , seront rayés & bafés ; que je serons dédommagés de ce que j'avons manqué à gagner , & que ces gens-là seront tenus de ne plus regarder notre foire comme une devargondée , mais comme une foire d'honneur & de réputation , à qui ils doivent soumission & respect , respect & soumission.

A R L E Q U I N .

Toujours le theme en deux façons. Et

198 *Le retour de la foire*
bien , monsieur le bailli , avez-vous quelque
chose à ajouter à cela ?

LE BAILLI.

Non , monsieur.

ARLEQUIN.

Signez donc votre plainte.

LE BAILLI.

Volontiers. *Le clerc donne la plume au bail-
li qui signe.*

ARLEQUIN.

Signez aussi , monsieur Pierrot. Pour mon-
sieur , *montrant Octave* , il nous fera l'hon-
neur de signer comme témoin. *Ils se don-
nent la plume l'un à l'autre , & signent.*

ANGELIQUE à Arlequin.

Et moi , monsieur , signerai-je ?

LE BAILLI.

Non , on n'a que faire de votre seing.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi. Diable , il faut qu'elle
signe aussi. Signez , mademoiselle , cela est
de consequence. *Elle signe.*

ARLEQUIN *après que tous ont signé.*

Oh ca , monsieur le bailli , & vous ,
monsieur le manan , voulez-vous que je
vous donne un conseil d'ami ?

LE BAILLI.

Vous nous obligerez.

ARLEQUIN.

C'est de ne point plaider. Vous avez à
faire à forte partie. Les gens dont vous vous

plaignez sont vingt-trois au moins , sans les quarts , & les demi-quarts.

PIERROT.

Qu'appellez-vous les quarts ? Est-ce que ces gens-là sont écartelés ?

ARLEQUIN.

Hé non , mais je m'entends bien. Si vous voulez m'en croire , vous laisserez là votre procès , & vous vous en retournerez dans votre village.

LE BAILLI.

Ma foi , à le bien prendre , je croi que monsieur le commissaire a raison. Retournous-nous-en. Allons , ma fille viens-t-en.

OCTAVE *arrétant Angelique.*

Elle viendra , si je le trouve bon.

LE BAILLI.

Ouais ! Est-ce que ce n'est pas ma fille ?

OCTAVE.

Oui , monsieur , mais c'est ma femme.

LE BAILLI.

Ma fille , votre femme ?

OCTAVE.

Rien de plus vrai , & le contrat que vous venez de signer le justifie.

SCARAMOUCHE *montrant le contrat qu'il tient à la main.*

Il est dans toutes les formes.

LE BAILLI.

Comment , l'on m'a donc joué , & l'on prétendra me tromper impunément sans

que je m'en ressente ! Non , par la mort. . .

ARLEQUIN.

Allez , mon pauvre monsieur le bailli ,
consolez-vous ; c'est le sort des habitans de
Bezons d'être trompés de la sorte. Deman-
dez-le plutôt à monsieur Griffard.

LE BAILLI.

Si monsieur Griffard est un sot , je ne
veux pas l'être moi , &

ANGÉLIQUE.

Mais , mon père , puisque vous vouliez
me marier , mariée pour mariée , est-ce que
monsieur ne vaut pas bien Pierrot ?

LE BAILLI.

Oui : mais j'ai donné ma parole.

PIERROT.

Oh , qu'à cela ne tienne , je vous la rends,
& puisque votre fille veut épouser mon-
sieur , je m'en lave les mains.

LE BAILLI.

Cela étant , je consens que monsieur soit
ton époux.

OCTAVE.

Vous trouverez en moi , monsieur , un
homme toujours soumis à toutes vos volon-
tés. Mais quel bruit est-ce que j'entends ?

COLOMBINE.

Ce sont les masques qui reviennent de
la foire.

OCTAVE.

Cela étant , arrêtons-nous un moment

pour jouir du plaisir de leurs plaisanteries.

On leve la toile du fond du théâtre , & l'on voit quantité de masques qui s'en reviennent à pied , à cheval , en charette & sur des ânes. Ces masques s'arrêtent un moment , & faisant jouer quantité de violons , qui les suivent , forment une danse.

MEZZETIN *en masque , chante.*

Est-il de plus belle foire
Que la foire de Bezons ?
Les gens y vont à foison
Chanter , danser rire & boire.
Là , personne n'est surpris :
Et dès qu'on veut faire emplette ,
On y trouve à juste prix
Le bain , le vin , la grisette.

Un Espagnol danse une entrée.

OCTAVE *chante.*

Les fillettes de village ,
Et les dames de la cour ,
Changent ici de visage
Pour faire changer l'amour.
L'amour est un dieu fantasque ,
Qui se plaît en tapinois :
Il regagne par le masque
Ce qu'il perd par le minois.

Un sabotier danse seul.

ANGELIQUE *chante en s'adressant à Octave.*

Je suis fort propre en ménage ,
Pierrot , la fleur des garçons ,
M'en a donné des leçons
Avant notre mariage ,
Il a pensé m'épouser. ...
Je n'en dis pas davantage ,
Il a commencé l'ouvrage ,
C'est à vous de l'achever.

202 *Le retour de la foire de Bezons.*

ARLEQUIN *danse avec une arlequine.*

SCARAMOUCHE *deguisé en paysan de Bezons, chante :*

Si tous les enfans
Qu'on fait tous les ans
Dessus ce rivage,
Restoient dans notre village,
On verroit bien tôt prix pour prix
Bezons plus peuplé que Paris.

Un Pollichinelle danse.

MEZZETIN *chante.*

Messieurs, nous vous donnons,
Le mieux que nous pouvons,
Le retour de Bezons,
Avec les chansons,
Et les machines,
Nous souhaitons que dans ce jour,
Le retour, le retour,
Vaille mieux que matines.

Une petite comédie d'un acte que messieurs les comédiens François jouoient dans ce temps-là, sous le titre de la Foire de Bezons, qui fut universellement courue & applaudie de tout le monde, & où une des petites demoiselles Dancourt faisoit des merveilles, donna lieu à la petite pièce qu'on vient de voir; qui ne fut l'ouvrage que d'un après-souper : à la scène des Tabatières près, dont un illustre dans la république des Lettres, avoit fait présent à l'auteur.

LA FOIRE

S^T. GERMAIN.

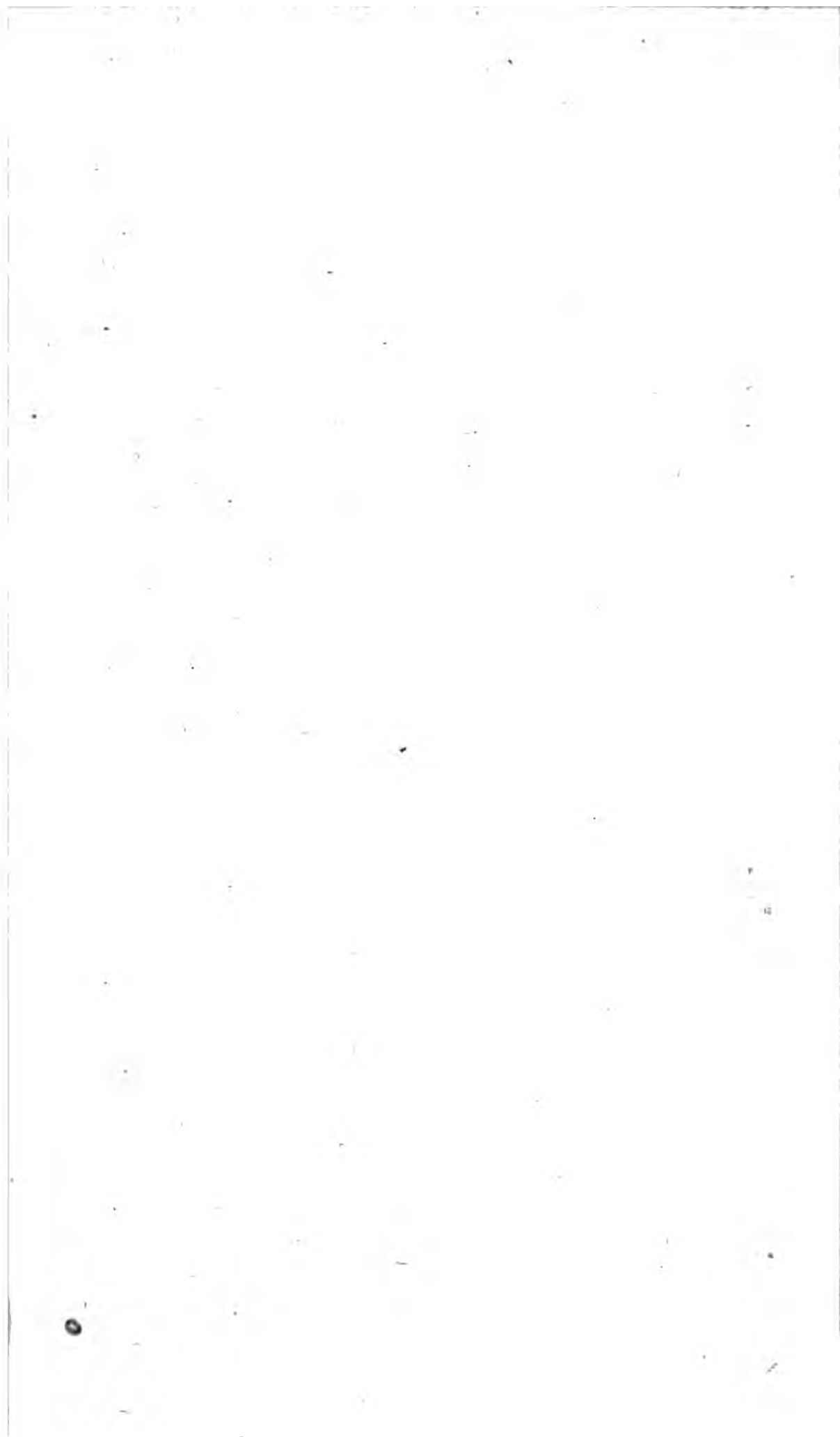
COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au théâtre par messieurs Regnard & du F***, & représentée pour la première fois par les comédiens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le 26 de Décembre 1695.

A C T E U R S.

- LE DOCTEUR tuteur d'Angelique.
ANGELIQUE nièce du Docteur : puis en femme d'un hydropique.
OCTAVE amant d'Angelique : puis en marquis & en sauvage.
PIERROT valet du Docteur ; puis en fantassin valet de Nigaudinet.
COLOMBINE limonadiere , puis en petite fille , en Lucrece , & en serain de Canarie.
ARLEQUIN intrigant , puis en maitre de la bouche de la verité , filou , Tarquin , maitre du quadran du Zodiaque, & empereur du Cap-verd.
MEZZETIN en garçon patissier , bouche de la verité , Nigaudinet, écuyer de Tarquin , temps , petit-maitre , & Espagnol.
SCARAMOUCHE en hydropique , marchand , filou , officier , & dormeur.
LEANDRE en chevalier & en armenien.
Plusieurs marchands & marchandes de la foire.

*La Scene est à Paris dans l'enclos de la foire
S. Germain.*







LA FOIRE S^T. GERMAIN.



ACTE I.

SCENE I.

Le théâtre représente la foire S. Germain.

*MEZETIN en garçon pâtissier, ARLE-
QUIN, LES MARCHANDS de la foire
sur leurs boutiques.*

LES MARCHANDS *crient.*



Des robes de chambre de Mar-
seille. Venez voir ici de très-bel-
les chemises de toile de Hollande.
Des robes de chambre à la mode. Des
bonnets à la siamoise. Du fromage de Mi-
lan, messieurs, venez voir chez nous : tou-

tes sortes de vin d'Italie , de la verdée , du grec , de la malvoisie.

MEZZETIN *tenant sur sa tête un cleyon plein de ratons.*

Des ratons tout chauds , messieurs des ratons , à deux liards. Que ces marchands font de bruit ! je m'en vais me divertir en les contrefaisant tous dans une chanson. *Il chante & change de voix à chaque différent cri.*

Oranges de la Chine , oranges ,
Des rubans , des fontanges.
Fayance à bon marché.
Thé , chocolat , café.
Vous faut-il rien du nôtre ?
L'on va commencer , venez tôt.
Des peignes , des couteaux ,
Des étuis , des ciseaux :
Ne prenez rien à d'autres ,
J'ai tout ce qu'il vous faut.

ARLEQUIN.

O desir infatiable de l'homme ! J'entens crier à la foire tout ce qu'il y a de beau & de bon dans Paris : je voudrois bien acheter tout ce que j'entens crier , & je n'ai qu'une petite pièce pour ma foire.

MEZZETIN.

Les ratons tout chauds , à deux liards , à deux liards.

ARLEQUIN.

Commençons par le plus nécessaire. Le plus nécessaire à la vie , c'est le manger : hola hé , les ratons ?

UNE LINGERE *dans sa boutique.*
Chemises de Hollande.

MEZZETIN *dans le fond du théâtre.*
A deux liards.

ARLEQUIN.

Des chemises de Hollande à deux liards !
Je n'ai point de chemises , voila mon affaire. Hola hé , chemises de Hollande ? *La marchande lui met une chemise.*

UN MARCHAND *dans sa boutique.*

Des indiennes à la mode , de très-belles robes de chambre.

MEZZETIN *toujours derriere.*

A deux liards , à deux liards.

ARLEQUIN.

Des robes de chambre à deux liards ! Il faut qu'il les ait volées. L'homme aux robes de chambre ? *Le marchand vient & lui met une robe de chambre.*

UNE MARCHANDE.

Des couvertures de Marseille , voyez ici.

MEZZETIN.

A deux liards.

ARLEQUIN.

Encore ? Mais il faut qu'on ait taxé toutes les nippes de la foire à deux liards à cause de la disette d'argent. Parlez donc hé , couvertures de Marseille ? *On lui ap-
perte une couverture de Marseille qu'il met sur son bras.*

UN MARCHAND.

Des olives de Veronne , du fromage de Milan , messieurs.

MEZZETIN.

A deux liards , à deux liards.

ARLEQUIN *d'un ton gai.*

Le fromage de Milan à deux liards ! *O che fortuna ! L'homme au fromage ? Il prend une forme de fromage de Milan.*

MEZZETIN *passant devant Arlequin.*

Ratons tout chauds , tout fumans , tout sortans du four , à deux liards , à deux liards.

ARLEQUIN.

Hé l'homme aux ratons ? voyons ta marchandise.

MEZZETIN.

Tenez , monsieur , les voila tout chauds.

ARLEQUIN.

Donnes-tu le treizième ?

MEZZETIN.

Oui , monsieur.

ARLEQUIN *prenant un raton.*

Hé bien , je le prends , demain j'en acheterai une douzaine. *Il veut le manger.*

MEZZETIN *lui reprenant son raton.*

Doucement , s'il vous plaît. Il faut payer avant que de manger.

ARLEQUIN.

Attends. Voyons si j'ai de quoi payer tout cela. *Il calcule.* Deux liards de chemises ,

ses, deux liards de robes de chambres, deux liards de couvertures de Marseille, deux liards de fromage. Voilà qui fait deux sols. Il me faudra avec cela pour deux liards de filles; cela fera six blancs. La malepeste que l'argent va vite! N'importe j'avois besoin de cette petite réparation.

Vers Mezzetin. Tiens, mon ami, voilà une petite pièce que je te donne, & voilà trois ratons que je prends: du surplus payes ces marchands. Serviteur. *Il s'en va, les marchands courent après.*

S C E N E I I.

COLOMBINE, ANGELIQUE.

COLOMBINE.

HE' bon jour, mademoiselle! Quel bon vent vous amène à la foire? Et que je suis heureuse de vous rencontrer!

ANGELIQUE.

Ah, Colombine, te voilà! que fais-tu dans ce pays-ci?

COLOMBINE.

Ma foi, madame, il faut qu'une fille pour vivre honnêtement sache plus d'un métier. Je fais prêter de l'argent à des enfans de famille qui n'en ont point, je le fais dépenser à ceux qui en ont, je raccommo-

de des ménages disloqués , j'en brouille d'autres , & quantité de petits négoces de cette nature-là. Et vous , mademoiselle , que faites-vous presentement ?

ANGELIQUE.

Toujours la même chose , Colombine. J'aime.

COLOMBINE.

Tant pis ! L'amour est un métier bien ingrat pour les honnêtes filles , qui font scrupule d'en tirer toute la quintessence.

ANGELIQUE.

Tu vois , Colombine , une fille bien embarrassée , & qui a déjà pensé se perdre à la foire.

COLOMBINE.

Cela est fort honnête de se perdre toute seule dans un lieu public !

ANGELIQUE.

Une fille vertueuse se retrouve toujours.

COLOMBINE.

La fille vertueuse se retrouve ; mais quelquefois la vertu ne se retrouve plus avec elle.

ANGELIQUE.

Tu connois ma sagesse , Colombine.

COLOMBINE.

Je la connoissois autrefois : mais les choses changent , & on ne voit guères de cette marchandise-là à la foire , quoiqu'on ne laisse pas d'y en vendre.

ANGÉLIQUE.

Je cherche un azile contre les mauvais traitemens de mon tuteur. Tu connois ses caprices.

COLOMBINE.

Nous avons assez demeuré ensemble , pour nous connoître réciproquement.

ANGÉLIQUE.

Tu ne fais pas qu'il est devenu amoureux de moi ?

COLOMBINE.

C'est donc depuis que je n'y suis plus. Le petit inconstant !

ANGÉLIQUE.

Il me veut épouser.

COLOMBINE.

Un tuteur épouser une pupile , c'est une maniere abrégée de rendre ses comptes. Mais à ces comptes-là , quand le tuteur est vieux , la pupile trouve de grandes erreurs de calcul.

ANGÉLIQUE.

Il y a encore un nigaud de Normand de Pont-l'évêque , qui se nomme Nigaudinet, qui est venu à Paris exprès pour se marier , & qui a du goût pour moi.

COLOMBINE.

Vous voila bien lotie entre un Docteur & un Bas-normand.

ANGÉLIQUE.

Je ne veux ni de l'un ni de l'autre , & je

Oij

suis sortie de la maison de mon tuteur dans le dessein de n'y point rentrer que je n'aye épousé Octave.

COLOMBINE.

Pour l'amant du Pont-l'évêque nous lui jouerons quelques tours pour vous en débarrasser. A l'égard du Docteur, quelque appetit qu'il ait pour vous, je fais bien un moyen sûre pour l'en dégoûter. Le vieux penard ne vous épouse que parce qu'il croit qu'il n'y a que vous de fille sage au monde. Laissez-moi faire; avant qu'il soit une heure, je veux que vous passiez dans son esprit pour la fille de la foire la plus équivoque.

ANGELIQUE.

Il est si prévenu en ma faveur, & il me croit si sage, qu'il sera difficile de lui faire croire le contraire.

COLOMBINE.

Bon, bon: je fais bien pis, je fais tous les jours passer pour sages des filles qui ne l'ont jamais été.



S C E N E I I I.

OCTAVE, COLOMBINE, ANGELIQUE, UN PORTEUR yvre.

OCTAVE au porteur.

VAs, mon ami, laissez-moi en repos, tu n'es pas en état de me porter.

LE PORTEUR.

Mais, monsieur, un porteur... il faut qu'il porte, nous savons la règle.

OCTAVE à Angelique.

Ah, madame, il y a une heure que je vous cherche; mais puisque j'ai le plaisir de vous voir, je suis trop bien payé de mes peines.

LE PORTEUR *croyant qu'Octave parle à lui.*

Payé de mes peines? Hé, palfambleu, je n'ai encore rien reçu.

ANGÉLIQUE.

Vous voyez, Octave, ce que je fais pour vous. Voilà Colombine qui nous secondera, pour rompre les mariages dont nous sommes menacés.

OCTAVE.

Ah, ma chère Colombine, que je te serai obligé! dispose de ma bourse, ne m'épargnes point: combien te faut-il?

O iij

COLOMBINE.

Ah! monsieur....

LE PORTEUR à *Octave.*

Je vous assure , monsieur , que vous ne sauriez moins donner qu'un écu pour le principal , & quatre francs pour boire.

OCTAVE à *Angelique.*

Vous me permettez donc , charmante Angelique , d'être toujours dans les mêmes sentimens , & de ne jamais changer ?

LE PORTEUR.

Changer , changer ? Oh , monsieur si vous voulez changer , je trouverai de la monnoye : mais ces officiers n'ont jamais de monnoye. J'en fai bien la raison.

COLOMBINE.

Ah , mademoiselle ! voila votre tuteur , entrons dans ma loge , & nous verrons ensemble ce qu'il faudra faire. *Ils s'en vont , & le porteur reste.*



S C E N E I V.

PIERROT avec des affiches & une échelle.

LE DOCTEUR, LE PORTEUR.

PIERROT.

JE vous dis, monsieur, que vous me laissez gouverner cela, je vous retrouverai Angelique.

LE PORTEUR au Docteur, croyant que c'est Octave.

Allons, monsieur, dépêchons, je n'ai pas le temps d'attendre. J'ai chaud, & je pourrois m'enrhumer.

LE DOCTEUR.

Que veux-tu donc mon ami ?

LE PORTEUR le regarde.

Ah, j'étois bien nigaud ! Je croyois parler à un officier, & ce n'est qu'un bourgeois ; je vais prendre mon ton pour les bourgeois. *D'un ton ferme & résolu.* Allons, de l'argent ?

LE DOCTEUR.

De l'argent ? Pourquoi donc de l'argent ?

LE PORTEUR.

Parbleu, la question est drôle ! Pour vous avoir porté en chaise.

PIERROT.

Monsieur le Docteur ne monte jamais en chaise.

LE PORTEUR.

Oh morgué , point tant de raison. Avec ma houffine je vous redresserai.

PIERROT.

Comment , coquin , lever la main sur monsieur le Docteur.

LE PORTEUR.

Ah , morgué , il n'y a docteur qui tienne , il me faut de l'argent. *Il les veut battre avec son baton. Le Docteur & Pierrot le chassent.*

PIERROT *après avoir chassé le porteur.*

Pour venir donc à la conclusion , je vous dis encore une fois , monsieur , que je vous ferai retrouver Angelique , fut-elle dans les indes , dans le ponotapa.

LE DOCTEUR.

Quelle cruauté , de perdre une pauvre enfant qui m'aime si tendrement !

PIERROT.

Quel âge avoit-elle ce matin , quand vous l'avez perdue ?

LE DOCTEUR.

Vingt-deux ans.

PIERROT.

C'est votre faute.

LE DOCTEUR.

Comment ?

PIERROT.

C'est votre faute , vous dis-je. Il faut tenir les filles presentement par la lisiere jusqu'à trente ans ; encore a-t-on bien de la

peine à les empêcher de faire quelque faux pas.

LE DOCTEUR.

Ah , Pierrot ! Perdre une fille avec laquelle j'allois me marier ; cela est bien dur !

PIERROT.

Je vous dis que vous ne vous mettiez pas en peine. Je vous la ferai peut-être retrouver au double.

LE DOCTEUR.

Que veux-tu dire au double ?

PIERROT.

Oui , monsieur , & peut-être au triple. J'avois une fois une doguine que je perdis , six semaines après je la retrouvai avec trois petits doguins dans le ventre.

LE DOCTEUR.

Les trois doguins sont de trop , je me contente bien de retrouver Angelique comme je l'ai perdue.

PIERROT.

C'est pour vous dire comme j'ai la main heureuse pour les retrouvailles. Tenez , monsieur , voila quatre mille affiches toutes prêtes.

LE DOCTEUR.

Mets-en de tous les côtés , au moins.

PIERROT.

Laissez-moi faire, je l'afficherai où il faut, aux caffés , aux cabarets , dans les chambres garnies , enfin dans tous les lieux où

on trouve les filles perdues. Voulez-vous que je vous lise l'affiche ? C'est un petit ouvrage d'esprit que j'ai fait entre la poire & le fromage. *Il lit.*

AFFICHE.
FILLE PERDUE.

TRENTE PISTOLES A GAGNER.

Il a été perdu entre chien & loup , entre Boulogne & Vincennes , une fille entre deux âges , qui étoit entre deux tailles , les cheveux entre brun & blond , l'œil entre doux & hargard. Quiconque la trouvera , la mette entre deux portes , & avertisse monsieur le Docteur , qui demeure entre un maréchal & un medecin. Fait à Paris entre deux treteaux , par Pierrot entre deux vins.

LE DOCTEUR.

Voilà bien de l'entre-deux !

PIERROT.

Monsieur , tandis que je serai en train d'afficher , ne voulez-vous point que j'affiche aussi votre esprit , je ferai d'une pierre deux coups.

LE DOCTEUR.

Que veux-tu dire , afficher mon esprit ?

PIERROT.

Vraiment oui , monsieur , il faut que vous l'ayez perdu , à votre âge de vouloir épouser une jeune fille , qui s'échappe comme une anguille.

LE DOCTEUR *lui donnant un soufflet.*

Tiens , voila ce que j'ai perdu , & que tu as retrouvé.

PIERROT.

Je ne veux point du bien d'autrui , puisque je l'ai trouvé , je vous le rends. *Il lui veut donner un soufflet , le manque & s'en va.*

S C E N E V.

COLOMBINE , LE DOCTEUR.

COLOMBINE.

AH , monsieur le Docteur , vous voila ! j'ai bien du plaisir de vous revoir en ce pays.

LE DOCTEUR.

Tu vois un homme au desespoir , & sur le point de me marier avec Angelique.

COLOMBINE.

C'est un point fatal ; je fai mille fripons d'amans qui n'attendent que ce moment là pour se faire payer de leurs services passés.

LE DOCTEUR.

Que me dis-tu là , Colombine ? Je voudrois avoir des marques de son infidelité pour me guerir de l'amour que j'ai pour l'ingrate.

COLOMBINE.

Allez m'attendre au premier détour , & dans un moment je suis à vous.

LE DOCTEUR *en s'en allant.*

Ah ! la traitresse , la traitresse !

COLOMBINE *seule.*

Le bon - homme avale assez bien la pilule , je veux conduire Angelique dans tous les lieux de la foire , les plus suspects ; j'ai concerté ce stratagème avec les parties intéressées. Mais qui est cet homme-là ?

S C E N E V I.

ARLEQUIN , COLOMBINE.

ARLEQUIN.

A Deux liards , à deux liards. Voyez le peu de bonne foi qu'il y a dans le commerce ! On vouloit r'avoir les nippes qu'on m'avoit vendues deux liards. Quelque sot ! *Appercevant Colombine.* N'est - ce point là de la marchandise à deux liards ? *Il passe devant elle , & l'examine.* Voila apparemment quelque avanturiere foraine. Mademoiselle , ne seriez-vous point par hazard de ces chauve-souris apprivoisées qui gracieusent le bourgeois , & lui proposent la collation ?

C O L O M B I N E.

En verité , monsieur , vous me faites plus d'honneur que je ne merite. Et vous , ne seriez-vous point par aventure de ces chevaliers desherités par la fortune, qui retrouvent leur patrimoine dans la bourse des passans ?

A R L E Q U I N.

Ah ! pour cela, mademoiselle , vous mettez ma pudeur hors des gons , je suis un gentilhomme qui ai depuis peu quitté le service pour prendre de l'emploi à la foire.

C O L O M B I N E.

Sans trop de curiosité , peut-on vous demander si vous avez été long-tems dans le service ?

A R L E Q U I N.

Dix ans.

C O L O M B I N E.

En Flandre ou en Allemagne ?

A R L E Q U I N.

A Paris : j'y ai été trois ans cuirassier du Guet , après avoir servi volontaire dans le regiment de l'arc-en-ciel.

C O L O M B I N E.

Je n'ai jamais oui parler de ce regiment-là.

A R L E Q U I N.

C'est pourtant un des gros regimens du royaume ; les soldats y sont tantôt fantassins , & tantôt carossiers , & sont habillés

de verd , de rouge , de jaune , suivant la fantaisie des capitaines.

COLOMBINE.

Je commence presentement à avoir quelque teinture de votre regiment.

ARLEQUIN.

Comment diable ! c'est la milice la plus necessaire à l'état , & c'est le regiment où l'on fait plus vite son chemin ; c'est de là qu'on tire des officiers pour remplir les postes les plus lucratifs , & je connois vingt commis en chef qui n'ont jamais fait leurs exercices que dans ce corps-là.

COLOMBINE.

Je suis ravie , monsieur , de trouver en vous un gentilhomme qui ait étudié dans une academie si florissante. Apparemment vous savez faire l'exercice du flambeau ?

ARLEQUIN.

J'ai eu l'honneur d'éclairer , chemin faisant , une femme de robbe , une femme gardenotte , la concierge d'un abbé.

COLOMBINE.

La concierge d'un abbé ! Voila une plaisante condition. Et quel étoit l'emploi de cette concierge-là ?

ARLEQUIN.

Elle avoit soin des meubles de monsieur , elle lui faisoit de la gelée , bassinoit son lit , & le frisoit tous les soirs.

COLOMBINE.

Il n'y a pas grand ouvrage à friser des cheveux courts comme ceux-là.

ARLEQUIN.

Plus que vous ne pensez. J'aimerois mieux coeffer dix femmes en boucles , que de mettre une tête d'abbé en marons.

COLOMBINE.

Vous avez raison , il y a plus à faire auprès de ces messieurs-là , qu'auprès des femmes.

ARLEQUIN.

Je me suis pourtant assez bien trouvé des femmes , & dans le fond ce sont de bonnes personnes : on en dit la rage , mais pour moi je ne les trouve pas si dévergondées que les hommes.

COLOMBINE.

Affurément , on peut dire pour les excuser , qu'elles sont plus exposées au peril. Pour peu qu'une femme ait d'enjouement , un soupirant lui donne vivement la chasse ; elle évite un temps l'écueil dangereux des presens , elle résiste à la tempête : mais à la fin il vient une bourasque de pleurs & de soupirs , un amant fait force de voile , il double le cap de bonne esperance ; une femme veut se sauver , elle donne contre un rocher , voila la barque renversée , & dans cette extrémité-là , l'honneur a bien de la peine à se sauver à la nage.

ARLEQUIN.

L'honneur d'à-present est pourtant bien mince & bien leger , il devroit aller sur l'eau comme du liege.

COLOMBINE

Cette femme de robbe , par exemple , que vous avez éclairée ; son honneur favoit-il nager ?

ARLEQUIN.

Il faisoit quelquefois le plongeon ; mais d'ailleurs c'étoit une brave femme , elle faisoit l'extrait de tous les procès dont monsieur étoit rapporteur. Elle n'avoit jamais étudié , & si elle favoit plus de latin que son mari.

COLOMBINE.

Et cette femme gardenotte , n'a t-elle jamais fait de fausseté dans son ministère ?

ARLEQUIN.

Ah ! il ne faut jamais dire de mal des gens dont on a mangé le pain , mais si on avoit gardé minutte dans l'étude de tout ce qui se faisoit dans la chambre , il auroit fallu plus de vingt clerks pour en délivrer des expéditions ; & pour dire la verité , je crois qu'il se passoit moins d'actes par-devant monsieur , que par-devant madame.

COLOMBINE.

C'est-à-dire qu'il y avoit toujours quelqu'un dans le logis qui signoit en second.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Justement.

COLOMBINE.

Pour moi , dans toutes les conditions que j'ai faites , tout ce que je voyois m'échauffoit si fort la bile , que je me suis faite limonadiere , pour me rafraîchir la conscience.

ARLEQUIN.

C'est-à-dire que vous avez presentement la conscience à la glace. Pour moi , pour le repos de la mienne , j'attrape ici l'argent du badaut ; c'est moi qui suis le maître de la bouche de la verité , des trois theatres , du cadran du zodiaque , du ferrail de l'empereur du Cap-verd , & autres sottises lucratives de cette nature-là.

COLOMBINE.

Quoi c'est toi qui....

ARLEQUIN.

Oui , moi-même.

COLOMBINE.

Voila cinquante pistoles qui te sautent au collet , si tu veux être de concert avec nous pour tromper un vieux docteur ; lui faire voir sa maîtresse dans toutes tes boutiques & renvoyer un provincial à Pont-levé-que. •

ARLEQUIN.

Vous vous mocquez de moi , je ne suis point interessé , l'argent ne ma jamais do-

miné, mais je n'ai jamais rien refusé pour cinquante pistoles.

COLOMBINE.

Je vais renvoyer le docteur à ta bouche de la vérité, & je te dirai après ce qu'il faudra faire.

ARLEQUIN

Vas vite, & moi de mon côté je vais faire ouvrir mon magasin. Hola hé, qu'on ouvre.

SCENE VII.

On ouvre, & le théâtre représente la bouche de la vérité. Ce sont trois bustes posés sur trois tables différentes, au milieu du théâtre, & dans le fond quantité de thermes qui accompagnent la décoration.

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, COLOMBINE en jeune fille. SCARAMOUCHE en asmatique. ANGELIQUE avec une guitare, arrivant successivement pour consulter la bouche de la vérité.

ARLEQUIN.

VOici le rendez-vous de tous les curieux,
C'est ici qu'on voit tout, pourvu qu'on ait des yeux,

Ici l'on entend tout, quand on a des oreilles,
Et de l'argent s'entend, ô têtes sans pareilles!

Vous , effort de mon art , miracle de ma main ,
Vous ne cesserez point d'être mon gagne-pain ,
Tant que la ville
En badauts sera fertile.

Vous êtes , il est vrai , de bois & de carton ,
Vuide de sens commun , sans esprit , sans raison.
Cependant vous allez prononcer des oracles ,
Mais on voit tous les jours de semblables miracles :

Que de cervelles à ressort
Voyons-nous dans les plus grands corps
Former de graves assemblées ,
Décider de nos destinées !
En un mot , combien voyons-nous
De ces têtes tant consultées ,
Qui n'ont pas plus d'esprit que vous.

UNE CHANTEUSE *qui fait une des têtes , chante.*

Venez à nous ;
Accoutez tous ,
Rien n'est si doux ,
Que d'apprendre sa destinée :
Mais dans l'hymenée ,
L'ignorance est d'un grand secours ,
Epoux , ignorez toujours.

LE DOCTEUR *entre & dit.*

Une nommée Colombine m'a dit, monsieur que j'aurois ici des nouvelles d'une fille égarée , que j'ai fait afficher.

ARLEQUIN *regardant le Docteur de la tête aux pieds.*

Voilà le Docteur dont on m'a parlé : il faut le turlupiner. De quoi vous embarrassez-vous de chercher une fille , & qu'en ferez-vous quand vous l'aurez retrouvée ?

LE DOCTEUR.

Ce que j'en ferai ? je l'épouserai.

ARLEQUIN *riant & regardant le Docteur sous le nez.*

Vous l'épouser ? Et de quelle profession êtes-vous , monsieur l'épouseur ?

LE DOCTEUR.

Je suis docteur , monsieur , à votre service.

ARLEQUIN.

Bene , voila une qualité d'une bonne ressource pour une femme. Et quel âge ?

LE DOCTEUR.

Je cours ma soixante-dixième.

ARLEQUIN.

Optime , c'est une année bien glissante , & vous courez risque de vous y casser le cou. Et la fille est-elle âgée ?

LE DOCTEUR.

Vingt ans , ou environ.

ARLEQUIN.

Ah , que c'est bien fait ! quand on n'a plus de dents , on ne sauroit prendre la viande trop tendre.

LE DOCTEUR.

Je voudrois bien savoir , monsieur , par le moyen de votre bouche de la verité , quel sera mon sort dans le mariage ?

ARLEQUIN.

C'est-à-dire que vous voudriez bien savoir si votre future ne vous enregistrera point dans le grand catalogue où Vulcain est à la tête.

LE DOCTEUR.

Vous l'avez dit , & j'aurois une petite démangeaison d'apprendre ma destinée sur ce chapitre-là.

ARLEQUIN.

C'est agir prudemment. Il vaut mieux s'en éclaircir avant le mariage , que de vouloir en être instruit quand on est marié ; il faut aller à la bouche de la vérité , & vous essayer le bonnet.

LE DOCTEUR.

Comment : qu'est-ce que cela veut dire ?

ARLEQUIN *prend le bonnet qui est sur la tête de la bouche de la vérité.*

Voilà un bonnet qui ne s'est jamais trompé en sa vie : & s'il change de figure sur votre tête , c'est que vous serez coiffé à la moderne.

LE DOCTEUR.

Oh , mettez , mettez , je ne crains rien.

ARLEQUIN *lui met le bonnet sur la tête , aussi-tôt le bonnet se change en croissant , & la bouche de la vérité chante :*

Consoles-toi d'avoir sur ton turban,
Les armes qu'on revere en l'empire Ottoman,

On les porte par tout le monde ,

Et j'en vois ,

Qui malgré leur perruque blonde ,

Ne sont pas mieux coiffés que toi.

Le Docteur prend un petit miroir qui est sur la table de la bouche de la vérité , & se mire , puis jette le bonnet de dépit , & s'en va.

COLOMBINE *en jeune fille.*

Il y a long-temps , monsieur , que la curiosité m'auroit amené ici , si la crainte ne m'avoit retenue.

ARLEQUIN.

La curiosité meneroit les filles bien loin , si la crainte ne les retenoit : mais c'est une bride qui n'est pas toujours la plus forte.

COLOMBINE.

Je ne crois pas qu'il y ait une fille plus craintive que moi , je n'oserois demeurer seule , & la nuit j'ai si peur des esprits , qu'il faut que j'aïlle coucher avec ma mere pour me rassurer.

ARLEQUIN.

Si vous aviez fait une fois connoissance avec de certains esprits palpables , vous auriez dans la suite moins peur d'eux que de votre mere , puisque vous êtes si timide. Il faut donc que je devine le sujet qui vous conduit ici. Voulez-vous savoir si votre beauté durera long-temps ?

COLOMBINE.

Mais , monsieur , je crois qu'elle durera autant que ma jeunesse.

ARLEQUIN.

Les femmes d'aujourd'hui poussent la jeunesse bien loin , & j'en vois tous les jours qui , selon leur calcul , sont encore plus jeunes que leurs filles.

COLOMBINE.

Il est vrai, & j'ai une vieille tante qui veut à toute force passer pour ma sœur, & qui dernièrement cassa de dépit son miroir, en disant que la glace en étoit ridée, & qu'on n'en faisoit plus de si belles qu'au temps passé.

ARLEQUIN.

Laissez-moi faire, je suis après à établir une manufacture de glaces exprès pour les vieilles.

COLOMBINE.

Je trouve cela si ridicule, que je renoncerais à la jeunesse dès que j'aurai vingt ans.

ARLEQUIN.

Oui, vous compterez de bonne foi jusqu'à dix-huit : mais vous ferez terriblement long-temps sur la dix-neuvième. Ce n'est donc pas le soin de votre jeunesse ni de votre beauté qui vous amene ici ?

COLOMBINE.

Non, monsieur.

ARLEQUIN.

Cela m'étonne, car c'est d'ordinaire le seul soin qui occupe les femmes. Vous voulez peut-être savoir si vous aurez des amans ?

COLOMBINE.

Des amans ; qu'est-ce que des amans ?

ARLEQUIN.

Mais un amant, c'est une espece d'animal foumis qui s'infinue auprès des filles en

chien couchant, les mord en matin, & s'enfuit en lévrier.

COLOMBINE.

Si c'est cela que vous appelez des amans, j'en ai bien de cette espece-là : j'ai entr'autres un grand cousin qui me suit toujours, qui me baise les mains quand il les peut attraper, & qui dit qu'il se tuera, si je ne l'aime.

ARLEQUIN.

Voila le chien couchant, cela : prenez garde qu'il ne devienne matin, car je suis bien trompé si ce cousin-là n'a envie de faire avec vous une alliance plus étroite.

COLOMBINE.

Je connois encore un jeune monsieur, qui va à l'armée, qui me fait toujours quelque petit present.

ARLEQUIN.

Voila le lévrier, prenez garde à vous.

COLOMBINE.

C'est lui qui m'a apporté de Flandre les cornettes & les engageantes que vous voyez.

ARLEQUIN.

Des cornettes & des engageantes ! quand une fille est prise par la tête & par les bras, elle a bien de la peine à se défendre, je vous en avertis.

COLOMBINE.

Je voudrois savoir de vous, si... mais... n'y a-t-il là personne ?

ARLEQUIN.

Non , non , parlez hardiment.

COLOMBINE.

Je voudrois favoir , si mais . . . je n'ose vous le dire.

ARLEQUIN.

Ah , que de si & de mais !

COLOMBINE.

Je voudrois donc favoir si je serai mariée cette année. ARLEQUIN.

Je ne puis pas vous dire cela bien positivement : mais je fai qu'il ne tiendra qu'à vous de vous faire passer un vernis de mariage. COLOMBINE.

Oh , si , monsieur ! le vernis me fait mal à la tête. ARLEQUIN.

Pour vous dire cela bien sûrement , il faudroit favoir auparavant si vous êtes fille.

COLOMBINE.

Si je suis fille ?

ARLEQUIN.

Mais fille , fille. Il y en a bien qui usurpent ce nom-là. De tous les titres c'est le plus aisé à falsifier : & telle porte une lozange en écusson , qui pourroit entourer ses armes de beaucoup de cordons de veuve. *A la prova.* Mettez votre main dans la bouche de la verité. Si vous êtes aussi fille que vous le dites , elle répondra à votre demande : mais si vous n'êtes que demi fille , elle vous mordra si fort , qu'elle ne vous lâchera peut-être pas de dix ans.

COLOMBINE.

Qu'est-ce que c'est, s'il vous plait, qu'une demi fille ?

ARLEQUIN.

Mais une demi fille , c'est une fille qui . . . dans l'occasion . . . Avez-vous jamais vu des castors ?

COLOMBINE.

Oui , monsieur.

ARLEQUIN.

Et bien , il y a des castors , & des demi-castors. Une demi fille c'est comme qui diroit un demi-castor : il y entre . . . un certain mélange qui fait . . . que . . . tout le monde vous dira cela. Mettez , mettez seulement votre main dans la bouche de la vérité.

COLOMBINE.

Oh , monsieur , je ne crains rien , y eût-il vingt bouches , j'y mettrai mon bras jusqu'au coude.

ARLEQUIN.

Allons , voyons. Qu'est-ce ? vous résistez ? c'est-à-dire qu'il y a du demi-castor.

COLOMBINE.

Ce n'est pas que j'aie peur : mais si votre bouche étoit une gourmande qui m'allât mordre sans sujet.

ARLEQUIN.

Ne craignez rien , c'est une bouche fort sobre , & qui ne mord que bien à propos.

*Colombine approche sa main , la bouche remue
comme si elle la vouloit mordre , & chante.*

Prends garde à mes dents ,
Crains ma colere :
J'ai mordu ta mere ,
A quinze ans ,
Car en ce temps ,
Une fille n'est gueres
Plus fille que sa mere.

COLOMBINE.

Je suis très-humble servante à la bouche
de la verité , mais j'ai trop peur de ces vilai-
nes dents-là. *Elle s'en va.*

ARLEQUIN.

C'est fort bien fait , prends garde à ses
dents.

Si mainte fille que je vois
Etoit mise à pareille épreuve ,
Il n'en seroit point de si neuve ,
Qui n'y pensât plus d'une fois.

SCARAMOUCHE *en asmatique avec un
manteau fourré sur ses epaules.*

Ouf , je me meurs ! Ouf , je suis mort !
Ouf , je veux parler !

ARLEQUIN.

Vous êtes mort , & vous voulez parler ?
Vous ne viendrez jamais à bout de cette
affaire-là.

SCARAMOUCHE.

Je voudrois consulter la tête de la verité :
j'ai un ha he hi ho . . . hu . . .
*Il se plaint comme un homme qui souffre beau-
coup.*

ARLEQUIN.

Je vous entens , a , e , i , o , u , c'est-à-dire que vous avez avalé l'alphabet , & que vous avez de la peine à en rendre les lettres.

SCARAMOUCHE.

Et non , monsieur , j'ai un af. . . . un âme qui m'étouffe.

ARLEQUIN.

Votre ame vous étouffe. Consolez-vous , dans peu vous en ferez delivré.

SCARAMOUCHE.

Et non , monsieur , c'est un asme.

ARLEQUIN.

Ah , je vous entends : vous êtes pouffif.

SCARAMOUCHE.

Je voudrois savoir si ma femme , qui n'a que dix-huit ans , & qui se porte bien , mourra devant moi ?

ARLEQUIN.

Si elle veut mourir devant vous , il faudra qu'elle se dépêche.

SCARAMOUCHE.

Mais mon mal vient de mélancolie , ma femme m'avoit promis de la joye.

ARLEQUIN.

Et de quelle espece de joye une femme peut-elle donner à un asmatique ?

SCARAMOUCHE.

Elle chante , elle danse , elle joue de la guittare ; mais par malheur , elle en joue si bien , qu'on ne peut l'entendre sans danser,

& je ne faurois danser fans étouffer. Ah, monsieur ! la voila qui me poursuit.

Angelique entre avec une guittare , chantant un air gai , & dansant.

ARLEQUIN *après avoir dansé avec elle.*

Je croi que c'est la femme d'Orphée, elle met tout en mouvement. Dites-moi, je vous prie, madame, avez-vous le diable au corps de vouloir faire danser un pauvre astmatique ?

ANGELIQUE.

J'ai mes raisons pour cela. Mon mari m'a donné par contrat de mariage, mille pistoles après sa mort. Depuis que nous sommes mariés, il m'a promis mille autres pistoles si je le guérissois de sa mélancolie astmatique. J'ai affaire d'argent, il faut aujourd'hui qu'il danse, ou qu'il crève. Alons, danse. *Elle fredonne.* La la la.

ARLEQUIN *à Scaramouche.*

Elle a raison. Pourquoi lui promettiez-vous mille pistoles ? Il faut que vous la dansiez.

ANGELIQUE *chante.*

Qu'un mari soit poulmonique,
Létargique, hydropique, astmatique,
Qu'il soit ce qu'il vous plaira,
Tire lire lira, liron fa, fa, fa,
Tire lire lira liron fa.

Malgré sa resistance ;
Si sa femme veut qu'il danse,

Il a beau faire, il dansera,
Tire lire lira liron, fa, fa, fa,
Tire lire lira liron fa.

A cet air tous les thermes s'animent, dansent, & s'en vont, toujours chantant, Tire, lire, &c.



A C T E I I.

S C E N E I.

COLOMBINE, LE DOCTEUR.

COLOMBINE.

IL me semble, monsieur, que vous devriez presentement être un peu moins ardent pour la noce.

LE DOCTEUR.

A te dire la verité, ce que j'ai vu ne m'échauffe gueres.

COLOMBINE.

Tout franc, vous n'êtes pas heureux dans vos consultations, & ce diable de bonnet a pris une vilaine figure sur votre tête.

LE DOCTEUR.

J'ai été aussi étonné, que si les cornes me fussent venues.

COLOMBINE.

Ça été presque la même chose.

LE DOCTEUR.

Quoi , le front d'un docteur seroit fujet à ces accidens-là ?

COLOMBINE.

J'en vois tous les jours d'aussi favans que vous qui ne l'évitent pas.

LE DOCTEUR.

C'est un bétail bien trompeur que les filles.

COLOMBINE.

J'en tombe d'accord ; mais aussi elles n'ont pas tout le tort. Voulez-vous qu'une fille aille s'enterrer toute vive avec un vieillard , qui est le bureau d'adresse de toutes les fluxions & des rumatismes qui se distribuent par la ville ?

LE DOCTEUR.

Je n'en suis pas encore là.

COLOMBINE

Non , mais vous y ferez bien-tôt : & c'est un bonheur qu'Angelique soit une égrillarde , pour vous empêcher de donner la dernière ceremonie à votre amour.

LE DOCTEUR.

Colombine , au moins . . . bouche cousue. Ne vas pas la décrier. Il y a un bas-normand qui me l'a demandée en mariage. Si l'envie d'Angelique me passe , j'en ferai un ami.

COLOMBINE.

Songez à vous faire voir Angelique

dans son naturel , & vous en ferez après ce que vous voudrez.

LE DOCTEUR.

Allons , je te suis.

COLOMBINE *à part.*

Voila un vrai ours à mener par le nez.

S C E N E I I.

LEANDRE en marquis , OCTAVE en chevalier , ARLEQUIN en dame du bel air , SCARAMOUCHE en marchand tenant une pièce d'étoffe , UN LAQUAIS. Ils sortent tous de la boutique d'un joueur.

LE MARQUIS.

N On , chevalier , vous ne payerez pas, c'est à moi à mettre la main à la bourse. LE CHEVALIER.

Je vous dis , marquis , que je payerai absolument , car je le veux.

ARLEQUIN.

Non , messieurs , s'il vous plait , vous ne payerez ni l'un ni l'autre , & je ne veux point que vous vous ruiniez à ma compagnie.

LE MARQUIS.

L'occasion de la foire autorise ce petit present.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Non , vous dis-je , je ne veux point de votre étoffe. Cascaret ? portez cela à mon tailleur , & dites-lui qu'il m'en fasse une innocente , & qu'il la garnisse jusqu'aux pieds de rubans couleur de feu rouge. *Vers les cavaliers.* Je ne prends jamais rien des hommes.

LE CHEVALIER.

Mais, madame , ce n'est qu'une bagatelle.

LE MARQUIS.

Vous ne sauriez , madame , refuser cette discretion-là de ma part , & je vous ai d'ailleurs tant d'obligations. . .

ARLEQUIN.

Oh , oh ! monsieur , vous vous mocquez.

LE CHEVALIER.

Il faudroit que je fusse le dernier des coquins , si dans les occasions je ne cherchois à donner à madame des marques de ma reconnoissance.

ARLEQUIN.

Monsieur le chevalier est genereux.

LE MARQUIS.

Si nous nous mettons sur les obligations , je crois que personne n'en doit avoir à madame de plus essentielles que moi ; c'est elle qui me nourrit , & depuis que je suis revenu de l'armée , je n'ai point d'autre auberge que sa maison.

ARLEQUIN.

L'auberge est mauvaise , monsieur le marquis ; mais l'hôtesse est bien votre petite servante.

LE CHEVALIER.

Je n'oublierai jamais le contract de rente que madame vient de vendre pour remonter ma compagnie , & la fournir de buffles & de cocardes.

ARLEQUIN.

Ah , si donc , chevalier !

LE MARQUIS.

Les presens pour moi ne sont pas ce qui me touche le plus. Madame m'a fait l'honneur de passer huit jours chez moi à ma maison de campagne , où assurément je n'ai pas eu lieu de me plaindre de ma mauvaise fortune.

ARLEQUIN.

Monsieur le marquis est toujours obligéant.

LE CHEVALIER.

Les faveurs de campagne sont des coups du hazard : mais un tête à tête. . . .

ARLEQUIN.

Taisez-vous donc , petit indiscret , je ne hais rien tant que les babillards.

LE MARQUIS.

Tu diras , chevalier , tout ce qu'il te plaira , mais je payerai assurément.

LE CHEVALIER.

Tu le prendras , marquis , comme tu le voudras , mais absolument je donnerai de l'argent.

LE MARCHAND.

Entre vous le débat , il n'importe qui paye , pourvu que je sois payé.

LE MARQUIS.

C'est fort bien dit.

LE CHEVALIER.

Tu as raison , mon ami.

LE MARQUIS *fouillant dans sa poche.*

Ut une marque certaine que je veux payer . . . chevalier , prêtez-moi dix louis.

LE CHEVALIER *fouillant aussi dans ses poches.*

Dix louis ? je te les prêteroï volontiers , si je les avois ; mais je veux être deshonoré si j'ai un sou.

LE MARQUIS.

Ni moi , ou le diable m'emporte.

ARLEQUIN.

Je le savois bien , moi , que vous ne payez riez ni l'un ni l'autre.

LE MARCHAND.

Ce n'étoit pas la peine de tant disputer à qui payeroit.

ARLEQUIN.

Il faut dire la verité , les gens de cour font les choses d'une maniere bien plus noble que les autres.

LE CHEVALIER *au marchand.*

Mon ami, que cela ne t'embarrasse point ; je vais chez moi chercher de l'argent , & dans un moment je suis ici.

LE MARQUIS.

Non parbleu , chevalier , tu ne payeras pas , ou j'aurai une affaire avec toi. Le banquier de notre regiment demeure à deux pas d'ici , & j'y cours. *Ils s'en vont.*

ARLEQUIN *faisant une grande reverence au marchand.*

Monsieur , je suis votre très-humble servante , je vous donne le bon jour.

LE MARCHAND *l'arrêtant.*

Doucement , s'il vous plaît , madame. Vous avez mon étoffe , & vous ne fortirez pas que vous ne m'ayez payé.

ARLEQUIN.

Quel incivil ! Mais je croi que ce brutal-là me veut faire violence ?

LE MARCHAND.

Non , madame ; mais je veux que vous me donniez de l'argent.

ARLEQUIN.

De l'argent ? Quelle grossiereté ! demander de l'argent à une femme de qualité ! Fy : Je n'ai pas un sou , ou la peste m'étouffe.

LE MARCHAND.

Laissez-moi donc des gages.

ARLEQUIN.

Des gages , des gages ? une femme com-

La foire S. Germain.

245

me moi laisser des gages ! Tenez , mon ami , voila mon colier. *Elle ôte son colier & le lui donne.*

LE MARCHAND.

Votre colier , madame , je n'en veux point , il n'est que de verre.

ARLEQUIN.

Il n'est que de verre ? Il est.... il est , comme les femmes de qualité les portent. Voyez un peu l'impertinent !

LE MARCHAND.

Point tant de raisonnement , madame , il faut me contenter.

ARLEQUIN donne son écharpe , son manchon , son manteau , sa juppe , & demeure en corset & jupon de marseille , & dit :

En verité , la galanterie d'aujourd'hui est bien gueuse. Hé, laquais, prenez ma queue. *Il s'en va.*



SCENE III.

COLOMBINE , MEZZETIN
en nigaudinet. PIERROT en fantassin.
Un filou qui tire l'épée de Nigaudinet , &
s'en va.

COLOMBINE.

C'est donc vous , monsieur , qui êtes
 monsieur Nigaudin de Pont-l'évêque ?

MEZZETIN.

Oui , ma mie.

COLOMBINE.

Et qui cherchez , mademoiselle Angeli-
 que à la foire ?

MEZZETIN.

Affurément.

COLOMBINE.

Si vous voulez venir dans ma loge , je
 vous la ferai voir.

MEZZETIN.

Dans votre loge ? *A part.* Voilà quelque
 libertine qui me veut mettre à mal. *Haut.*
 Je vous remercie , mademoiselle , je n'ai-
 me point à être seul avec les filles.

COLOMBINE.

Venez , monsieur Nigaudin. Quoique
 vous soyez beau , jeune & bien fait , je vous

assûre que je ne suis point du tout tentée de votre personne.

MEZZETIN.

Ah , que je ne suis pas si niais ! il ne faut rien pour débaucher un garçon.

COLOMBINE.

Oh , diantre soit le benest ! Puisque vous ne voulez pas venir , je vais dire à mademoiselle Angelique que vous êtes ici. Votre servante , monsieur de Pont-l'évêque. *Elle s'en va , & Mezzetin reste avec Pierrot.*

MEZZETIN.

On m'avoit bien dit de prendre garde à moi , quand je viendrois à Paris. Comme les femmes de ce pays-ci aiment les gens de notre province ! Mais elles n'ont qu'à venir , comme diable je les galvaudrai. Fantassin ?

PIERROT.

Mon maître ?

MEZZETIN.

Petit garçon , ne laissez approcher ni fille ni femme auprès de moi.

PIERROT.

S'il en vient quelqu'une , je lui dirai que vous êtes retenu , & que mademoiselle Angelique n'attend plus qu'après vous.

MEZZETIN *se fouillant.*

Je crois , dieu me pardonne , qu'ils m'ont pris mon épée , n'as-tu vu personne roder à l'entour de moi ?

PIERROT.

Oui dea , monsieur , j'ai vu un grand homme habillé de rouge qui a pris le couteau avec la gaine. J'attendois qu'il la remît , il n'est point revenu la remettre.

MEZZETIN.

Comment, petit fripon, d'où vient que tu ne m'as pas averti ?

PIERROT.

Il me faisoit signe de n'en rien dire , & il tiroit cela si drôlement , que j'étois ravi de le voir faire.

MEZZETIN.

Et je vous rabattrai cela sur vos appointemens.

PIERROT.

Je croyois que cela étoit de la foire , & je l'ai déjà vu faire à trois ou quatre personnes qui n'en ont rien dit.

MEZZETIN.

Le petit sot !

PIERROT.

Dame , monsieur , je ne suis pas obligé de savoir cela , & tout le monde ne peut pas avoir tant d'esprit que vous.

MEZZETIN.

Oh bien , va chercher cet homme dans la foire , & dis-lui qu'il me raporte mon épée , car j'en ai affaire. *Pierrot s'en va.*

S C E N E I V.

ARLEQUIN , MEZZETIN

ARLEQUIN à part.

Voilà notre nouveau débarqué , il faut que je l'accoste. *Haut.* Serviteur , monsieur.

MEZZETIN à part regardant derrière lui.

Voilà un homme qui a mauvaise façon. Fantassin ? *Il recule & tremble.*

ARLEQUIN.

Voilà ma foi le premier homme à qui j'ai fait peur.

MEZZETIN.

N'est - ce point vous , monsieur , qui avez pris mon épée ?

ARLEQUIN.

Comment donc , monsieur : Pour qui me prenez-vous ? Par la vertubleu , j'ai envie de vous couper les oreilles.

MEZZETIN.

Couper les oreilles ? Prenez garde à ce que vous ferez. Je me fais homme d'épée , une fois , & je viens à Paris pour acheter une charge dans l'armée. Ne savez - vous point quelque regiment de hazard à vendre ?

ARLEQUIN *à part.*

Voilà un homme bien tourné , pour acheter un regiment ! *Haut.* Qu'entendez-vous , s'il vous plaît , par un regiment de hazard ?

MEZZETIN.

Mais c'est un vieux regiment qui auroit déjà servi , & que je pourrois avoir à meilleur marché qu'un autre.

ARLEQUIN.

Il faudra voir à la friperie. Et , quel nom portera votre regiment ?

MEZZETIN.

Oh ! le mien.

ARLEQUIN.

Et comment vous appelez-vous ?

MEZZETIN.

Christophe Nigaudinet , à votre service.

ARLEQUIN.

Diable , voilà un nom bien martial ! Et si tous les nigaux de Paris prennent parti dans votre regiment , il sera bientôt complet.

MEZZETIN.

Oh ! je l'espere.

ARLEQUIN.

Quand vous voudrez faire vos recrues , vous n'aurez qu'à faire battre la caisse aux Thuilleries pendant l'été.

MEZZETIN.

Pourquoi donc battre la caisse aux Thuilleries ?

ARLEQUIN.

C'est que pendant la canicule , c'est là le rendez-vous de la plus fine valeur. Vous voyez d'un côté sur le déclin du jour , un petit maître d'été , se promener fierement sur le champ de bataille de la grande allée ; affronter le serain , & se couvrir d'une noble poussière. De l'autre , vous appercevez un grand oisif , insultant aux maronniers , passant en revue toutes les coquettes de la ville , & brûlant d'ardeur d'en venir aux mains avec quelque nymphe accostable qu'il aura détournée dans les bosquets.

MEZZETIN.

Voilà des soldats comme je les veux. Mais avant d'enrôler ce regiment-là , je ferois bien-aïse d'enrôler une fille en mariage.

ARLEQUIN.

Prenez garde qu'elle ne vous enrôle aussi à votre tour.

MEZZETIN.

Oh , oh ! Je ne crains rien , elle est sage. C'est une belle fille , oui. On la nomme Angelique ; on ma dit qu'elle étoit à la foire , & je voudrois bien la voir.

ARLEQUIN *à part.*

Je ne croi pas que ce bonheur-là t'arrive. *Haut.* Quoi , monsieur , celle que vous cherchez ici , & que vous devez épouser , s'appelle Angelique nièce du Docteur ?

M E Z Z E T I N.

Oui , monsieur. Est-ce que vous la connoissez ?

A R L E Q U I N.

Oh , monsieur , permettez que je vous embrasse. C'est la meilleure de mes amies. Elle m'a parlé de vous plus de cent fois : elle vous attend avec impatience. Elle est ici à quatre pas , je vais lui dire que vous la cherchez. Serviteur , monsieur Christophe Nigaudinet de Pont-l'évêque. *Arlequin en s'en allant fait signe à Scaramouche qui paroît au bout du théâtre , habillé en filou , & après lui avoir parlé à l'oreille , il sort.*

M E Z Z E T I N.

D'abord , je croyois que cet homme-là fût voleur : mais je commence à m'apercevoir que c'est un honnête homme. Mais que cherche celui-ci ?



S C E N E V.

SCARAMOUCHE, MEZZETIN.

SCARAMOUCHE *avec un manteau rouge,
& comptant de l'argent.*

Cinq & quatre font neuf, & vingt, font ving-neuf. Deux tabatieres qui en valent encore dix, font trente-neuf. Une montre de vingt-cinq; le tout fait à peu près soixante & quatre ou cinq pistoles: cela n'est pas mauvais à prendre.

MEZZETIN *qui a écouté tout cela.*

Qu'est-ce, monsieur? Pourroit-on savoir quel compte vous faites là?

SCARAMOUCHE.

Hé, ce n'est rien. Ce sont soixante & dix pistoles que j'ai gagné au jeu chez la Frenaye le curieux.

MEZZETIN.

Diable, soixante & dix pistoles! c'est un fort bon garçon.

SCARAMOUCHE.

Bon: si je voulois, j'en gagnerois dix mille: mais j'ai de la conscience, je me passe à peu,

MEZZETIN.

Comment donc, monsieur, vous avez

la conscience ? Est-ce qu'il y va de la conscience à jouer ?

SCARAMOUCHE.

Et oui , monsieur , quand on est sûr de gagner.

MEZZETIN.

Vous êtes donc sûr de toujours gagner ? Et comment cela ?

SCARAMOUCHE *regardant autour de lui.*

C'est que , je vous dirai en confidence , je suis un filou. Je joue aux dez , j'ai toujours des dez pipez sur moi , & je fais rafle de six quand je veux.

MEZZETIN.

Voilà un merveilleux talent : que vous êtes heureux ! vous faites rafle quand vous voulez ?

ARLEQUIN *entrant , un manteau rouge sur le nez.*

Je m'en vais renvoyer monsieur du Pont-l'évêque d'une étrange manière. *Vers Scaramouche.* Ah ! monse de la Trichardiere , foyez le bien trouvé. Il y a long-temps que je vous cherche : vous m'avez filouté mon argent au jeu , voilà cent pistoles que j'ai été prendre chez moi. Allons , ma revanche , ou il faut nous couper la gorge ensemble.

SCARAMOUCHE *mettant la main sur son épée.*

Parbleu , monse de la Filoutiere , vous le prenez d'un ton bien haut ! Par la mort . . .

MEZZETIN *se mettant entre deux.*

Hé, messieurs, point de bruit. *Vers Arlequin.* Comment, monsieur, il vous a donc gagné beaucoup d'argent aux dez ?

ARLEQUIN.

C'est un filou, monsieur, il ne m'a pas gagné, il m'a filouté, & je pretends qu'il me rende mon argent, ou qu'il rejoue encore avec moi.

MEZZETIN.

Et combien avez-vous à perdre ?

ARLEQUIN.

J'ai encore cent pistoles que voila. *Il montre une bourse.*

MEZZETIN.

Attendez, je m'en vais lui parler, & tâcher de vous faire donner satisfaction. *Vers Scaramouche,* Allons, monsieur, il a encore cent pistoles, il faut les lui gagner.

SCARAMOUCHE.

Je ne le ferai pas, monsieur, j'ai de la conscience. MEZZETIN.

Hé, morbleu, jouez pour moi, je n'ai point de conscience moi, je suis Normand.

SCARAMOUCHE.

Le voulez-vous ?

MEZZETIN.

Je vous en conjure, & sur tout les dez pipez, & toujours rafle.

SCARAMOUCHE.

Laissez moi faire. *Vers Arlequin.* Oh ça,

monse de la Filoutiere , puisque vous avez tant d'envie de jouer , faites donc apporter une table.

ARLEQUIN *vers la cantonade.*

Allons vite , qu'on apporte une table , un cornet & des dez.

MEZZETIN.

Allons vite , vite. *Vers Arlequin.* Sans moi , monsieur , il n'auroit jamais joué.

ARLEQUIN.

Je vous suis obligé monsieur , car j'étois résolu de lui faire tirer l'épée , & vous m'épargnez une affaire.

Un garçon de boutique apporte une table , un cornet & des dez. Scaramouche s'assied à l'un des bouts de la table , Arlequin à l'autre , & Mezzetin se tient au milieu de la table debout.

ARLEQUIN *prenant le cornet & remuant les dez.*

Allons , monsieur , maffez.

SCARAMOUCHE *prend la bourse de Nigaudinet , & en tire vingt louis.*

Masse à vingt louis d'or.

ARLEQUIN.

Tope : *Il jette les dez , puis dit : J'ai gagné.*

SCARAMOUCHE *en prend encore autant.*

Masse à la poste.

ARLEQUIN.

Tope. J'ai gagné.

MEZZETIN

MEZZETIN *à demi chagrin, bas à Scaramouche.*

Mais, monsieur, vous n'y fongez pas.

SCARAMOUCHE.

Laissez-moi faire, c'est pour la lui donner belle. *Vers Arlequin.* Masse au reste de la bourse.

ARLEQUIN.

Tope. J'ai gagné.

MEZZETIN *d'un ton pleureur, bas à Scaramouche.*

Monsieur, vos dez pipez ne pipent point, & voilà mon argent perdu. Où sont donc les rafles ?

SCARAMOUCHE.

Ne vous fâchez point : je vais prendre le dé, vous allez voir. N'avez-vous point d'autre argent ?

MEZZETIN *se fouillant.*

J'ai encore trois louis d'or, que voilà.

ARLEQUIN *se levant comme pour s'en aller.*

Serviteur, messieurs, puisque vous n'avez plus d'argent.

MEZZETIN *l'arrêtant.*

Doucement, monsieur, voilà encore trois louis.

ARLEQUIN.

Une belle gueuserie vraiment ! Mais tenez, je suis beau'joueur. Masse à ses trois louis !

SCARAMOUCHE.

Tope. Rafle de six. J'ai gagné.

Tome VI.

R

MEZZETIN *riant & sautant.*

Rafle de six ! Nous avons gagné , ah , ah , ah ! *Vers Scaramouche.* Les dez pipez , n'est-ce pas ? SCARAMOUCHE.

Oui , vous allez voir beau jeu.

MEZZETIN *vers Arlequin.*

Allons , monsieur , jouez gros jeu , s'il vous plaît , à cet'heure qu'il y a des pipés.

ARLEQUIN.

Masse à ses six louis.

SCARAMOUCHE.

Tope. J'ai gagné.

MEZZETIN *éclatant de rire.*

Rafle de six : & toujours rafle de six. *Il embrasse Scaramouche.* Le brave homme !

ARLEQUIN.

Masse à douze louis.

SCARAMOUCHE.

Tope.

ARLEQUIN.

J'ai gagné. Serviteur , messieurs.

MEZZETIN.

Attendez , monsieur , attendez. *Vers Scaramouche en pleurant.* Mais , monsieur , qu'est-ce-à-dire donc ? est-ce que vos dez pipés se moquent ? Ils ne raffent que les petits morceaux.

SCARAMOUCHE.

Il faut bien qu'il gagne quelquefois , pour l'amorcer seulement. Il n'en est pas encore dehors. Voyez , si vous avez encore quelque chose sur vous.

MEZZETIN.

Voilà une montre de douze louis , & un diamant de cinquante louis. *Vers Arlequin.* Allons, monsieur, à mon diamant, & à ma montre. Cela vaut bien soixante louis d'or.

ARLEQUIN.

Je ne joue jamais de nipes : mais à cause que c'est vous , je le veux bien. Masse à soixante pistoles.

SCARAMOUCHE.

Tope , à soixante pistoles.

ARLEQUIN.

J'ai gagné. *Il prend la montre & la bague , & s'en va.*

MEZZETIN *voulant l'arrêter & pleurant.*

Mais , monsieur , écoutez. J'ai . . .

ARLEQUIN.

Je n'écoute rien. Le jeu est libre , je ne veux plus jouer. Serviteur. *Il s'en va.*

MEZZETIN *vers Scaramouche , en pleurant de toute sa force.*

Vous m'avez ruiné , monsieur , avec vos dez pipés. Je n'ai plus ni argent , ni montre , ni bague ; comment voulez-vous donc que je fasse ? *Comme il voit que personne ne lui répond , il s'approche de plus près , & trouve que Scaramouche s'en est enfui , & n'a laissé que son manteau sur sa chaise. Mezzetin crie au voleur , puis prend le manteau , & dit : Ils m'ont volé mon argent , ma montre & ma bague , mais je ne leur rendrai pas leur man-*

teau. Le diable emporte la foire , les filoux ,
& la ville , je m'en vais en mon pays , de
ma vie je ne reviendrai à Paris.

ARLEQUIN *revient tout en riant , & dit
regardant de loin Mezzetin.*

Laissez-le passer , laissez-le passer ; c'est
monsieur Christophe Nigaudinet de Pont-
l'évêque qui s'en retourne. Ah , ah , ah ! quel
animal ! quel animal !

Pour un homme d'esprit , pour un adroit filou ,
Difons la verité , Paris est un perou :
Mais de tous les métiers qu'on exerce à la ville ,
Un intrigant d'amour est bien le plus utile.
Voici mon argument. Il est certains métiers ,
Perruquiers , fourbisseurs , armuriers , chapeliers ,
Qui seulement à l'homme offrent leur ministère ,
Les autres seulement à la femme ont à faire.
Mais dans ce beau métier , dans cet emploi si doux ,
Vous tirez des deux mains , vous êtes propre à tout.
S'il est vrai , comme on dit , que la moitié du monde
Pourchasse l'autre part en la machine ronde ,
Si tous ceux que l'on voit exercer cet emploi ,
Etoient , par un arrêt , habillés comme moi ,
On verroit dès demain dans ce pays fertile ,
Grand nombre d'arlequins embarasser la ville.

PIERROT.

Monsieur , l'heure se passe , les trois théâ-
tres sont pleins. Voulez-vous qu'on com-
mence ? ARLEQUIN.

Si la salle est pleine , commencez , je vais
me préparer pour jouer mon rôle.

*On ouvre , & le théâtre représente un bois
agréable. Le Docteur & plusieurs autres entrent
en foule , & se placent pour voir.*

LE DOCTEUR à *Pierrot.*

Qu'allons-nous voir , monsieur ?

PIERROT.

Vous allez voir d'abord un opera italien.
Après , vous verrez la parodie d'Acis & Galatée , & ensuite Lucrece tragedie. Mais faites silence , l'opera italien commence.

La simphonie joue une ritournelle , & une chanteuse s'avance & chante l'air italien qui suit.

Bellezze , voi siete tiranne de' cuori :

Col crine legate ,

Col guardo ferite :

Ma troppo spietate ,

Vibrate gli ardori :

Bellezze , voi siete tiranne de' cuori.

Après qu'elle a chanté elle s'en va. Le théâtre change , & on voit la mer avec des rochers.

ARLEQUIN en *Poliphême* , MEZZETIN en *Galatée* , SCARAMOUCHE en *Acis*.

GALATÉE seule.

Qu'une fille à Paris a peine à se defendre

De la poursuite des galans !

La plus fiere en ces lieux , en proie à mille amans ,

Perd sa coeffe & ses gans dès l'âge le plus tendre.

Mais quoiqu'ils soient perdus , veut-elle les revendre ,

Elle y trouve encore des marchands.

Qu'une fille à Paris a peine à se deffendre

De la poursuite des galans !

Poliphême arrivant avec une suite de chaudronniers qui tiennent des poeles dorés , des enclumes & des marteaux.

Quand veux tu donc , ma tigresse ,

Reciproquer mon amour ?

Les chaudronniers l'accompagnent en frappant sur leurs enclumes.

Je sens où le balt me blesse ,
Mon ame est percée à jour.

Les chaudronniers , &c.

Défais-roi de ta sagesse ,
Car c'est un harnois trop lourd.

Les chaudronniers , &c.

Je suis discret , ma princesse ,
Comme le bruit d'un tambour.

Les chaudronniers jouent un petit air , après quoi paroît

A C I S.

Princesse , me voila , mais je ne puis rien dire.

G A L A T E' E.

Allez , éloignez-vous , faut-il vous le redire ?

Elle s'en va , & se plonge dans la mer.

A C I S.

Vous me fuyez ? Par où l'ai-je donc mérité ?

P O L I P H E M E.

Traître , reçois le prix de ta témérité.

Il lui jette un rocher fait en forme de tonneau , qui en frappant Acis , le couvre entièrement , à la reserve de la tête qui lui sort au travers du bondon.

A C I S.

Déesse , ç'en est fait , je vous perds & j'expire.

P O L I P H E M E.

Il est mort l'insolent , cette tonne le cache.

Je suis content de l'avoir fait crever ,

Le drôle ici croyoit me l'enlever

Jusques dessous la moustache.

Il s'en va.

Le théâtre se change en un palais
magnifique.

LUCRECE à sa toilette , MEZZETIN
en écuyer de Tarquin , ARLEQUIN en Tarquin.

LUCRECE *seule.*

Quel bruit injurieux ose attaquer ma gloire ?
Quel horrible attentat , ô ciel ! le puis je croire ?
Quoi : Tarquin méprisant les dieux & leurs autels ,
Nourriroit dans son sein des desirs criminels ?
Dieux ! pourquoi m'accorder les traits d'un beau visage,
A moi qui ne veux point en faire aucun usage ?
A moi qui ne veux point d'un souris , d'un regard ,
Enchaîner chaque jour quelque amant à mon char ?
A moi qui ne suis point de ces femmes coquettes ,
Qui tirent intérêt de leurs faveurs secrettes :
Et mettant à profit les charmes de leurs yeux ,
Trafiquent un present qu'elles doivent aux dieux &
Mais pourquoi faire au ciel une injuste querelle ?
Des amours de Tarquin suis-je pas criminelle ?
C'est moi qui ce matin par des soins imprudens ,
Ai voulu me parer de ces ajustemens.
C'est moi qui par ces nœuds dont l'appareil m'offense ,
De mes cheveux épars ai dompté la licence.
Dangereux ornemens , pernicieux attraits ,
Cherchez une autre main , quittez-moi pour jamais.
Perisse un ornement à ma vertu contraire.

Elle veut se décoiffer.

Mais quel mortel ici porte un pas téméraire ?

M E Z Z E T I N.

Princesse , pardonnez si d'un pas indiscret
Je m'offre devant vous crotté comme un barbet.

Excusez si forcé du zele qui me presse . . .

Madame , par hazard seriez-vous point Lucrece ?

L U C R E C E.

Oui seigneur , je la suis.

M E Z Z E T I N.

L'empereur des Romains

Me dépêche vers vous , pour vous remettre es mains ,
Des signes assurés de l'amour qui le perce ,
Un poulet des plus grands , escorté d'un sesterce.
Un sesterce en françois fait mille écus , & plus.
Ma princesse , il est bon de peser là-dessus.

R iv.

L U C R E C E.

A moi, seigneur ?

M E Z Z E T I N.

A vous.

L U C R E C E.

O dieux !

M E Z Z E T I N.

Savez-vous lire ?

Lisez.

L U C R E C E.

D'étonnement je ne saurois rien dire.

M E Z Z E T I N.

Ne vous y trompez pas, il est signé TARQUIN,
Scellé de son grand sceau, & plus bas, MEZZETIN.L U C R E C E *lit.**Il n'est rien que l'amour ici ne vous soumette.**Vous remuez les cœurs par des ressorts secrets.**En argent bien comptant je compte la fleurette,**Et je ne prends point garde aux frais,**Car mon cœur navré de vos traits,**A pris feu comme une allumette.*

L U C R E C E.

Le stile en est pressant.

M E Z Z E T I N.

Et sur-tout laconique,

Mais mieux que le papier cette bourse s'explique,

Il presente une bourse a Lucrece.

L U C R E C E.

Que dites-vous, seigneur ? L'ai-je bien entendu ?

Connoit-il bien Lucrece ?

M E Z Z E T I N.

Oui, que je sois pendu

Haut & court par mon col, il vous connoit, madame,

Jugez en ce moment de l'excès de sa flamme,

D'acheter des faveurs trois cent louis comprans,

Qu'il pourroit obtenir ailleurs pour quinze francs.

L U C R E C E.

N'étoit tout le respect que j'ai pour votre maitre,

Vous pourriez bien, seigneur, sortir par la fenêtre.

M E Z Z E T I N.

Moi, madame ?

L U C R E C E.

Oui, seigneur : car enfin pour le roi,
Vous vous chargez ici d'un fort vilain emploi.

M E Z Z E T I N.

C'est l'emploi le plus sûr pour brusquer la fortune.

L U C R E C E.

Seigneur, votre présence en ces lieux m'importune,
Allez, retirez-vous.

M E Z Z E T I N.

Voici Tarquin qui vient.

Faites votre devoir, je vais faire le mien.
Souvenez-vous toujours, beauté trop dessalée,
Quand on reçoit l'argent, que l'on est enrôlée.

ARLEQUIN *en Tarquin, suivi de plusieurs gardes.*

Avant que de venir vous découvrir mon cœur,
J'ai fait sonder le gué par mon ambassadeur.
Mon garde du trésor l'a fait partir en poste.
Aussi sans un moment douter de la riposte,
Et poussé des transports d'un feu seditieux,
Je me suis transporté moi-même sur les lieux.
Mon amour à la fin a rompu sa gourmette,
Et mon valet de chambre apporte ma toilette.

L U C R E C E.

Seigneur, que ce discours pour Lucrece est nouveau,
Moi que l'on vit à Rome, au sortir du berceau,
Etre un exemple à tous d'honneur & de sagesse.

T A R Q U I N.

On peut bien en sa vie avoir une foiblesse.
Le soleil quelquefois s'éclipse dans les cieux,
Et n'en est pas moins pur revenant à nos yeux.
Plus d'une femme ici, dont la vertu, je gage,
A souffert maints éclipses, y passe encor pour sage.
Toute l'adresse git à bien cacher son jeu.
Vous pouvez avec moi vous éclipser un peu.

L U C R E C E.

Quoi donc, oubliez-vous, seigneur quelle est Lucrece ?

T A R Q U I N.

Oui, je veux l'oublier ; car enfin, ma princesse,

Quand on peut regarder ce corsage joli,
 Ce minois si bien peint, ce cuir frais & poli,
 Cette bouche, ces dents, cette vive prunelle,
 Qui comme un gros rubis, charme, brille, étincelle,
 Sur tout ces petits monts faits d'un certain métal,
 Tenus sur l'estomach par deux cloux de corail :
 Que l'on a vu ce nez, ce... Ah ! divine princesse,
 On oublie aisément que vous êtes Lucrece,
 Pour se ressouvenir qu'en ce pressant destin
 Toute lucrece est femme, & tout homme est tarquin.

Il l'approche, & veut lui baiser la main.

L U C R E C E.

Quelle entreprise, ô ciel ! quelle ardeur temeraire !
 Seigneur, que faites-vous ?

T A R Q U I N.

Rien qu'on ne puisse faire.

D'un amour clandestin mon foye est risolé ;
 Jusques aux intestins je me sens gresillé.
 Ah, madame ! souffrez que mon amour vous touche.
 Que d'appas, que d'attraits ! l'eau m'en vient à la bouche.

L U C R E C E.

On pourroit par bonté, d'un amour mutuel...
 Mais, seigneur, vous allez d'abord au criminel.

T A R Q U I N.

Madame, j'aime en roi, cela veut dire en maître.
 Ma tendresse est avide, & veut de quoi repaître.
 Un regard, un soupir, affriolle un amant :
 Mais c'est viande trop creuse à mon amour gourmand.

L U C R E C E.

Seigneur, à quelque excès vous porterez mon ame.

T A R Q U I N.

Madame, à quelque excès vous pousserez ma flame.
 Allez & trop long-temps vous attifez mon feu :
 J'ai trop fait pour tirer mon épingle du jeu.

L U C R E C E.

Avant qu'à tes desseins mon cœur se détermine,
 Ce fer de mille coups m'ouvrira la poitrine.

T A R Q U I N.

Il n'est pas encor temps d'accomplir ce desir.

Vous vous poignarderez après tout à loisir.

LUCRECE.

Quoi, seigneur, ma vertu, cette fleur immortelle...

TARQUIN.

Avec votre vertu, vous nous la baillez belle !

Hola, gardes, à moi ?

MEZZETIN.

Que voulez vous, seigneur ?

LUCRECE.

Puisque rien ne sauroit arrêter ta fureur,
Approches, & vois en moi l'action la plus rare,
Dont jamais l'univers ait oui parler. Barbare,
Contre tes noirs desseins en vain j'ai combattu :
Et bien connois Lucrece & toute sa vertu.

Elle se poignarde, & laisse tomber son poignard sur un fauteuil. On l'emporte.

TARQUIN.

Que vois-je, juste ciel !

MEZZETIN.

Bon, ce n'est que pour rire.

TARQUIN.

Non, la peste m'étouffe, elle tombe, elle expire,
Et c'est moi, dieux cruels, qui suis son assassin :
C'est moi qui lui plongeai ce poignard dans le sein.
Que la terre irritée après tant d'injustices,
S'ouvre pour m'engloutir dans ses creux précipices,
Que la foudre du ciel sur moi tombe en éclats.
Mais quoi : pour me punir n'ai-je donc pas un bras ?
Il ramasse le poignard dont Lucrece s'est frappée.
Que ce poignard encor tout fumant de sagesse,
Immole en même temps & Tarquin & Lucrece.
Frappons ce lâche cœur. Qui me retient la main ?
Perçons... Non, remettons cette affaire à demain.
Je sens mollir mon bras, je sens couler mes larmes,
Et ma main de foiblesse abandonne les armes,
Je deviens tout perplex. *Vers Mezzetin.* Viens-t'en me soutenir.

Il s'appuye sur Mezzetin.

O temps, ô siècle, ô mœurs ! que dira l'avenir ?

D'un chimerique honneur le sexe s'infatue.

Plutôt que forligner une femme se tue.

Ah, Lucrece, m'amour ! vous donnez aujourd'hui

Un exemple étonnant qui sera peu suivi.

M E Z Z E T I N.

Pleurez, seigneur, pleurez l'effet de vos fredaines.

T A R Q U I N.

Ah ! toi qui fais pleurer épargnes-m'en les peines.

M E Z Z E T I N.

Chantez du moins un air sur son triste tombeau.

T A R Q U I N.

C'est à toi plutôt d'enfler ton chalumeau.

Il chante.

Car je t'ai pris pour mon valet

A cause de ton flageolet.

T O U S D E U X *chantent en s'en allant.*

Car je t'ai pris pour mon valet,

Car il m'a pris pour son valet

A cause de ton flageolet

A cause de mon flageolet.





ACTE III.

SCENE I.

OCTAVE, ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN à Pierrot.

O Tez-vous de là , vous dis-je ; j'ai commencé l'affaire , & je prétens la finir.

OCTAVE.

Mais , laissez-le parler. Voyons.

ARLEQUIN.

Oh , je le veux bien , qu'il parle ; je ne dis plus rien , moi. Une bête parler : morbleu , cela me désole.

PIERROT.

Oui , parler , parler , & mieux que toi.

OCTAVE à Arlequin.

Que fait-on : écoutons-le. L'envie qu'il a de parler vient peut-être. . .

ARLEQUIN.

Oh , l'envie qu'il a de parler ne me surprend pas. *Omnis homo naturaliter cupit scire.* Mais je suis surpris que vous vouliez l'écouter.

OCTAVE.

O ça , mon pauvre Pierrot , parles donc , & laissez dire Arlequin. Comment ferons nous pour avoir le consentement du Doc-

teur , pour mon mariage avec Angelique ?
tu fais que nous en avons besoin.

PIERROT.

Tenez , monsieur , je fais une maniere
sure. . .

ARLEQUIN *l'interrompant.*

Pour aller aux petites-maisons.

PIERROT.

Une maniere sure pour avoir ce consentement-là. Tenez : mais c'est que cela part de là. *Il se touche au front.* Il faut tâcher de rendre le Docteur muet.

ARLEQUIN.

Il vaudroit mieux te rendre muet , toi même : tu ne dirois pas tant de sottises.

OCTAVE *vers Arlequin.*

Patience, Arlequin, laisses-le parler. *Vers Pierrot.* Et pourquoi rendre le Docteur muet ? Je ne te comprends pas.

PIERROT.

Pourquoi : voici comme j'argumente. Qui est muet ne dit mot , qui ne dit mot consent. *Ergo* , en rendant le Docteur muet nous aurons son consentement. Hem ?

ARLEQUIN *riant.*

Voilà un argument *in balordo.*

OCTAVE *à Pierrot.*

Hé , vas-t'en au diable avec ton argument. *Vers Arlequin.* Mon pauvre Arlequin , je suis perdu sans toi.

ARLEQUIN.

Moi , monsieur , je me donnerai bien de garde de vous rien dire. Pierrot à envie de parler ; écoutez-le. Que fait-on. . .

OCTAVE

J'ai tort de l'avoir écouté ; mais que veux-tu ? Le desir de sortir de l'embarras où je suis , m'a fait tomber dans l'erreur. Je conviens que tu as plus d'esprit que lui , & que tu es le seul qui peux me tirer de peine. Mon cher Arlequin , de grace. . .

ARLEQUIN.

Si je parle , ce n'est point pour l'amour de vous , c'est pour confondre ce belître-là , qui se croyoit un docteur , & qui a voulu parler argument. *Vers Pierrot.* Vas-t-en argumenter dans l'écurie , mon ami , vas. *A Octave.* Ecoutez , monsieur , voici comme l'on argumente quand on veut trouver une chose infaillible.

OCTAVE.

Que tu me fais de plaisir !

ARLEQUIN.

Pour avoir Angelique il faut que vous alliez vous-même la demander au Docteur. D'abord vous l'aborderez d'un air grave & soumis.

OCTAVE.

D'un air grave & soumis ?

ARLEQUIN.

Oui , pour marquer par la gravité que vous êtes de qualité , & par la soumission

que vous venez pour le prier. Tenez, vous vous camperez de cette façon. *Arlequin* fait une posture pour marquer la gravité & la soumission en même temps. Et puis dans cette attitude vous direz au Docteur : je viens vous supplier de m'accorder mademoiselle Angelique en mariage.

OCTAVE.

Et lui qui ne veut point consentir à cela me répondra d'abord : Non, vous ne l'aurez pas. ARLEQUIN.

Tant mieux, je serois bien fâché qu'il dit oui. Aussi-tôt vous repliquerez sans changer de posture : Hé de grace, monsieur le Docteur, accordez Angelique en mariage au pauvre Octave.

OCTAVE.

Mais il dira encore : Non, je ne veux pas vous la donner.

ARLEQUIN.

Et voila où je l'attends. Dès qu'il aura dit encore une fois non, vous le remercierez, & vous irez épouser Angelique.

OCTAVE.

Est-ce que tu te mocques de moi ? Quand le Docteur aura dit deux fois non, je serai aussi avancé que je l'étois avant que de lui avoir parlé.

ARLEQUIN.

Que vous avez l'intelligence épaisse ! Ma foi je ne m'étonne pas si vous aimez Pier-

rot,

rot, la ressemblance engendre l'amitié. Est-ce que vous ne savez pas qu'en bonne école deux négations valent une affirmation ? *Ergo*, quand le Docteur aura dit deux fois non, cela voudra dire une fois oui, & par conséquent vous aurez son consentement.

OCTAVE.

Ton argument est aussi impertinent que celui de Pierrot, & . . .

ARLEQUIN.

Et ne voyez-vous pas bien, monsieur, que ce que je vous en dis, n'est que pour rire, & pour contrequarrer Pierrot. Mais le moyen d'avoir le consentement du Docteur est sûr. Allez tout préparer pour votre déguisement en sauvage. Trouvez-vous au serail de l'empereur du Cap-verd. J'y serai, le Docteur y viendra, & nous le ferons donner dans le panneau : mais auparavant allez-vous-en avec Angelique dans le cadran du Zodiaque. Colombine m'a assuré que le Docteur doit y venir.

PIERROT.

C'est bien dit, sans moi vous n'auriez jamais trouvé cela. *Il s'en va.*

OCTAVE.

Je crois effectivement que c'est le plus sûr. Je vais me préparer à tout.

ARLEQUIN.

Allez. Je reste ici, moi, en attendant le Docteur.

S C E N E II.

ARLEQUIN, LE DOCTEUR
qui survient.

ARLEQUIN *après avoir tiré plusieurs papiers de sa poche, crie.*

C'Est ici, messieurs, qu'on voit tout ce qu'il y a de plus curieux à la foire. *Le Docteur arrive & écoute.*

ARLEQUIN.

Sauts périlleux. Un basque derriere un carrosse, qui saute dedans sans attraper la roue. Un greffier qui saute à pied joint par dessus la justice. Une vieille femme qui saute à reculons de cinquante ans à vingt cinq. Une jeune fille qui saute en avant de l'état de fille à celui de veuve, sans avoir passé par le mariage. Qui est-ce qui veut voir, messieurs ?

Monstres naturels. Un animal moitié medecin, de la ceinture en haut, & moitié mule, de la ceinture en bas. Un autre animal moitié avocat, & moitié petit maître. Un antropophage qui mange les hommes tout cruds, & qui n'a plus faim dès qu'il voit des femmes. On voit cela à toute heure, messieurs, & l'on n'attend point.

Ouvrages merveilleux. Un sac fait à l'é-

guille , contenant le procès d'un Bas-normand , commencé sous Richard sans peur , premier duc de Normandie , & qui ne finira pas encore de deux siècles. Le coffre fort d'un Gascon , pesant trois grains de bled , & si il y a dedans ses épargnes de dix années. Mais ce qui fait l'étonnement de tous les curieux , c'est une pendule qui marque l'heure d'emprunter , & jamais celle de rendre : ouvrage très-utile à la plupart des officiers revenus de l'armée.

LE DOCTEUR.

Monfieur , je voudrois bien voir cette pendule ; & si elle est comme vous le dites , je l'acheterai à quelque prix que ce soit.

ARLEQUIN.

Oh, monsieur, ces pendules là ne se vendent pas , & on en fait des lotteries , & depuis qu'on ne donne plus de jettons dans les compagnies , ce sont les horlogers qui les distribuent.

LE DOCTEUR.

Hé bien , je prendrai les billets de lotterie.

ARLEQUIN.

Vous ferez fort bien ; vous avez la physionomie heureuse , & je crois que vous gagnerez le gros lot.

LE DOCTEUR.

Comment connoissez-vous cela ?

ARLEQUIN.

Par l'horlogie. C'est une astrologie ma-

nuelle , qui me rend palpables tous les signes du Zodiaque : Par exemple ; par le belier , je connois que vous avez la tête dure : Par le taureau , que votre front est fait pour porter ses armes : Par les jumeaux , que si vous avez deux enfans , aucun ne fera de vous : Par l'écreviffe , qu'en amour vous reculerez plutôt que d'avancer : Par le lion , qu'il ne faut qu'un âne pour vous faire fuir : Par la pucelle , que vous ne tâterez jamais de ce gibier-là : Par la balance , que votre doctrine n'est pas de poids : Par le scorpion : que votre piqueure n'est pas dangereuse : Par le sagittaire , que vous ne savez plus de quel bois faire fleche : Par les poissons , que vous avez tout l'air d'un poisson d'avril : Par le verseau , qu'il n'y a plus chez vous d'humide radical , & par le bouc , que vous avez la phisionomie d'un *becco cornuto*. Mais avant que de recevoir votre argent , je veux vous faire voir le gros lot de ma lotterie. Qu'on ouvre.

On ouvre la ferme , & on voit un cadran en émail , où tous les signes du Zodiaque sont figurés par des personnes naturelles.

LE DOCTEUR *après avoir examiné le cadran.* Voilà bien des signes que je ne connois pas.

ARLEQUIN.

Je le crois bien. Ce sont tous signes symboliques & mystérieux , que j'ai mis à la

place des anciens. Je reforme le zodiaque
comme il me plait , moi.

LE DOCTEUR.

Un procureur ! Et qui a pu mettre un pro-
cureur parmi les astres ?

ARLEQUIN.

C'est moi qui l'ai mis à la place du cancre,

Celui que vous voyez en signe,
Ce fut un procureur insigne,
Que j'ai nommé cancre ou vilain,
Pour m'avoir fait mourir de faim.
Quand j'étois clerc sous sa ferrule,
On entendoit à sa pendule
Sonner l'heure du coucher,
Avant celle du souper.

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que c'est que cette fille avec un
trebuchet à la main ?

ARLEQUIN.

Au lieu de signe on a pris soin
De mettre en cet endroit l'épicière du coin.
La balance autrefois servoit à la justice.
Maintenant au palais ce meuble est superflus :
Et l'on ne s'en sert presque plus,
Qu'à peser le sucre & l'épice.

LE DOCTEUR.

Ah , ah ! voila un homme qui me res-
semble.

ARLEQUIN.

C'est le Capricorne.

Quoique ce chef cornu contienne une satire ,
Je ne veux rien vous dire
Sur un sujet si beau.
Pour un époux content que mes vers feroient rire ,
Mille enrageroient dans leur peau.

S iij

LE DOCTEUR.

Et y a-t-il des malades dans le firmament, que j'y vois un carabinier de la faculté ?

ARLEQUIN.

J'ai mis au lieu du sagittaire,
Ce venerable apoticaire.

Tout visage sans nez fremit à son aspect :
Et lui, s'agenouillant de civile maniere,
Tire la fleche avec respect.

LE DOCTEUR.

Est-ce qu'il y a quelque signe de mort, que je vois une place vacante dans votre Zodiaque ?

ARLEQUIN.

J'ai cherché vainement par tout notre hemisphere
Une fille pour mettre au signe du virgo ;
Mais par le premier ordinaire
Il m'en vient une de Congo.

Mais que dites-vous de ces deux jumeaux-là ?

LE DOCTEUR.

Comment ? C'est Octave & Angelique qui s'embrassent ?

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit, Docteur, les gemini sont morts.
Mais ces deux grands jumeaux que vous voyez paroître,
Ne faisant plus qu'un en deux corps,
Malgré vous en feront renaitre.

LE DOCTEUR *en colere.*

Allez vous en au diable avec votre zodiaque. Je vous trouve bien insolent !

ARLEQUIN.

Doucement, ne nous fâchons point.

Monfieur le Docteur , pour vous dépiquer ,
je vais vous faire entendre quelque chofe de
bien beau.

LE DOCTEUR.

Je ne veux plus ni rien voir , ni entendre
de tout ce qui vous regarde. Vous êtes un fu-
borneur de la jeunefle , & ...

ARLEQUIN.

Vous ne fauriez pourtant vous en dedire.
Voila le temps qui s'avance pour chanter. Il
faut que vous l'écoutez paisiblement. Il y
va de votre vie. Si vous l'aviez interrompu ,
il vous couperoit le col avec fa faux.

LE DOCTEUR.

La malepefte ! j'aime mieux l'écouter.
*MEZZETIN déguifé en temps , fort de deffous
le cadran , & vient chanter au nez du Doc-
teur.*

Ton temps eft paflé ,
Ton timbre eft caflé ,
Tu t'en vas finir ta carrière.
Ne prend point de femme , car
Au lieu de fonner l'heure entière ,
Tu ne fonnerois que le quart.

*Après que Mezzetin a chanté , le fond du
théâtre fe ferme , & tout le monde s'en va.*



S C E N E I I I.

LEANDRE en Armenien. SCARAMOUCHE en officier Suisse. MEZZETIN en petit-maître.

SCARAMOUCHE.

HOla ho , quelqu'un , Bastien , François , Ambroise ? N'y a-t-il là personne ?

LEANDRE.

Me voila , me voila , monsieur : que vous plaît-il ?

SCARAMOUCHE.

Que la peste vous creve , mon ami : vous me faites égosiller deux heures. Vîte du ratafia.

LEANDRE.

Qu'on apporte du ratafia à monsieur.

On apporte une carasse de demi-septier.

SCARAMOUCHE *après avoir avallé la carasse tout d'une haleine.*

Ton ratafia est-il bon ?

LEANDRE.

C'est à vous à m'en dire des nouvelles.

SCARAMOUCHE.

Je ne le trouve pas assez coulant. Donnes-m'en encore.

On lui en don ne encore une carasse , qu'il avale tout d'un coup comm e l'autre.

LEANDRE.

Vous le faites pourtant bien couler. Du ratafia à monsieur. Vîte.

SCARAMOUCHE *buvant une troisième caraffe.*

Il n'y a pas assés de noyau.

LEANDRE.

De la maniere que vous l'avalez , s'il y avoit des noyaux , ils vous étrangleroient. Encore du ratafia à monsieur.

SCARAMOUCHE *buvant la quatrième bouteille.*

Ton ratafia est-il naturel comme il sort de la vigne ?

LEANDRE.

Aussi naturel que le vin de Champagne des cabaretiers de Paris.

SCARAMOUCHE.

C'est-à-dire que vous autres vendeurs de ratafia , vous êtes aussi honnêtes gens que les marchands de vin.

LEANDRE.

C'est à peu près la même chose , & dans peu nous esperons ne faire qu'un corps , comme les violons & les maitres à danser. Vous en plait-il encore ?

SCARAMOUCHE.

Belle demande ! *On lui en donne encore une bouteille qu'il boit.* Je commence à m'appercevoir que ton ratafia ne vaut pas le diable , ce qui s'appelle pas le diable.

L E A N D R E.

Et qu'y trouvez-vous , monsieur ? vous ne l'avez peut-être pas bien goûté. En voudriez-vous encore une bouteille ? Mais voici quelqu'un.

MEZZETIN *en petit-maitre entre en chantant , & se promenant d'un air distrait.*

Tout comme il vous plaira , la rira , tout comme il vous plaira.

L E A N D R E à Mezzetin.

Monsieur , que vous plait - il ? du thé , du café , du chocolat ?

MEZZETIN *toujours distrait.*

Tout comme il vous plaira , la rira , &c.

L E A N D R E.

Voulez-vous monter là-haut , ou demeurer ici-bas ?

MEZZETIN *sans prendre garde heurte Scaramouche.*

Tout comme il vous plaira , la rira , &c.

S C A R A M O U C H E.

Monsieur , prenez garde à vous , s'il vous plait. Si vous pouffez si fort , il faudra que je forte.

M E Z Z E T I N.

Tout comme il vous plaira , la rira , &c.

S C A R A M O U C H E.

Mais ventrebleu , monsieur , je ne fais pas comment je dois prendre votre procédé.

M E Z Z E T I N.

Tout comme il vous plaira , la rira , &c.

SCARAMOUCHE *mettant l'épée à la main.*

Allons, morbleu, l'épée à la main.

MEZZETIN *tirant l'épée.*

Tout comme il vous plaira, la rira, &c.

SCARAMOUCHE *recevant un coup d'épée.*

Ah, je suis mort! je suis blessé! A l'aide!
au secours! au guet! en prison.

MEZZETIN *le poursuivant.*

Tout comme il vous plaira, la rira, &c.

SCARAMOUCHE *se sauvant.*

Ah, coquin, tu m'as tué! mais tu seras
pendu.

MEZZETIN *s'en allant.*

Tout comme il vous plaira, la rira, tout
comme il vous plaira.

Tout le monde s'en va.

S C E N E I V.

PIERROT, LE DOCTEUR.

PIERROT.

DE la joye, monsieur, de la joye. Je
vous avois bien dit que vous retrou-
veriez Angelique.

LE DOCTEUR.

J'ai promis vingt pistoles à qui me la fe-
roit retrouver. J'en donnerois presente-
ment cinquante à qui me la feroit perdre.

PIERROT.

Payez-moi toujours la retrouvaille , & après nous ferons marché pour la reperdaille.

LE DOCTEUR.

Est-ce que tu l'as rencontrée en ton chemin ?

PIERROT.

Non , monsieur ; mais mes correspondans m'ont donné des avis. Un oublieux m'a dit qu'on avoit vu dans le marais , entre onze heures & minuit , une fille sortir en habit de bain , pendant qu'on précipitoit son démenagement par les fenêtres. Est-ce Angelique ?

LE DOCTEUR.

Je ne crois pas cela.

PIERROT.

Un crocheteur de la douanne m'a donné avis qu'on avoit retrouvé parmi les sacs d'un caissier , une petite femme qui s'étoit perdue la veille à Lansquenet. Est-ce Angelique ?

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas elle , elle est trop grosse , & ne se sauroit cacher que derrière des sacs de bled.

PIERROT.

Un vendeur d'eau de vie m'a assuré qu'il avoit vu entrer , à quatre heures du matin , une jolie solliciteuse , chez un jeune rapor-

teur, & qu'il l'avoit menée l'après midi au Port-à-l'anglois, pour instruire son procès.

LE DOCTEUR.

Angelique n'a point de procès.

PIERROT.

Attendez, monsieur, on m'a donné encore un avis

LE DOCTEUR.

Je ne veux plus entendre parler d'Angelique, ni de tes avis; & je la méprise si fort, que si je trouvois à me marier avec une autre, je l'épouserois dès aujourd'hui.

PIERROT.

Mais, monsieur, puisque l'appetit de la noce vous gourmande si fort, allez voir le ferrail de l'empereur du Cap verd. On dit qu'il fait l'inventaire de ses femmes; vous en trouverez peut-être quelqu'une à votre propice.

LE DOCTEUR.

Que me dis-tu? quoi, on vend des femmes à la foire?

PIERROT.

Oui, monsieur, c'est la grande nouvelle de Paris; on y court des quatre coins de la ville.

LE DOCTEUR.

Allons voir ce que c'est que ce commerce-là.

PIERROT.

Je vais vous y mener. J'en prendrai peut-

être une pour mon compte , si j'en trouve à ma propice , & qui soit assez digne de mon mérite. *Ils s'en vont.*

La ferme s'ouvre , & represente le ferrail de l'empereur du Cap-verd. Plusieurs berceaux couverts de fleurs y paroissent gardés par des eunuques habillés à l'indienne , avec des hallebardes à la main. Arlequin en empereur du Cap-verd est tout debout sur un trône de fleurs , soutenu par des singes , & entouré de perroquets , de serins de Canarie , de geais , de paons , & autres. Les violons jouent une marche , au son de laquelle tous les eunuques font leur revue devant Arlequin , qui après cela danse seul une entrée sur l'air de la marche.

ARLEQUIN *après avoir dansé.*

Je suis prince de la verdure ,
 Le teinturier en verd de toute la nature ,
 On ne me prend jamais sans verd.
 Singes & perroquets sont sous ma seigneurie ,
 Rois des serins de Canarie.
 Je m'appelle en un mot l'empereur du Cap-verd.
 Je bois , pour me tenir toujours la tête verte ,
 Vin de vauverd , verjus , verdée & verd de gris,
 Chez moi les ragouts sont vernis.
 Tout s'y mange à la saussé verte :
 Et mon cuisinier depuis peu
 Fut pendu par mon ordre en la place publique ,
 Pour m'avoir à souper contre ma politique ,
 Présenté d'une carpe au bleu.



C'est ici que l'on voit un ferrail à louer :
 Femme à vendre , ou femme à donner.

Si je voulois en acheter.
 Je ne pourrois auquel entendre.

Combien en ce lieu de maris
M'ameneroient leurs femmes vendre,
Et m'en feroient fort juste prix !



Le plus bizarre ici pourra se satisfaire.
A bouche que veux-tu je donne aux épouseurs,
Du blond, du brun, du roux, enfin j'ai de quoi faire
Des maris de toutes couleurs.

Vers les eunuques.

Vous, geolliers bistournés, qui pour ma sûreté,
De mes menus plaisirs gouvernez les ferrures,
A mes oiseaux privez donnez la liberté,
Qu'ils viennent chercher leur pâture.

*Les berceaux se changent en grands fauteuils
de commodité, dans chacun desquels on voit une
femme assise majestueusement.*

PIERROT à Arlequin.

Mon sieur, voila un homme qui dort, &
qui demande une femme.

ARLEQUIN.

Un homme qui dort, & qui demande
une femme ? Il rêve donc. Voila quelque
habitant du pays de Papimanie.

SCARAMOUCHE avec un manteau fourré.

Toujours je dors, toujours je bâille.

ARLEQUIN.

Qui vous fit sous le nez une si longue entaille ?

SCARAMOUCHE.

En mariage ici je viens m'appareiller.

ARLEQUIN.

Il faut vous marier avec un oreillet.

SCARAMOUCHE.

Non, monsieur, il me faut une femme gaillarde,

Quelque jeune égrillarde,
Qui chante pour me reveiller.

ARLEQUIN.

Femme trop éveillée , & mari qui sommeille ,
 Ne peuvent long. temps s'accorder ,
 Toujours au chant du coq la poule se reveille :
 Mais quand le coq s'endort , la poule a beau chanter ,
 Elle n'est jamais entendue ,
 Et l'époux en ronflant la basse-continue ,
 L'oblige à déchanter.

SCARAMOUCHE.

Plus d'un mari qui m'écoute ,
 Voudroit en certain temps pouvoir dormir bien fort ,
 Car quand on dort ,
 On ne voit goutte.

ARLEQUIN.

Dormir trop fort aussi donne un autre chagrin.
 Car souvent la femme irritée ,
 Voyant que son époux dort d'un sommeil malin ,
 S'en va , n'étant point écoutée ,
 Chercher pour l'éveiller le secours du voisin.

Mais je m'en vais faire avancer toutes
 mes sultanes. Vous les verrez : & s'il y en
 a quelqu'une à votre goût , vous la pren-
 drez. *Les sultanes avancent.*

ARLEQUIN à Scaramouche qui dort.

Hei ? il ne faut pas dormir quand il est
 question de choisir une femme : les plus
 clair-voyans n'y voyent pas affés clair. Re-
 veillez-vous donc. Tenez , en voila une qui
 seroit bien votre fait : car elle chante tou-
 jours. *A la sultane. Avancez la belle.*

LA CHANTEUSE *habillée en sultane ,*
s'avance & chante :

Epoux qui possédez un objet plein d'appas ,
 Ne vous endormez pas.
 Gardez bien votre conquete.
 Contre les veilles d'un amant ,

Car

Car bien souvent

Un mari se reveille avec un mal de tête ,
Qu'il n'avoit point en s'endormant.

ARLEQUIN *chante sur l'air de PIERRE*
BAGNOLET.

La femme est une place ennemie
Que tôt ou tard on assiegera.
Il faut toujours qu'un mari crie :
Qui vive ; qui vive , qui va là.
Veille qui pourra ,
Si la sentinelle est endormie ,
Dans le corps de garde on entrera.

MEZZETIN *en Espagnol , qui pleure &*
rit. ARLEQUIN.

MEZZETIN.

Vous voyez , monsieur , un homme au
dernier desespoir. Ah , ah , ah ! *Il rit.*

ARLEQUIN.

A vous voir rire & danser , on ne le croi-
roit jamais. MEZZETIN.

Je ne saurois m'empêcher de rire quand
je songe que je vais me marier. *Il pleure.*

ARLEQUIN.

Ce n'est pas là un sujet de tristesse.

MEZZETIN.

J'ai perdu depuis peu un procès qui m'af-
flige beaucoup. Ah , ah , ah ! *Il rit.*

ARLEQUIN.

Il n'y a pas là tant de quoi rire.

MEZZETIN.

Mais ce qui me réjouit , c'est que je suis
délivré par arrêt de ma première femme.
Il pleure.

ARLEQUIN.

Et quel diable d'homme est-ce là ? Il rit quand il faut pleurer , & pleure quand il faut rire.

MEZZETIN.

La coquine m'a perdu de réputation , & m'a accusé en justice de n'être un mari seulement que pour la forme , & m'a fait déclarer vieux à la fleur de mon âge.

ARLEQUIN.

J'entends votre affaire , on vous a mis dans la liste *de frigidis & maleficiatis*.

MEZZETIN.

Oui , monsieur , mais ce qu'il y a de plus drôle , vous allez rire , une goguenarde de servante a demandé en justice que je fusse obligé de nourrir son enfant , dont elle dit que je suis le pere , parcequ'il me ressemble.

ARLEQUIN.

S'il falloit adopter tous les enfans qui ressemblent , & desavouer tous ceux qui ne ressemblent pas , on verroit un beau brouillamini dans les familles.

MEZZETIN.

Suis-je pas bien malheureux ? Je me flattois que de deux procès opposés , il falloit que j'en gagnasse un.

ARLEQUIN.

J'en mettrois la main au feu.

MEZZETIN.

Je les ai perdu tous deux.

ARLEQUIN.

Tous deux ? cela n'est pas juste.

MEZZETIN.

Non assurément , car ou je suis , ou je ne suis pas ; ma servante dit qu'oui , ma femme dit que non : cependant , le même jour , les mêmes juges ont déclaré que j'étois oui & non tout à la fois , & on m'a condamné aux dépens. Ah , ah , ah !

ARLEQUIN *chante.*

Après un pareil procès ,
Crois-moi , ne plaide jamais.

Dans la même occasion ,

Tantôt on dit oui , tantôt on dit non.

Par arrêt te voila donc

Declaré coq & chapon.

Mais de ta seconde femme qu'en as-tu fait ?

MEZZETIN.

Helas , monsieur ! elle est morte , & on m'avoit accusé de l'avoir tuée ; & sans l'argent & les amis , j'aurois été pendu pour un femmicide.

ARLEQUIN.

Comment donc ! Contes - moi un peu cela.

MEZZETIN.

Le vrai de la chose est , que ma femme mourut , parce que je n'avois pas eu assez de complaisance pour elle.

ARLEQUIN.

Voila qui est extraordinaire ! cette femme-là prenoit donc bien les choses à cœur ?

Tij

MEZZETIN.

Un jour d'hyver elle revient à la maison à deux heures après minuit , heurte comme tous les diables , mais je n'eus jamais la complaisance de lui aller ouvrir , & elle coucha dehors.

ARLEQUIN.

Et pour cela elle mourut ?

MEZZETIN.

Oh , que nenni.

ARLEQUIN.

Je m'en étonnois bien aussi , car jamais femme n'est morte pour avoir couché dehors.

MEZZETIN.

Une autrefois je l'enfermai deux jours & deux nuits dans la cave , avec un pain de six livres ; & quoi qu'elle pût dire , je n'eus jamais la complaisance de lui ouvrir.

ARLEQUIN.

Et elle en mourut ?

MEZZETIN.

Point du tout. Elle but tout un quartreau de vin de Champagne que j'y avois , & mangea les deux tiers d'un jambon de quinze livres pesant.

ARLEQUIN.

Cette femme-là étoit bien en colere !

MEZZETIN.

Voyant donc qu'elle ne se corrigeoit point , je l'emmenai promener sur l'eau ,

dans un petit bateau du côté de Charenton, & comme elle étoit affise sur le bord du bateau, je la pouffai tant soit peu en passant, & elle tomba dans la riviere; la voila qu'elle commence à crier : A moi ! misericorde ! au secours ! je n'eus jamais la complaisance de lui tendre la main.

ARLEQUIN.

Et elle en mourut ?

MEZZETIN.

Non, monsieur, elle se noya.

ARLEQUIN.

Comme s'il y avoit de la difference entre mourir & se noyer ! Mais de quelle vacation êtes-vous ?

MEZZETIN.

Je suis musicien italien, monsieur.

ARLEQUIN.

Je ne m'étonne pas s'il y a quelque *deficit* à votre personne, & si vous êtes si peu complaisant. Oh bien, j'ai justement ici votre affaire. J'ai une fille qui a été serin de Canarie autrefois. Vous ferez des concerts admirables ensemble.

MEZZETIN.

Serin de Canarie ? Vous vous mocquez ; monsieur.

ARLEQUIN.

Non te dis-je, Pithagore lui a revelé cela, & elle le croit, c'est sa folie, tu vas voir. *Vers Colombine.*

Parlez : n'est-il pas vrai, belle visionnaire,
Que vous avez jadis chanté dans ma voliere ?

C O L O M B I N E.

Oui, seigneur, & c'est aujourd'hui
Ce qui fait mon mortel ennui.

Lorsque j'étois serin de Canarie,
Je passois plaisamment la vie.
J'étois l'honneur de ce séjour,
Je chantois tout le long du jour,

Aux operas d'oiseaux j'avois le premier rôle.

J'étois Armide, Arcabonne, Didon ;

Je me pâmois en poussant un fredon,

Et rien ne me manquoit enfin que la parole.

On m'a, croyant me faire un plaisir singulier,
Naturalisé fille. Ah, le triste métier !

A R L E Q U I N.

Vous avez tort d'avoir tant d'amertume,
La belle, autrefois bête à plume.

C'est un sort plein d'attraits,

D'être jeune fille au rein frais :

D'avoir un nez, un front, ma foi vous êtes folle

De vouloir retourner à votre ancienne peau.

Une fille en tout temps se vend mieux qu'un oiseau,

Je vous en donne ma parole.

Pour trois ou quatre écus j'achete le plus beau :

Mais en cas d'une fille, un peu friand morceau,

Vous n'avez pas grand'chose avec une pistole.

C O L O M B I N E.

Lorsque j'étois serin, il m'en souvient encore,

Rien ne contraignoit mes desirs.

De mes chants amoureux je saluois l'aurore,

J'allois sur l'aile des zephirs

Dès le matin caresser flore ;

Et lorsque du soleil la lumiere inégale,

Sur la terre s'affoiblissoit,

Sans redouter l'éclat, sans craindre le scandale,

Je couchois où bon me sembloit.

A R L E Q U I N.

On trouve toujours assez vite

Quelque charitable passant ,
Qui vous loge chemin faisant :
Fille porte toujours de quoi payer son gîte.

C O L O M B I N E.

A mon réveil en dépit des filets ,
Je voltigeois dans les forêts
Avec quelque serin du plus joli plumage.
Tantôt dans les jardins nous passions tout le jour ,
A gazouiller sous un feuillage ,
Et nous n'interrompions jamais notre ramage
Que par des silences d'amour.

A R L E Q U I N.

On vit de même encore : c'est ici la coutume.
Les bois & les jardins sont les écueils d'honneur ,
Des coupe-gorges de pudeur.
On voit certains oiseaux , non des oiseaux à plume ;
Femelle à maintien suspect ,
Qui sans aller chercher les îles Canaries ,
Trouvent à faire un nid le soir aux thuilleries
Avec des serins à gros bec.

C O L O M B I N E.

Je ne conduisois point une intrigue en cachette ;
J'écoutois mille oiseaux murmurer tour à tour ,
Et ne passois point pour coquette ,
Quoi qu'avec tout venant je parlasse d'amour.

A R L E Q U I N.

Et bien , c'est encore la méthode.
Sans être trop coquette , on a plusieurs amans ,
D'été , d'hyver & de printemps ,
Dont on change suivant la mode.
Une fille aujourd'hui sans sonner le tocsin ,
Attire un garçon d'une lieue ,
Et l'on ne trouve point de femelle en chemin ,
Qui n'ait maint mâle après sa queue.

C O L O M B I N E.

Lorsque le printemps de retour ,
Excite nos cœurs à l'amour ,
Sans appeler ni parens ni notaire ,
Je choisissois l'époux qui savoit mieux me plaire.

T iv

La foire S. Germain.

Nous goûtions un heureux destin,
Et mon époux étoit certain
Que de tous ses petits il étoit le vrai pere.

A R L E Q U I N.

Ceux que le dieu d'Hymen a pris au trebuchet,
Ne sont pas si sûrs de leur fait ;
Et tel se voit d'enfans une longue couvée,
Qui n'a fait que prêter son nom à la nichée.

C O L O M B I N E.

Sans aller en justice exposer les défauts
De ces maris froids ou brutaux,
Quand un nouveau venu me plaisoit davantage,
Je rompois net mon mariage
Sans craindre que par des arrêts
On eût droit de me mettre en cage.
Et le printemps suivant j'allois dans un bocage
Me marier sur nouveau frais.

A R L E Q U I N à *Mezzetin.*

Prends vite de ma main cette fille prudente.
Pour ne pas effleurer ta réputation,
Tu la verras changer de maris plus de trente,
Avant de demander la separation.

M E Z Z E T I N.

Mon sieur je la prendrai : mais souvenez-
vous que : *Il chante.*

Je suis oui, je suis non,
Selon l'occasion,

La chose est incertaine.

Je suis toujours oui

Chez la femme d'autrui :

Mais je suis non avec la mienne.

A R L E Q U I N.

Dedans tes champs sème, arrose, défriche,
Plante en tout tems si tu veux être riche :

Mais

A laisser sa femme en friche

On ne s'appauvrit jamais.

MEZZETIN.

Mais si l'incomplaisance me prenoit ?

ARLEQUIN.

Oh, pour cela , suis cette leçon , écoutes.

Il chante.

Sois complaisant , affable & débonnaire ,
Traite ta femme avec douce maniere :

Mais

Quand elle est dans la riviere
Ne l'en retire jamais.

LE DOCTEUR *tout épouventé.*

Au secours , à l'aide ! prenez garde à
moi.

ARLEQUIN.

Qu'y a-t-il donc , monsieur le Docteur :
le feu est-il à la foire ?

LE DOCTEUR.

Ah ! pis que cela , cent fois. Ce sauvage
qu'on montre à la foire , cet antropophage,
qui mange des hommes , s'est échappé de sa
loge , & me poursuit pour me devorer. Il
ne s'arrête que quand il voit des femmes.
N'en avez vous point ici ?

OCTAVE *en sauvage , se jettant sur le
Docteur.*

Branas figyda peristog ourda chiribistaq.

LE DOCTEUR.

Misericorde ! je suis mort ! Lâchez - lui
une femme au plus vite.

ARLEQUIN *lui presentant Angelique.*

Tenez , monsieur l'antropophage , voi-
la dequoi rabattre vos fumées.

ANGELIQUE *voyant le Docteur.*

Le Docteur ! ô ciel !

LE SAUVAGE.

Astrador, ourda, caristac. Que vois-je ? quel objet agreable se presente à ma vue ? je me sens tranquile. *Vers Arlequin, montrant Angelique.* Qu'est-ce que cela ?

ARLEQUIN.

Cela, c'est une femme.

LE SAUVAGE.

Une femme ! & qu'est-ce que c'est qu'une femme ?

ANGELIQUE.

Une femme, c'est une machine parlante, qui met tout l'univers en mouvement, & qui s'émeut par les ressorts de la tendresse.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas là la définition d'une femme. Une femme est un petit animal doux & malin, moitié caprice & moitié raison : c'est un composé harmonique, où l'on trouve quelquefois bien des dissonances.

LE SAUVAGE.

Je n'entends point cela.

ARLEQUIN.

La femme est un animal timide, & qui ne laisse pas de se faire craindre. Il ne combat que pour être vaincu, & fait demander quartier en cessant de se défendre. Entendez-vous à cette heure ?

LE SAUVAGE *vers Angelique.*

La jolie petite figure ! Plus je la regarde ,
& plus elle me fait plaisir. *Vers Arlequin.*
Dites-moi , je vous prie , cela est-il chair
ou poisson ?

ARLEQUIN.

Elle est de chair & d'os, comme vous
voyez , quoiqu'il y en ait souvent qui n'ont
que des arrêtes.

LE SAUVAGE.

Et à quel usage cela est-il bon ?

ARLEQUIN.

Cela est bon à tout. La femme est dans
la société , ce que le poivre concassé est
dans les ragoûts. Veut-on rire , chanter ,
danser , boire , se marier , il faut des fem-
mes : enfin il entre de la femme par tout
où il y a des hommes.

LE DOCTEUR.

Vous avez fait la définition d'une fem-
me , & je vais faire celle d'une fille. Une
fille est un petit oiseau farouche que je vais
mettre en cage , & voilà ce que je vais
faire. *Il se saisit d'Angelique.*

LE SAUVAGE *se jette sur le Docteur.*
Chauriby masala cheriesi peristaq.

ARLEQUIN *au Docteur.*

Misericorde ! relâchez-lui cette fille.

LE SAUVAGE *voyant qu'on lui redonne*
Angelique.

Je ressens venir ma tranquillité. Ah , si

l'on me vouloit donner ce joli animal-là ,
je ne mangerois plus d'homme , je vous
assure , & je m'en tiendrois à ce mets-là
pour toute ma vie.

ANGELIQUE.

Vous vous en lasseriez bien-tôt.

ARLEQUIN.

Il n'y en a point de plus friand ; mais il
n'y en a point aussi qui rassasie plus vite. *Au*
Docteur. Monsieur le docteur , donnez-lui
ce qu'il vous demande.

LE DOCTEUR.

Que je donne Angelique à un mangeur
de chair humaine.

ANGELIQUE.

Ne craignez rien , & afin qu'il ne vous
fasse point de mal , je veux toujours être
auprès de lui.

LE DOCTEUR.

Comment , malheureuse !

ANGELIQUE.

Ne vous fâchez point , monsieur le Do-
cteur. Si vous me donnez à ce sauvage-là ,
il ne vous demandera jamais compte de
mon bien.

LE DOCTEUR.

Il ne me demandera point de compte :
qu'il l'emmenne donc au pays d'antropo-
phagie, & que je n'en entende jamais parler.

ARLEQUIN.

Vous rendrez un grand service au genre

humain : car ce mangeur d'homme-là ne songeoit qu'à le détruire , & il va s'occuper à le peupler. *Il chante vers le sauvage.*

Pour vous , monsieur le sauvage ,
Qui faites tant le méchant ,
Quatre jours de mariage
Vous rendront moins violent.
Quand on voit un beau visage
On croit d'abord faire rage :
Mais son approche nous rend
Doux & souple comme un gand.

LE DOCTEUR *après qu'Arlequin a chanté.*

Mais, monsieur l'empereur , donnez-moi donc une femme comme aux autres : car j'ai envie de me remarier.

ARLEQUIN.

Je croi effectivement que vous n'en avez que l'envie ; car je vous croi trop vieux pour en avoir les forces. Allons , il faut vous faire deux plaisirs à la fois ; vous marier & vous rajeunir.

LE DOCTEUR.

Me rajeunir !

ARLEQUIN.

Oui , vous rajeunir. Je m'en vais vous faire piler dans le mortier de mon apoticaire ; & trois jours après , vous en sortirez gai & gaillard , & aussi vigoureux que vous l'étiez à dix-huit ans. Qu'on fasse venir Caricaca mon apoticaire.

MEZZETIN *arrive , habillé en manteau noir & en rabat , tenant sur sa tête un mortier ,*

dont un chat tient le pilon avec ses pattes.

Qu'est-ce qu'il y a, monsieur ? De quoi s'agit-il ?

ARLEQUIN.

De rajeunir monsieur, que voila. *Montrant le Docteur.* Faites-lui voir comme vous vous y prendrez.

MEZZETIN.

Tout à l'heure. Allons, hé, Gilles pilez.

Le chat pile dans le mortier, dans le temps que Mezzetin chante.

Je suis un apoticaire,
 Qui place bien un clistere,
 Laire, laire, laire lan la,
 N'est-il pas vrai, Caricaca.
 Piles, Giles, Giles piles.
 Piles-moi du quinquina:
 Piles donc, Caricaca.
 La femme de maitre Giles,
 Quelque jour on la croquera:
 Piles donc, Caricaca,
 Piles-moi du quinquina.

Après que Mezzetin a chanté, il s'en va.

ARLEQUIN *au Docteur.*

Hé bien, monsieur, que dites-vous de mon apoticaire & de son garçon ?

LE DOCTEUR.

Je dis que vous n'avez rien que de merveilleux ?

ARLEQUIN.

Je m'en vais vous faire voir la femme que je vous destine. Faites avancer Charlotte.

Monfieur , eft-elle jolie ?

ARLEQUIN.

C'eft la meilleure & la plus jolie pièce de mon fac : elle m'a fervi long-temps de guenon, & j'efpere que vous ferez de beaux finges enfemble : elle fait chanter, elle fait danfer. Vous l'allez voir.

Quatre indiens apportent une cage d'une cou-dée de haut, dans laquelle eft une petite fille, qui avant que de fortir de fa cage, chante ce qui fuit vers le parterre.

Vous qui vous moquez par vos ris
De ma figure en cage :
Parmi vous autres beaux efprits,
Il s'en trouve, je gage,
Qui voudroient bien au même prix
Revenir à mon âge.

*Après qu'elle a chanté, elle fort de fa cage :
& fur l'air qu'elle vient de chanter, elle danfe une entrée toute feule.*

LA CHANTEUSE *chante fur l'air precedent.*

La foire eft un ferrail fecond,
Qui peupleroit la France.
Force mariages s'y font
Sans contrat ni finance.
Messieurs, la foire eft fur le pont,
Venez en abondance.

ARLEQUIN *chante.*
Par quelque agréable chanfon,
Filouter l'auditoire,
Et lui couper bourfe & cordons,
Voilà notre grimoire,
Car ici nous nous entendons,
Comme larrons en foire,

La foire S. Germain.

C O L O M B I N E.

Tel qui sa femme tous les jours
A la foire accompagne ,
Ne voit pas en certains détours
Les rivaux en campagne.

Un mari ne fait pas toujours
Les foires de Champagne.

LA CHANTEUSE *vers le Docteur.*

Il faut que tout vieillard usé
Renonce au mariage.

Si vous en êtes entêté,
Prenez fille à cet âge.

Montrant la petite fille.

Et pour plus grande sûreté,
Vous la mettrez en cage.

A R L E Q U I N *au parterre.*

Messieurs, de bon cœur recevez
La pièce qu'on vous donne.

Demain nos vœux seront comblés,
Si votre argent foisonne.

Si les marchands sont assemblés,
La foire sera bonne.

C O U P L E T S A J O U T E ' S ,

*Sur ce que messieurs les comédiens François
voyant le succès extraordinaire de cette pièce, en
donnerent une sous le même titre qui n'eut point
de réussite.*

M E Z Z E T I N.

Deux troupes de marchands forains

Vous vendent du comique :

Mais si pour les Italiens

Votre bon goût s'explique ,

Bien-tôt l'un de ces deux voisins

Fermera sa boutique.

A R L E Q U I N.

Quoique le pauvre italien

Ait eu plus d'une crise ,

Les jaloux ne lui prennent rien

De votre chalandise :

Le parterre se connoit bien

En bonne marchandise.

IMPROMPTU D'ARLEQUIN,

sur ce qu'on lui demandoit bis.

Puisque vous le voulez ainsi,

Contentons votre envie ;

Mais faites donc chorus aussi,

Car j'aime l'harmonie.

Demain vous ferez bis ici,

Mon ferrail vous en prie.

SCENE AJOUTÉE.

CE qui donna lieu à cette scène, fut que deux femmes chacune dans son carrosse s'étant rencontrées dans une petite rue de Paris, trop étroite pour donner place à deux carosses de front, ne voulurent reculer ni l'une ni l'autre, & ne cessèrent point d'embarrasser la rue jusqu'à l'arrivée d'un commissaire, qui pour les mettre d'accord les fit reculer toutes les deux en même temps chacune de son côté.



SCENE DES CAROSSES.

ARLEQUIN & MEZZETIN en femmes , chacun dans une petite vinaigrette.
UN COMMISSAIRE qui survient.

I. HOMME qui traîne une vinaigrette.

Reculez , vivant.

II. HOMME qui traîne aussi une vinaigrette.
 Recules toi-même , hé !

I. HOMME.

Hola, l'ami, hors du passage.

II. HOMME.

Hors du passage , toi-même.

MEZZETIN à l'homme qui le traîne.

Qu'est-ce donc , cocher ? Est-ce que vos chevaux sont forbus ?

ARLEQUIN à l'homme qui le traîne.

Fouettez donc , maraut , fouettez donc.
 Avez-vous oublié mes allures ?

I. HOMME.

Madame , il y a là un carosse qui empêche de passer.

ARLEQUIN.

Un carosse ? Et marchez-lui sur le ventre, mon ami.

MEZZETIN la tête à la portiere.

Quelle est donc l'impertinente qui arrête mon équipage dans sa course ?

ARLEQUIN *la tête hors la portiere.*

C'est moi , madame. Je vous trouve bien ridicule de borner avec votre fiacre les rues où je dois passer.

MEZZETIN.

Fiacre vous-même. Notre famille n'a jamais été sans carosse , ni sans chevaux.

ARLEQUIN.

Ni sans bouriques , madame.

MEZZETIN.

Savez-vous bien qui je suis , ma petite mie ?

ARLEQUIN.

Me connoissez-vous bien , ma petite mignonne ?

MEZZETIN.

Apprenez , si vous ne le savez , que je suis la premiere cousine du premier clerc du premier huissier à verge au châtelet de Paris.

ARLEQUIN.

Et moi je suis la femme du premier marguillier du premier œuvre de la Villette.

MEZZETIN.

Quand vous seriez le diable , vous reculerez.

ARLEQUIN.

Que je recule ? Reculez vous-même, on n'a jamais reculé dans ma famille.

MEZZETIN.

Oh bien , madame , je vous déclare que je ne recule point , & que je reste ici jusqu'à soleil couchant.

ARLEQUIN.

Et moi, j'y demeure jusqu'à lune levante.

MEZZETIN.

Je n'ai rien à faire, pourvu que j'arrive aux thuilleries entre chien & loup.

ARLEQUIN.

Ni moi non plus, pourvu que je sois demain au lever de monsieur le marquis de la Virgouleuse.

MEZZETIN.

Petit laquais, allez me chercher à dîner à la gargotte; & faites porter du foin pour mes chevaux.

ARLEQUIN.

Pour moi, je n'ai que faire d'envoyer rien chercher, je porte toujours sur moi tout ce qu'il me faut, & je ne marche jamais sans des vivres pour trois jours. Qu'on me donne ma cuisine.

Un laquais lui aide à prendre une petite cuisine de fer blanc, qui est faite comme un garde-manger, d'où Arlequin tire des assiettes, une salade, un poulet, des burettes pleines d'huile & de vinaigre, des fourchettes, des couteaux, des serviettes, & autres utensiles propres à garnir une table. Il pose tout cela sur le devant de la vinaigrette & mange, & de temps en temps boit en saluant tantôt la dame sa voisine, & tantôt le Parterre. Après plusieurs lazzi de cette nature arrive le commissaire.

LE COMMISSAIRE.

Quelle cohue est-ce donc , mesdames ?
Voilà un embarras terrible. Un enterre-
ment , un troupeau de bœufs , & deux cha-
rettes de foin qui ne sauroient passer. Otez
vous de là , & au plus vîte.

MEZZETIN *au commissaire.*

Oh bien , monsieur , je secherai plutôt
sur le pied que d'en branler.

ARLEQUIN.

Pour moi , je n'en demarerais pas , dussé-
je arrêter la circulation de Paris. A votre
fanté , monsieur le commissaire. *Il boit.*

MEZZETIN.

Je souffrirai bien , vraiment , qu'une sous-
roturiere insulte ma caleche en pleine rue !

ARLEQUIN.

Nous verrons si une arriere-bourgeoise
me mangera la laine sur le dos.

LE COMMISSAIRE.

Il faut pourtant quelque accommodement
à cela.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce à-dire , monsieur le praticien ?
Est-ce que vous me prenez pour une femme
d'accommodement ?

LE COMMISSAIRE.

Hé , madame , entrez mieux dans ce que
je dis. Je dis qu'il faut vuidér ce differend ,
& sortir d'affaire.

ARLEQUIN.

Vuider ? mais voyez un peu quelle insolence ! Oh , apprenez , monsieur le commissaire , que je ne vuide rien , moi. Allez chercher vos vuideuses d'affaires ailleurs.

LE COMMISSAIRE.

Il faut pourtant que vous reculiez. *Il se met entre les deux vinaigrettes , & les fait reculer toutes les deux en même temps.*

ME ZZETIN *sortant de sa vinaigrette.*

Que je recule ? Morbleu cela ne fera pas vrai. *Il saute sur le commissaire.*

ARLEQUIN.

Que je recule ? Parbleu vous en aurez menti. *Il saute aussi sur le commissaire qui s'esquive , les deux femmes se prennent au collet , se décoiffent , & s'en vont , ce qui finit la scène.*



LES MOMIES D'EGYPTE.

COMEDIE EN UN ACTE.

Mise au théâtre par messieurs Regnard , &
du F*** , & représentée pour la pre-
miere fois par les comediens Italiens du
Roi dans leur hôtel de Bourgogne , le 19
de Mars 1696.

ACTEURS.

MONSIEUR JACQUEMARD , procureur. *Cinthio.*

MADAME JACQUEMARD femme du procureur. *Mezzetin.*

ARLEQUIN amant de Colombine.

COLOMBINE fille d'intrigue, sous le nom de Leonore.

OSIRIS dieu des Egyptiens. *Scaramouche.*

UNE EGYPTIENNE. *Colombine.*

L'EPINE. *Scaramouche.*

UNE SYBILLE. *La chanteuse.*

MARC-ANTOINE. *Arlequin.*

CLEOPATRE. *Colombine.*

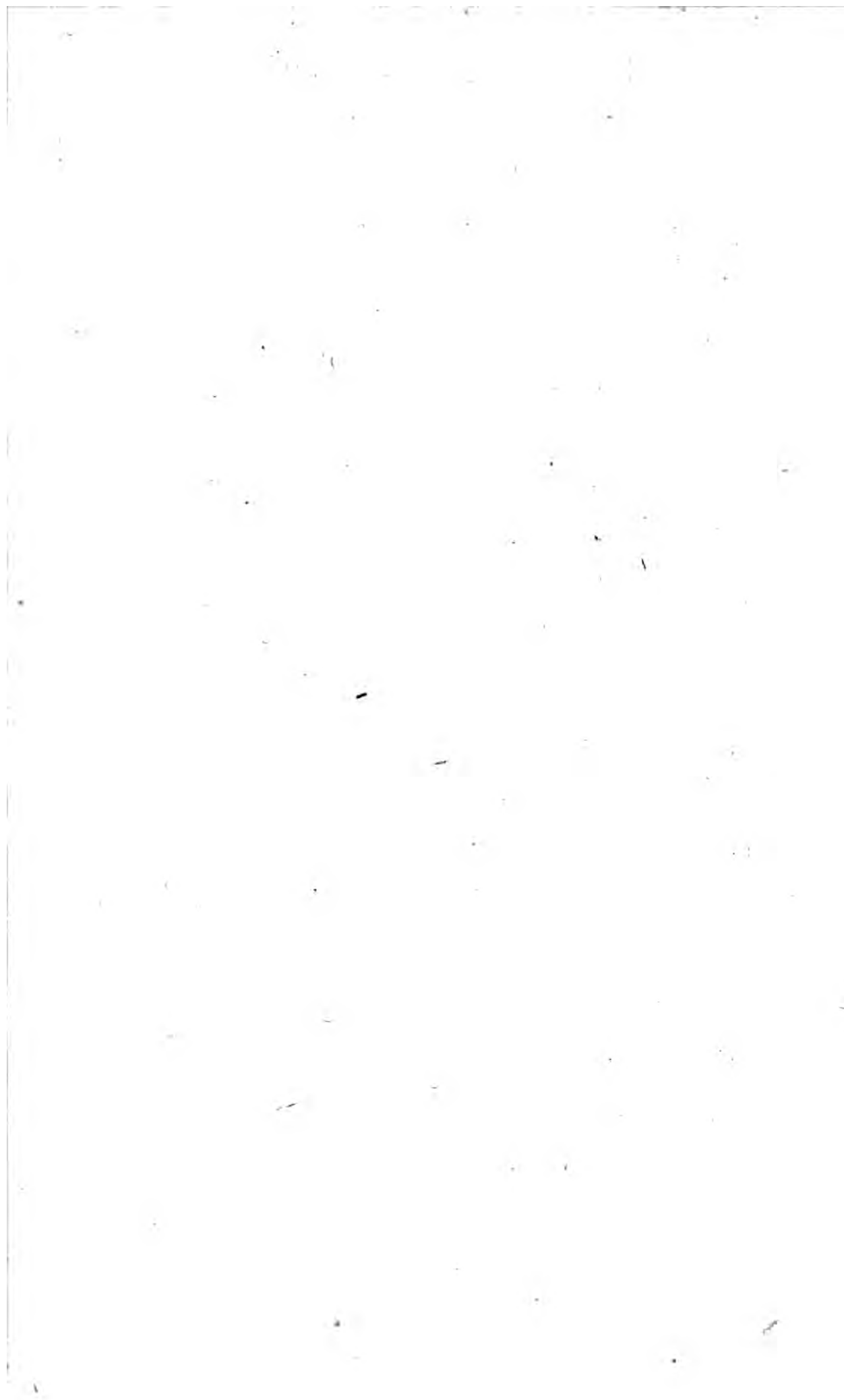
PIERROT garçon limonadier.

Plusieurs garçons limonadiers.

Plusieurs momies.

Plusieurs violons.

*La scène est dans une des boutiques de la foire
S. Germain.*







LES MOMIES D'EGYPTE.

SCENE I.

ARLEQUIN , COLOMBINE.

ARLEQUIN *à part.*



*Lessandro magno , quel gran filosofo ,
aveva ragione di dire , che l'amore d'u-
na donna est un fable mouvant ,
sur lequel on ne peut bâtir que des châ-
teaux en Espagne.*

COLOMBINE *à part.*

*Lucretia Romana , di castissima memoria ,
aveva costume di dire , ch' il cuore d'un uomo ,
étoit bien trigaut , & qu'il ne s'y falloit non
plus fier qu'à un almanach.*

ARLEQUIN.

*La donna est une girouette d'inconstan-
ce , un moulin à vent de legereté , une bel-
le de nuit , qui n'est bonne que du soir au
matin.*

C O L O M B I N E.

L'amor d'un uomo est un petit brouillard d'été , qui se dissipe avec le soleil , un coq sur un clocher , qui tourne au moindre petit zephir.

ARLEQUIN *appercevant Colombine.*

Ecco la belle de nuit inconstante , qui me fait tant pester contre le genre féminin.

C O L O M B I N E *appercevant Arlequin.*

Ecco le petit brouillard d'été , qui me fait hair les hommes comme des Mahométans. *Ils passent fierement & se rencontrent nez à nez.*

A R L E Q U I N.

Mademoiselle , rangez-vous de mon chemin , s'il vous plait.

C O L O M B I N E.

Avec votre permission , monsieur , n'embarrassez point le passage.

A R L E Q U I N.

Fi , cela est vilain à une fille d'accrocher un honnête homme de passant !

C O L O M B I N E.

Fi , cela est impoli de heurter de front & d'arrêter une honnête créature qui passe son chemin.

A R L E Q U I N.

Une ingrante comme vous ne fera jamais un remora capable d'arrêter un vaisseau comme le mien , qui cingle à pleines voiles sur l'ocean des bonnes fortunes.

C O L O M B I N E.

Un perfide comme vous , ne fera jamais

une orniere capable de m'empêcher de rouler au galop dans le grand chemin des profperités. Quand une fille a quelque savoir faire , elle ne manque pas d'adorateurs.

A R L E Q U I N.

Quand un homme est tourné d'une certaine maniere , il ne manque pas d'adoratrices. C O L O M B I N E.

J'ai refusé d'être premier commis chez un commis de la douane , qui m'auroit fait bien des gracieusetés , & où j'aurois tenu la caisse. A R L E Q U I N.

Il ne tient qu'à moi d'être gouverneur des filles d'honneur d'une honnête dame qui demeure dans la rue Fremanteau.

C O L O M B I N E.

Je passe sous silence les avances que me fait un procureur moderne , qui me signifie tous les jours quelque avenir amoureux , & qui veut m'associer à sa pratique.

A R L E Q U I N.

Je ne fais point mention d'une ancienne procureuse , qui me donne toujours quelque exploit galant , & qui m'a accordé la preference sur quatre grands clerics.

C O L O M B I N E *d'un ton radouci.*

Si puol sapere il nome della vostra antica procurosa...

A R L E Q U I N *du même ton.*

Si puol sapere come si chiama quel vostro procurator moderno.

COLOMBINE.

Si vous n'étiez pas un petit indiscret. . .

ARLEQUIN.

Si vous n'étiez pas une grande babillarde. . . .

COLOMBINE.

Io vi direi que c'est monsieur Jacquemard.

ARLEQUIN.

Io vi direi que c'est madame Jacquemard.

COLOMBINE.

Madame Jacquemard ! *E possibile ? Ah , caro Arlicchino !* Nous négocions l'un & l'autre dans la même boutique.

ARLEQUIN.

Ah , carissima Colombina ! Embrassez-moi. Nous travaillons tous deux dans le même atelier.

COLOMBINE.

Hò fatto credere à monsieur Jacquemard , *che sono una figlia di qualità di provincia , chiamata Leonora , & che sono a Parigi per sollecitar un processo.*

ARLEQUIN.

Ed io mi sono introdotto dalla procurosa , sotto il nome du baron de Groupignac , gentilhomme Auvergnac , e che sono venuto a Parigi per sollecitar un dono.

COLOMBINE

Quel est-il ce don ?

ARLEQUIN.

C'est de pouvoir seul avoir des haras de

mulets dans les montagnes d'Auvergne.

COLOMBINE.

Bisogna che questo negotio faccia la nostra fortuna. Tu sai ch'il nostro matrimonio non è stato rotto que par indigence ; il faut que nous plumions ces oysons. J'assigne dès à present ma dot sur les malversations du procureur.

ARLEQUIN.

Et moi, ton douaire sur les malversations de la procureuse. L'Epine est dans mes intérêts.

COLOMBINE.

Il est aussi dans les miens , & son secours ne nous sera pas inutile. Mais le voici.

S C E N E II.

L'EPINE, ARLEQUIN, COLOMBINE.

L'EPINE.

V *I ritrovo qui a proposito. Ho messo i vostri affari in buon camino.* A COL. Votre procureur ne manquera pas de se trouver tantôt dans ma boutique , pour voir mes momies , où il vous prepare une collation magnifique ; & pour ta procureuse , *vers Arlequin* , je l'attens ici , & je vais faire en sorte de la faire trouver aussi chez moi.

ARLEQUIN.

Tant mieux ; si les parties sont assem-

318 *Les Momies d'Egypte.*
blées , nous plaiderons contradictoirement.
L'EPINE.

Dès qu'ils seront tous dans ma boutique,
je vous dirai ce qu'il faudra que vous fassiez
A Colombine. En attendant , Colombine ,
il faut que tu te déguises en Egyptienne :
je te cacherai dans ma boutique , &... *Il*
lui parle à l'oreille. Mais allez-vous-en vite ;
voici madame Jacquemard qui vient.

S C E N E I I I.

L'EPINE , *Mad. JACQUEMARD*
vêtue d'un brocard d'or à fond écarlatte ,
& chargée de beaucoup de rubans.

L'EPINE.

R *Iverisco , madama Giacchemarda ; come sie-*
te bella , giovine , galante ! Quel bel
habit !

Mad. JACQUEMARD.

Vous voyez , monsieur de l'Epine. C'est
un petit deshabillé à bonne fortune , que
je me suis donné exprès pour venir à la foire.

L'EPINE.

Ah , madame ! vous êtes si belle , que
vous n'avez pas besoin de toutes ces
parures-là pour plaire.

Mad. JACQUEMARD.

On a beau être jeune , mignonne , pou-

pone ; ces fripons d'hommes sont si intéressés , qu'à moins qu'ils ne voyent briller l'or dessus & dessous, ils s'imaginent qu'une femme est un garde-magazin , qu'ils veulent avoir pour moitié de ce qu'elle vaut.

L'EPINE.

Il est vrai qu'on aime assés l'étalage : & dans les boutiques bien parées , on y vent une fois plus chere qu'ailleurs.

Mad. JACQUEMARD.

On attrape assés l'air de qualité , comme vous voyez. Mon mari ne fait pas que j'ai ce petit deshabilité-ci. C'est le sur-tout des menus plaisirs : il est déjà tout frippé.

L'EPINE.

Ma , se il vostro marito vi trovasse cosi vestita , il pourroit bien jeter l'habit par les fenêtres , sans songer que vous seriez dedans.

Mad. JACQUEMARD.

Oh , je ne crains rien.

L'EPINE.

Il faudra , madame , que vous veniez voir mes momies d'Egypte. Elle sont très-rares , & monsieur le baron de Groupignac m'a promis qu'il s'y trouveroit. Je sai qu'il ne vous est pas indifferant.

Mad. JACQUEMARD.

Je n'ai rien de caché pour monsieur de l'Epine ; je connois sa discretion , & je lui avouerais que je me sens si frappée de ce monsieur de Groupignac , que si mon bâtié

de mari étoit mort , je n'en ferois pas à deux fois , & je l'épouferois d'abord en *lui* donnant tout mon bien.

L'EPINE.

Vous ne sauriez mieux faire. C'est un vrai homme de merite. J'ai une Egyptienne dans ma boutique , qui pourroit bien deviner le temps que vous l'épouferez. Mais je croi que je l'entends. Madame , je vous laiffe , pour me rendre chez moi. Si l'Egyptienne vous tente , venez-y , & je vous promets que je vous ferai parler à elle en toute sûreté. Serviteur.

Mad. JACQUEMARD.

Je vous répons que j'irai dans un moment chez vous.

SCENE IV.

ARLEQUIN en baron de Groupignac. Mad. JACQUEMARD.

ARLEQUIN *vers la cantonnade.*

HOla quelqu'un ? Basque , Champagne , la Fleur , Poitevin , Coupe-jarret ? Laquais *major* , autrement mon secrétaire ? J'ai laiffé fur mon bureau vingt ou trente billets doux , allez les ouvrir ; & y faites réponse , mais d'un stile tygre & cruel : j'ai d'autres amours en tête. Laquais *minor* , allez

lez dire à cettè veuve , que je ne l'irai point voir , qu'elle n'ait reçu ce remboursement. Laquais *minimus* , vous irez chez la vieille baronne de Trancot , favoir si son visage est pleinement rentré des crevasses de la petite verole. Mon suisse , venez ça , vous dont le bras est aguerrri à soutenir l'affaut des créanciers , redoublez de forces aujourd'hui & repoussez vigoureusement toutes les femmes qui viendront m'assiéger. *Appercevant madame Jacquemard* Ah , madame , vous voilà ! Que de beautés ! que d'appas ! quelle fourmilliere de charmes ! Que ces yeux , ce nez , ces dents , ce tein , que tout cela est bien travaillé ! Avez-vous acheté cela tout fait ?

Mad. J A C Q U E M A R D.

Ah , monsieur ! je n'achete point de charmes , la nature y a assés pourvu , je suis toute naturelle , moi,

A R L E Q U I N.

Que cela est artistement élaboré ! Je me donne au diable , si je n'aimerois mieux avoir fait ce visage-là , que la machine de marli.

Mad. J A C Q U E M A R D.

On seroit bien-heureuse , monsieur le baron , si on pouvoit auprès de vous , mettre à profit ses petits appas.

A R L E Q U I N.

Petits appas , madame ! Ah ciel , quelle heresie ! Voila les plus gros que j'aye vu de

ma vie. Vous me charmez , vous m'enchan-
tez , vous m'enlevez , vous m'entouffiez.
Non , je n'y saurois tenir ; il faut que je vous
embrasse. *Il veut la baiser, & l'emplir de poudre.*

Mad. JACQUEMARD.

Ah , petit séducteur ! vous ne cherchez
qu'à me jeter de la poudre aux yeux. Ah ,
ah !

ARLEQUIN.

L'éclat de vos charmes m'éblouit bien
davantage , beau soleil de mon ame. Plus je
vous vois , plus je vous trouve adorable.
M'aimez-vous ?

Mad. JACQUEMARD.

Ah , si donc , aimer ! Je m'évanouis quand
j'entends seulement prononcer le mot d'a-
mour , mais on auroit quelque bonté pour
vous , si vous n'étiez pas si dissipé.

ARLEQUIN.

Il faut bien qu'un homme de qualité
remplisse ses devoirs. On se leve tard. Avant
qu'on ait écarté des créanciers , fait quel-
que affaire avec les usuriers , qu'on se soit
montré dans les lansquenets , on est tout
étonné que la nuit est bien avancée , & qu'il
faut aller rosser le guet.

Mad. JACQUEMARD.

Vous êtes , à ce qui me paroît , fort ré-
gulier à vos exercices.

ARLEQUIN.

Pour me rendre plus assidu auprès de

vous , je me suis un peu relâché cette semaine , & voila déjà cinq hommes qu'on a tué où je n'ai aucune part. Mais que ne fait-on point pour vous ? Que vous êtes enforcelante ! *Il lui baise la main.*

Mad. JACQUEMARD.

Fi donc , fi donc , monsieur le baron !

ARLEQUIN.

Où est donc ce diamant que vous mettez d'ordinaire à votre petit doigt , & qui me va si bien au pouce ?

Mad. JACQUEMARD.

Je vous l'apporterai tantôt.

ARLEQUIN.

N'y manquez donc pas : que vous parlez élégamment , ma princesse ! En verité , je ne vois personne qui ait une tournure d'esprit aussi arrondie. Le diable m'emporte , vous l'avez comme le corps.

Mad. JACQUEMARD.

Tout de bon , me trouvez-vous de votre goût ? Mon tailleur dit qu'il y a de l'honneur à m'habiller. Je ne suis pas des plus menues ; mais , si vous y prenez garde , je suis assez bien prise dans ma taille.

ARLEQUIN.

Vous êtes à charmer. Fi ! je n'aime point ces grandes tailles de fuséau , qui sont toujours prêtes à rompre. Je veux , morbleu , des tailles épaisses , & renforcées comme la vôtre. J'ai autrefois eu un rouffin bre-

ton , qui étoit le meilleur animal qui fut jamais. Il avoit la côte tournée, comme vous. Je croi que vous avez la jambe d'un beau volume : Souffrez que j'en voye un échantillon.

Mad. J A C Q U E M A R D.

Fi donc ! arrêtez-vous , petit entrepreneur. Sans vanité , je ne l'ai pas mal-tournée. *Elle fait voir un peu sa jambe.*

A R L E Q U I N.

Le joli petit balustre ! Ah , madame , votre beauté durera long-temps , elle est fondée sur pilotis. *Il lui veut manier la jambe.*

Mad. J A C Q U E M A R D.

Tout beau , tout beau , monsieur , un peu de modestie.

A R L E Q U I N.

Oh , plus que vous ne voudrez. Vos jambes sont les colonnes d'Hercule , & c'est pour moi le *non plus ultra.*

Mad. J A C Q U E M A R D.

Je vous laisse , & vais de ce pas aux momies consulter une égyptienne sur la mort de mon mari & notre futur mariage. Adieu , petit hercule.

A R L E Q U I N.

Adieu , charmante colonne qui soutient l'architrave de mon amour. *A part.* Il me semble que la procureuse ne donne pas mal dans le panneau. Allons nous déguiser , pour l'attraper elle & son mari , & les faire venir à nos fins. *Il s'en va.*

S C E N E V.

LE théâtre change, & represente une ruine, parmi laquelle on voit des pyramides d'Egypte, avec plusieurs tombeaux, & entr'autres celui de Marc-Antoine & de Cleopatre. Osiris dieu des Egyptiens, qui paroît au milieu de toutes ces tombes, se leve, & frappant de sa baguette une sybille qui est couchée au pied d'une pyramide, la sybille aussitôt se leve, & vient chanter ce qui suit.

Sous ces beaux monumens d'éternelle mémoire,
Je ranime la cendre, & trouble le repos

De ces rois & de ces heros

Qui jadis dans l'Egypte ont signalé leur gloire.

Je garde aussi sous ces tombeaux fameux,

Les manes précieux

De ces femmes charmantes

Qui firent jusques dans les cieux

Elever ces masses pesantes,

Et par des histoires brillantes,

Signalèrent leur nom dans l'empire amoureux.

On joue une ritournelle fort gaye, après quoi la sybille continue.

Si dans ces lieux routes les belles,

Qui ne sont pas cruelles,

Pour immortaliser leur sort,

Laissoient de quoi bâtir après leur mort

Des monumens aussi solides,

On verroit bien des pyramides.

S C E N E V I.

MADAME JACQUEMARD, OSIRIS,
UNE EGYPTIENNE.

Mad. JACQUEMARD.

Monsieur, n'est-ce point vous qui montrez les momies ?

OSIRIS.

Io sono il dio Osiris , il dio dell' Egitto.

Mad. JACQUEMARD.

Puisque vous êtes le dieu de l'Egypte, ne pourriez-vous point me faire parler à quelqu'une de vos égyptiennes, pour lui demander son avis sur une petite affaire ?

OSIRIS.

Volontieri. Voglio in favor vostro , richiamarne alla luce una delle piu illustri che siano mai state.

Il frappe de sa baguette une égyptienne qui est couchée au pied d'une autre pyramide. L'égyptienne se leve, & s'avance vers madame Jacquemard.

Mad. JACQUEMARD.

On m'a dit, madame, que vous étiez une bohémienne fort habile dans votre métier, & que vous deviniez à merveille.

L'EGYPTIENNE.

On vous a dit vrai, & il y a plus de six

mille ans que nous devinions dans notre famille de pere en fils. Je suis la premiere femme du monde pour crocheter les cadenats de l'avenir. Voyant votre taille & votre moustache, je devine que vous êtes menacée d'une longue sterilité.

Mad. J A C Q U E M A R D.

Monsieur Jacquemard mon mari ne se plaint point de moi, & je l'ai fait pere de dix-huit jacquemardeaux, tous portant barbe.

L' E G Y P T I E N N E.

J'ai deviné qu'au printemps prochain plusieurs femmes payeroient aux officiers leur cote-part des frais de la campagne, pour éviter les exécutions militaires.

Mad. J A C Q U E M A R D.

Je le crois bien, mais. . . .

L' E G Y P T I E N N E.

J'ai deviné qu'au renouveau, le sang des procureuses seroit terriblement petillant, & que si elles jouoient au lansquenet, leurs maris seroient les premiers pris.

Mad. J A C Q U E M A R D.

Madame, je suis procureuse, &

L' E G Y P T I E N N E.

En voyant une sultane d'opera, troquer ses diamans bâtards contre de legitimes, j'ai deviné qu'elle avoit fait de furieuses exactions sur quelque gros bacha sous fermier.

Mad. JACQUEMARD.

D'accord. Mais vous saurez....

L'EGYPTIENNE.

En voyant deux gascons entrer au cabaret, j'ai deviné que ce feroit le cabaretier qui payeroit l'écot.

J'ai deviné qu'à la saint Martin tout homme de robe, & tout abbé feroient suspension d'armes, mais qu'au départ des officiers on verroit écrit en lettres d'or sur la porte des coquettes : *Cedant arma toga.*

Mad. JACQUEMARD.

Il n'est pas question de cela....

L'EGYPTIENNE.

J'ai deviné que les bals de cette année feroient dangereux, & que les hommes feroient si bien masquez, que mainte femme y prendroit quelque avanturier pour son mari.

J'ai deviné que beaucoup de meres coquettes voyant chaque jour leur visage menacer ruine, tâcheroient à faire recevoir leurs filles en survivance.

Mad. JACQUEMARD.

Je n'ai que deux mots....

L'EGYPTIENNE.

J'ai deviné qu'il y auroit cet été aux thuilleries plus de nymphes boccageres, que de faunes & de chevrepieds, & que les apollons amoureux de ce pays-là ne trouveroient point de daphné assez cruelle

pour se laisser metamorphoser en laurier. En voyant tant de galanteries mercenaires, j'ai deviné que l'amour étoit devenu courtier de change, & que les cœurs se négocioient à présent de place en place.

Mad. J A C Q U E M A R D.

Mais laissez-moi donc parler....

L' E G Y P T I E N N E.

J'ai deviné, en voyant un milord de la rue des Bourdonnois qui avoit perdu son argent contre une jolie femme, qu'il ne feroit pas long-temps à se racquiter.

J'ai deviné que les carrosses de deux bourgeois de qualité se rencontreroient tête à tête dans une petite rue, & qu'après avoir fait repaître leurs personnes & leurs chevaux, on en feroit une scene lucrative à l'hôtel de Bourgogne.

Mad. J A C Q U E M A R D.

Vous avez deviné juste; mais....

L' E G Y P T I E N N E.

J'ai deviné qu'il y auroit cette année bien des filoux qui voudroient changer d'état; beaucoup de maris qui voudroient porter le deuil de leurs femmes; & encore plus de femmes qui postuleroient des emplois de veuve.

Mad. J A C Q U E M A R D.

Ah, voila la question, madame.

L' E G Y P T I E N N E.

Comment? Est-ce que vous voudriez que votre mari fût mort?

Mad. JACQUEMARD.

Non pas tout à fait ; mais je voudrois savoir si je serai mariée en secondes noces.

L'EGYPTIENNE.

Donnez-moi votre main. Diantre ! voila une main bien nuptiale. Vous avez bien des soupirans. Il y a entr'autres un certain baron de Grou.....

Mad. JACQUEMARD.

Grou..... Groupignac , n'est-ce pas ?

L'EGYPTIENNE.

Groupignac , oui , un échappé des montagnes d'Auvergne. Il vous a terriblement égratigné le cœur.

Mad. JACQUEMARD.

Cela est vrai. *A part.* Comme elle devine cela ! Il m'a promis de m'épouser si-tôt que la place seroit vacante. Mais vous savez , les barons d'aujourd'hui sont si inconstans....

L'EGYPTIENNE *à part.*

Et les madames Jacquemards si laides.

Mad. JACQUEMARD.

Dites-moi un peu ce qu'il faudroit faire pour le fixer dans le goût de me tenir un jour sa parole ?

L'EGYPTIENNE.

Avez-vous des bijoux , des diamans , de l'argent comptant ?

Mad. JACQUEMARD.

Oh oui , je suis très-bien nippée , & très-riche.

L'EGYPTIENNE.

Ecoutez la sybille qui s'avance : elle va vous dire ce qu'il faudra faire.

LA SYBILLE *chante.*

Quand on a passé la jeunesse ,
On achette bien cher les fruits de la tendresse.
Il ne faut pas qu'une vieille pretende
Faire l'amour à commun frais :
Et trop heureuse encor , que son argent lui rende .
Ce que l'âge sur elle a moissonné d'attraits.

S C E N E V I I .

MONSIEUR JACQUEMARD ,
& Mad. JACQUEMARD ,
OSIRIS

Mr JACQUEMARD *appercevant
sa femme.*

Q Ue faites-vous donc ici , madame ?

Mad. JACQUEMARD.

Qu'y faites-vous , vous ? Que je suis malheureuse ! *A part.* Est-ce que je rencontrerai toujours ce petit brutal-là en mon chemin ?

Mr JACQUEMARD.

Est-ce que vous venez à la foire pour donner la comédie ? Quel habit de folle avez-vous donc-là ? Est-ce là l'habit d'une procureuse ?

Mad. JACQUEMARD.

Procureuse , moi ? Voyez cet insolent !

Apprenez , mon ami , que je suis la femme d'un procureur , mais que je ne suis point procureuse , & que je puis porter l'or & l'argent à meilleur titre que de vieilles comtesses qui doivent encore leur habit de noces.

Mr J A C Q U E M A R D.

Il n'y a pas un de ces diamans-là qui ne m'ait coûté un procès , & peut-être une fausseté.

Mad. J A C Q U E M A R D.

Je serois bien malheureuse d'être lardée de faussetés depuis les pieds jusqu'à la tête ! Mais , monsieur , consolez-vous , ces diamans-là ne vous coutent rien.

Mr J A C Q U E M A R D.

Ils ne vous coutent pas grand chose aussi.

Mad. J A C Q U E M A R D.

Comment ? Que voulez-vous dire ? Ils ne me coutent pas grand'chose ? Je veux bien que vous sachiez que je n'ai jamais rien fait pour de l'argent.

Mr J A C Q U E M A R D.

Tant pis , madame ; il y a de certains métiers où il vaut mieux recevoir que donner.

Mad. J A C Q U E M A R D.

Plutôt que de censurer ma conduite , vous feriez mieux de reformer la vôtre ,

& ne pas faire tous les jours le petit libertin.

Mr JACQUEMARD.

Je n'ai rien à reformer à ma conduite, & je souhaiterois que la vôtre fût aussi régulière dans le fonds & dans la forme.

Mad. JACQUEMARD.

Cela est étrange ! Ces gens de pratique ont toujours quelque petit ménage par apostille, & ils ne regardent leur femme que comme un inventaire de production.

OSIRIS.

Adagio. Non e questo un loco da disputare, siete venuti per veder le mummie, e non per gridare assieme. Tacete dunque, e osservate. Vado à farvi vedere Marc Antonio e Cleopatra.



S C E N E V I I I.

*ARLEQUIN , COLOMBINE.**Les acteurs de la scene précédente.*

Un grand tombeau s'ouvre , & laisse voir Marc-Antoine & Cleopatre couchée , l'un tenant une épée , & l'autre un serpent. Arlequin est Marc-Antoine , & Colombine Cleopatre ; tous les deux vêtus en momies.

Mr JACQUEMARD voyant Colombine.

JE crois que voila Leonore ma maitresse.
Mad. JACQUEMARD.

Je crois que voila mon baron de Grou-pignac.

COLOMBINE en Cleopatre sortant de la tombe , dit d'un ton heroique.

Quel éclat vient frapper ma debile paupiere ?
Quel dieu cruel me force à revoir la lumière ?
Moi qui me déroband aux rigueurs de mon sort ,
Trouvai tant de douceur à me donner la mort ?
J'ai triomphé du coup dont vous vouliez m'abattre ,
Grands dieux , que voulez - vous encor de Cleopatre ?
Mais que vois-je en ces lieux ? l'ombre de mon époux !
Marc-Antoine , est-ce vous ?

ARLEQUIN en Marc-Antoine sortant hors de sa tombe , étendant les bras , & se frotant les yeux , dit d'un ton badin.

Ah , que j'ai bien dormi ! bon jour , Cleopatrine.

Quelle heure est il ? J'ai soif & faim.
Va vite me tirer chopine ;
Mais ne la bois pas en chemin.

CLEOPATRE.

Cet indigne discours rend ma douleur plus vive.
Ne te souvient-il pas que tu fus roi des rois ?
Un heros ?

MARC-ANTOINE.

Moi heros ? dame ! j'ai quelquefois
La memoire un peu laxative.
Estions-nous morts tous deux ? Par ma foi , je
croyois

Qu'en bons & francs époux bourgeois ,
Tous deux au même lit le ragoût d'hyménée
Nous avoit fait dormir la grasse matinée.

CLEOPATRE.

De son esprit troublé que puis je soupçonner ?

MARC-ANTOINE.

Déchaussé le cothurne , & songe au déjeuner.
Ton œil me met en goût , & me sert d'échalotte.
Cette anguille est dodue , & vaut bien un poulet.

*Il manie le serpent que Cleopatre a autour de
son bras.*

Au lieu d'en faire un bracelet,
Va m'en faire une matelotte.

CLEOPATRE.

J'ai toujours conservé sur mon bras étendu
Ce sûr témoin de ma vertu.

Quand ta mort eût brisé nos conjugales chaînes ,
Cet aspic fit glisser son venin dans mes veines.

MARC-ANTOINE.

On a fait courir ce bruit-là :
Mais tu connois la médifance ;
L'un le crut , l'autre s'en mocqua.
Dis-moi la chose en conscience ,
Fut-ce un aspic qui te piqua ?
Ou bien si tu mourus de rage
De n'avoir pu chanter un *bis* de mariage ?

CLEOPATRE.

Tout l'univers a su mon trépas éclatant.

MARC-ANTOINE.

Je le tiens apocrif. Euh ? petit charlatan,
A quelqu'autre que moi va vendre ta vipere

Pour faire de l'orvietan,

Ou pour pendre au plancher de quelque apoticaire.

Si de cette vipere on faisoit à Paris

De la poudre à guerir les coquettes fieffées,

On en vendroit moins prix pour prix

Pour les estomachs affoiblis,

Que pour les vertus debiffées.

CLEOPATRE.

Pour sauver ma vertu, j'employai le poison.

MARC-ANTOINE.

Ouiche ! tarare pompon !

CLEOPATRE.

Auguste est mon garant, je méprisai sa couche.

MARC-ANTOINE *d'un ton heroïque.*

Malheureuse ! quel nom est sorti de ta bouche ?

A ce nom de courroux je me sens embrasé,

Et je suis à present demarcantonisé,

Tu veux m'en imposer par ton resit tragique.

CLEOPATRE *d'un ton badin.*

Mon bichon mon antonichon,

Je prendrai si tu veux le ton tragicomique,

Les femmes d'un certain renom,

Savent chanter sur chaque ton,

Même sur celui de flon flon.

MARC-ANTOINE.

Telle qu'une coquette en superbe ordonnance

Vient étaler au cours le plus fin de son art,

Pour ranger sous son étendart

Quelque colonel de finance ;

Telle & plus belle encor on vous vit dans un char,

Aller pompeusement au devant de Cesar.

Là, vous mîtes en batterie

Soupirs, roulement d'yeux, mine, minauderie,

Pour faire encore échec & mat

Les débris du triumvirat.

Mais avec tout l'effort de votre artillerie,
Croyant prendre un héros vous ne prîtes qu'un rat.

CLEOPATRE.

Quand je voudrai mettre un amant en cage.

J'y réussirai, sur ma foi.

Princesse aussi riche que moi

Perd rarement son étalage.

Ingrat, pour tes beaux yeux, j'ai contre le romain

Mis cent fois l'épée à la main,

MARC-ANTOINE.

Ei ! vous n'êtes qu'une bréteuse.

CLEOPATRE.

Cœur de caillou, sang de macreuse :

Par une marotte amoureuse,

Pour toi j'ai trotté sur les mers ;

J'ai rodé par tout l'univers.

J'ai galoppé l'Europe, l'Asie, & l'Afrique.

MARC-ANTOINE.

On n'avoit point encor découvert l'Amerique.

Ce fut pour toi le plus grand des bonheurs,

Car ma foi, pour te rendre sage,

On t'eût fait commander dans ce chetif voyage

L'arrière-ban des noseurs.

CLEOPATRE.

Venons au fait, veux-tu me reprendre pour femme ?

MARC-ANTOINE.

Nenni, ventre-secingris, madame.

CLEOPATRE.

Petit mouton d'amour, doux objet de mes vœux ?

MARC-ANTOINE.

Je sens que je m'en vais retomber amoureux,

Marc-Antoine, point de foiblesse.

CLEOPATRE *d'un ton héroïque.*

Cleopatre, plus de tendresse.

Rentrons dans nos tombeaux. Adieu, perfide, adieu.

MARC-ANTOINE.

Venez ça petit boute-feu.

Qu'on m'aille chercher un notaire.

La femme est un mal nécessaire.

Les Momies d'Egypte.

C L E O P A T R E.

Et l'homme est un foible animal.

M A R C - A N T O I N E.

Nouons à double nœud le lien conjugal,

Donnes-moi la main, scelerate.

C L E O P A T R E.

Mon cher toinon , mets-là ta patte.

Mad. J A C Q U E M A R D à *Arlequin*à *Colombine*, qui se donnent la main.

Tout beau , s'il vous plaît , je mets empêchement à ce mariage-là , & j'ai hypothèque sur Marc-Antoine.

Mr J A C Q U E M A R D à *Colombine*.

Comment donc , mademoiselle , ne m'avez-vous pas promis de m'épouser quand ma femme seroit crevée ?

Mad. J A C Q U E M A R D.

Comment , merci de ma vie , quand je serai crevée ? Je veux vivre cent ans pour te faire enrager , & pour t'empêcher d'épouser ta demoisillon.

Mr J A C Q U E M A R D.

A la bonne heure ; mais vous n'épouserez pas aussi votre baron.

Mad. J A C Q U E M A R D.

Je ne l'épouserai pas ; mais je lui donnerai tout mon bien. Tenez , monsieur le baron , voila déjà un diamant que je vous donne. *Elle tire un diamant de son doigt & le donne à Arlequin.*

Mr J A C Q U E M A R D.

Je n'épouserai pas Leonore ; mais je lui donnerai tout ce que j'ai. Tenez , made-

moiselle , voila une bourse de cent louis.

Mad. J A C Q U E M A R D à *Arlequin.*

Tenez , voila un colier de mille écus.

Mr J A C Q U E M A R D à *Colombine.*

Voila un petit contract de cinq cens livres de rente.

Mad. J A C Q U E M A R D.

Et moi , je vous donne ma maison de la rue de la Huchette.

Mr J A C Q U E M A R D.

Et moi , ma terre de la pissotte , la maison de Paris , l'étude , les quatre grands clerks . . . Ah ! j'étouffe !

A R L E Q U I N.

Et nous , nous vous donnons le bon soir. Presentement que nous tenons de quoi faire la noce , il est bon de vous dire que Leonore s'appelle Colombine ; qu'elle est une friponne de sa profession , & que le baron de Groupignac , autrement dit Marc-Antoine , est Arlequin , autre fourbe de son métier.

Mad. J A C Q U E M A R D.

Quoi . . . Il n'importe , je suis contente , pourvu que mon benest de mari n'épouse pas sa grisette.

Mr J A C Q U E M A R D.

Ni moi votre baron.

A R L E Q U I N.

Puisque tout le monde est content , divertissons-nous , & faisons la noce de Marc-Antoine.

Y ij

Osiris frappe, & le théâtre se change, & représente des buffets de cristal dans un jardin. Le tombeau de Marc-Antoine se change en table, & des momies viennent servir. Monsieur Jacquemard lave ses mains, ôte son manteau, sa perruque, prend un petit bonnet, & se met le premier à table.

ARLEQUIN.

Comment ventrebleu, mon petit praticien françois, vous êtes bien hardi de vous mettre à table devant Marc-Antoine romain!

Il le prend par le bras, lui donne un coup de pied, & chante :

Monsieur Jacquemard, faites gilles,
Ce n'est point aux procureurs
A donner des cadeaux aux filles.
Prenez votre sac & vos coquilles.
Faites gilles, faites gilles,
Allez chercher fortune ailleurs.

Monsieur Jacquemard veut faire le méchant. Deux gardes de Marc-Antoine le mettent sous la table, & le couchent en joue avec leurs mousquetons pendant tout le repas. Tout le monde mange, Arlequin chante :

Monsieur Jacquemard est benin,
Docile & debonnaire,
Il nous fait boire de bon vin:
Mais il n'en boira guere.

Allons, chorus ?

LE CHOEUR. *Il nous fait, &c.*

ARLEQUIN.

Il plaide comme un cicéron,
En procès c'est un diable ;
Mais quand il voit un mousqueton,
Il plaide sous la table.

LE CHOEUR. *Mais quand il voit, &c.*

ARLEQUIN.

Aux frais du plaideur indiscret,
Il boit à la buvette ;
Mais il défraye au cabaret
Et plumet & grisette.

LE CHOEUR. *Mais il défraye , &c.*

PIERROT *suivi de plusieurs garçons-
limonadiers.*

Messieurs , voila les liqueurs que vous
avez demandées. Vin Muscat , vin de saint
Laurent , des eaux de canelle , des eaux
de Forges , des eaux de Bourbon.

ARLEQUIN.

Mets tout cela sur le buffet , mon ami.

LA SIBYLLE *chante.*

Les rois d'Egypte & de Syrie
Vouloient qu'on embaumât leurs corps ;
Pour durer plus long-temps. morts ;
Quelle folie !

Avant que de nos corps, notre ame en soit partie,
Avec du vin embaumons-nous.

Que ce baume est doux !
Embaumons-nous , embaumons-nous ,
Pour durer plus long-temps en vie.

PIERROT.

Messieurs , il faut que je m'en aille ; mais
avant que de partir , dites-moi , s'il vous
plaît , qui me payera ?

ARLEQUIN.

Cela est juste. Monsieur Jacquemard payera.
Va , il répond de tout.

Mr JACQUEMARD *sous la table.*

Moi , je ne répons de rien , & je n'en
payerai pas un sou.

ARLEQUIN.

Vous ne payerez pas ? Mousquetaires,
remettez-vous. Tirez.

Mr JACQUEMARD.

Ne tirez pas, j'aime mieux payer ; mais
qu'on me laisse donc sortir.

ARLEQUIN.

Volontiers, laissez-le aller ; après qu'il
aura payé, s'entend.

Jacquemard sort en donnant une bourse à Pierrot.
Aussi-tôt tout le monde se leve, chacun tenant à la main
un verre plein de vin : un bruit de trompettes se fait
entendre, & sur ce bruit là chacun chante à son tour
les couplets qui suivent.

LA SIBYLLE.

Verles moi du vin dans mon verre.

Choquons, faisons un bruit de guerre.

Qui puisse durer toujours.

Répondez-moi, trompettes & tambours.

Les trompettes & les tambours.

Et tandis que Mars sur la terre

Ne fait point gronder son tonnerre,

Chantons le vin & nos amours.

Répondez-moi, trompettes & tambours.

Les trompettes, &c.

MEZZETIN.

Si notre piece a su vous plaire,

Quoi qu'en carême encor, nous ferons bonne chere,

Le carnaval pour nous va reprendre son cours.

Répondez moi, trompettes & tambours.

Les trompettes ; &c.

ARLEQUIN,

A la santé du parterre.

Le ciel veuille allonger ses jours ;

Et que dans notre gibeciere,

Son argent foisonne toujours !

Répondez-nous, trompettes & tambours.

Les trompettes, &c.

**LES BAINS
DE LA PORTE
S. BERNARD.**

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au théâtre par monsieur de Boisfran ;
& représentée pour la première fois par
les comédiens italiens du Roi dans leur
hôtel de Bourgogne , le douzième de
Juillet 1696.

A C T E U R S.

LE DOCTEUR.

LEANDRE , ANGELIQUE , fils & fille
du Docteur.

OCTAVE amant d'Angelique.

ARLEQUIN , SCARAMOUCHE , va-
lets d'Octave.

PIERROT , valet du Docteur.

COLOMBINE suivante d'Angelique.

Mad. DE LA FREDINDAILLERIE vieil-
le coquette, amoureuse de Leandre. *Ar-
lequin.*

UN MEDECIN , UN PROCUREUR ,

UN TRITON , *Arlequin.*

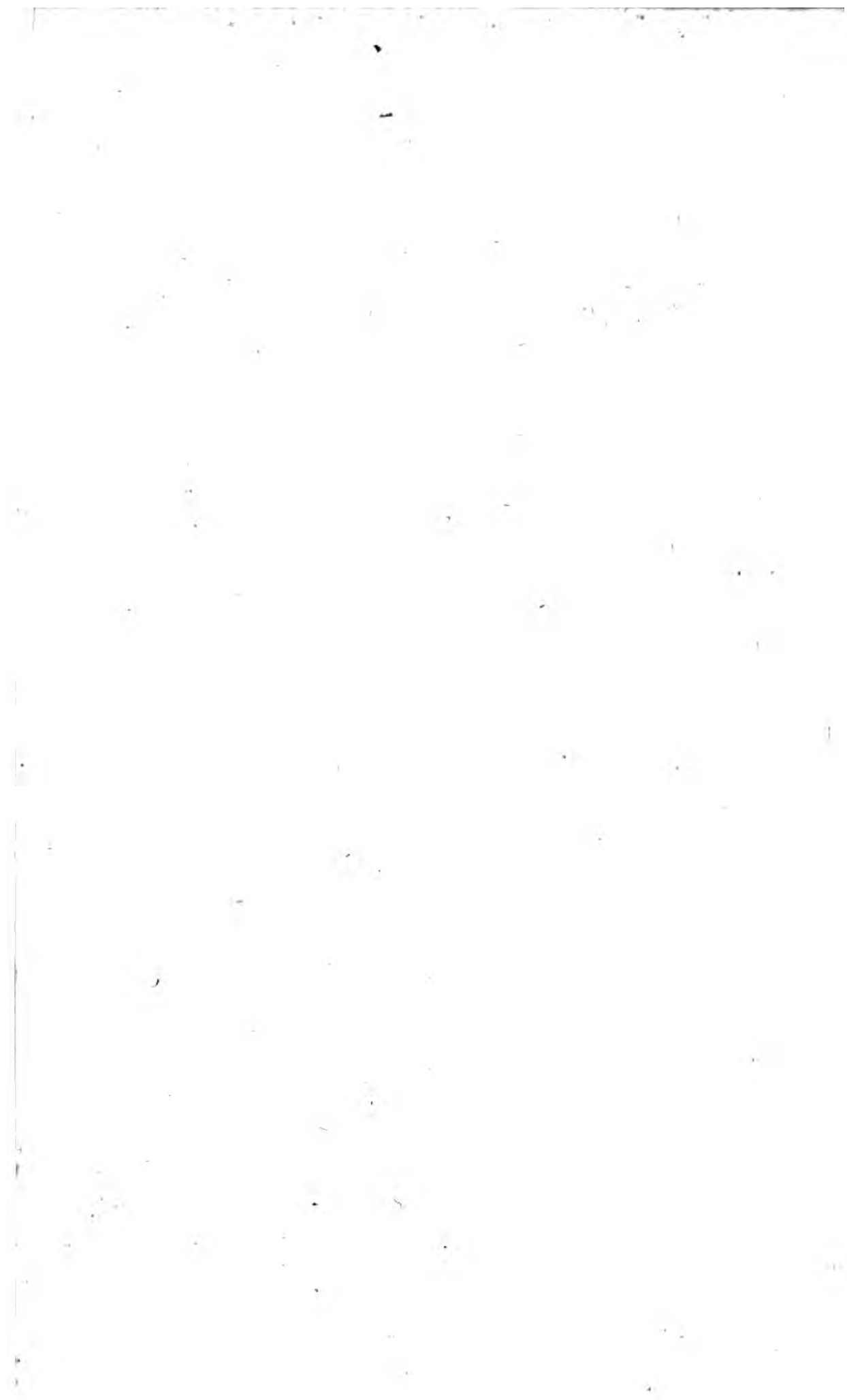
UN BROCANTEUR , UN BATELIER ,
Scaramouche.

PLUSIEURS BATELIERS.

PLUSIEURS NAYADES.

PLUSIEURS TRITONS.

La Scene est à Paris.







LES BAINS
DE LA PORTE
S. BERNARD.



ACTE I.

SCENE I.

Le théâtre représente l'appartement d'Octave.

OCTAVE, SCARAMOUCHE,
& ARLEQUIN qui survient.

OCTAVE seul.



*Amore ! ô Angiola ! ô vigilanza del
Dottore ! quanto mi tormentate !
amore redendomi amante idolatra
della signor Angiola , mi toglie il riposo : & la
vigilance du Docteur son pere m'ôte tous*

les moyens de la voir. Cependant je ne puis plus vivre sans lui faire connoître la violence de mon amour, & il faut que cette lettre lui découvre les sentimens de mon cœur.

Vers la cantonade. Scaramuzza ?

SCARAMOUCHE *en dedans.*

Plaît-il, monsieur ?

OCTAVE.

La difficulté est de la faire tenir. Le Docteur est un diable d'homme qui ne dort point. *Il appelle encore.* Scaramouche ?

SCARAMOUCHE *en dedans.*

Me voila, monsieur. *Il bâille.*

OCTAVE.

Colombine est dans mes interêts, & je pourrai par son moyen... Mais cet animal de Scaramouche ne vient point. *Toujours vers la cantonade.* Hola hé, Scaramuccia ? Se prendo un bastone, ti farò io venire quando ti chiamo. *Il appelle de toute sa force.* Scaramouche ?

SCARAMOUCHE *en robe de chambre noire, un bas de chausse pour bonnet de nuit, dans le fond duquel est une bouteille de ratafia.*

Scaramuzza ! Scaramuzza ! eh ben, Signor, me voila. Que diable me voulez-vous ? Il n'y a pas deux heures que je suis couché, & il faut que je me leve : j'aimerois mieux servir le diable qu'un patron innamorà.

(Il dort tout debout.)

OCTAVE.

*Che pazienza bisogna aver con questa bestia !
hei Scaramuccia ? Il l'éveille.*

SCARAMOUCHE *en sursaut.*

Je vais me lever , monsieur.

OCTAVE *tâtant le pied du bas de chausse
qui sert de bonnet à Scaramouche.*

Qu'as-tu là ? je sens quelque chose de
rond.

SCARAMOUCHE.

Ah , monsieur , ce n'est rien , c'est un
livre.

OCTAVE.

Un livre ? cela ne se peut pas.

SCARAMOUCHE.

Pardonnez-moi , monsieur , c'est que je
suis fort studieux : & la nuit quand je ne
puis dormir , je lis toujours cinq ou six cha-
pitres de ce livre-là.

OCTAVE.

Voyons un peu. *Il lui ôte le bonnet de nuit,
& en tire la bouteille de ratafia.* Tu appelles
cela un livre ?

SCARAMOUCHE.

Oui , monsieur , c'est un livre de la bi-
bliothèque de Procope. Le stile en est
doux , coulant , vif , plein de feu. Dame ,
monsieur , je tâche à me conserver , je ne
veux pas devenir comme vous. Tenez , de-
puis que vous aimez Angelique, vous n'avez
que les os & la peau , & vous êtes plus sec

& plus décharné qu'un gigot qu'on sert sur la table d'un procureur.

OCTAVE.

Taci impertinente ; le tue buffonerie son fuor distiagione : altre cure mi sovraſtano. Chiamæ Arlicchino.

SCARAMOUCHE appelle.

Arlequin ?

ARLEQUIN en dedans.

Chi è là ?

SCARAMOUCHE.

C'est moi , Arlequin.

ARLEQUIN.

Tournez 'la clef , je laiſſe toujours la porte ouverte.

SCARAMOUCHE appelle encore.

Arlequin , debout vite ?

ARLEQUIN toujours dedans.

Chi è là ?

SCARAMOUCHE.

Que le diable t'emporte ! C'est le maitre qui t'appelle.

ARLEQUIN.

Le maitre ! Et bien , le maitre... est le maitre d'appeller tant qu'il lui plaira.

OCTAVE.

La mia pazienza fa miracoli ! *A Scaramouche.* Otes-toi de-là. *Vers la cantonade.*

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Quelle heure est-il ?

OCTAVE.

Il est six heures. Leves-toi.

ARLEQUIN.

Six heures ? Et bien , vous viendrez me réveiller à neuf.

OCTAVE.

Ce coquin me met au desespoir ! Si je prens un bâton , maraut. . . .

ARLEQUIN *sortant en robe de chambre de pièces comme son habit , & en cornettes jaunes de toiles d'ortie.*

Je n'ai dormi que mes huit heures , je n'aurai pas le tein clair aujourd'hui.

OCTAVE *donnant une lettre à Scaramouche.*

Tiens , Scaramouche , voila une lettre que j'abandonne à tes soins. Sers-toi d'Arlequin , & fais-la tenir promptement à Angelique. *A Arlequin.* Et toi , fais tout ce que te dira Scaramouche. Adieu. *Il sort.*

SCARAMOUCHE.

Ande pur Signor , e lasseme far a mi. *A Arlequin.* Ah , le paresseux !

ARLEQUIN *à moitié endormi.*

J'avois encore quelque chose à retoucher à mon dernier somme : & lui donner certains coups fins. Vois-tu , Scaramouche , j'aime la perfection.

SCARAMOUCHE.

N'as-tu pas de honte de dormir plus que le maître. Il ne s'est point couché de cette nuit.

ARLEQUIN.

Tant mieux , je n'aurai pas la peine de faire son lit. Cela est bien commode ; depuis qu'il est amoureux d'Angelique , il ne débride point.

SCARAMOUCHE.

Il faut vîtement t'habiller , & faire tenir cette lettre à Colombine.

ARLEQUIN.

A Colombine ? cela ne se peut ; je n'ai pas dormi , j'ai le tein embrouillé , les yeux battus ; elle s'imagineroit. . . . Enfin vois-tu. . . une femme. . . Je connois bien ces animaux-là , il m'en a assés passé par les mains.

SCARAMOUCHE.

Au contraire , moins on dort , & plus on a l'esprit léger , & je te trouve aujourd'hui d'un fleuri qui charme.

ARLEQUIN.

Est-il possible ! *Il se quarre.*

SCARAMOUCHE.

Helas , que n'es-tu une fille ! je t'aimerois à la folie.

ARLEQUIN.

Tu n'es pas la centième personne qui m'a fait ce compliment-là.

SCARAMOUCHE.

Il y a pourtant des jours où tu es si laid si laid.

ARLEQUIN.

C'est que les beautés son journalieres. *Il crache amoureusement.*

SCARAMOUCHE.

Mon dieu , que voila un crachat poussé de bonne grace !

ARLEQUIN.

Trouvez-vous cela ? C'est pourtant sans affectation , je vous jure. *Il recrache , mais au lieu de cracher à terre , il crache au nez de Scaramouche , & s'en va.*

SCARAMOUCHE *le suivant.*

Que la peste te crève , animal !

SCENE II.

Le théâtre représente l'appartement d'Angelique.

COLOMBINE, ANGELIQUE, OCTAVE & ARLEQUIN qui surviennent.

COLOMBINE.

ON voit bien , que vous n'êtes encore qu'une novice : quoi , mademoiselle , jeune , riche , belle , rester seule tranquillement pendant deux jours de suite , & n'avoir pas le moindre empressement pour le plaisir ! ANGELIQUE.

Ah , Colombine ! je ne me connois pas moi-même.

COLOMBINE.

Mais , que n'allez - vous passer l'après-

midi , & jouer chez mademoiselle de la Fredindaillerie.

A N G E L I Q U E .

L'insupportable plaisir que le jeu ! Quoi tu crois qu'on puisse se réjouir à voir une foule de gens qui pour s'occuper , sont réduits à la nécessité de se ruiner les uns les autres ? qui n'ont pour toute conversation que le son de l'argent qu'ils secouent dans leurs poches , ou le bruit d'un livre de bafsette qu'ils remuent dans leurs mains ?

C O L O M B I N E .

Que vous êtes peu reconnoissante , mademoiselle ! que feroit-on dans le monde de tous les lanterniers de quartier , si quelques femmes obligeantes n'avoient la bonté de faire de leurs maisons comme une académie pour les retirer : que deviendroient tous ces cadets de magistrature , ces enfans dont on ne sauroit que faire , si l'on ne faisoit du jeu comme un hochet pour les amuser.

A N G E L I Q U E .

Non , Colombine , il ne faut plus regarder le jeu comme un amusement , c'est une liaison apparente de société , mais qui les divise toutes : c'est l'ennemi mortel de la politesse , & le couteau fatal qui coupe les nœuds de l'amitié la plus étroite.

C O L O M B I N E .

Hé , que vous importe donc que Damis
ait

ait perdu au jeu ce magnifique équipage , & qu'il n'ait pour tout domestique que les oublieurs & les crieurs d'eau de vie , si vous n'êtes pas sensible à sa perte.

ANGÉLIQUE.

Que m'importe, Colombine ? Non, je ne puis me divertir à voir le chevalier de la Vallée marquer avec un crayon rouge qu'il tient entre ses doigts les as noirs , & les manilles d'un jeu. D'un autre côté Clitandre qui déchire ou dévore un jeu de cartes.

COLOMBINE.

Quoi , mademoiselle , vous ne trouvez pas que ce soit un spectacle fort plaisant ? Pour moi , rien ne me divertit tant que de voir Ergaste au premier coup contraire, emporter en même temps les amadis de deux femmes par une pirouette imprévue : La jeune Elise étendue sur un canapé , qu'une même carte prise pour la quatrième fois fait pleurer à grosses larmes , & lui laisse une vapeur dans laquelle elle reproche à son mari. . . .

ANGÉLIQUE.

Hé, Colombine , ce sont des choses qu'il vaut mieux passer sous silence.

COLOMBINE.

Bon , pour une gasconnade conjugale qu'une femme reproche à son mari , voilà une bonne raison pour condamner le jeu.

Mademoiselle , ce n'est pas la passion la plus à craindre pour un mari.

ANGELIQUE.

N'appelles-tu rien contre un époux l'argent que Dorinde fournit tous les jours au jeune Daphnis ?

COLOMBINE.

Non , c'est une femme qui n'a pas la bourse de son mari , & qui ne donne à Daphnis que l'argent de ses menus plaisirs. Et d'ailleurs , on fait bien que ce n'est point le jeu qui ruine les femmes ; au contraire elles aiment naturellement la dépense , & comme la plupart ne s'en tiennent pas à la dot conjugale , on se sert du jeu comme d'un manteau qui couvre bien des dotes étrangères. Mais je vois le fonds de votre chagrin. Vous dites que la promenade vous fait mal à la tête , qu'il fait trop chaud en été pour aller aux spectacles , que les visites vous ennuyent à la mort , que le jeu vous est insupportable , je ne fais plus qu'un mari qui puisse vous réjouir.

ANGELIQUE.

Ah , Colombine , ne m'en fais point souvenir. Tu vois quel obstacle mon pere y apporte tous les jours : il ne veut point se défaire de son argent , & pour me dégoûter du mariage , il me propose des partis qui me desesperent , jusqu'à rester fille toute ma vie.

COLOMBINE.

Hé , mort de ma vie , vangez-vous.

ANGELIQUE.

Que dis-tu ?

COLOMBINE.

Epousez le conseiller qu'il vous propose,

ANGELIQUE.

Ah , Colombine !

COLOMBINE.

Oh , mademoiselle , il n'est pas le seul dont le public a payé la charge en payant des aulnes de drap ; & d'ailleurs , c'est une grande ressource pour une femme , que quatre ou cinq heures de palais par jour. Vous hochez la tête ? Hé bien , que ne vous accommodez-vous de cet autre. . . .

ANGELIQUE.

Qui , ce jeune étourdi ?

COLOMBINE.

Non. Monsieur de la buvette , cet officier de la chambre.

ANGELIQUE.

Je serois bien-aise d'avoir un homme d'esprit.

COLOMBINE.

Comment ? c'est la pépiniere des plaisans de société , & sans eux la plupart des compagnies seroient tout à fait raisonnables. Mais je vois votre but : & Octave. . . .

ANGELIQUE.

Je n'ose plus rien esperer. Outre l'avarice de mon pere , tu fais ce que j'ai à craindre

de ses visions poetiques ; enfin je ne sai à quelle extrémité il ne me réduit point.

Octave & Arlequin entrent.

OCTAVE à *Arlequin.*

Oui , la voila : C'est Angelique.

ARLEQUIN.

C'est Colombine qui est avec elle.

OCTAVE.

Ah ciel ! que sa presence jette de trouble dans mon ame.

ARLEQUIN.

Que sa presence cause d'irregularité dans toute ma figure !

ANGELIQUE *appercevant Octave.*

Hé , Colombine , voila Octave , retirons-nous. COLOMBINE.

Comment , mademoiselle , un homme vous fait-il peur ? Hé , jernie , ne faites point cet affront-là à notre sexe.

OCTAVE à *Arlequin.*

Il faut l'aborder , Arlequin.

ANGELIQUE à *Colombine.*

Il faut que je l'évite , Colombine. Si mon pere me voyoit avec lui , toutes mes esperances seroient perdues , il faut que je cache le feu. . . .

COLOMBINE.

Oh , prenez-y garde , mademoiselle , le feu d'une fille est comme la poudre à canon ; plus vous la ferrez , plus elle fait de fracas.

OCTAVE arrêtant Angelique qui s'en va.

Vous me fuyez, cruelle!

ARLEQUIN arrêtant Colombine.

Vous m'évitez, barbare.

ANGELIQUE à Octave.

De grace, Octave, ne me retenez pas.

COLOMBINE à Arlequin.

De grace, faquin, ne me tiraillez pas.

OCTAVE à Angelique.

Ne m'ôtez pas le plaisir de vous voir.

ARLEQUIN à Colombine.

Ne me ravissez pas le plaisir de vous chiffonner.

ANGELIQUE à Octave.

Laissez-moi la liberté de vous fuir.

COLOMBINE à Arlequin.

Laissez-moi la liberté de te froter les oreilles.

OCTAVE à Angelique.

Arrestate, ô bella!

ARLEQUIN à Colombine.

Arrêtez donc, si vous voulez. Il n'y a pas moyen de vous suivre.

OCTAVE à Angelique.

Soffrite ch'a vostri piedi. . . Il met un genou en terre.

ARLEQUIN à Colombine.

Souffrez donc qu'à mon aise. . . Il s'assied à terre.

ANGELIQUE à Octave.

Ma, ô dio! che volete Ottavio!

COLOMBINE à *Arlequin.*

Mais que veux-tu, malheureux ?

OCTAVE à *Angelique.*

Je veux vous dire, souveraine de mon cœur, que je veux vous aimer toute ma vie.

ARLEQUIN à *Colombine.*

Je veux vous dire, souveraine de la cave & de la cuisine, charmante fricassatrice de poulets, pieds de moutons, andouillettes, cervelats & saucissons. . . .

ANGELIQUE *amoureusement à Octave.*

Ah, Octave, ménagez ma pudeur !

COLOMBINE à *Arlequin du même ton.*

Ah, coquin, épargnes ma vertu mourante.

ARLEQUIN.

Je n'épargne rien quand la rage me tient !

ANGÉLIQUE *vers Colombine d'un ton passionné.*

Colombine ?

COLOMBINE *du même ton.*

Madame ?

ANGELIQUE.

Que fais-tu là.

COLOMBINE.

Je capitule.

ARLEQUIN.

Elle fait bien, car j'allois tout mettre au pillage.

ANGELIQUE *toute surprise.*

Mais, mon pere vient, je l'entends, il m'appelle. Adieu, Octave. *Elle s'en va, Colombine la suit.*

OCTAVE.

Quoi, sans m'écouter ? Ne craignez rien, je ne veux de vous qu'un regard favorable.

ARLEQUIN *vers Colombine.*

Arrêtes, hé, Colombine ! Je ne veux de toi qu'un flon flon flon, la rira don daine, flon flon flon, la rira don don.

Octave & Arlequin s'en vont.

SCENE III.

LE DOCTEUR, ANGELIQUE,
COLOMBINE.

LE DOCTEUR.

Ouais ! j'entends ici bien du bruit.

ANGELIQUE *à Colombine*

Ah, Colombine, je suis perdue !

COLOMBINE.

Vous le meritez. Hé, mort de ma vie, que n'expediez-vous ?

LE DOCTEUR.

Qui étoit là tout-à-l'heure avec vous ?

ANGELIQUE.

Que dites-vous, mon pere ?

LE DOCTEUR.

Oui ; qui étoit-là ?

COLOMBINE.

C'est un porteur de lettres qui demande où est la rue saint Denis.

LE DOCTEUR.

C'étoit donc un porteur de lettres suisse. La bonne bête ! Je me suis un peu trop amusé à compter mon argent. Ecoutes, Angelique , j'ai une fort bonne nouvelle à te donner.

COLOMBINE.

Graces au ciel , mademoiselle sera mariée.

ANGELIQUE.

Moi , mon pere ?

LE DOCTEUR.

Ouais , que vous êtes vive ! Je pense que vous devinez ce que j'ai à vous dire. L'étrange chose que le naturel d'une fille ! Elle ne songe qu'au mariage.

COLOMBINE.

A quoi voulez-vous donc qu'elle songe ? Chacun sent son mal , une fois.

ANGELIQUE.

Quoi , mon pere , ce n'est donc pas pour me marier que . . .

LE DOCTEUR.

Voilà qui est admirable ! Je n'aurai donc pas le temps de dire un mot ?

COLOMBINE.

Au moins, monsieur , songez que, quand les filles ont atteint un certain âge , elles deviennent terriblement necessiteuses.

LE DOCTEUR.

Je fai tout cela. Aussi ne viens-je que pour vous dire que j'ai pourvu à toutes ces necessités. J'ai songé à un parti.

COLOMBINE.

Que je me veux de bien de l'avoir deviné !

ANGELIQUE.

Ah , mon pere !

LE DOCTEUR.

Oh , oui , cela est fort divertissant : j'ai jetté les yeux sur monsieur Tricolor , homme fort riche , doyen de notre communauté , & fort consommé dans les affaires.

ANGELIQUE.

Le doyen de votre communauté ? Mon pere , vous n'y pensez pas.

LE DOCTEUR.

Comment donc ?

COLOMBINE.

Vraiment non , monsieur , vous n'y pensez pas : qui dit doyen consommé dans les affaires , présuppose un homme qui a beaucoup d'experience. Pour avoir beaucoup d'experience , il faut avoir long-temps vécu : quand on a longtemps vécu , on n'a pas long-temps à vivre , qui n'a pas long-temps

à vivre, se conserve : qui se conserve, fuit la nôce. Or est-il qu'il nous faut un homme qui donne tête baissée dans le mariage, & qui fasse sa principale affaire de sa femme. Par conséquent, vous voyez bien que monsieur Tricolor ne nous accommode pas, & que vous ne savez ce que vous dites quand vous nous le proposez.

LE DOCTEUR.

Hé bien, bien, je veux en agir en bon pere. Je suis bien-aïse de ne point contraindre ton inclination : & puisque monsieur Tricolor ne t'accommode pas, j'ai songé au fils d'un de mes meilleurs amis.

ANGELIQUE.

Est-il consommé dans les affaires ?

LE DOCTEUR.

Non, c'est un jeune homme, riche, sage, bien fait & d'esprit.

COLOMBINE.

Voilà notre fait. Voyez-vous, monsieur, en fait de mariage, un clerc vaut toujours mieux qu'un doyen : quel âge a-t-il ?

LE DOCTEUR.

Je ne le fai pas au juste, mais il est encore au college, & son pere est après à lui faire avoir une charge des plus considerables.

COLOMBINE.

Oh fi, oh fi, oh fi ! Que les peres sont des fots, & qu'ils se connoissent mal en femmes !

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce à dire , insolente ?

COLOMBINE.

C'est à dire , monsieur , qu'un homme est une bête lorsqu'il donne une charge à son fils en le mariant.

LE DOCTEUR.

Et d'où vient cela , s'il vous plait ?

COLOMBINE.

C'est que , lorsqu'un jeune homme veut remplir tous les devoirs du mariage , il trouve assés d'occupation chez lui pour n'avoir pas le temps de s'amuser ailleurs.

LE DOCTEUR.

Bon bon ! quand on a de l'esprit , & qu'on veut bien travailler , on trouve du temps pour tout. Je me souviens que trois jours après mon mariage , outre le nombre infini d'affaires que j'avois , je ne laissai pas d'entrer encore dans le traité du Pied-fourché.

COLOMBINE.

Oui , mais je me souviens aussi , que revenant une fois du bureau , vous trouvâtes madame dans son cabinet qui jouoit au pied de bœuf avec votre valet Picard ; je ne vous ai jamais vu si en colere , & cependant il y avoit de votre faute.

LE DOCTEUR.

Taisez-vous.

COLOMBINE.

Oh dame , monsieur , ce sont des exemples , cela , qui nous doivent apprendre à vivre. Une femme veut avoir ses heures de récréation : & quand le mari n'est pas au logis , elle les prend avec le premier qui s'y trouve.

LE DOCTEUR.

Taisez-vous , vous dis-je.

COLOMBINE.

Ce qui vous fit le plus de peine , à ce que vous nous dites depuis , ce fut lors qu'écoutant à la porte avant que de les surprendre , vous entendîtes Picard qui lui faisoit commandement comme le roi fait à son sergent , de lui dire qui est-ce qu'elle aimoit mieux de lui , ou de l'abbé petit Oye. . . . hélas. . . . cet abbé qui venoit si souvent au logis. . . .

LE DOCTEUR.

Encore ? A la fin je perdrai patience.

COLOMBINE.

C'étoit mes amitiés que cet abbé-là. Le drôle de corps , le drôle de corps ! quand il étoit une fois à la toilette de madame , nous n'avions jamais fait , & nous y demeurions toujours plus de deux heures.

LE DOCTEUR.

Ouais , je n'aurai donc pas le pouvoir de vous faire taire ?

COLOMBINE.

Ma foi , c'étoit un vrai bouffon que cet

abbé-là. Il mettoit les cornettes de madame, il se mettoit du rouge & des mouches, madame mettoit sa perruque, son chapeau & son manteau, puis elle lui cedoit son fauteuil, & se mettoit à ses genoux contrefaisant l'amant passionné. L'abbé de son côté contrefaisoit la femme scrupuleuse qui ne veut rien entendre, & madame lui faisoit des protestations, lui juroit une fidelité éternelle, lui prenoit les mains, les lui ferroit, les lui baisoit. LE DOCTEUR.

Savez-vous qu'à la fin je me lasse de vos impertinences, & que si vous ne vous taisez, je vous donnerai sur les oreilles.

ANGELIQUE.

Tais-toi donc, Colombine, ne vois-tu pas que tu fâches mon pere ?

COLOMBINE.

Si je le fâche, tant pis pour lui. Pourquoi entreprenoit-il tant d'affaires ? S'il n'avoit songé qu'à son ménage, il n'auroit pas eu tous ces chagrins-là. Hé mort de ma vie ! une femme vaut bien peu si elle ne vaut pas toute l'occupation d'un homme.

LE DOCTEUR.

Je ne sai à quoi il tient que....

COLOMBINE.

Qui vous dit rien ? mariez votre fille à qui il vous plaira, je ne m'en mêle plus, que son mari ait vingt charges au lieu d'une, je le veux bien moi, ce ne sont point là

mes affaires. Mes lorsqu'on vous viendra faire des plaintes de votre fille ; que son mari vous dira qu'il l'a trouvée avec celui-ci , avec celui-là , ne vous en prenez qu'à vous-même , & dites que vous l'avez bien voulu. Si le pied de bœuf de la défunte n'a pas été capable de vous rendre sage , tant pis pour vous.

LE DOCTEUR.

A la fin. . . . mais je ferai mieux de laisser cette coquine ; allons , ma fille , suis-moi , rentrons.

COLOMBINE *seule.*

Rentrez tant qu'il vous plaira : mais je vous répons moi , que votre fille n'aura d'autre mari qu'Octave. Allons , Colombine , c'est ici qu'il faut employer ton savoir-faire. Mettons en usage cette tendresse si secourable dans les occasions dangereuses , écartons les vapeurs , les langueurs , les nonchalances , la jaunisse & tous les désordres que cause à une fille l'ambition d'un père qui la marie à un homme qu'elle n'aime point. C'en est fait , il n'est plus question de raisonnemens. Le Docteur s'imagine qu'il y a des esprits familiers , profitons de ses visions pour seconder les justes intentions d'Octave , & le penchant de ma maîtresse. Octave m'a promis cent pistoles si je fais réussir son mariage. L'intérêt & l'amour d'Arlequin son valet , que j'épouserai après

cela , m'y engage. Courons à l'exécution. Mais voici madame de la Fredindaillerie , elle vient bien souvent rendre visite à Angelique , Leandre n'y auroit-il point quelque part ? elle pourra servir à mes desseins , il faut le ménager.

S C E N E I V.

ARLEQUIN en madame de la Fredindaillerie , COLOMBINE , LEANDRE qui survient.

ARLEQUIN.

LA cruelle chose que l'amour ! Il ne donne pas un moment de repos. Depuis que j'aime Leandre , je ne puis vivre un moment loin de chez lui. Cependant plus je tâche à lui faire connoître que je l'aime , & moins j'y réussis. C'est un petit dissipé qui ne prend jamais garde à ce que je lui dis.

COLOMBINE.

Ah , bon jour , madame ! vous voila d'un air à ravir tous les cœurs.

ARLEQUIN.

Tu vois, ma bichonne. Peut-on voir Angelique ?

COLOMBINE.

Oui , madame. Hélas , vous la trouverez bien désolée ! Son pere. . .

ARLEQUIN.

Leandre n'est-il point au logis ?

COLOMBINE.

Non , madame , il n'a pas couché à la maison. Mademoiselle Angelique est d'un chagrin qui ne se comprend pas. Son pere. . . .

ARLEQUIN.

Il n'a pas couché au logis ? Ah , le petit libertin ! c'est peut-être quelque amourette qui le gâte. Il faut avouer que le siècle est bien corrompu. Si l'on avoit pendu une douzaine de ces jeunes mijaurées égrillardes qui amusent la jeunesse , les enfans de famille ne seroient pas si libertins.

COLOMBINE.

Ne nous embarassons pas de cela , madame. Mademoiselle Angelique aura bien du plaisir de vous voir , car son pere. . . .

ARLEQUIN.

Si je pouvois découvrir qui est la coquine qui l'occupe , hu. . . . Et le Docteur souffre que ce jeune tendron découche ainsi la maison : quel pere maussade , quel pere maussade ! Je ne métonne plus que les jeunes gens soient si débauchés , c'est que les peres ne sont que des fots , des fots sont les peres.

COLOMBINE.

Hé , madame , son pere n'en fait rien , c'est Angelique qui a lieu. . .

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Mais ce jeune homme va se perdre , il faudroit en avertir le Docteur.

COLOMBINE.

Ah , madame , gardez-vous-en bien ! il feroit beau bruit ; il croit qu'il va à la chasse.

ARLEQUIN.

Mais il faut donc laisser perir un jeune homme ? En verité , ma petite , je ne te comprends pas.

LEANDRE *derriere le theatre,*

Tay , tay , Briffau , Gerfau.

ARLEQUIN.

Je pense que c'est lui.

LEANDRE.

Tay , marquise , tay , tay.

COLOMBINE.

Vraiment , monsieur , cela est fort joli !

ARLEQUIN.

Vous êtes bien fier , monsieur , vous passez à la barbe des gens sans les regarder.

LEANDRE.

Ah , ciel , madame de la Fredindaillerie ! Je la rencontre toujours chez ma sœur , & j'ai toutes les peines du monde à me défaire d'elle. N'auriez-vous pas vu , ma chienne , madame ?

COLOMBINE.

Voilà , ma foi , un fort joli train ! Si votre pere le savoit. . .

ARLEQUIN.

Le pauvre enfant ! il revint peut-être hier au soir trop tard , & il n'aura pas voulu faire du bruit , quand vous reviendrez tard , venez chez moi , mon cher poulet , venez chez moi , il y aura toujours un lit à votre service.

LEANDRE.

Je vous suis obligé , madame , je ne fais que d'arriver de la chasse.

COLOMBINE.

Hé oui , de la chasse. Mais mon maitre m'appelle , je vous laisse, *Elle rentre.*

ARLEQUIN.

De la chasse aux poulettes , n'est-ce pas ? Ah , petit fripon ! vous vous exposez trop.

LEANDRE.

Je vous assure , madame , que je ne cours aucun risque. Je chasse sur les terres d'un de mes amis ; & Pierrot qui me suit va vous faire voir mon gibier.

ARLEQUIN.

Vous n'êtes gueres sage , mon pauvre enfant ; vous prenez bien de la peine à poursuivre du gibier qui vous fuit , tandis que vous en avez qui est tout pris , & qui seroit ravi d'être dans votre charniere.

LEANDRE.

Je pense que cette vieille folle est amoureuse de moi. Ah, ciel ! madame , tout le gibier ne m'accommode pas , & je ne goute

aucun plaisir que dans la difficulté que je trouve à le prendre.

ARLEQUIN.

Puisque vous aimez tant la fatigue , que ne venez-vous chasser sur nos terres ? C'est un pays fort conservé , & il n'y a que monsieur de la Fredindaillerie qui y chasse.

LEANDRE.

Je vous suis bien obligé ; mais comme je ne connois point votre garde , & que la plupart de ces gens-là sont brutaux , vous voulez bien que je ne m'expose point à avoir une affaire avec lui.

ARLEQUIN.

Oh , n'apprehendez rien ; il n'y a point de garde qui soit moins garde que ce garde-là ; & d'ailleurs je vous reponds de lui : J'irai même à la chasse avec vous. Mais n'avez-vous pas bien chaud ? *Elle lui passe la main sur le visage.*

LEANDRE.

Non , madame , je vous assure que de ma vie , je n'ai eu si froid.

ARLEQUIN *à part & amoureuxment.*

Helas , qu'il est jeune & joli ! qu'il est jeune & joli ! qu'il est jeune & joli !

LEANDRE *à part.*

Que Pierrot est long-temps à venir ! jamais son absence ne m'a paru si rude.

ARLEQUIN *vers Leandre.*

Le petit cruel ! il ne m'écoute pas.

Aa ij

S C E N E V.

LEANDRE , MADAME DE LA
FREDINDAILLERIE , PIERROT
chargé de gibier.

PIERROT.

EN voila pour le coup une bonne provi-
sion. Mais si vous me chargez de mê-
me une autre fois , il faudra avoir un mulet
pour me porter , car mes jambes n'y fau-
roient suffire. *Appercevant madame de la Fre-
dindailerie.* Bonjour , madame. N'est-il pas
vrai qu'il ne faut pas avoir la goutte pour
attraper tout ce gibier-là ?

ARLEQUIN.

Non assurément. *Vers Leandre.* Mais vous
devez être bien las ? Venez vous délasser
dans votre chambre. *Elle veut le prendre par
le bras.* Allons , mon petit poulet , allons ,
je vous tiendrai compagnie.

LEANDRE.

Ah , madame ! vous me faites trop d'hon-
neur : je n'ai pas besoin de repos , je ne me
lasse jamais.

ARLEQUIN *d'un ton gai.*

Il ne se lasse jamais : ah , le joli homme !
qu'il est aimable ! Oh , mon petit homme ,
il faut se conserver.

LEANDRE.

Madame , vous avez pour moi trop de bontés , & je ne mérite pas tous les soins que vous prenez. Pierrot , portes ce gibier au logis , & fais savoir à mon pere que je suis arrivé de la chasse. Madame va chez ma sœur apparamment , je croi qu'elle pourra être dans son appartement. Adieu , madame. *Il s'en va.*

ARLEQUIN *d'un ton triste.*

Ah , le petit tigre ! *Elle entre chez le Docteur.*

PIERROT *seul.*

Hé vive la vallée ! Ma foi , il n'y a rien tel. Mon maître m'a donné ordre d'acheter ce gibier : il a été à la chasse , & oui , à la chasse ; mais ce n'est point aux champs. Voilà justement où en sont bien de nos gens , & il y en a qui courent une journée entiere , & qui ne tirent qu'avec cette poudre-là. *Il fait comme s'il comptoit de l'argent.* Mais n'importe , il y aura de quoi faire bonne chere , & le Docteur en sera fort content , quand il verra qu'il ne lui en coûte rien , emportons notre provision.

Scaramouche arrive , qui rencontrant Pierrot chargé de gibier , conçoit aussi-tôt le dessein de le lui voler. Dans cette vue , il l'aborde , lui parle de la chasse , & veut lui montrer à tirer & à tuer trente perdrix à la fois en volant. Pierrot impatient d'apprendre cela , pose son gibier à

terre ; Scaramouche lui met un bâton sur l'épaule au lieu d'un fusil , & après l'avoir fait poster d'une manière grotesque , le dos tourné à son gibier , Scaramouche le ramasse & s'en va. Pierrot n'entendant plus personne derrière lui , se tourne , & voyant qu'on lui a pris son gibier , s'en va en criant : *Au voleur.*

S C E N E V I.

Le théâtre représente l'appartement du Docteur :
LE DOCTEUR assis , le coude appuyé
sur une table où sont plusieurs livres.

ARLE QUIN caché dans un livre.

LE DOCTEUR seul.

QUand un homme reste veuf avec une fille nubile , il a dans sa maison un petit animal bien embarrassant. C'est une chose étonnante , étant docteur comme je suis , & sachant à fonds les plus grandes choses , qu'une bagatelle me mette hors de gamme. Je voudrois que la fille d'un docteur comme moi , fut destinée à quelque mari qui fût plus dégagé de la matière ; quelque essence maritale épurée. Mais je consulte en vain les auteurs des sciences occultes , qui ont eu en leurs dispositions des esprits familiers , & je ne trouve rien qui me satisfasse. *Il frappe sur un livre.*

ARLEQUIN *en dedans.*

Qui est là ?

LE DOCTEUR.

Hoime ! *Il se leve.* J'entends une voix qui sort de ces livres. Ne seroit-ce point quelque démon familier qui voudroit faire amitié avec moi ?

Un livre s'ouvre , & Arlequin déguisé en esprit familier , paroît à moitié hors du livre.

LE DOCTEUR.

Je ne me trompe pas , c'est un esprit familier. Courage , docteur. Il tient son sérieux , il faut que je lui parle le premier. Je ne fais comment l'appeller... Monsieur....

ARLEQUIN.

Je vous entends , je vous entends.

LE DOCTEUR.

Il m'entend , & je ne lui ai encore rien demandé !

ARLEQUIN *sortant entierement hors du livre , & s'avancant vers le Docteur.*

Je vous entends , vous dis-je. Vous voulez savoir qui je suis ? Sachez que je suis un esprit familier , dont la familiarité s'est tellement familiarisée , qu'il n'y a rien à present de plus commun que ma diablerie. Mais avant que de passer plus avant , je veux vous faire voir ma puissance , & tout mon équipage. *Il fait plusieurs cercles , & plusieurs postures comiques , puis dit :*

Perturbateurs de l'Univers,
 Qui faites votre délice
 De mettre tout à l'envers,
 Esprits enclins à la malice,
 Qui par un moyen sans pareil,
 Pour aveugler autrui, vous creveriez un œil :
 Vous qui par un trompeur office,
 Feux follets, dangereux ardents,
 Vous présentez à guider les passans,
 Pour les conduire au précipice ;
 Lutins, lemures, farfadets,
 Pans, éqipans, hamadriades,
 Lares, nimphes des bois, driades,
 Dieux chevrepieds, esprits follets,
 Que je tiens sous ma dépendance,
 Quittez les corps inanimés,
 Où vous vous tenez renfermés,
 Et par l'effort de ma puissance
 Dont les effets sont merveilleux,
 Sortez, montrez vous à nos yeux :

Tous les meubles de la chambre se changent en groupes de lutins, qui forment une décoration grotesque sur ornement percé à jour.

LE DOCTEUR.

Ah, monsieur le diable ! Je meurs de peur.

ARLEQUIN.

Ne craignez rien, je suis un diable honnête homme. C'est moi qu'on trouve toujours au fond d'une poche vuide. Je soutiens la vertu chancelante de ces femmes que l'argent a sapé aux pieds, & qui est prête à tomber. J'ai inventé les arts, je pousse les gens à la vertu, je fais tous les ans retirer du monde, quelque joueur de

profession , & je fais le plus grand mérite des cadets de Normandie , des Manceaux , & des Gascons.

LE DOCTEUR.

Voilà qui est admirable ! J'avois de vous une plus méchante opinion.

ARLEQUIN.

Comment diable ! Donnez-vous bien de garde de confondre. Vous voulez parler de mon petit coquin de frere. C'est le plus méchant petit lutin ! il ne quitte jamais une femme à qui un homme a demandé la fleur-rette , qu'elle ne lui ait accordée.

LE DOCTEUR.

La malepeste !

ARLEQUIN.

Bon ! il fait bien pis. Il fait prévenir par les femmes les besoins de leurs amans. Vous souvient-il de ce que vous dit votre défunte, lorsque vous la surprîtes avec votre caissier ?

LE DOCTEUR.

Laiſſons cela , je vous prie , la pauvre femme est morte. Elle me dit que le diable l'avoit tentée.

ARLEQUIN.

Justement , elle vous dit vrai. C'étoit mon pendent de frere. Il la prit dans le tems qu'un marchand la pressoit terriblement pour le payement de cent pistoles de galons d'or , qu'il avoit fourni par son ordre à un petit-maître de ses amis. Si vous saviez ce

LE DOCTEUR.

A propos de fille , je voudrois bien vous consulter. J'en ai une dont je suis fort embarrassé. Je voudrois bien savoir ce que j'en dois faire.

ARLEQUIN.

Que ne parlez-vous ? j'ai là une salamandre qui vous tirera de peine.

LE DOCTEUR.

Qu'entendez-vous donc par une salamandre ?

ARLEQUIN.

C'est un esprit qui vit toujours dans le feu , & qui devine l'avenir. Vous allez voir. La voila qui vient. *La salamandre qui est la chanteuse*, entre. Vous voulez donc savoir ce que vous devez faire de votre fille ? Ecoutez-la , elle va vous le dire en chantant.

LA SALAMANDRE *chante.*

On ne peut trop tôt s'engager
Dans le temps où l'on est aimable ;

La jeunesse est peu durable ,
Rien n'est plus à ménager.

Les fleurs nouvelles
Qui parent nos champs ,
N'ont qu'un temps
Pour être belles.

Les amans sont dans les beaux ans ,
Ce que les fleurs sont au printemps.

LE DOCTEUR.

Mais , monsieur , ce qu'elle dit là ne décide rien. Je voudrois savoir si je dois marier ma fille ?

L A S A L A M A N D R E *chante.*

Dès le premier âge
Fille songe au mariage ;
A quoi sert d'y résister !

Sur une pente
Si glissante
Où le cœur se laisse emporter,
La sagesse est trebuchante,
Pour peu qu'on veuille l'arrêter.

LE DOCTEUR.

Angelique est une fille sage , & je ne
crains rien de sa vertu.

A R L E Q U I N *chante.*

Quand un pere est homme habille ,
De crainte des accidens ,
Il doit marier sa fille
Dès l'âge de quinze ans,
Dans ce temps chacune crie :
Tôt , tôt , tôt , qu'on me marie ,
Celle qu'on remet trop tard ,
Est sujette au cochemard.

LE DOCTEUR.

A propos de cochemard , on dit que
c'est un esprit familier.

A R L E Q U I N.

Comment diable ! c'est un esprit des
plus familiers qui se fassent. Il se plaît par-
ticulierement à s'attacher aux personnes qui
se couchent sur le dos. Voulez-vous que je
vous le fasse voir ?

LE DOCTEUR.

Mais ne me fera-t-il point de mal ?

ARLEQUIN.

Oh que non ! au contraire , il vous divertira par ses sauts & ses culebuttes.

LE DOCTEUR.

Voyons-le donc , je me sens assez de résolution pour me familiariser avec les esprits.

ARLEQUIN.

Allons , cochemard , & vous autres esprits qui l'accompagnez , divertissez le Docteur.

Scaramouche en cochemard sort de la décoration , tous les autres esprits en sortent aussi & l'accompagnent. Il se fait une danse de postures , qui finit le premier acte.





ACTE II.

SCENE I.

ANGELIQUE, COLOMBINE.

COLOMBINE

IL faut de la résolution , madame. C'est en vain qu'on se plaint , quand on ne veut point prendre de remedes.

ANGELIQUE.

Mais , Colombine quel remede à mon mal ? j'aime Octave , & mon pere ne veut point entendre parler de lui.

COLOMBINE.

Voila bien de quoi se chagriner ! vous avez aimé Octave sans consulter votre pere , n'est-ce pas ? Et bien , épousez-le sans la même consultation. S'il s'en fâche , à la bonneheure. Quand les peres font les bêtes , tant pis pour eux.

ANGELIQUE.

Que me proposes-tu là , Colombine ? Epouser Octave sans le consentement de mon pere ! Tu te mocques.

COLOMBINE.

Il n'y a point de plaisanterie à cela. Aux maladies violentes , il faut des remedes vio-

lens. Si votre mere n'avoit pas fait de même , peut-être ne seriez-vous pas encore au monde.

ANGELIQUE.

Mais , Colombine , font-celà des exemples à suivre pour une fille bien née ?

COLOMBINE.

Oh non , il fera bien plus glorieux pour vous , de vous plaindre toujours comme vous faites , de perdre le boire & le manger , de ne point dormir les nuits , & de devenir à la fin plus seche qu'une allumette. Vous en avez déjà d'assez beaux commencemens , & vous voila diminuée de plus de la moitié.

ANGELIQUE.

Mais , Colombine , que deviendrai-je , si après une action si hardie & si pleine d'éclat , Octave me manque de parole ? Les hommes sont des perfides , qui bien souvent ne nous aiment que pour leur propre satisfaction.

COLOMBINE.

Oh , madame , en ce cas , on prend bien ses mesures ; & au défaut d'un contract en forme , on se fait faire une obligation qui porte promesse d'en passer contract.

ANGELIQUE.

Mais

COLOMBINE.

Mais , madame , cela porte les mêmes interêts.

intérêts. Que voulez-vous d'avantage ? D'ailleurs , Octave est gentilhomme , & vous êtes tournée de maniere à ne pas faire un inconstant.

ANGELIQUE.

Ah , Colombine ! je suis tellement agitée que je ne me connois pas moi-même. Fais tout ce que tu voudras de moi , je m'abandonne à ta conduite.

COLOMBINE.

Ah ! voila parler , cela. Voyez-vous , les filles sont de certaines marchandises , auxquelles il faut un peu lâcher la main : autrement , on est quelquefois obligé de s'en défaire à moitié de perte. Laissez-moi faire presentement ; la journée ne se passera pas sans que vous soyez mariée à Octave. Dites seulement à votre pere, que vous vous sentez aujourd'hui plus mal qu'à l'ordinaire , & qu'il envoie querir un medecin , par lequel nous vous ferons ordonner le bain , nous irons pour le prendre sur le soir à la porte S. Bernard ; de là

ANGELIQUE.

Hé fi , Colombine , que me dis-tu là ? Aller à la porte S. Bernard ! tu n'y songes pas.

COLOMBINE.

Voila-t-il pas vos scrupules revenus ? Hé mort de ma vie , ferez-vous la première

re qui aurez été là ? Et ne savez-vous pas que c'est à present l'endroit où se promènent toutes les femmes de bon goût ?

ANGELIQUE.

Mais on y voit . . .

COLOMBINE.

Hé bien, on y voit . . . Quoi ? Un homme dans l'eau ? voila une belle affaire ! Quand un homme est dans l'eau , on n'en voit pas le quart. Rentrez dans votre appartement , & me laissez le soin du reste. *Angelique rentre.* Oh ça , voila l'affaire en bon train. Octave sera content , & j'aurai les cent pistoles qu'il m'a promises. Scaramouche, Arlequin , fourbes dévouez à mon service , où êtes vous presentement ?



S C E N E II.

SCARAMOUCHE , COLOMBINE ,
ARLEQUIN qui survient.

SCARAMOUCHE.

AH, Colombina! senza il tuo soccorso
il mio padrone è morto , *Arlequin en-
terré , & Scaramouche à tous les diables.*

COLOMBINE.

Ah , Scaramouzza ! se non tenesse ch'a
me , hoggi Angiola farebbe ottaviata , e
Colombina arlicchinizzata. Hò consiglia-
to alla mia padrona di fingersi ammalata.
Il Dottore farà far una consulta di medici ,
è noi faremo in sorte di farle ordinar il
bagno. Anderemo poi sta sera per pren-
derlo alla porta San Bernardo , e la . . .

SCARAMOUCHE *fait des grimaces en
ruminant.*

Heu , heu , heu.

COLOMBINE.

Come, come? lo credo che tu non ap-
provi il mio consiglio.

SCARAMOUCHE.

*Tutto al contrario, sò che avete molta sperien-
za , & que dans une bataille amoureuse
vous êtes una Martesia. Comment, diable!
vous parlez comme une fille qui auroit dé-*

ja fait douze campagnes dans le bois de Boulogne. Mais à ce que je comprends de tout ce que tu viens de me dire , il nous faut un medecin qui soit à nous. Arlequin feroit bien notre affaire. Le voici justement. Pour l'engager à faire le medecin , il faudra. . . . *Il lui parle à l'oreille.*

COLOMBINE.

Je le veux bien. Commençons. *D'un ton de colere.* Come , come , Signor Scaramouza , io non maritarò ?

SCARAMOUCHE.

Non , vous ne vous marierez pas.

COLOMBINE.

Si , je me marierai , malgré toi , encore.

ARLEQUIN *se mettant entre deux.*

Elle a raison , elle se mariera malgré vous & malgré vos dents , entendez-vous ? Cette fille-là est sous ma protection.

COLOMBINE *d'un ton embarrassé & chagrin.*

Ecoutes, Arlequin, c'est que mon pere & ma mere en mourant firent un testament , & par ce testament ils testerent qu'en cas que. . . . Scaramouche te dira tout cela , je m'en vais. *Elle s'en va.*

ARLEQUIN *à Scaramouche.*

Qu'est-ce que c'est donc , monsieur , que ce testament ?

SCARAMOUCHE.

Oh , ce n'est rien. C'est que son pere & la mere prirent la peine de se laisser mourir tous deux le même jour.

ARLEQUIN.

Et cette peine-là les a exemptés de mille autres peines.

SCARAMOUCHE.

Mais avant que de mourir ils firent un testament , par lequel ils ordonnerent que Colombine leur fille épouseroit un medecin.

ARLEQUIN.

Un medecin ? Et a-t-elle du bien ?

SCARAMOUCHE.

Non.

ARLEQUIN.

En verité , quand les gens sont venus à un certain âge , il faudroit les affommer , pour les empêcher de faire des sottises. Comment diable veulent-ils qu'un medecin épouse une salope qui n'a rien ?

SCARAMOUCHE.

Qui vous a dit qu'elle n'a rien ?

ARLEQUIN.

Ne venez-vous pas de me dire qu'elle n'a point de bien ?

SCARAMOUCHE.

Oui.

ARLEQUIN.

N'avoir point de bien , & n'avoir rien ,
sont deux choses qui se ressemblent bien.

SCARAMOUCHE.

D'accord ; mais elle a une tante riche de
quarante mille francs , dont elle est heri-
tiere.

ARLEQUIN.

Oui ? la malepeste ! c'est bien quelque
chose cela. Et cette tante , quel âge a-t-elle ?

SCARAMOUCHE.

Quatre-vingt dix-huit ans passés.

ARLEQUIN.

Bon : il n'y aura pas long-temps à souf-
frir. Voila qui est fait , je me fais recevoir
medecin , & j'épouse Colombine.

SCARAMOUCHE.

Tu te mocques , tu es un ignorant qui ne
fais rien.

ARLEQUIN.

Cela est vrai , mais je ne serai pas le seul :
que cela ne t'embarasse pas. Revenons seu-
lement à la tante. Après sa mort , Colom-
bine heritera les quarante mille francs ,
n'est-ce pas ?

SCARAMOUCHE.

Qui en doute ? Cette tante a pourtant un
fils.

ARLEQUIN.

Hoime ! Voila qui recule la succession.

SCARAMOUCHE.

Oh , pas beaucoup. C'est un fils qui a
soixante & dix-huit ans.

ARLEQUIN.

N'importe : Les garçons tiennent des
meres , & . . .

SCARAMOUCHE.

Oh , pour celui-là , non. Les débauches
l'ont ruiné , il est cassé , débile , maigre , il
est toujours entre les mains des medecins.

ARLEQUIN.

Voila le meilleur. Sur ce pied-là il ne la
fera pas longue , & cela ne vaut pas la pei-
ne de changer de sentimens. Si bien donc
qu'après la mort de cette tante & de ce
fils , Colombine aura les quarante mille
francs ?

SCARAMOUCHE.

Oui , mais . . .

ARLEQUIN.

Quoi mais ?

SCARAMOUCHE.

Oh , ce n'est rien. C'est que ce fils s'est
marié , & il a quatre enfans : mais je les
compte déjà pour morts ; ils ont la maladie
de leur pere , ils sont fluets , pâles , débi-
les . . .

ARLEQUIN.

Sont-ils entre les mains des medecins ?

SCARAMOUCHE.

Les medecins ne les abandonnent jamais.

ARLEQUIN.

Il n'y a donc encore rien de desespéré. Mais aussi, après la mort de cette tante, du fils & des quatre enfans, j'aurai donc les quarante mille francs ?

SCARAMOUCHE.

Oui ; mais il y a un de ces quatre enfans qui est veuf.

ARLEQUIN.

Oh, cela ne fait rien à la chose, il n'en mourra pas moins.

SCARAMOUCHE.

Vous avez raison ; mais il a douze enfans de son mariage, qui sont gros, gras, se portans bien.

ARLEQUIN.

Douze enfans, gros & gras, se portans bien, du même temperament que la tante, que cela est consolant ! Voila une succession bien prochaine ! Avant que la tante, le fils, les quatre enfans, le veuf, & les douze enfans soient morts, il se passera plus d'un siècle.

SCARAMOUCHE.

Cela est vrai ; mais après cela aussi vous serez heritier.

ARLEQUIN.

Oui ; mais avant cela je serai crevé il y aura plus de quatre-vingt ans. Va-t-en au diable avec la tante, les enfans, la succession, & Colombine. Voila une fille bien riche

Vraiment ! que la peste te creve : adieu. Il s'en va.

SCARAMOUCHE.

Vas dans ma chambre , tu y trouveras un habit ; habilles-toi avec , & m'y attends ; j'irai te dire ce qu'il faudra que tu fasses. Voici le Docteur qui vient , écoutons le.

S C E N E I I I.

LE DOCTEUR , SCARAMOUCHE ,
COLOMBINE & ANGELIQUE qui
surviennent l'une après l'autre.

LE DOCTEUR *seul vers la cantonade.*

Non , cela est absurde. Il y a des êtres invisibles , qui ne laissent pas d'exister. La couleur , l'odeur , la dureté , le goût ne sont que des accidens qui sont indépendans de la substance , &

SCARAMOUCHE.

Vous avez raison , monsieur , la substance . . . dans un bon chapon , par exemple , il y a bien de la substance.

LE DOCTEUR *poursuivant.*

Sublatâ causâ , tollitur effectus. J'en demeure d'accord. Mais les effets peuvent être séparés de la substance , qui conservera toujours ses trois dimensions , longueur , largeur & profondeur.

COLOMBINE *arrivant d'un ton effrayé.*

Hé , monsieur , avec votre longueur , largeur & profondeur , vous ne songez pas à votre fille.

SCARAMOUCHE *d'un ton plaintif.*

Povera creatura !

LE DOCTEUR.

Hé bien , quoi ; ma fille ?

COLOMBINE.

Ah , signor , Dottor ! frà poco la vostra figlia non farà più ne figlia , ne maritata , ne vedova.

LE DOCTEUR.

Comment donc ? ni fille , ni femme , ni veuve ? *che cosa vuol dire questo ?*

SCARAMOUCHE *toujours triste.*

La cruda cosa ch'è la morte de ne pas donner le temps à une fille de jouir de ses privilèges.

COLOMBINE.

A quoi l'avarice d'un pere ne pousse-t-elle point une fille trop fidelle à son devoir ! Je ne sai ce que je n'aurois point fait pour la soulager. Mais la pauvre innocente , elle n'a jamais voulu profiter de mes conseils.

LE DOCTEUR.

Quoi , ma fille est malade ? & qu'a-t-elle ?

SCARAMOUCHE.

Ah , monsieur , elle a une dangereuse maladie , elle a , elle a , la la la la rirette , la la la la riré. *Il pleure.*

COLOMBINE.

— Monsieur, il faut ordonner le deuil blanc ; mais je ne crois pas qu'il y en ait d'assez blanc pour la vertu de votre fille.

SCARAMOUCHE.

Il faudra l'envoyer à la blanchisseuse. L'innocente ! du blanc à une fille de dix-huit ans !

LE DOCTEUR.

Un deuil pour ma fille ? Ah ah ah ! *Ils pleurent tous trois.*

ANGELIQUE *arrivant.*

Qual sinistro accidente cagiona in voi tante lagrime ?

LE DOCTEUR.

Ah , ma pauvre enfant ! *Il pleure.*

SCARAMOUCHE.

Ah , ah , ah , monsieur , il ne faut pas l'épouvanter. *Vers Angelique.* Ce n'est rien , mademoiselle , nous pleurons votre mort.

COLOMBINE *vers Angelique.*

La pauvre enfant , comme elle est maigre !

LE DOCTEUR *à Angelique.*

Mais qu'as-tu ? Comment te trouves-tu ? où est ton mal ?

SCARAMOUCHE.

Pour un docteur vous êtes bien ignorant ? Demander à une fille à marier où est son mal ! un aveugle le trouveroit à tâtons.

ANGELIQUE.

Du mal , mon pere ? Je ne fai ce que vous voulez dire , je ne sens rien.

SCARAMOUCHE.

Elle ne sent pas son mal ? Elle est morte , monsieur. Ah , ah , ah ! *Il pleure.*

COLOMBINE.

Mais , monsieur , il faut songer vîtement à un medecin , voila un mal plus dangereux qu'on ne pense , elle ne se sent pas.

LE DOCTEUR.

J'y avois déjà pensé. Mais tous les medecins que je connois sont des ignorans.

SCARAMOUCHE.

Je défie toute la faculté de guérir le mal d'une fille nubile avec les drogues ordinaires. Mais , monsieur , je connois un étranger , qui a des remedes étranges , qu'il donne d'une façon étrange , & qu'il vend étrangement.

LE DOCTEUR.

Cet homme là est bien étrange !

COLOMBINE.

Ah , monsieur ! j'en ai déjà entendu parler. Sa maniere étrange guerit les maladies les plus étranges , il est espagnol , allemand , suisse , selon l'exigence des cas ; il vend une petite phyole de son remede cinquante pistoles. Ah , l'habile homme !

LE DOCTEUR.

Je ne plains point l'argent. Scaramou-

che , dites-lui qu'il se donne la peine de venir ici.

SCARAMOUCHE.

Tout à l'heure. *A Angelique.* Mademoiselle , tenez-vous bien , on va vous visiter.
Il sort.

LE DOCTEUR.

Ma fille , on va remédier à vos indispositions.

ANGELIQUE.

Est-ce Octave , mon pere , qui. . .

COLOMBINE *l'interrompant.*

Et non , mademoiselle , c'est d'un medecin dont on vous parle.

LE DOCTEUR.

J'attends ici un habile medecin.

ANGELIQUE.

Moi , mon pere , la femme d'un medecin ? mais vous n'y songez pas.

LE DOCTEUR.

Et non , je dis que je vais faire venir un medecin pour consulter sur ta maladie.

ANGELIQUE.

Moi malade ? Si j'ai quelque maladie , c'est de me porter trop bien.

COLOMBINE.

Et si , mademoiselle , vous êtes malade.
Bas. Il faut que vous feigniez de l'être , parce que. . . *Elle lui parle bas.*

LE DOCTEUR.

Nous allons tout à l'heure y remédier.

PIERROT *entrant.*

Monfieur , il y a là-bas un medecin qui traîne un cheval dans une chaise de poste. Vous plaît-il que je le faffe entrer ?

LE DOCTEUR.

Tu veux dire qu'il y a là-bas un medecin dans une chaise de poste , traîné par un cheval.

PIERROT.

L'un ne vaut-il pas l'autre ? Mais le voila

S C E N E I V.

ARLEQUIN *deguisé en medecin , dans une chaise de poste , & en habit de cavalier.*

LE DOCTEUR , ANGELIQUE , COLOMBINE , PIERROT.

ARLEQUIN *dans une chaise de poste , qui s'ouvre , & represente un laboratoire de chymiste , au milieu duquel Arlequin paroît assis , d'où il se leve , & vient vers le Docteur.*

QUoi que je me serve ordinairement d'un barbe , ou d'un carosse , pour aller voir mes malades , neanmoins dans une occasion aussi pressante comme on m'a dit être celle-ci , je me suis fait traîner chez vous , monfieur , en chaise de poste : car comme dit Aristote , *Medicus debet mala-*

*diam provenire ; & ubi maladia non invenitur ,
ibi medicus debet totis viribus maladiam procu-
rare.*

LE DOCTEUR.

Mais , monsieur , il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité.

ARLEQUIN.

Cela est vrai : mais s'il est nécessaire qu'il y ait des medecins pour les besoins des malades , il est nécessaire aussi qu'il y ait des malades pour les besoins des medecins.

LE DOCTEUR.

Qui suivez-vous , monsieur ? Hypocrate ? Galien ? Paracelse ? Avicenne ?

ARLEQUIN.

Pour Gallere , non ; c'est un auteur fatigant ; je l'ai suivi trois ans , je fais ce qui en est. Mais pour vincennes , oui ; Vincennes , Bagnolet , Charonne , tous ces auteurs ont des charmes pour moi , je m'en suis toujours bien trouvé ; aussi je les suis aveuglément , & je ne trouve point de meilleures ordonnances que les leurs.

LE DOCTEUR.

Vous voulez rire , monsieur , avec votre Vincennes & Bagnolet.

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit , Docteur : *quando maladus planget , medicus ridet.* Mais de bonne foi , le malade est-il mort ?

LE DOCTEUR.

S'il étoit mort, nous n'aurions plus besoin de vous.

ARLEQUIN.

Oh, ne vous y trompez pas, j'en fais tous les jours revenir de plus loin, c'est moi qui ai ordonné les fomentations & les bandages à la tour de Mont-l'hery; je suis après à guérir le Mont-vesuve de ses mouvemens convulsifs. Je voudrois que vous eussiez la rogne, la galle, la teigne ou la peste, vous connoitriez la force de mes remedes, & l'habileté de monsieur Charlatantius. C'est le nom de votre petit serviteur.

LE DOCTEUR.

Monsieur, vous me faites trop d'honneur, & je ne mérite pas tous les soins que vous voudriez prendre de moi.

PIERROT.

Monsieur le medecin, puisque vous êtes si habile, n'auriez-vous point quelque cataplâme pour notre tourne-broche? Il y a six mois qu'il ne va point.

ARLEQUIN.

Animal! j'en ai un pour t'envoyer la fièvre continue, qui te rongera jusqu'aux os. Mais expedions. Monsieur le Docteur, où est le patient?

LE DOCTEUR.

C'est ma fille, monsieur, la voila à côté
de

de vous : elle vous dira mieux que personne où est son mal.

ARLEQUIN.

Il est aisé de deviner où est le mal d'une fille nubile ; & pour peu que je la tâte , je m'en vais d'abord le découvrir. *Vers Angelique.* Otez votre gand , mademoiselle. Voila déjà une fort belle rondeur de bras , & une fort grande douceur de peau. *Vers le Docteur.* Docteur , il y a plaisir à travailler sur de pareils sujets. Vous avez pris plaisir à former cette fille-là ; hé ? Vous avez l'air d'avoir été un compere : mais , comme *melius est insanire cum multis , quam sapere solus* , avant de rien entreprendre , consultons un peu un de mes confreres.

LE DOCTEUR.

Voulez-vous , monsieur , que j'envoie prendre quelque docteur de la faculté ?

ARLEQUIN.

Donnez-vous-en bien de garde. La plupart de ces gens-là nous méprisent , & nous les méprisons tous. Mais je ne marche jamais sans mener un de mes confreres avec moi , qui est un illustre , & qui ne se trompe jamais dans ses conjectures. Hola , faites avancer mon ancien. *Le cheval qui traîne la chaise s'avance.*

LE DOCTEUR.

Vous vous mocquez , monsieur le medecin , il n'y a point de raison à un cheval,

comment voulez-vous le consulter ?

PIERROT *au Docteur.*

Patience , monsieur , il ne vous en coûtera qu'un picotin d'avoine de plus.

ARLEQUIN.

Docteur , mon ami , vous n'êtes qu'un sot en trois lettres. Et la médecine , ne l'avons nous pas apprise des animaux ? Donc pour ne se pas tromper , il faut toujours consulter ses maîtres. *Vers le cheval après avoir ôté son chapeau.* ,, Quid judicas , sapientissime Domi-
,, ne magister , de maladia filiarum istarum
,, pulcherrimarum bellarum. ,, *Le cheval hennit en se remuant.* L'avez-vous entendu , Docteur ?

LE DOCTEUR.

Non , je vous assure.

ARLEQUIN.

Cela est étonnant , que parmi vous autres docteurs vous ne vous entendiez point ! Il dit que la maladie de votre fille s'appelle en grec , *Mariagibilis potentia & impatientia.*

COLOMBINE.

Je croi que monseigneur l'illustrissime cheval l'a deviné.

ANGELIQUE.

Voila une maladie bien longue , monsieur.

ARLEQUIN *vers Angelique.*

N'apprehendez rien , nous vous ferons passer cette maladie-là avant qu'il soit vingt-

quatre heures. Nous allons préparer toutes choses pour cela. *Au Docteur.* Monsieur le Docteur, comment voulez-vous traiter cette maladie-là ? à la tâche ou en bloc ?

LE DOCTEUR.

Qu'appellez-vous, monsieur, à la tâche ou en bloc ? Est-ce que vous prenez ma fille pour un bâtiment ?

ARLEQUIN.

C'est-à-dire, si vous voulez que je traite mademoiselle par visites, ou si vous voulez que je la rende la clef à la main.

LE DOCTEUR.

Rendez-la moi comme vous voudrez, pourvu que vous me la rendiez se portant bien.

COLOMBINE *bas à Arlequin.*

Souviens-toi d'ordonner le bain.

ARLEQUIN *bas.*

J'y suis. *Haut.* Or, comme nous tenons parmi nous pour maxime certaine, que le bain est humide, que ce qui est humide, mouille, & que ce qui mouille mollifie ; je soutiens que pour adoucir la dureté des nerfs qui tourmentent les membranes affectueuses de mademoiselle votre fille, je soutiens, dis-je, que le bain lui fera très-bon. Hypocrate dit que l'eau purifie le sang.

PIERROT.

L'Hypocrate en a menti, c'est le vin.

Cc ij

ARLEQUIN.

Ouvre les pores , fortifie les parties.

PIERROT.

Hé non , monsieur , vous dis-je , c'est le vin. Je ne suis pas philosophe , mais je suis praticien , & si je pouvois seulement m'en-ivrer une fois par jour. . . .

LE DOCTEUR.

Veux-tu te taire , animal ?

ARLEQUIN.

Laissez-le parler , dans peu je lui ferai perdre la parole.

PIERROT.

Oh , monsieur , je vous remercie de vos remedes.

ARLEQUIN.

Je vous disois donc , que le bain ne fauroit lui être que très-salutaire : & comme de toutes les eaux celle de la Seine est la meilleure , la riviere de la Seine étant appelée *seine à salute* , je conclus qu'il faut que votre fille s'y aille baigner. Et afin que le bain soit plus deterfif , mollificatif , refrigeratif , lenitif & aperitif ; il faudra l'aller prendre au dessus de la porte S. Bernard , parce que la chaleur homogene de quantité de tritons qui s'y baignent tout le jour , venant à corriger la crudité de la frigidité naturelle de l'eau , cela penetre mieux les pores , & ouvrant les parties , se porte avec plus de ferveur aux lieux morbiferes

qui affligent la nature, laquelle se sentant aidée par ce secours éterogene, expulse ces humeurs peccantes, qui font que la circulation de la rate ne pouvant passer par les conduits de la fermentation, cause ordinairement les désordres que nous appellons communément. . . . Quelle heure est-il bien à present ?

LE DOCTEUR.

Mais, monsieur, il est huit heures passées.

ARLEQUIN.

La malepeste ! il n'y a pas de temps à perdre. Il faut que votre fille soit guérie avant onze heures, ou je la garantis morte. Vîte, qu'on prepare toutes choses pour cela. Je m'en vais vous ordonner une drogue que vous lui ferez prendre dans le bain. *Il entre dans son laboratoire, qui aussi-tôt reprend la forme de sa chaise de poste.* Au moins, ne vous étonnez pas de voir en moi un medecin, un chirurgien & un apoticaire, car pour être plus sûr de mes remedes, & pour éviter le *qui pro quo*, je les fais tous moi-même. *Il écrit en marmotant.* „ Recipe ma-
„ nipulum unum. . . & si maladia non fa-
„ natur deux ou trois fois reiteretur soir &
„ matin quotidie. Tenez, monsieur. *Il lui-presente l'ordonnance.*

LE DOCTEUR *prenant l'ordonnance.*

Combien vous faut-il, monsieur ?

Cc iij

ARLEQUIN.

Pour cette premiere visite-là , & pour mon ordonnance , vous me donnerez trente pistoles.

LE DOCTEUR *tirant une bourse.*

Tenez , monsieur , voila trente pistoles.

ARLEQUIN *les prenant.*

Y a-t-il encore de l'argent dans votre bourse ?

LE DOCTEUR.

Il y a encore vingt pistoles.

ARLEQUIN.

Ne les empochez pas , il vous faut une autre drogue. Ce que je viens de vous ordonner n'est que pour mettre les humeurs en mouvement ; mais je vais vous donner un remede pour les expulser. *Il écrit.* ,, Re-
,, cipe corallorum , ambrorum , perlarum
,, candidarum , diamantis calcinati , & ope-
,, ratur secundum artem. ,, Tenez , mon-
sieur , voila une autre recette , & ma pe-
tite phiole. La phiole seule je la vend or-
dinairement cinquante pistoles , je vous
donne le tout pour vingt.

LE DOCTEUR *lui donnant sa bourse.*

Je vous suis bien obligé , monsieur.

ARLEQUIN *prenant la bourse.*

Vous n'avez plus d'argent sur vous ?

LE DOCTEUR.

Non , monsieur.

ARLEQUIN.

Cela étant , *récipe. . .* Touches cocher.
Serviteur. *La chaise s'en va.*

LE DOCTEUR.

Allez , ma fille , allez tout disposer pour
votre bain. *Angelique & Colombine s'en vont.*

PIERROT.

Mais , monsieur , vous n'y songez pas.
Quoi : vous laissez aller mademoiselle An-
gelique à la porte S. Bernard ?

LE DOCTEUR.

Mais ne vois-tu pas que c'est par ordon-
nance du medecin ?

PIERROT.

Le medecin & vous , monsieur , vous
êtes deux bêtes. Et si , quand votre fille se-
ra là , il se trouve quelque baigneur de ma
taille & de mon air , hem ? une jeune fille
a bien-tôt pris feu.

LE DOCTEUR.

Je ne crains rien d'Angelique , c'est une
fille bien née.

PIERROT.

Tant pis : A cette promenade-là on ne
regarde guères du côté des champs : &
pourvu qu'on jette la vue du côté de l'eau ,
il ne faut qu'un coup de prunelle pour cau-
ser bien des réflexions à une jeune fille qui
n'a jamais vu cela. On va ensuite se recueil-
lir au port à l'Anglois. Ma foi , monsieur ,
je dis que cette promenade-là ne vaut rien ,

c'est pis que le moulin de Javelle.

LE DOCTEUR.

Ma fille n'ira point au port à l'Anglois.

PIERROT.

Fort bien : mais elle ira se baigner.

LE DOCTEUR.

Oh , pour cela , oui.

PIERROT.

Et bien , il en est d'une fille. . . . N'avez-vous jamais été à la chasse du cerf ?

LE DOCTEUR.

Quelquefois , mais il y a long-temps.

PIERROT.

Tenez , il en est d'une fille comme d'un cerf quand il a été chassé. Dès qu'il se jette dans l'eau , la bête est bien-tôt prise.

LE DOCTEUR.

Angelique sera dans une tente bien fermée.

PIERROT.

Bien fermée : Et le plongeon ?

LE DOCTEUR.

Comment le plongeon ?

PIERROT.

Vraiment oui , le plongeon. Tenez , monsieur , une tente dans le bain est tout comme le moyeu d'une roue de charette , ou de carosse , il n'importe. Il y a tout autour au lieu de rais , de petits chemins sous l'eau , de sorte que si l'on ouvroit la plupart de ces tentes , on seroit bien étonné d'y trouver bien des tritons.

LE DOCTEUR.

Mais que veux-tu que j'y fasse ? ma fille est malade , & le bain la rafraîchira.

PIERROT.

C'est un mari qu'il lui faut pour la rafraîchir , & un mari qui ne soit pas d'eau douce. Les remedes d'eau douce ne servent que pour éclaircir le tein ; & j'ai servi une dame à qui j'en donnois également six par jours.

LE DOCTEUR.

J'avois bien songé à un mari ; mais elle aime ce bretteur d'Octave ; & je n'aime pas le parti de l'épée.

PIERROT.

Ni moi , celui de la robbe.

LE DOCTEUR.

A qui veux-tu donc que je la donne ?

PIERROT.

A moi , monsieur , je ne suis ni l'un ni l'autre. *Il s'en va.*

LE DOCTEUR *courant après.*

Coquin : Angelique à un laquais ! Je t'apprendrai le respect que tu dois à ma fille.

PIERROT *se retournant.*

Oh , monsieur , je fai bien ce qu'on doit à une fille. *Pierrot & le Docteur entrent dans la maison.*

SCENE V.

SCARAMOUCHE déguisé en brocanteur. LE DOCTEUR qui revient.

SCARAMOUCHE seul.

JE me suis déguisé de la sorte pour tâcher par une machine dont je me suis avisé, de faire entrer Octave chez le Docteur, & de lui faire parler à Angelique tout à son aise, sans qu'il puisse être interrompu, ni reconnu de personne du logis. Appelons le Docteur. *Il frappe à la porte.* O di Casa? *Au Docteur qui paroît.* Servitor humilissimo, signor.

LE DOCTEUR.

Mon sieur, je suis le vôtre, que demandez-vous?

SCARAMOUCHE.

Signor, fatemi la grazia d'ensegnarmi la casa del Signor Dottor Grazian Baluardo.

LE DOCTEUR.

La maison du docteur Balouard? La voilà. *Il lui montre sa maison.*

SCARAMOUCHE frappant à la porte.

Hola quelqu'un? n'y a-t'il personne?

LE DOCTEUR vers Scaramouche.

Mon sieur, que demandez-vous?

SCARAMOUCHE à part.

Cet homme-là est curieux. *Frappant encore à la porte.* Hola quelqu'un ?

LE DOCTEUR.

Mais , monsieur , que demandez-vous , encore une fois ?

SCARAMOUCHE.

Je demande le Docteur ; qu'avez-vous à dire ?

LE DOCTEUR.

J'ai à dire que c'est moi qui suis le Docteur.

SCARAMOUCHE.

Eh che diavolo ! perche non me l'havete detto ?

LE DOCTEUR.

Vous me demandez la maison du Docteur , je vous la montre ; si vous m'aviez demandé le Docteur , je vous l'aurois montré de même. Mais qu'y a-t'il ? Que voulez-vous me dire ?

SCARAMOUCHE.

Je ne fai si j'ai l'honneur d'être connu de vous ; mais comme ma réputation s'étend dans toutes les galeries , chambres , salles , salons , garderobes , cabinets , caves , greniers & cuisines , vous aurez sans doute entendu parler *del signor Furbagnani.*

LE DOCTEUR.

Del signor Furbagnani ?

SCARAMOUCHE.

Si signor , del signor Furbagnani , italiano

di nazione , & pour le service public , bro-
cateur *di professione*.

LE DOCTEUR.

Ah , monsieur , Furbagnani , je suis ravi
de vous voir ! Je ne me suis jamais trouvé à
d'inventaire que je n'y aye toujours enten-
du parler *della vostra furbanità*.

SCARAMOUCHE.

Il est vrai que les inventaires étoient au-
trefois mon tripot , j'y triomphois : mais
depuis que quatre ou cinq petits collets lar-
dés de cordonniers & de frippiers , s'en
font rendus les furets , il n'y a pas de l'eau
à boire.

LE DOCTEUR.

Cependant votre negoce est toujours sur
le bon pied.

SCARAMOUCHE.

Oui , graces aux écumeurs des toilettes
des vieilles femmes , qui se font faits les
courtiers de mon commerce. Et quand on
a un magazin assorti comme le mien de
porcelaines , de tableaux , de medailles ,
de marbres , bronzes , meubles , pomma-
des , liqueurs , pantouffes... jambons , mor-
tadelles & fauciffons ; les curieux de co-
lifichets , & sur tout les dames , me rendent
des visites fort assidues.

LE DOCTEUR.

Vous êtes , à ce qu'on m'a dit , un grand
troqueur ; & dans le temps où nous sommes

vous devez faire de bons coups ; car rien n'est plus à la mode que de troquer.

SCARAMOUCHE.

Vous avez raison , on ne voit autre chose. Celui-ci troque sa livrée contre une commission ; cet autre une commission contre une ferme. Ce fermier troque sa liberté contre une femme ; & son argent n'est pas plutôt troqué contre des meubles , des perles & des bijoux , que les meubles & les bijoux de sa femme se troquent contre des équipages d'officiers. Ce gentilhomme chicaneur troque son château contre des sacs à procès , & le procureur troque son encre & son papier contre le château ; enfin c'est un troq perpetuel.

LE DOCTEUR.

J'ai envie de donner à ma fille quelque bijou ; mais je voudrois un bon hazard.

SCARAMOUCHE.

Avez-vous de l'argent comptant ? c'est le chauffepied du hazard , & le passe-partout des bons rencontres. Voyez-vous cette grosse agraffe de diamans ? J'en ai tiré de bonnes nippes d'une grosse fermiere à qui je la vendis cher , sur la fin de l'automne , & je l'ai eu à très-bon marché d'un petit maitre à l'ouverture de la campagne.

LE DOCTEUR.

Mais n'auriez-vous point quelque joli meuble ?

SCARAMOUCHE.

J'ai un canapé de brocard d'or le plus beau du monde , & hier je le troquai avec une operatrice. Il n'y a pas trois mois qu'il est fait , mais il est un peu usé.

LE DOCTEUR.

Comment diable ! un canapé qui doit être un meuble immortel , est usé en trois mois ?

SCARAMOUCHE.

Ah , monsieur ! vous ne sauriez croire le peu de temps qu'on met à user un canapé. C'est le meuble le plus fatigué de la maison.

LE DOCTEUR.

Vous l'a-t-elle vendu cher ?

SCARAMOUCHE.

Ah , monsieur ! elle a gagné d'un côté ; j'ai gagné de l'autre ; enfin nous nous sommes accommodés.

LE DOCTEUR.

Si vous êtes demain à votre boutique , je verrai ce que vous avez de curieux.

SCARAMOUCHE.

Vous ne savez donc pas que je suis tout à la fois & le brocanteur , & la boutique ? Je ne marche point sans mon équipage , & je vais vous ouvrir mes magasins. *Il retourne son manteau , & fait voir un magasin de brocanteur.*

LE DOCTEUR.

Mais les grands meubles ne sont pas là ?

SCARAMOUCHE.

Tout à l'heure , monsieur , je les ai ici près ; je vais les faire apporter.

On apporte un globe celeste. Le Docteur fait venir Angelique & Colombine: Arlequin & Octave qui sont dans le globe leur parlent , pendant que le Docteur est occupé par Scaramouche.

LE DOCTEUR montrant avec le doigt la tête d'Arlequin.

Qu'est-ce que cela ?

SCARAMOUCHE.

C'est le pays des Negres.

ARLEQUIN *bas.*

Oui , c'est la Morée.

Octave de l'autre côté donne la main à Angelique

LE DOCTEUR voyant la tête & le bras d'Octave.

Qu'est-ce que ce bras-là ?

SCARAMOUCHE.

C'est un bras de la mer Mediterannée.

Octave retire son bras.

LE DOCTEUR voyant que le bras n'y est plus.

Mais il n'y est plus ?

SCARAMOUCHE.

Le flux l'avoit apporté , & le reflux l'a fait retirer.

LE DOCTEUR.

N'avez-vous que ce globe-là ?

SCARAMOUCHE.

Pardonnez-moi , j'ai une curiosité toute

des plus curieuses , une pagode qui chante :

LE DOCTEUR.

L'avez-vous là ?

SCARAMOUCHE.

Je m'en vais vous la faire voir , faites apporter le globe dans votre chambre.

LE DOCTEUR.

Il vaut mieux que ce soit dans la chambre de ma fille ; car il ne pourroit pas tenir dans la mienne , il y a trop de meubles.

SCARAMOUCHE.

Vous avez raison , & votre fille d'ailleurs s'y divertira en le parcourant.

On emporte la mappemonde , & l'on voit la chanteuse en pagode , sur un trône à la chinoise , deux petites pagodes à ses côtés tenant des flutes à leur bouche. On joue une ritournelle , les petites pagodes y mêlent leurs flutes , & la chanteuse sortant du trône , chante l'air Italien qui suit.

Costanza , o mio core.

Amor mi predice

Che farà felice

Il nostro dolore.

Costanza , &c.

Donzella che niega ,

E mostra rigore ,

Ben spesso si piega ,

E cangia d'humore.

Costanza , &c.

ACTE



ACTE III.

SCENE I.

*ANGELIQUE, COLOMBINE,
ARLEQUIN en madame de la Fre-
dindailerie, LEANDRE qui survient.*

ANGELIQUE.

JE vous dis, madame, que ce medecin est un homme fort habile, & que j'en suis très-satisfaite.

ARLEQUIN.

Pour moi, j'ai le plus joli medecin du monde. Quand je me sens un peu embarrassée, une bonne bouteille de vin de Champagne me remet tout aussi-tôt. Fi! je ne faurois me trouver bec à bec de ceux qui n'ordonnent que des bouillons, & des remedes, & je suis sûre que le vôtre ne fait pas autrement.

COLOMBINE.

Il a ordonné le bain à mademoiselle.

ARLEQUIN.

Le bain, ma petite? en verité j'en suis ravie! Je veux y aller avec vous: Nous avons fait ces jours passez dans notre socie-

té quelque petite débauche, & à quatre femmes que nous étions nous bûmes vingt-quatre bouteilles de vin de Champagne, sans le ratafia, l'eau clairette, la fenouillette, le café & les autres liqueurs; & contre mon ordinaire je m'en sens un peu échauffée, je crois que le bain me rafraîchira.

COLOMBINE.

Mais, madame, n'y a-t'il rien à craindre pour vous ?

ARLEQUIN.

Oh pour cela non, je vous assure. Monsieur de la Fredindaillerie, mon petit mari, c'est bien le plus joli homme du monde; c'est une chose étonnante que la consolation qu'il me donne tous les jours. Il y avoit longtemps que j'avois envie de me baigner: mais il me disoit toujours, par-ci, par-là; que j'étois si jolie, si mignonne... Ah, si donc, monsieur de la Fredindaillerie! que vous êtes insupportable! mon dieu, que vous êtes jeune! arrêtez-vous donc? Enfin jusqu'à présent il m'a été impossible de le résoudre à me laisser aller au bain: mais pour cet été, il m'a donné liberté toute entière. Ainsi nous irons de compagnie. Vous verrez comme je sai nager, & comme je fais la folle dans l'eau. Je nage sur le dos, sur le ventre; je fais la grenouille, le plongeon, le... Ah, que nous rions! Je voudrois déjà que nous y fussions.

ANGÉLIQUE.

Hé bien , madame , vous me faites un vrai plaisir de vouloir bien m'y accompagner ; & puisque cela est , nous irons dans votre carrosse.

ARLEQUIN.

Volontiers , ma chere. *Vers Colombine.* Je veux t'y donner ta chemise.

COLOMBINE.

Oh , madame , à moi n'appartient pas tant d'honneur.

ARLEQUIN.

Et , tu me donneras la mienne. Tu verras que je suis un vrai petit peloton.

LEANDRE *en arrivant vers la cantonade.*

Hola , ho , l'Appetit , Farinelle ? Je vais à l'opera , de-là au cours , ensuite jouer chez la marquise de Plume-oyson , & de-là souper chez la comtesse de la Dupardiere , pour savoir si elle m'a fait trouver les quarante pistoles qu'elle m'a promis. Mais comme il ne faut pas se fier à la parole des femmes , ne manque pas d'aller chez mon marchand prendre ces six aulnes de drap d'or , & de les porter chez le chevalier de Bonrencontre.

LE LAQUAIS.

Mais , monsieur , vous savez que le chevalier n'en veut donner que vingt écus de l'aune , & votre marchand en veut quarante. Vous y perdrez donc la moitié ?

D ij

LEANDRE.

Ce ne font point là tes affaires. Apportes-moi de l'argent comptant , mon pere ménage assez pour nous deux.

COLOMBINE.

Voilà la conduite de nos jeunes gens.

LEANDRE *appercevant Angelique.*

Ah , ma sœur ! je vous croyois au bain.

ANGELIQUE.

Nous y allons tout à l'heure dans le carrosse de madame.

ARLEQUIN.

Et vous , monsieur , y viendrez-vous ? il y a encore une place.

LEANDRE.

Oh , madame , il fait trop chaud , vous y seriez trop pressées.

ARLEQUIN.

Que cela ne vous empêche pas , j'aime mieux monter sur le siège.

PIERROT.

Mesdames , les chevaux sont prêts , on n'attend plus qu'après vous.

COLOMBINE.

Et bien , Pierrot , as-tu là tout l'équipage pour le bain ? les cornettes , les chemises , les draps , les frottoirs , la robe de chambre , les pantoufles ?

PIERROT.

Il faut plus d'attirail à une fille qui va au bain , qu'à un capitaine de dragons qui se

de la porte S. Bernard. 421

met en campagne : Oh vraiment je n'y fais pas tant de façons quand je mene mes chevaux à la riviere.

COLOMBINE.

Comment donc ? que veux-tu faire de cette houffe de cheval ?

PIERROT.

C'est ma robe de chambre. Voila mes pantoufles. *Il montre des sabots.* Et voici pour me frotter quand je sortirai de l'eau. *Il montre un bouchon de paille.*

COLOMBINE.

Cela est fort bien. Allons , mesdames , montons. *Elle donne la main à Angelique , & elles s'en vont , Leandre & madame de la Fre-dindaiillerie restent seuls.*

LEANDRE *voulant s'en aller.*

Madame , je vous laisse , rafraîchissez-vous bien. ARLEQUIN.

Quoi , monsieur , tout de bon , vous n'y venez pas ?

LEANDRE.

Non , madame , je dois y aller avec mon pere , & cela me fait ressouvenir qu'il faut que je rompe toutes les parties que j'ai faites aujourd'hui

ARLEQUIN.

Au moins , ne vous approchez pas de notre batteau.

LEANDRE.

Madame , je n'ai garde.

Dd iij

ARLEQUIN.

Ce n'est pas que je me défie de votre discrétion ; & quoique d'ailleurs je n'aye rien que je ne puisse bien montrer : mais vous savez que la pudeur , la pudeur

LEANDRE.

Ah , madame ! je fai le respect que je vous dois.

ARLEQUIN.

Vous nagez apparemment ? Vous autres jeunes gens , vous êtes sujets à faire le plongeon , & à venir tirer les femmes par les pieds. Au moins ne vous avisez pas de cela ; car j'ai peur , j'ai peur.

LEANDRE.

Madame , ce n'est pas avec vous que je voudrois m'émanciper , & d'ailleurs je crains fort l'eau.

ARLEQUIN.

Tant pis , il ne faut donc pas vous y exposer. Venez vous baigner dans notre bateau , venez. Nous n'aurons de l'eau qu'à mi-jambe.

LEANDRE.

Ah , madame ! la pudeur , le monde qui . . .

ARLEQUIN.

Ah , pour cela il n'y a rien à craindre ; personne ne nous verra , nous irons dans un bain couvert. Venez, mon petit poulet , venez.

LEANDRE.

Vous n'y pensez pas , madame. Mais
voilà ma sœur qui vous attend.

ARLEQUIN.

Il n'y a rien qui presse. Donnez-moi
donc la main jusques à mon carrosse. *Leandre lui presente la main, & elle le prend sous le bras, & le serre amoureusement en s'en allant.*

S C E N E I I.

On ouvre la ferme , le théâtre represente la riviere de Seine , au dessus de la porte saint Bernard. On y voit plusieurs batteaux couverts , & des tentes pour les bains , avec une longue file de carosse sur les bords de la riviere. Plusieurs bateliers se disent des injures à leurs manieres , & tiennent quelque temps la scene.

PIERROT, UN BATELIER,
ANGELIQUE, ARLEQUIN
en madame de la Fredindaillerie.

PIERROT *vers la cantonade.*

UN peu de patience , mesdames , attendez , ne descendez pas , je vais vous chercher un baquiau , mais un baquiau d'honneur. Hei , Batelier ? Jacquot , Charlot , o , o , o , *Il crie de toute sa force.*

UN BATELIER *se levant du fond de son bateau.*

Quel égucullé ! voila bien du bruit : Qu'y a-t'il ?

PIERROT.

Vite , vite : allerte , voila des dames qui viennent.

LE BATELIER.

Des dames ? Est-ce qu'il n'y a point d'hommes avec elles.

PIERROT.

Non.

LE BATELIER *se recouchant.*

Pauvre pratique !

PIERRROT.

La peste soit du coquin ! leves-toi donc hai ? ce sont pargué des filles & des femmes , & à leur mine il y a quelque chose à gagner avec elles.

ANGELIQUE.

Avouez , madame , que la promenade n'a jamais été si belle.

COLOMBINE.

Jamais , il n'y a eu plus de monde , & l'on diroit que c'est ici le marché aux maris , comme celui aux chevaux se tient de l'autre côté.

ARLEQUIN.

Il ne seroit pas mauvais , qu'il y eût à Paris un pareil marché aux maris. Ce sont des pestes d'animaux , où l'on est plus trom-

pé qu'à tout le reste de l'équipage. On iroit-là les examiner, on les mettroit au pas, à l'entre-pas, on les feroit trotter, galopper, & sans s'amuser à la belle encolure, qui souvent attrape les fottes, on ne prendroit que ceux qui ont bon pied, bon œil, & dont on pourroit tirer un bon service.

COLOMBINE.

Il est vrai que c'est une marchandise bien perilleuse.

ARLEQUIN.

Du moins devroit-on sur cette matiere établir une chambre des assurances en faveur de ces veuves riches & furannées, qui mettent tout leur bien à l'avanture sur la cape & l'épée d'un jeune homme. Car c'est une chose étonnante, qu'on ne veuille prendre à son service un petit laquais sans répondant, & qu'on fasse une affaire de cette importance, où l'on voit tous les jours tant de banqueroutes, sans avoir une bonne & solvable caution. Mais, ma petite, songeons à notre bain.

LE BATELIER.

Mesdames, voulez-vous un bacheau ?

ANGELIQUE.

Oui, mais nous voudrions une femme pour nous mener.

ARLEQUIN.

Hé, madame, vous n'y entendez rien, prenons celui-ci, croyez-moi, un homme

est toujours plus sûr , & ce batelier me paroît d'une honnête physionomie.

LE BATELIER.

L'on voit passangé bien qu'en fait d'hommes , madame est bonne connoisseuse. Entrez dans mon bacheau , il est morgoi plus clos sous la banne , qu'un fiacre avec ses vitres de bois. Où voulez-vous aller ? Est-ce aux carrieres ? à l'épée royale ? au port à l'Anglois ? à . . .

COLOMBINE.

Non , mon ami , menes-nous baigner , c'est tout ce que nous voulons.

LE BATELIER.

Vous voulez donc vous baigner ?

ANGELIQUE.

Oui.

LE BATELIER.

Vous baigner dans la riviere ?

COLOMBINE.

L'innocent ! Où veux-tu donc qu'on se baigne ? LE BATELIER.

Hé pargué , ne vous y trompez pas. J'avons tous les jours des gens qui viennent tous exprès dans nos bacheaux pour se baigner , & qui n'entrent pas dans la riviere. *Vers Arlequin.* Avez-vous la galle , mademoiselle ? ARLEQUIN.

La galle ? hé si donc !

LE BATELIER.

La colique ? des maux de cœur ?

ARLEQUIN.

Non

LE BATELIER.

La gravelle ?

ARLEQUIN.

Non , non , tout au contraire ; & même mon medecin me défend le bain : mais une femme habile , appelle toujours de l'ordonnance de son medecin à celle de son plaisir ; & quoiqu'on en dise , je veux me baigner.

LE BATELIER.

Ho bian , bian , laissez-moi faire , je vous boutterai sur le biau sable.

ARLEQUIN.

Allons , madame , ce batelier me réjouit.

LE BATELIER.

J'en ai pargué réjoui bien d'autres. Entrez , boutez-vous là tretoutes : & pour vous desennuyer pendant le voyage , je vais toujours vous chanter un chant nouviau.

Elles entrent dans le bateau , s'asseient , & le batelier en les conduisant , chante :

Venez , venez dans mon bacheau ,

Fillette , si vous êtes sage ,

Car la verru toujours surnage ,

Et va sur l'iau ,

Ho , ho , ho , ho , ho , ho , & va sur l'iau.

Vous ne devez point craindre l'iau ,

Mais les baigneurs qu'on voit sans cesse ,

Beautés , craignez que la sagesse

N'aille à vau l'iau ,

Ho , ho , ho , ho , ho , ho , n'aille à vau l'iau.

S C E N E I I I.

OCTAVE, ARLEQUIN *qui survient.*

OCTAVE *seul.*

L'Insupportable plaisir que celui des promenades publiques ! Je ne vois ici qu'une foule de gens, qui n'étant occupez de rien, croyent me faire honnêteté de m'aborder ; & pour comble d'importunité, je ne vois point ce maraut d'Arlequin, à qui j'ai ordonné de se trouver ici. Le temps me presse, Angelique doit être arrivée, je crains de manquer le moment.

ARLEQUIN *yvre vers la cantonade.*

Vous en avez menti, canailles, je ne suis point un débauché. Il est vrai que j'ai bu ; mais quand je serois yvre, ce n'est point un accident, c'est une habitude ; toute habitude est nature : ce qui vient de la nature est bon : donc je ne suis pas à blâmer, si je suis yvre, c'est ma nature, & vous êtes des canailles, & des ignorans. Et d'ailleurs, ne faut-il pas se rafraîchir ? il fait une chaleur insupportable. Je crois que pendant que l'été est ici, l'hyver est au pays du soleil ; car jamais il n'a été si brûlant. Apparemment qu'il est à present en robe fourée dans quelque poêle d'Al-

lemagne , & quand nous aurons l'hyver , l'été commencera chez lui , & il se mettra à la glace dans quelque gros caraffon , afin de nous faire geler de froid. Mais je ne m'en soucie gueres. Je prends les remedes selon les maladies. Quand j'ai trop chaud , je bois beaucoup pour me rafraîchir : SIMILIA SIMILIBUS CURANTUR... *Appercevant Octave.* Ah , ah , vous voila !

OCTAVE *en colere.*

A la fin te voila arrivé.

ARLEQUIN.

Fort joli garçon , ma foi , fort joli.

OCTAVE.

Comment , maraut !

ARLEQUIN.

Fort joli , vous dis-je , fort joli. Il y a deux heures que je vous attends. Ho , fort joli. Ponctuel , la malepeste !

OCTAVE.

Et où m'as-tu attendu , puisqu'il y a une heure que je suis ici ?

ARLEQUIN.

Ah , fort bien ! vous êtes ici ? Hé bien demeurez ici , je ne m'y oppose pas.

OCTAVE.

Mais ne t'avois-je pas dit de m'y attendre , avec la collation ?

ARLEQUIN.

Oui , je vous y ai attendu aussi.

Et où ?

ARLEQUIN.

Au cabaret.

OCTAVE.

Et t'avois-je dit au cabaret , moi ?

ARLEQUIN.

Non , mais chacun a ses inclinations.
Vous aimez à attendre dans les rues , &
moi j'aime à attendre dans les cabarets.

OCTAVE.

Oh ça , venons au fait. Où est la colla-
tion ?

ARLEQUIN.

Elle est ici.

OCTAVE.

Et où ? je ne la vois pas. Où est le pa-
nier ?

ARLEQUIN.

Le panier ? il est au cabaret.

OCTAVE.

Quelle patience ! j'enrage. Quoi la col-
lation est ici , & le panier au cabaret ?

ARLEQUIN.

Oui , monsieur.

OCTAVE.

Voyons-la tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Je ne saurois vous la faire voir que dans
deux heures.

OCTAVE.

Je creve ! Dans deux heures, coquin !
Et Angelique....

ARLEQUIN.

Angelique la verra aussi, si elle veut, mais
pas plutôt.

OCTAVE.

Mais d'où vient cela ? où l'as-tu mise ?

ARLEQUIN.

C'est que je l'ai mangée, & qu'il faut
que je la digere. Comme j'ai vu que vous
ne veniez pas, j'ai appréhendé que les vian-
des ne se gâtassent, &....

OCTAVE.

Quoi ? ces deux poulardes grasses...

ARLEQUIN.

Je les ai mangées.

OCTAVE.

Ces six ortolans....

ARLEQUIN.

Ils étoient bons ceux-là. Le bon manger !

OCTAVE,

Ces six perdrix....

ARLEQUIN.

Six perdrix ! *Il rêve.* Ah, oui, oui, six
perdrix. Je les ai mangé toutes les six.

OCTAVE.

Ah, ciel ! & ce jambon....

ARLEQUIN.

Oh pour le jambon.... il m'a bien fait
de la peine ; je ne croyois jamais pou-

voir en venir à bout , j'ai pensé en crever.

OCTAVE.

Vit-on jamais un coquin plus effronté !
Tu me le payeras.

ARLEQUIN.

Voilà-t-il pas le remerciement ! Et morbleu , monsieur , n'est-ce pas à moi à me plaindre ? vous faites faire une provision pour douze personnes. Aucun ne se trouve. De crainte que les viandes ne se gâtent , je les mange , je m'expose au hazard de me faire crever , & voilà comme vous m'en remerciez ? Fi ! cela est vilain.

OCTAVE.

Quel impudent ! Voyons le reste. Où est le vin ?

ARLEQUIN.

Où est le vin ? Belle demande ! à votre avis, mange-t'on sans boire ?

OCTAVE,

Quoi ? ces six bouteilles de vin de Champagne

ARLEQUIN.

Je l'ai bu le premier , celui-là.

OCTAVE.

Et les six bouteilles de Bourgogne ?

ARLEQUIN.

Sans cela , jamais je n'aurois achevé le jambon.

OCTAVE.

Et ces deux bouteilles de Canaries

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Oh , pour celui-là, je ne l'ai bu que pour aider à la digestion.

OCTAVE.

Et ces liqueurs ? la fenouillette , l'eau de canelle , le vaté

ARLEQUIN.

Tout cela a passé. Mais admirez la fidélité d'Arlequin ! Au milieu de la bonne chère , il n'a jamais oublié son cher maître. A chaque rasade que je buvois , toujours à la santé de monsieur Octave , mon digne maître ; aux inclinations de monsieur Octave , mon très-honoré maître : à tout ce qui fait plaisir à monsieur Octave, mon. . . .

OCTAVE.

Va-t'en au diable , avec ton souvenir. Cachons notre colere jusques à ce qu'il ait fait la fourberie que j'ai concertée tantôt. Oh ça , oublions la colation , & revenons à mes affaires. Tu sçais ce que je t'ai dit ? T'en souviens-tu , & pourras-tu l'exécuter ?

ARLEQUIN.

Laissez-moi faire , je me souviens de tout , & la colation que j'ai mangée me rend l'esprit net ; ne vous mettez pas en peine.

OCTAVE.

Il faut se mettre en état d'exécuter toutes choses. Angelique est arrivée , ou je suis fort trompé.

ARLEQUIN.

Angelique est arrivée ? diable ! Colombine fera avec elle. *Il se deshabilie* Elle me verra tout nud , la beauté de mon corps , la . . . *Il met ses habits a terre.* Monsieur gardez mes habits.

OCTAVE.

Impertinent ! la patience m'échappera...

ARLEQUIN.

Gardez-les si vous voulez. Ils sont à vous, & si on les prend , je n'en répons pas. *Il veut se jeter dans l'eau.*

OCTAVE l'arrêtant.

Entre dans ce batteau , ou cent coups de bâton. . . .

ARLEQUIN *entrant dans le batteau.*

Colombine ne me verra pas nud. Ah , ah , ah ! *Il pleure.*

Octave entre dans le batteau avec Arlequin.



S C E N E I V.

LE DOCTEUR, LEANDRE,
PIERROT.

LEANDRE.

N On , je ne comprends pas votre entêtement ; & sur votre raisonnement je ne doute pas que vous ne vous imaginiez que la Seine est pleine de nayades , de sirenes , & de tritons.

LE DOCTEUR.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas que ces nayades , & ces tritons soient de ces êtres qui existent , mais qui se découvrent rarement à nos sens ? Nous lisons dans de bons auteurs , que plusieurs personnes ont eu avec ces esprits des liaisons très-étroites. . . .

PIERROT *tout effaré.*

Au secours , au secours !

LEANDRE.

Mais que veut Pierrot ?

PIERROT *vers le Docteur.*

Ah , monsieur , je vous cherchois ! J'ai regardé parmi tous les chevaux de carosse , pour voir si je ne vous verrois point.

LE DOCTEUR.

Hé bien , qu'y a-t'il ?

E e ij

PIERROT.

Vous faurez donc , monsieur , pour ne vous point faire attendre ; car voyez-vous , je viens au fait. *Appercevant Leandre.* Oh , monsieur Leandre , que je suis aise que vous soyez ici ! vous consolerez monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Et dis donc , animal , qu'y a-t'il ?

PIERROT.

Ce qu'il y a , monsieur ? Il y a... il y a... Mais revenons à mademoiselle Angelique.

LE DOCTEUR.

Pourquoi y revenir ? tu n'en as point parlé encore.

PIERROT.

Je vais donc vous en parler ; car c'est elle qui fait le sujet de mon discours.

LE DOCTEUR.

Hé bien , que lui est-il arrivé ?

LEANDRE.

Seroit-elle noyée ?

PIERROT.

Oh que nenni , monsieur , c'est pis que tout cela. Vous faurez donc que nous sommes venus sur le bord de la riviere. C'étoit un peu plus bas... Tenez tout vis-à-vis ce train de bois. Elle a monté dans le bateau pour se baigner , j'ai mis le paquet dans le bateau... Non , attendez , c'est que je me

trompe , je n'ai pas mis le paquet dans le bateau , je l'ai donné à Colombine , qui l'a mis dans le bateau. Oui , justement , voila ce que c'est.

LE DOCTEUR.

Hé acheves donc : tu fais des pauses à tout moment.

PIERROT.

Oh dame , c'est qu'on ne peut pas se refouvenir de tout. Si bien donc que le batelier les a mené pour se baigner , & moi cependant j'ai resté sur le bord de l'eau. A propos , ce batelier , je le connois , c'est lui qui a épousé la fille de ma cousine la grande Barbe , qui avoit épousé en cinquième nocce Martin Criquet ; à telle enseigne qu'il gagna une pleuresie le premier jour des noces : car voyez-vous , je n'avance rien qui ne soit vrai , & il me semble que je le vois encore , car il demeueroit au bout de la rue.

LEANDRE.

Hé , finis donc , maraut. Qu'ai-je affaire de la grande barbe , & de Martin Criquet ? Il s'agit de favoir ce que tu nous veux.

PIERROT.

Ah , cela est vrai ! vous avez raison , & il me semble que je voulois vous dire quelque chose.

LEANDRE.

Qu'est-il arrivé à Angelique ?

Ee iij

PIERROT.

Vous m'y remettez , c'est justement cela.
Oh ! m'y voila fort bien. Messieurs , pour
revenir à Angelique , elle a été enlevée.

LE DOCTEUR.

On a enlevé ma fille ?

LEANDRE.

Et qui est l'insolent ?

PIERROT.

Tenez , monsieur , il est venu tout d'un
coup quatre ou cinq hommes bleux qui
avoient de grandes queues , de grandes
queues !

LEANDRE.

Mais ne voyez-vous pas qu'il ne fait ce
qu'il dit ?

PIERROT.

Oh , monsieur , je savons bien ce que
nous disons ; à telle enseigne qu'il y avoit
avec ces hommes bleux à grande queue ,
deux carpes , deux folles , deux anguilles....
Mais monsieur les voila qui viennent.



S C E N E V.

ARLEQUIN en triton conduisant Angelique sur l'eau dans un char fait d'une coquille. TROUPE DE TRITONS, LE DOCTEUR, LEANDRE, PIERROT.

LE DOCTEUR *vers Leandre.*

HE' non, non, il n'y a pas de tritons.
ARLEQUIN *vers le Docteur.*

Beau-pere, car quoique demi-dieu, je veux bien vous honorer de mon frai.

LE DOCTEUR.

Ils parlent !

ARLEQUIN.

L'amour & la question sont semblables, l'un & l'autre font parler les muets, & la rondeur de mademoiselle Angelique, qui a tant de rapport à celle qui cause notre liquidité, m'a tellement fait bouillir la cervelle depuis quelque temps, que si vous n'y mettez ordre, je deviendrai tout en courbouillon.

LE DOCTEUR.

Mais, monsieur le triton, avant que de rien arrêter, je serois bien aise de savoir qui vous êtes.

Ee iv

ARLEQUIN.

Il est aisé de vous satisfaire. Les gens de bonne maison comme moi ne se font point prier deux fois pour dire leur genealogie.

Je suis natif de ce lieu-ci ,
 Dans une île près de Bercy ,
 La nymphe de Marne ma mere

LE DOCTEUR.

Comment ! parmi vous on fait des vers ?

ARLEQUIN.

Bon ! j'ai servi pendant trois ans à Nevers un gentilhomme verrier.

La nymphe de Marne ma mere ,
 Le dieu de la Seine mon pere

LE DOCTEUR.

Mais , s'il vous plaît , la Seine votre pere ? j'ai toujours cru que la Seine étoit une nymphe.

ARLEQUIN.

Oh non , non , elle est laitée ; & d'ailleurs , nous autres tritons nous avons cela de commun avec vous autres mortels , que sur notre naissance , nous nous en tenons toujours à ce qu'on nous en dit.

La nymphe de Marne ma mere ,
 Le dieu de la Seine mon pere ,
 Après avoir roulé leurs eaux ,
 Entre les fertiles côteaues
 Et de Bourgogne & de Champagne ,
 Sur un lit de jaune sablon ,
 S'unissent dans cette campagne
 Auprès du bourg de Charenton ,
 Où le dieu qui sur un pied trotte ,
 Vulcain le premier des tortus :

Dieu des boiteux & des cocus,
Qui porte corne à sa calotte:
Seigneur des trois quarts de Paris,
Quand femmes vont en matelotte,
Tient registre de leurs maris.
C'est dans ce lieu là que mon pere
La premiere fois vit ma mere.
Ses longs cheveux de peupliers,
Ses sourcils de saulx & d'oziers,
Son tein plus transparent qu'un verre,
Les émeraudes de ses yeux,
Ses bras plus souples que le liere,
Son air & simple & gracieux,
L'embrasèrent d'amour si forte,
Que sans se souvenir que la jeune beauté,
En suivant l'onde qui l'emporte,
D'un cour vif & précipité,
Viendroit à son but d'elle même,
Voulut en forme dire : J'aime ;
Et se tournant de son côté :
Dieu vous gard , lui dit-il , la belle.
Qui demandez-vous , s'il vous plaît :
Monsieur le fleuve , lui dit-elle,
Savez-vous point quelle heure il est ?
Lui repliqua-t'il. Mais ma mere
Reconnut d'abord le mystere ;
Et comme aux amans empresseés
Toutes les belles d'ordinaire
Ne montrent que des cœurs glacés,
D'une course prompte & subtile
Elle s'en fuit derriere une isle :
Mais exprès pour tarder son cours
Elle heurta contre une roche :
Malice ordinaire aux amours,
Mon pere aussit-tôt s'en approche,
Et l'enferme en un tourbillon ;
Mêle ses eaux avec son onde ;
Si bien que de cette façon,
Neuf mois après je vins au monde ,

Où j'ai dans le bain coqueté
 Maintes belles pendant l'été.
 Mais las d'un amour infidelle,
 Uni d'une chaîne éternelle,
 Je veux tritoniser avec cette beauté.

LE DOCTEUR *vers Leandre.*

Hé non , il n'y a pas de tritons , hé non.

LEANDRE.

Mais en verité , mon pere , vous n'êtes pas raisonnable.

ARLEQUIN *bas à Leandre.*

C'est une fourberie pour faire épouser votre sœur à Octave. Secondez nos desseins.

LE DOCTEUR *au triton.*

Vous me faites beaucoup d'honneur , & je vous donne volontiers ma fille en mariage. Mais il y a une petite difficulté. Je ne pense pas que ma fille puisse vivre dans l'eau.

ARLEQUIN.

Oh , que cela ne vous embarrasse pas , beau-pere ; j'irai demeurer chez vous , & j'ai marqué dans le contract cinq années de nourriture.

LE DOCTEUR.

Comment vivrez-vous hors de l'eau ?

ARLEQUIN *à part.*

Il a raison , je n'avois pas songé à cela.

LEANDRE *bas à Arlequin.*

Comment vas-tu racommoder cela , animal ?

ARLEQUIN *haut.*

Attendez , j'y suis. *Vers le Docteur.* Vous avez un puits chez vous ?

LE DOCTEUR.

Oui.

ARLEQUIN.

De l'eau de la Seine ?

LE DOCTEUR.

Apparemment , puisque je demeure rue Thibaut-aux-dez.

ARLEQUIN.

Voila-t-il pas mon affaire ? J'irai demeurer dans votre puits , & afin de ressembler à bien d'autres , pour vivre en honnête homme , & ne rien faire , vous m'acheterez une charge.

LE DOCTEUR.

Volontiers ; mais entendez-vous les affaires ?

ARLEQUIN.

Non.

LE DOCTEUR.

Vous savez bien lire & écrire ?

ARLEQUIN.

Non , mais si vous voulez m'acheter une charge de maître des Eaux & Forests , je fai fort bien ce que c'est que *bois mort & mort bois.*

LE DOCTEUR.

Je le veux bien , achevons donc la cérémonie.

ARLEQUIN.

Monfieur le Docteur a raifon. Diver-
tiffons-nous. Chantons.

*Les violons jouent un menuet en rondeau. Plus-
ieurs bateliers fe mêlant avec les nayades & les
tritons qui font de la fuite d'Arlequin , dan-
sent & chantent ce qui fuit.*

ARLEQUIN.

Dans ce jour de réjouiffance ,
Rions , chantons , & danfons tous.
Venez, poiffons , entrer en danfe ,
Venez chanter avecque nous.

*Tous les tritons sortent de l'eau , & font
chorus.*

Dans ce jour de réjouiffance ,
Rions , chantons , & danfons tous.
ARLEQUIN *vers Angelique.*
Un amant près de fa maitrefse
Est plus gai qu'un poiffon dans l'eau.
TOUS *repetent.*

Un amant , &c.

ARLEQUIN.

Bienheureux , quand la foif le preffe ,
Qui fe trouve près du tonneau.

TOUS.

Un amant , &c.

ARLEQUIN.

Un peu d'amoureuſe tendrefse
La rend plus douce qu'un bateau.

TOUS.

Un amant , &c.

*Les violons jouent une gavotte en rondeau ,
ſur laquelle les bateliers & les batelieres
danſent. Après quoi Arlequin chante ſur le mê-
me air.*

de la porte S. Bernard.

445

Tout Paris est à la nâge
Le long de ce rivage,
Tout Paris est à la nâge
Ah , que de corps nuds !

*Tous reprennent ces quatre vers à la fin de
chaque couplet.*

UN TRITON *chante le second couplet.*

Ici les cœurs sont émus,
Quand les yeux vont au fourage :
Quand les belles vont au pillage ,
Que les traits d'amours sont drus !

TOUS ENSEMBLE.

Tout Paris , &c.

AUTRE TRITON.

La coquette la plus sage
N'y vient pas d'avantage ;
Quand les baigneurs n'y sont plus ,
Ces bords sont peu connus.

T O U S.

Tout Paris , &c.

LA CHANTEUSE *en nayade chante
sur le même air.*

Beautés , qu'avez-vous à craindre ?
Voyez sans vous contraindre :
Beautés , qu'avez vous à craindre
Des tendres amours ?

T O U S.

Beautés , &c.

LA NAYADE.

Les maux qu'ils font tous les jours !
Le long de cette riviere
Ne sont pas une grande affaire ,
On y peut donner secours.

T O U S.

Beautés , &c.

LA NAYADE.

On se plaint que l'amour blesse ,
Que ce n'est qu'une foiblesse ,

Mais ce sont de vains discours,
On y revient toujours.

T O U S.

Beautés, &c.

*On joue une sarabande, Arlequin danse seul.
Après qu'il a dansé, la nayade sur l'air de la
sarabande, chante.*

En vain dans le bain on espere
Trouver un remede à ses maux ;
Mille objets dans cette onde claire
En causent de nouveaux,
Dont on ne guerit guere.

*On continue de jouer l'air, Arlequin danse
encore ; après quoi la nayade continue.*

Si tôt qu'on commence à se plaindre
De l'insupportable chaleur,
Sur ces bords l'amour est à craindre,
Il cause plus d'ardeur
Que l'eau n'en peut éteindre.

*On reprend le menuet du commencement, sur
lequel Arlequin chante.*

Quand on veut se mettre en ménage,
C'est ici qu'il faut faire un choix ;
Le long de ce charmant rivage,
Chacun se montre tel qu'il est.

T O U S.

Quand on veut, &c.

COLOMBINE *chante.*

Quelque mesure que l'on prenne
Pour se bien choisir un époux,
La réussite est incertaine,
Avouez la dette, entre nous.
Maris qu'on croit de bonne mise,
Ne servent qu'à nous abuser ;
Helas ! c'est une marchandise
Qu'on ne connoit bien qu'à l'user.

T O U S.

Helas ! c'est une, &c.

ARLEQUIN *lui replique.*

On a peine à vous bien connoître ,
Vous savez trop bien vous cacher.
Peu sont ce qu'on les voit paroître ,
N'ayons rien à nous reprocher.
De tous ceux que l'hymen attroupe ,
Plus des trois quarts seroient garçons ,
Si l'on prenoit femme à la coupe
De même qu'on fait les melons.

SCENE AJOUTEE.

Sur ce que certain procureur traitant d'une charge de greffier en chef , sur les esperances qu'on lui avoit données de lui faire trouver les sommes necessaires pour cela , avoit déjà fait faire son portrait en robe rouge , & l'avoit envoyé à une fille très-riche qu'il recherchoit en mariage. Mais comme les bourses lui manquerent , & qu'il ne pût plus acheter la charge , il ne voulut pas payer son portrait au peintre , disant qu'il l'avoit peint en greffier , & qu'il n'étoit que procureur , ce qui donna lieu à la scene qui suit.



SCENE DU PROCUREUR

EN ROBBEROUGE.

ANGELIQUE , COLOMBINE , ARLEQUIN en procureur , UN PEINTRE , UN PRETEUR sur gages. UN LAQUAIS.

ANGELIQUE.

AH , Colombine , que me dis-tu ! Quoi , monsieur Griffon que j'ai tant de fois rebuté , est presentement avec mon pere , & il lui parle de mariage ?

COLOMBINE.

Il n'est que trop vrai , madame , & le pis de l'affaire , c'est que votre pere l'écoute , parce qu'il n'est plus procureur. Je l'ai vu entrer d'un air des plus magistrats , une perruque flotante , le rabat en cravatte , les bras en zigzag , une robe trouffée jusqu'au quatrième bouton , dont un grand laquais portoit la queue *cum commento* , enfin avec tous les airs d'un petit-maître de palais.

ANGELIQUE.

Ah , ciel ! je suis perdue si mon pere l'écoute.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Oui , c'est un terrible contre-temps , votre affaire étoit en bon train avec Octave. Mais ne desespérons pas encore de rien. Voici l'homme.

ARLEQUIN *en monsieur Griffon.*

Tortilles , tortilles ma queue : tortilles tortilles , tortilles.

LE LAQUAIS.

Mais , monsieur , c'est encore votre robe de procureur , & elle est trop courte de cinq quartiers.

ARLEQUIN.

Tortilles , tortilles.

LE LAQUAIS.

Mais , monsieur , je tortille tant que je puis.

ARLEQUIN.

Tortilles , tortilles encore , il ne faut pas qu'elle soit plus grosse qu'une faucisse , cela à l'air magistrat. *Appercevant Angelique.* Ah, ma princesse ! *Vers son laquais.* Etales , étales. *Vers Angelique.* Vous voyez , madame. *Vers le laquais.* Etales ma queue , étales , étales. *Vers Angelique.* Excusez , madame, c'est que ce maraut-là n'est pas encore stilé à l'exercice de la robe. Vous voyez charmante Angelique , un échappé de la chicane , que le desir de vous plaire a fait voler

à un rang où il semble qu'un procureur n'eut jamais osé prétendre. Je vous pardonne, belle mignonne, dont je voudrois faire maintes expéditions, je vous pardonne tous les contredits que vous avez faits à ma passion. C'étoit trop peu pour vous qu'un procureur, quoiqu'il y ait des femmes de procureur, qui, au sac d'or & au carreau près, le portent aussi haut que les plus huppés de la robe. Mais on peut dire, charmant tiret qui enfilez tous les rôles de mon amour, que, quand on n'a pas ce que l'on aime, le diable emporte ce qu'on a.

COLOMBINE.

Comment, monsieur ! vous pouvez donner le sac d'or & le carreau à madame votre épouse ? Oh, pour cela c'est un grand avantage d'avoir le droit de se laisser tomber de son haut sur les genoux, sans être en risque de se blesser.

ARLEQUIN.

Ce n'est rien que tout cela. J'ai le droit de porter la robe rouge.

ANGELIQUE & COLOMBINE *ensemble.*

La robe rouge !

ARLEQUIN.

Ah, ma foi, c'est une jolie chose. Je n'a-

vois jusqu'à présent connu que les plaisirs que causent les profits d'une bonne étude : mais les honneurs chatouillent le cœur de bien près. Mon marchand m'a apporté pour ma robe le plus beau drap écarlate rouge qu'on ait jamais vu. C'est du même dont sont habillés les Mousquetaires gris & noirs.

COLOMBINE.

Mais, monsieur, êtes-vous déjà en possession de votre charge ?

ARLEQUIN.

Non pas tout-à-fait, il y manque encore quelques petites formalités, qu'il faut terminer. Mais comme tous les plaisirs ne sont que dans la jouissance, je les prends toujours par *interim*. Et à vous dire le vrai, je ne me fais encore porter la queue que chez mes bons amis, & dans les rues détournées, j'ai aussi fait faire par avance mon portrait, que je ferai graver au burin au premier jour.

COLOMBINE.

Comment, monsieur Griffon gravé au burin ! savez-vous bien qu'il n'y a que les hommes illustres qui se fassent graver ?

ARLEQUIN.

Oh, je ne ferai pas le premier greffier,

Ff ij

qui se seroit fait graver en robe magistrale , & d'un bon original on ne peut trop en multiplier les copies. Savez-vous comme j'y suis représenté ? en robe rouge , ma princesse , en robe rouge. Ma foi on a beau avoir du mérite, il faut pour l'indiquer mettre une enseigne à sa porte.

COLOMBINE.

Monsieur Griffon , les emplois sont justement comme ces lierres qui ruinent souvent les murailles qu'ils parent.

ARLEQUIN.

J'ai du credit , ma bonne , j'ai du credit , & un procureur adroit , qui exerce une charge de greffier, a de grandes ressources. Voulez-vous voir mon portrait ?

ANGELIQUE.

L'avez-vous ici ?

ARLEQUIN.

Je fais venir toujours mon peintre avec moi. Car comme j'y suis peint *in magistratibus* , je suis bien-aïse de le faire voir à tout le monde pour en avoir leur avis. Entrez , monsieur le peintre. Vous allez voir un portrait achevé , il me ressemble parfaitement.

Le peintre entre & expose le portrait en vue.

ARLEQUIN *vers Angelique.*

Hé bien , madame , que vous semble de la robe ?

LE PEINTRE.

Monsieur , je l'ai fait voir à toutes les personnes chez qui vous m'avez envoyé , & il n'y a personne qui n'ait dit qu'il n'y manquoit que la parole , & que ce n'étoit pas ce qui en étoit de plus mauvais. On vous a , à cela près , fort bien reconnu.

ARLEQUIN.

Avec cette robe? mais cela est admirable que cette affaire-là ait déjà fait un si grand bruit dans le monde! elle me fera honneur. Oh , ma foi , il faut avouer que cela distingue bien un homme.

ANGELIQUE.

Il me semble que vous êtes peint un peu trop jeune.

ARLEQUIN.

Point , point , ma princesse , c'est la robe rouge qui le fait paroître, ce n'est pas que depuis que je suis à traiter de cette affaire , je me sens rajeuni de plus de dix ans.

COLOMBINE.

Il me semble aussi que vous avez les yeux plus petits , & plus éraillés. Le nez plus épaté ; le menton plus long, la bouche plus ouverte & tout le visage un peu plus baroque que votre portrait.

ARLEQUIN.

C'est ce diable d'habit noir qui fait cela ; & quoique ma charge revienne à trois cens

mille livres , je donnerois volontiers cent mille francs davantage , si je pouvois avoir le reste de l'équipage aussi rouge que la robe. Mais , monsieur le peintre , vous avez mis du noir à ma robe rouge ?

LE PEINTRE,

C'est l'ombre , monsieur.

ARLEQUIN.

C'est tout ce qu'il vous plaira , il faudra l'ôter. Je ne veux point de noir , je veux du rouge.

LE PEINTRE.

Mais , monsieur , permettez-moi de vous dire que ce qui est de relief doit être dans sa couleur naturelle , & que ce qui est dans le fond doit être obscurci par l'ombre. Ce sont là les principes.

ARLEQUIN.

Oh , monsieur , les principes en ont menti , & il ne sera pas dit que je serai magistrat dans le relief , & procureur dans le fond. Il ne faudroit , pour l'achever , que lui mettre sur les bras trois ou quatre sacs à procès , tout le monde diroit : voila monsieur Griffon le procureur , qui va au châtelet obtenir une sentence par défaut. Je veux me distinguer , entendez-vous , monsieur le peintre ? ainsi ôtez-moi tout ce noir-là , & m'y mettez du rouge & bien rouge.

LE PEINTRE.

Mais , monsieur , la peinture. . . .

ARLEQUIN.

Oh , monsieur , peinture , peinture. . . .
Mais cet homme-là me feroit perdre l'esprit. C'est que vous autres , vous n'entrez pas dans toutes les beautés d'une robe rouge , & afin que vous le sachiez , il n'y a rien de si beau que le rouge , car le rouge est une couleur. . . . Enfin rien ne distingue tant que le rouge , & quand on peut avoir du rouge , il faut être du dernier fou , pour ne pas prendre du rouge.

MONSIEUR GRAPILLE *entrant , bas à monsieur Griffon.*

Monsieur , j'ai trouvé monsieur Grippefous , il dit comme cela que votre affaire est rompue , & que les bourses sur lesquelles il avoit compté lui ont manqué de parole.

ARLEQUIN.

Cet homme vient ici bien mal à propos. *Il le tire à quartier.* Mais , monsieur Grapille , d'où vient donc ce changement ? Ne leur a-t-on pas fait entendre que je prendrois les précautions pour leur en faire une constitution sur le pied que les gens d'affaires font leurs billets ?

GRAPILLE.

Oui , monsieur , mais ils disent qu'il n'y a point de sûreté pour l'emploi.

ARLEQUIN.

Il n'y a pas de sûreté pour l'emploi ! Sur une charge de greffier qui est entre les mains d'un procureur , d'un procureur qui hypothèque les gages de sa charge , & même le tour du bâton qu'il prétend faire valoir à cent pour cinq.

GRAPILLE.

Cependant ils n'en ont voulu rien faire. Il leur a même fait entendre , quoique sans fondement , mais c'étoit pour les refoudre plutôt , que vous étiez sans quartier , inflexible , sans pitié , & il leur a même promis que vous seriez sans justice.

ARLEQUIN.

Et avec tout cela ?

GRAPILLE.

Ils n'en ont voulu rien faire.

ARLEQUIN.

Les marauts ! Ils veulent me tenir le pied sur la gorge : mais je leur ferai bien connoître . . . Serviteur , mesdames. *Il veut s'en aller.*

LE PEINTRE.

Et votre portrait , monsieur ?

ARLEQUIN.

J'ai autre chose en tête présentement que mon portrait. Adieu.

LE PEINTRE.

Comment , monsieur ? je prétends que vous me payiez. Le portrait vaut trente pistoles en robe rouge , c'est un prix fait.

ARLEQUIN.

Je n'ai plus besoin de la robe rouge : je n'ai plus la charge , & je ne regarde plus cela comme mon portrait.

GRAPILLE.

Pourquoi , monsieur ? il v'ous ressemble si bien. Faites-y mettre une robe noire.

LE PEINTRE.

Cela ne se pourroit pas , la tête est faite pour une robe rouge , & il faudroit refaire un autre portrait.

ARLEQUIN.

Hé bien , gardez votre portrait , je n'en ai que faire. Quand une paire de souliers ne m'accommode pas , je la laisse au cordonnier , & il la vend à un autre.

LE PEINTRE.

Il n'en est pas de même d'un portrait , monsieur. Tous les visages ne se ressemblent pas : & d'ailleurs un procureur en robe rouge ne seroit point de défaite , & il me faut de l'argent.

ARLEQUIN.

De l'argent , de l'argent ! mais voyez donc cet impertinent , traiter ainsi un homme qui a pensé être de qualite ! Savez-vous bien , mon petit ami , que si je prends mon écritoire. . . .

LE PEINTRE.

Savez-vous bien , monsieur le procureur , que je veux être payé , & en justice même.

458 *Les Bains de la porte S. Bernard.*

ARLEQUIN.

Où dea , en justice , c'est où je t'attends,
en justice.

LE PEINTRE.

Où , morbleu , nous plaiderons , & je
ferai voir à l'audience un procureur en robe
rouge. *Il se jette sur Arlequin , lui prend
sa perruque & s'enfuit.*

ARLEQUIN.

Ah , coquin ! je te ferai manger tes couleurs , ta toile , ta palette , tes pinceaux. *A son laquais.* Tortilles , tortilles , mon ami , vite . . . ton chevalet , tes . . . *Il s'en va, & finit la scene.*



ARLEQUIN
MISANTROPE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au théâtre par monsieur de B***, &
representée pour la premiere fois par les
comediens Italiens du Roi, dans leur hô-
tel de Bourgogne, le vingt-deuxième de
Décembre 1696.

A C T E U R S.

ARLEQUIN.

OCTAVE amant de Colombine.

COLOMBINE.

LE DOCTEUR pere d'Octave.

SCARAMOUCHE valet d'Octave.

PIERROT valet d'Arlequin.

Mr DISANVRAI philosophe.

Mad. DE L'ARCHITRAVE , architecte.

MEZZETIN intrigant.

LA COMTESSE.

LE CHEVALIER.

UN VIEILLARD & sa femme.

DEUX GASCONNES.

UN PEINTRE.

UN LIBRAIRE.

Mr DE COLAFON maitre à danser.

LE FILS & LA FILLE du Docteur.

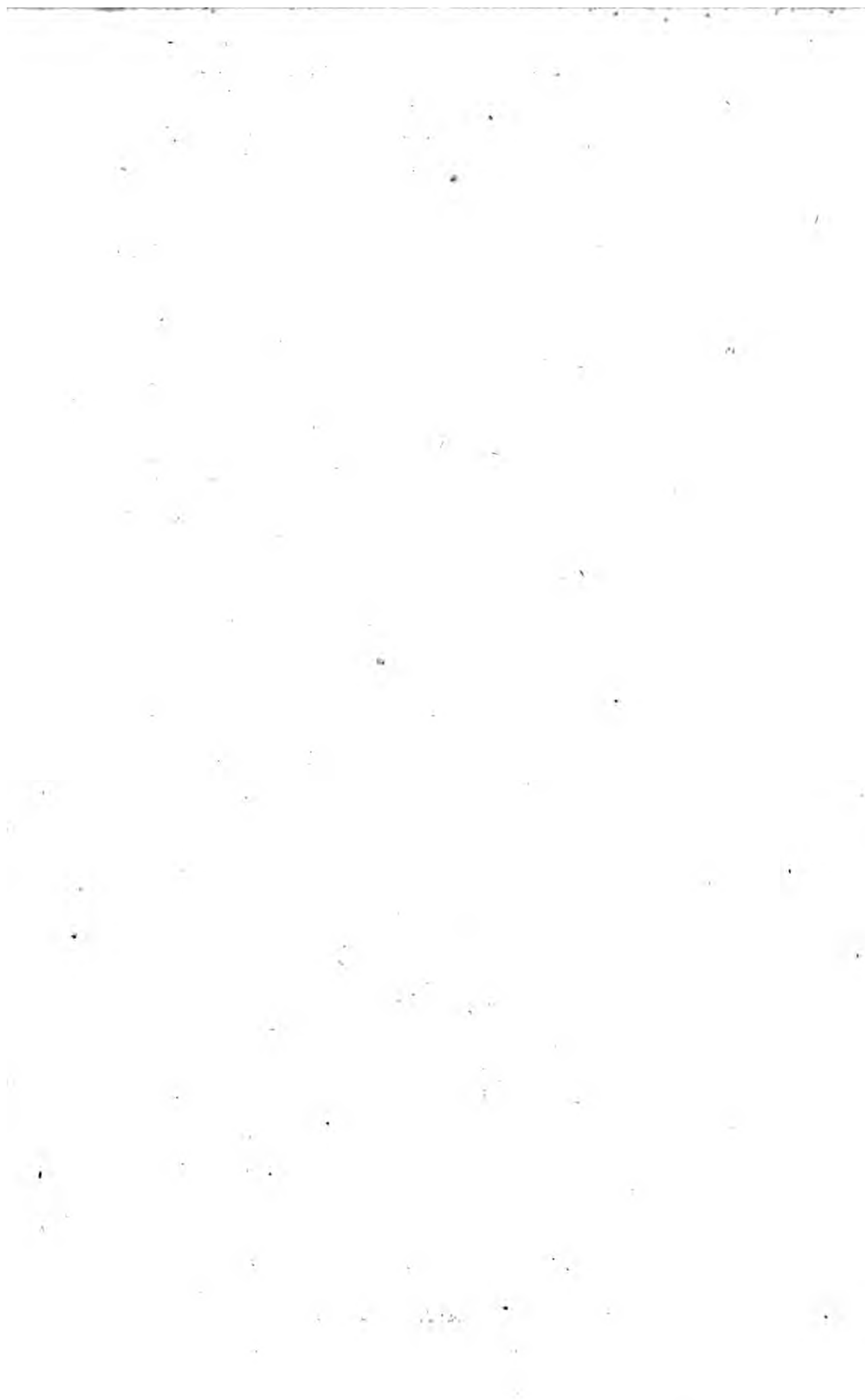
JAQUET payfan.

MACINE payfanne.

Mr DE GERESOL maitre à chanter.

Mr DE LA CABRIOLE maitre à danser.

La Scene est dans un bois.







ARLEQUIN MISANTROPE.

PROLOGUE.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.



On , te dis-je, je ne la jouerai pas.
COLOMBINE.

Mais tu te mocques.

ARLEQUIN.

Il n'y a point de plaisanterie à cela , & j'aimerois mieux être Arlequin cochon , Arlequin dogue , cigne , taureau , & tout ce qu'il te plaira , que d'être Arlequin misantrophe.

COLOMBINE.

Et bien , il faut donc se résoudre à faire rendre l'argent. Quoi , renvoyer tout ce

beau monde-là ? Il faut avoir le cœur bien dur. Ah , ah !

ARLEQUIN.

Oh , je te connois , tu es tout comme les autres femmes ; il n'y a que l'interêt qui te gouverne. Quand tu déplores ce beau monde-là , tu le regardes bien moins au visage qu'à la bourse.

COLOMBINE.

Mais serieusement , crois-tu ne pouvoir être misantrope , fans déroger à ton arlequinisme ? ARLEQUIN.

Non vraiment , un misantrope est un homme d'esprit , une fois , & tout le monde fait que je ne suis qu'un sot.

COLOMBINE.

Tu n'es pas glorieux , à ce que je vois.

ARLEQUIN.

Oh , ma foi , si tous les sots rougissoient de l'être , on ne rencontreroit dans les rues que des visages d'écarlate.

COLOMBINE.

Parlons un peu raison.

ARLEQUIN.

Parlons plutôt un langage que tout le monde entende : mais il s'agit d'argumenter , me voila sur mes bancs. Allons.

COLOMBINE.

Vous êtes un sot , dites-vous ?

ARLEQUIN.

Concedo majorem.

COLOMBINE.

Or est-il qu'il y a plusieurs pièces où vous faites l'homme d'esprit , donc pour être un sot vous ne laissez pas de pouvoir fort bien jouer le Misantrope.

ARLEQUIN.

Nego consequentiam , & retorqueo argumentum. Vous êtes une falope : il y a des pièces où vous faites la femme d'importance : *Ergo* vous n'êtes pas une falope. Voila un beau raisonnement !

COLOMBINE.

Mais ne fais-tu pas l'apotecaire dans l'empereur de la lune ?

ARLEQUIN.

Il est vrai qu'il faut un esprit bien profond pour mettre adroitement un lavement en place.

COLOMBINE.

Ne fais-tu pas l'avocat , le procureur , le baron , le marquis ?

ARLEQUIN.

Et parmi les avocats , les procureurs , les barons , les marquis , n'y a-t-il point de fots ? Tiens , ma pauvre Colombine , ne nous abusons point. Feuilletons toutes les annales arlequiniques , repassons sur les faits & gestes de tous les arlequins du monde , je te défie d'en trouver un misantrope. Nous sommes de bons petits hommes , qui faisons gracieusement une cullebute , nous soupi-

rons tendrement pour une belle marmitonne comme toi , nous faisons éloquemment, le panegyrique d'une bonne soupe , & déplorons avec énergie la cherté du vin & du fromage de Milan. Mais n'en demandes pas davantage : c'est là le *non plus ultra* de notre savoir-faire.

COLOMBINE.

Treuve de modestie. Je te réponds moi que tu te tireras fort bien du rôle qu'on t'a donné.

ARLEQUIN *vers le parterre.*

Il faudroit pour ma sûreté que ces messieurs m'en répondissent solidairement avec toi. Mais supposons que je veuille jouer cette pièce , qui l'annoncera ? Tu fais bien qu'Octave ne veut pas s'en mêler, & qu'aujourd'hui une pièce ne sauroit réussir , si elle n'est annoncée , & si l'auteur ne vient demander humblement quartier aux auditeurs , les prévenir sur les défauts , & les prier de ne chercher pas plus d'esprit & de raison dans la prose que de rimes & de mesure dans les vers.

COLOMBINE.

Est-ce là ce qui t'embarasse ? Je l'annoncerai , moi.

ARLEQUIN.

En ce cas , j'en augure bien ; car on ne parvient aujourd'hui que par le canal des femmes.

COLOMBINE.

COLOMBINE *annonce.*

Quelque liberté que donne notre théâtre de grossir les traits & de changer les idées ; vous savez bien, messieurs, qu'il y a une extrême différence entre un arlequin & un philosophe. Ainsi, si vous nous trouvez dans quelques endroits un peu au dessus de notre jeu ordinaire , n'en accusez que le desir ardent que nous avons de vous plaire : c'est lui qui nous a fait choisir le plan de satyre que nous allons vous donner , dans lequel nous avons néanmoins si bien mêlé toutes les gentilleses du théâtre italien , que si le goût du siècle étoit un peu moins difficile , nous oserions nous flatter d'y avoir mis de quoi contenter tout le monde. Heureux , si nous avions pû atteindre à ce but qui doit être la seule fin de la comedie , de corriger les mœurs en divertissant l'esprit : plus heureux encore , si à la fin de notre pièce , que nous vous supplions d'écouter jusqu'au bout , vous nous donnez des marques que vous sortez contents.





A C T E I.

S C E N E I.

ARLEQUIN *dans un bois, parmi des animaux
qu'il salue.*

BOn jour, camarade. Ah, de tout mon cœur! je suis votre très-humble serviteur: Votre valet de toute mon ame. Ma foi, il n'est point de pire animal que l'homme, & il n'en est point de moins humain. Hé quoi, ces pauvres petites bêtes ne me disent pas le moindre mot; je ne vois point ici de ces esprits aigres, qui se font un point d'honneur de ne convenir jamais. Je vis à ma fantaisie, & les lions qui sont seigneurs haut-justiciers & magistrats en dernier ressort de ce bois, n'exigent point de moi que j'aïlle me morfondre sur leur escalier, ou m'ennuyer dans leur antichambre. Je ne suis point éclaboussé par un parvenu, qui, à la faveur d'une metamorphose qu'il a peine à concevoir lui-même, se trouve dans un carosse que son pere menoit jadis. Je n'essuye rien de la poliffonnerie des petits-mâîtres, & ne suis point obligé de me récrier sur les

fadaises d'un mauvais plaisant de qualité , qui fait vingt fois par jour passer en revue cinq ou six mauvais contes qu'il a pillé dans l'Espiegle ou dans le Tombeau de la mélancolie. Je ne vais point faire ma cour à un grand de nouvelle édition , qui , embarrassé de sa personne , & plus droit qu'un échallas, semble avoir perdu l'usage des mouvemens de son corps ; qui jette à peine les yeux sur la foule d'adulateurs qui l'entourne , & croiroit m'honorer beaucoup , s'il pouvoit prendre sur sa paralitique gravité un mouvement de pagode pour faire voir qu'il m'a remarqué. Je ne prête point ici une attention de trois heures au récit burlesque des prouesses d'un fanfaron qui ne s'est jamais montré aux ennemis que par la croupe de son cheval. Nulle complaisance ne m'engage de répondre aux mines enfantines d'une beauté surannée qui oublie qu'elle n'a pas une dent dans la bouche , sur laquelle Carmeline n'ait une hypothèque spéciale. Je me promene seul , & ne gobe point la nuée de poudre , qu'excite dans la grande allée des thuilleries , le superflu du manteau des coquettes à taille équivoque. Je n'y vois point de ces marquises de contrebande, qui en gourgandine & en petites mules , portent répandue sur toute leur personne une idée d'occasion prochaine. Enfin je suis ici à couvert des impertinences donc

468 *Arlequin misantrope.*

Paris est rempli , & je trouve que cè n'est qu'avec les animaux qu'on se défait de la ferocité qu'on a contractée avec les hommes. Oui , mes chers camarades , c'est avec vous seuls qu'on peut vivre en repos. Je hai les hommes , je les deteste , ils sont faux , doubles , hypocrites , méprisables.

Bien entendu , qu'en ceci ,

La femme est comprise aussi.

Oui , si j'en trouvois quelqu'une , je me ferois un plaisir de la traiter comme elle merite. Je la. . . . *Il apperçoit Colombine.*
Hoime !

S C E N E II.

COLOMBINE , ARLEQUIN.

COLOMBINE.

AH , monsieur , que je suis heureuse de trouver une figure d'homme dans un lieu où je ne vois que des bêtes !

ARLEQUIN *à part.*

Figure d'homme ? elle est toute jolie. Je me défie furieusement de moi-même.

COLOMBINE.

Monsieur , ne pourriez-vous point me dire des nouvelles de ce que je cherche ?

ARLEQUIN *à part.*

Tenons bon.

COLOMBINE.

Il me tourne le dos : que je suis malheureuse ! ARLEQUIN *à part.*

La charmante pleureuse ! que je crains pour la misantropie !

COLOMBINE.

Monfieur , ne me rebuttez pas , je vous en conjure.

ARLEQUIN *allant & revenant.*

Non. . . Ce sexe est fait pour tromper tout le monde.

COLOMBINE.

Ah ! craignez-vous quelque chose d'une malheureuse qui implore votre secours ?

ARLEQUIN.

Vous êtes plus à craindre pour moi que toutes les bêtes de ce bois.

COLOMBINE.

Mais qu'apprenez-vous ?

ARLEQUIN.

Mais que demandez-vous ?

COLOMBINE.

Que vous ayez la bonté de m'écouter & de me répondre.

ARLEQUIN.

Dites : car c'est folie de vouloir empêcher une femme de parler.

COLOMBINE.

Il y a huit jours , monsieur , que je suis fortie de Paris , pour chercher un scelerat , un parjure , un perfide. . .

ARLEQUIN.

Quoi , ma mie , vous partez exprès de Paris pour chercher un mal-honnête homme ? Hé si , vous n'y pensez pas. Si j'avois à chercher un perfide , un parjure , un scelerat , sans aucun frais de quête , j'irois tout droit à Paris.

COLOMBINE.

N'insultez point une malheureuse ; & si vous êtes insensible à mes maux , ne les rendez pas plus cuisans par vos railleries.

ARLEQUIN.

Hé bien , la belle enfant , quelle est la cause de votre douleur ?

COLOMBINE.

Monseigneur , il y a environ quatre ans que ma mere est veuve.

ARLEQUIN.

Tant mieux pour elle , & tant pis pour vous.

COLOMBINE.

Comme mon pere n'avoit pas laissé beaucoup de bien , elle fut obligée de se servir de ses meubles pour gagner sa vie.

ARLEQUIN.

C'est un expedient dont bien des femmes s'avisent.

COLOMBINE.

Je veux dire , qu'elle meubla une maison , où venoient loger beaucoup de gens de qualité , & sur tout grand nombre d'étrangers.

ARLEQUIN.

C'est-à-dire souvent , grand nombre de dupes. COLOMBINE.

Ma mere qui n'avoit que moi d'enfans , me donnoit la meilleure éducation qu'il lui étoit possible , & tâchoit de m'inspirer les airs d'une personne de condition.

ARLEQUIN.

Education bien conditionnée !

COLOMBINE.

A vous dire le vrai , je me suis toujours senti une furieuse inclination d'être grande dame.

ARLEQUIN.

La pauvre petite !

COLOMBINE.

Je n'avois que douze ans , quand ma mere fit tirer mon horoscope : on dit que ma beauté feroit ma fortune , & on assure même que j'ai dans le main une couronne fort bien marquée.

ARLEQUIN.

Pronostic pour la tête du futur.

COLOMBINE.

Parmi les étrangers qui logeoient chez nous , il y avoit un jeune prince Allemand fait à peindre & beau comme les amours ; nous apprenions à chanter du même maître , & lisions les romans ensemble.

ARLEQUIN.

Suite du pronostic. C'est ici le voyage de

l'isle d'Amour : Et bien , comment vous embarquâtes-vous ?

COLOMBINE.

Un jour que nous étions dans le jardin , il me fit une declaration d'amour toute prise du troisiéme tome de Cyrus.

ARLEQUIN.

L'habile homme !

COLOMBINE.

Dame , comme j'avois les idées fraîches aussi bien que lui , je le payai sur le champ en même monnoye.

ARLEQUIN.

La belle presence d'esprit !

COLOMBINE.

Depuis ce temps - là , il ne me quittoit presque plus , il s'ennuyoit par tout où je n'étois point , & me disoit cent fois le jour qu'il m'aimoit plus que lui-même.

ARLEQUIN.

Et votre mere vous prêtoit ses meubles ?

COLOMBINE.

Oh , elle se défia de cette grande familiarité ; elle savoit par experience Enfin elle me défendit de le voir , & me mit en pension chez une de mes tantes.

ARLEQUIN.

De sorte que vous ne vîtes plus le gode-lureau , vous ne sûtes plus de ses nouvelles ?

COLOMBINE.

Bon : à quoi nous auroit donc servi le maître à chanter ? Le prince le mit si bien dans nos intérêts , qu'il me donnoit tous les jours un billet de sa part , & lui en reportoit la réponse.

ARLEQUIN.

Il est vrai que ces messieurs les maîtres à chanter ont un furieux tendre pour les amans persecutés.

COLOMBINE.

Ce n'est pas tout. Comme le prince ne pouvoit pas me voir chez ma tante , le maître à chanter obtint d'elle qu'elle me permettroit d'aller à un concert où il y auroit beaucoup de gens de qualité.

ARLEQUIN.

Vous y fûtes sous le bon plaisir de la bonne tante ?

COLOMBINE.

Oui : j'y fus avec une fille du voisinage ; mais au lieu de concert nous ne trouvâmes que le prince : j'entrai dans la chambre où il étoit , pendant que le musicien entretenoit notre voisine.

ARLEQUIN.

Ouf ! maudit menestrier ! Hé bien , hé bien , que faites-vous là ?

COLOMBINE.

Oh dame , monsieur , quand on s'aime bien , qu'un maître à chanter conduit l'in-

trigue , & qu'on a une si belle occasion de vérifier les prédictions . . . je songeai à mon horoscope , & mon jeune prince me fit une promesse de mariage.

ARLEQUIN.

Voilà le dénouement.

COLOMBINE.

Nous nous vîmes encore plusieurs fois chez le musicien sous le même prétexte de concert.

ARLEQUIN.

Eh , que ces concerts déconcertent de jolies filles ! mais enfin ?

COLOMBINE.

Mais enfin , il y a aujourd'hui six jours que j'appris par un bruit de ville , que le prince avoit disparu. Je vous laisse à penser si cette nouvelle me perça le cœur : mais sans m'amuser à pleurer , je pris tout ce que j'avois d'argent , & quelques pierreries que ma mere m'avoit données , & je montai à cheval , résolue de chercher mon infidele par tout le monde , & de le suivre jusqu'aux extrémités de la terre.

ARLEQUIN.

Voilà un beau dessein.

COLOMBINE.

Ah , monsieur ! je le trouverai , ou je mourrai à la peine ; il y a deux ans que je l'aime.

A R L E Q U I N.

Comment donc , deux ans ! & je ne croyois pas que depuis feu Artemise de constante memoire , aucune femme eût aimé plus de vingt-quatre heures.

C O L O M B I N E.

Je l'aimerai jusqu'à la mort.

A R L E Q U I N.

Cela n'est pas bien sûr. Mais aussi, n'est-ce point la principauté que vous courez plutôt que l'amant ? Ce que les femmes de ce temps ci ne mettent pas en amour , elles le dependent bien , & au de-là , en ambition.

C O L O M B I N E.

Quelle injure vous faites à la sincerité de mes sentimens ! Oui , quand mon amant seroit le dernier des hommes , je ne l'en aimerois pas moins.

A R L E Q U I N *à part.*

Une fille qui n'aime , ni par ambition ni par intérêt : quelle merveille ! voila mon fait. Mettons - nous bien dans son esprit. *Haut.* Mademoiselle , je vous plains , & vous offre tout ce qui dépend de moi. Venez vous reposer , nous tâcherons de savoir des nouvelles de ce que vous cherchez.

C O L O M B I N E.

Ce n'est pas un médiocre avantage de trouver en l'état où je suis , quelqu'un qui prenne part à mes disgraces.

S C E N E I I I.

OCTAVE , *SCARAMOUCHE* *en habit de livrée.*

OCTAVE.

O Ciel ! dans quelle étrange situation me trouve-je ? je suis Colombine, & mon cœur court après elle ; depuis six jours que je l'ai quittée, j'ai souffert tout ce que
 • Mais ne vois-je pas Scaramouche que j'avois laissé à Paris pour m'en apporter des nouvelles ?

SCARAMOUCHE.

Gare , monsieur , gare , prenez garde , hem , n'est-elle pas là ?

OCTAVE.

Qui ?

SCARAMOUCHE.

Colombine.

OCTAVE.

Colombine ?

SCARAMOUCHE.

Oui , Colombine ; elle doit être ici.

OCTAVE.

Mais comment veux-tu qu'elle soit ici , puisque je l'ai laissé à Paris ?

SCARAMOUCHE.

Diable ! une fille de Paris , un peu jolie

fait bien du chemin en peu de temps.

OCTAVE.

Je n'entends rien à ton peste de galimathias. SCARAMOUCHE!

Cela veut dire , monsieur , que le lendemain de votre départ de Paris , Colombine monta à cheval pour vous suivre.

OCTAVE.

Hé bien , Scaramouche ?

SCARAMOUCHE.

Hé bien , il y a cinq jours qu'elle vous suit , elle vous doit avoir joint.

OCTAVE.

Mais ne sachant pas où je suis , comment veux-tu qu'elle me trouve ?

SCARAMOUCHE.

Ah , diable ! monsieur , une fille amoureuse a bon nez , & un amant aimé est un gibier dont il n'est pas mal-aisé de suivre la piste. Je vous dis encore un coup , que si Colombine n'est pas ici , elle y fera bien-tôt.

OCTAVE.

Mais dis - moi , Scaramouche , lorsque Colombine apprit mon départ , que fit-elle ? que dit-elle de mon absence ?

SCARAMOUCHE *pleurant.*

Ah , monsieur ! c'est une chose déplorable. La pauvre fille ! je ne saurois m'empêcher de pleurer , car je suis tendre aussi.

OCTAVE.

Hélas !

SCARAMOUCHE *riant.*

C'étoit la plus drôle de chose ; quand j'y songe , je ne puis m'empêcher de rire.

OCTAVE.

Et de quoi ris-tu , coquin ?

SCARAMOUCHE.

De la mine qu'elle fit quand vous fûtes parti.

OCTAVE.

Maraut !

SCARAMOUCHE.

J'entrai dans sa chambre , & je la trouvai sur son lit , tout en pleurs , qui s'arrachoit les cheveux. C'est donc ainsi , disoit-elle , qu'il m'abandonne , qu'il me. . . . *Il pleure.* Ah , ah , cela fait crever le cœur.

OCTAVE.

Pouvois-je faire autrement ?

SCARAMOUCHE.

Hé bien , Scaramouche , ajoutoit-elle , tu vois comme me traite un prince que j'aime à l'adoration.

OCTAVE.

Elle ne fait donc pas qui je suis , & elle me croit toujours un prince Allemand.

SCARAMOUCHE.

Vraiment , elle se donneroit à tous les diables , que vous êtes le plus grand prince de toute la princerie ; on n'auroit qu'à lui dire que vous êtes un comédien , ma foi !

OCTAVE.

Tant pis , Scaramouche , tant pis. Quand

Colombine saura que je ne suis qu'un comédien , quelle chute ! elle en mourra de douleur.

SCARAMOUCHE.

S'il falloit trépaner toutes les femmes qui font de ces chutes-là, les chirurgiens gagneroient trop d'argent.

OCTAVE.

Continues ton recit.

SCARAMOUCHE.

Traître , infame , scelerat. . . c'est elle qui parle.

OCTAVE.

Supprimes ces épithetes.

SCARAMOUCHE.

Je suis historien exact. Je mourrai. Oui , dit-elle , je mourrai de douleur. *Il pleure.* Ah , ah ! cela m'arrache les larmes.

OCTAVE.

Hélas !

SCARAMOUCHE.

Et sur le champ elle se leve du lit. Oh , pour celui-là il est trop plaissant, *il rit*, prend les porcelaines de sa cheminée , les jette à terre , prin ; rompt les tableaux , crac , renverse les meubles , ouvre la fenêtré , & se jette. . . .

OCTAVE.

Où , Scaramouche ?

SCARAMOUCHE.

Dans un fauteuil.

OCTAVE.

Enfin ?

SCARAMOUCHE.

Je n'en vis pas davantage, & je m'en allai.

OCTAVE.

Et pourquoi, coquin ?

SCARAMOUCHE.

Diable, monsieur ! une fille amoureuse qui a perdu son amant, se prend où elle peut. Que fait-on ? je ne suis pas dégoûtant, & elle n'étoit pas dégoûtée, sur ma parole.

OCTAVE.

Taisez-vous, monsieur le mauvais plaisant. Mais comment fais-tu donc qu'elle est partie ?

SCARAMOUCHE.

C'est que le lendemain, je la vis sortir à cheval par la porte saint Honoré, & je conjecture de-là qu'elle vous fuit.

OCTAVE.

Me voila plus inquiet & plus embarrassé que jamais.

SCARAMOUCHE.

Pour moi, il y a environ deux heures que je me suis mis au service d'un nommé Arlequin.

OCTAVE.

Ce philosophe qui s'est retiré ici ?

SCARAMOUCHE.

Justement ; j'ai mes raisons pour cela.

OCTAVE.

OCTAVE.

Et quelles raisons encore ?

SCARAMOUCHE.

Dé bonnes raisons pour vos interêts & pour les miens. Mais retirez-vous, j'ai peur qu'on ne nous surprenne.

SCENE IV.

ARLEQUIN, M. DISANVRAI.

ARLEQUIN.

HE' bien, monsieur Disanvrai, qu'y a-t-il de nouveau à Paris ?

M. DISANVRAI.

Quoi : vous ennuyez-vous déjà dans votre retraite ? A quel changement vous attendez-vous depuis un mois que vous êtes hors de Paris ?

ARLEQUIN.

Un mois, monsieur Disanvrai ? vous n'y pensez pas. Faut-il un mois pour changer du blanc au noir une ville qui est le mouvement perpetuel ? Allez, allez, ma curiosité seroit bien satisfaite, si je pouvois savoir combien il s'y fait de changement en vingt-quatre heures.

M. DISANVRAI.

Qu'est-ce à dire ?

Tome VI.

Hh

ARLEQUIN.

Hé , faut-il plus d'une nuit pour faire d'une fille une femme , un gentilhomme d'un roturier , & d'un roturier & d'un faquin , un homme d'importance.

M. DISANVRAI.

Vous avez raison ; mais il seroit diantrement difficile de tenir un registre exact de ces changemens , tant ils sont frequens. Mais sans entrer dans un si grand détail , Paris est à peu près de même que vous l'avez laissé : les hommes y sont fourbes , avides , âpres à l'argent , peu sensibles aux loix de l'honneur , & sacrifiant tout à leur intérêt. Les femmes sont prudes au dehors , & galantes au dedans ; les vieilles se fardent , les jeunes minaudent. Il y a moins de jaloux que de cocus.

ARLEQUIN.

Et les coquettes comment se gouvernent-elles ?

M. DISANVRAI.

Les coquettes ? Il n'y en a plus.

ARLEQUIN.

Oh , oh , point de coquettes à Paris !

M. DISANVRAI.

Non : une coquette n'est-ce pas une femme qui a plusieurs amans ?

ARLEQUIN.

Oui.

M. DISANVRAI.

Et bien , il n'y a donc plus de coquettes. Car loin qu'une seule femme ait plusieurs amans , bienheureuse celle qui en a un à elle seule. Il y a tel homme sur qui dix ou douze femmes mettent l'enchere tout à la fois.

ARLEQUIN.

C'est comme de mon temps. Car j'ai connu autrefois une fort jolie personne interessée pour un septième sur un capitaine de dragons , qu'elle ne voyoit pas six fois dans tout un quartier d'hyver.

M. DISANVRAI.

C'est une chose déplorable que de voir la disette d'hommes qui regne à Paris , & la cherté dont ils sont. Aussi une femme de bon sens , disoit-elle ces jours passés , que dans une année abondante , la nature devoit produire pour le soulagement du pauvre sexe feminin , une certaine quantité d'hommes , comme elle produit du vin & du bled.

ARLEQUIN.

Bon : & quand , cette année , il seroit né autant d'hommes qu'il s'est cueilli de grains de bled , de quelle utilité pourroient-ils être aux coquettes ? elles seroient passées avant qu'ils fussent mûrs. Mais , monsieur , Disanvrai , comment vivent les beaux esprits à Paris ? font-ils toujours corps de

communauté, & n'ont-ils qu'un même syndic avec les fripiers ?

M. DISANVRAI.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

C'est que de mon temps il leur étoit défendu de travailler de la besogne neuve, & ils ne s'occupoient qu'à rajuster ce qui avoit été fait par les autres.

M. DISANVRAI.

C'est donc toujours de même. Car quand vous allez acheter des livres, vous entendez annoncer comme dans une friperie : Monsieur, une petite pensée d'Horace bien proprement retournée. Monsieur, une satyre de Juvenal doublée de neuf. Une comédie de Terence à grandes manches & grosses boutonnières. Des dialogues de rencontre. Les oraisons de Ciceron à la pièce.

ARLEQUIN.

De sorte qu'il ne paroît plus de nouveautés.

M. DISANVRAI.

Bon : on n'en a jamais tant vu. La rage possède les auteurs pour imprimer : & si le grand flegme & la retenue du public, qui n'achète plus rien, ne moderoit ce grand feu, il n'y auroit pas assez de papier en France. Tel qui n'a pas seulement appris à lire, fait des poèmes dragmatiques en vers & en cinq actes, qu'on joue cinq fois la

semaine. Voilà la liste des livres qui furent affichés mardi passé.

ARLEQUIN *lit.*

Relation véritable & remarquable de la sanglante défaite des anciens par les modernes , avec la liste des morts & des blessés.

A la fin , ces marouffes ont donc été battus ? M. DISANVRAI.

Et comme il faut. Il n'y en a pas un qui n'ait quelque vilain coup qui le défigure.

ARLEQUIN.

C'est donc par derrière , car nos braves modernes ne regardent pas face à face ces poltrons-là.

Topographe exacte du visage d'une femme , ou l'art d'y placer les mouches régulièrement ; avec une dissertation sur les différentes manières de rire de bonne grace. Le tout composé par un jeune abbé de qualité.

M. DISANVRAI.

Oh , nos jeunes abbés se distinguent par leur érudition.

ARLEQUIN.

L'art d'aimer , réduit en abrégé par un ancien fermier general. Ouvrage enrichi de plusieurs médailles d'or.

M. DISANVRAI.

Celui-là est fort rare : on n'en trouve presque plus de la bonne édition.

ARLEQUIN.

Projet d'un dictionnaire de mines. Ouvrage

486 *Arlequin misantrope.*
fort utile aux lorgneurs , pour l'intelligence des
grimaces des coquettes.

M. DISANVRAI.

Celui-là ne sera pas dure à la vente.

ARLEQUIN.

Traduction des instituts de Justinien en langue
vulgaire , pour le soulagement des magistrats qui
n'entendent pas le latin.

Je réponds du débit de celui-là.

M. DISANVRAI.

Il enrichira l'imprimeur, si tous ceux qui
en ont besoin en achètent un exemplaire.

ARLEQUIN.

Monsieur Disanvrai , voila de nouveaux
visages qui me viennent ; laissez-moi un
moment , je vais vous rejoindre tout à
l'heure.

S C E N E V.

LE DOCTEUR , LEANDRE , UNE
FILLE , SCARAMOUCHE.

LE DOCTEUR *faisant de grandes*
reverences.

Monsieur. . .

ARLEQUIN.

Sans compliment.

LE DOCTEUR.

Monsieur....

ARLEQUIN.

Hé, sans façon.

LE DOCTEUR.

Monsieur....

ARLEQUIN.

Sans ceremonie, ou je vous plante là.

LE DOCTEUR.

Monsieur, la haute réputation que vous avez dans le monde, & l'estime generale que vous vous êtes acquise....

ARLEQUIN.

Moi de l'estime? Si je croyois être bien dans l'esprit de quelqu'un des hommes d'aujourd'hui, je m'irois pendre tout-à-l'heure.

LE DOCTEUR.

Mais, monsieur....

ARLEQUIN.

Oui, je veux que les hommes me haïssent, me méprisent & me regardent à peu près du même œil que je les vois. De l'estime? je voudrois bien voir quelqu'un m'estimer, je les y attends.

LE DOCTEUR.

Mais souffrez que je vous dise...

ARLEQUIN.

Souffrez que je vous dise, moi, que le caractère du peu de merite, est d'être estimé des hommes d'aujourd'hui, & que la vraye

marque qu'on vaut quelque chose , est d'en être méprisé. Je veux qu'ils me méprisent , entendez-vous ?

LE DOCTEUR.

Soit.

ARLEQUIN.

Sans préambule , de quoi est-il question ?

LE DOCTEUR.

Monfieur , comme vous savez qu'on ne fait plus rien dans les provinces , & que Paris est le feul théâtre où l'on peut paroître un peu à l'avantage , je vais m'y établir avec ma famille , & je n'ai pas voulu passer par ces lieux , fans voir un philosophe qui fait autant de bruit que vous , monsieur.

ARLEQUIN.

Vous auriez pû retrancher plus de la moitié de votre longue période , aussi-bien que les frequens , *monsieur* , dont vous entrelassez vos longues phrafes : mais qui êtes - vous pour aller à Paris avec tant de confiance ?

LE DOCTEUR.

Je fuis , monsieur , un homme de lettres , dont le nom fait du bruit parmi les favans.

ARLEQUIN.

Je m'en fuis douté en vous voyant si jargonneur. Vous allez donc à Paris faire fortune , vous courez après quelque établissement confiderable ?

LE DOCTEUR.

Je ne fuis gueres embarassé là-dessus. J'ai

deux ou trois ouvrages fins , prêts à mettre sous la presse , & je ne serai pas plutôt arrivé à Paris , que les libraires de ce pays-là , qui sont connoisseurs , riches & honnêtes gens , viendront au devant de moi m'offrir tous ce que je voudrai de mes livres.

ARLEQUIN *riant.*

Ah , ah ! les libraires connoisseurs , riches & honnêtes gens. Cet homme-là connoit la librairie.

LE DOCTEUR.

Et la jeunesse de la cour , qui est genereuse & délicate , fera ravie de m'avoir , & l'argent pleuvra chez moi , dieu fait !

ARLEQUIN *riant.*

Oui , oui , la jeunesse de la cour genereuse & délicate : Ah , que voila un homme bien instruit !

LE DOCTEUR.

Outre cela , comme je fai de bien des fortes de choses , & que les jeunes magistrats sont curieux , appliqués & bien-faisans , ce sera un plaisir de voir comme je serai couru.

ARLEQUIN *riant.*

Les jeunes magistrats appliqués , bien-faisans ! Il connoit aussi bien la robe que l'épée. Hé , mon ami , quand vous ferez à Paris , que les choses vous paroîtront différentes de ce que vous les avez vues de votre province ! Les fortunes des gens de let-

très sont de belles perspectives qui ne brillent que de loin. Mais qui sont ces gens-là ?

LE DOCTEUR.

C'est ma famille , monsieur , & j'ai encore un fils à Paris , qui est , à ce qu'on m'a dit , dans un poste fort éclatant.

ARLEQUIN.

Ce jeune garçon-là , est-il votre fils ?

LE DOCTEUR.

Oui , monsieur , mon cadet.

ARLEQUIN.

Va-t-il aussi faire fortune ?

LEANDRE.

Je l'espère , monsieur.

ARLEQUIN.

Et comment cela , monsieur ?

LEANDRE.

Monsieur , j'ai comme vous voyez , un extérieur assez souffrable ; j'ai bien fait mes exercices , je manie bien un cheval , je danse passablement : je fais un peu les langues étrangères , monsieur.

ARLEQUIN.

Et avec tout cela vous prétendez , monsieur....

LEANDRE.

M'attacher à quelque grand seigneur , qui m'avancera à l'armée , & prendra soin de ma fortune.

ARLEQUIN.

Chimere , mon ami , chimere toute

pure. Si, fait comme vous voila, vous parliez de vous faire valet de chambre, ou premier laquais de quelque vieille, passe.

LEANDRE.

Hé fi, monsieur ! je n'ai pas l'esprit assez bas.

ARLEQUIN.

A quel étage croyez-vous donc qu'il faille avoir l'esprit pour faire fortune ? Mais dites-moi, cette grande fille est-elle votre sœur ? elle n'est pas mal-bâtie.

LEANDRE.

Monsieur, elle danse bien, & a la voix assez jolie.

LE DOCTEUR.

Je lui ai donné la meilleure éducation que j'ai pu. Je voudrois la mettre auprès de quelque femme de qualité, qui, après l'avoir gardée quelque temps chez elle, la mariât avantageusement.

ARLEQUIN.

Cela n'est pas bien sûr : on ne trouve presque plus d'épouseurs pour les filles qui sortent des grandes maisons.

LE DOCTEUR.

Et pourquoi cela ?

ARLEQUIN.

Mon dieu, c'est que les médifans jasant toujours, & qu'on ne sauroit ôter de la tête de certaines gens, qu'une jolie fille qui rend ses soins à madame, reçoit souvent

ceux de monsieur. Mais puisqu'elle chante, savez-vous ce qu'il en faudroit faire ?

LE DOCTEUR.

Et quoi ?

ARLEQUIN.

La mettre à l'opera.

LE DOCTEUR

A l'opera ?

ARLEQUIN.

Oui , à l'opera : si elle peut y être reçue , s'entend. Car la presse y est diablement depuis quelque temps : on pourra toujours par faveur la faire recevoir surnumeraire.

LE DOCTEUR.

Si vous vouliez , vous nous rendriez ce bon office.

ARLEQUIN.

Attendez, que j'examine votre fille. Dans le fonds , elle n'est pas propre à l'opera, elle n'a pas cet air ouvert. . . . là. . . . cette hardiesse. . . . Je ne fai même si elle se tireroit bien d'un* *duo* , & vous savez pourtant que c'est le *duo* qui place une fille à l'opera.

LE DOCTEUR.

De forte que. . . .

ARLEQUIN.

De forte que , si vous & votre famille n'avez pas de meilleure ressource , vous pouvez à coup sûr épargner les frais du voyage. Croyez - moi , retournez-vous-en chez vous.

LE DOCTEUR.

Nous resterions volontiers avec vous , si vous y consentiez.

ARLEQUIN.

Oh , c'est une autre affaire ; un solitaire craint d'être trop accompagné.

SCARAMOUCHE *se met à pleurer.*

ARLEQUIN.

Hé , qu'as-tu donc , mon ami , qu'est-ce qui t'afflige ? parles , que veux-tu ?

SCARAMOUCHE.

Ah , monsieur ! si toutes ces bonnes gens qui ont du mérite , qui savent tant de choses , ne peuvent pas faire fortune à Paris , que ferai-je donc , moi ?

ARLEQUIN.

Comment ?

SCARAMOUCHE.

Oui , qu'est-ce que je ferai , moi qui ne suis bon à rien , qui ne fais que de la bagatelle , qui ne sai que la bagatelle , & qui ne suis moi-même qu'une bagatelle.

ARLEQUIN.

Tu fais la bagatelle ?

SCARAMOUCHE.

Oui.

ARLEQUIN.

Tu fais la bagatelle ?

SCARAMOUCHE.

Hélas , oui.

ARLEQUIN.

Et tu es la bagatelle ? Ah , mon cher ! viens que je t'embrasse ; tu es né pour Paris , tu es né pour une grande fortune : Avec une si belle disposition tu peux aspirer à tout. La bagatelle ? Ah , mon ami ! si j'avois eu un noble penchant pour la bagatelle , je ne serois pas ici , je serois à Paris dans une fortune éclatante.

SCARAMOUCHE.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Pars hardiment , pars , vas , tu n'y feras pas plutôt , que tout le monde courra après toi.

SCARAMOUCHE.

Mais pourtant. . .

ARLEQUIN.

C'est un pays où l'on ne respire que bagatelle , le scricieux y est marchandise de contrebande , & la bagatelle y est si universellement répandue , qu'on peut dire qu'à proprement parler , Paris n'est qu'une grande bagatelle.

SCARAMOUCHE.

Ainsi avec beaucoup de bagatelle , je puis faire un peu de fortune ?

ARLEQUIN.

Telle que tu voudras. La bagatelle est aujourd'hui la porte des honneurs & des richesses. L'un a épousé une vieille qui l'a

rendu gros seigneur pour avoir dit une bagatelle de bonne grace ; celui-ci a donné dans l'œil à une femme du premier rang pour avoir fait un saut perilleux d'un air robuste ; cet autre possède une charge de judicature qui ne lui coûte qu'un petit tour de poignet , dans une rafle de six , amenée à propos ; & j'en connois un élevé à de grandes dignités , qui n'a qu'une jolie femme pour tout mérite. Comptes en un mot , que je te répons de ta fortune , & que je te prie de m'en mettre de moitié.

SCARAMOUCHE.

Volontiers. Voila des bagatelles de maçon.

On ouvre , & on voit un grand cabinet illuminé. Il est soutenu par quatre mores vêtus de gaze d'or. Il y a dans chaque niche des figures richement vêtues. Les violons jouent une chaconne.

Quatre Biscayens dansent.

UN ESPAGNOL chante.

Il ne faut qu'une bagatelle
Pour être heureux ou malheureux :
Pour faire un infidèle
De l'amant le plus amoureux ,
Il ne faut qu'une bagatelle.

Un autre Espagnol danse seul.

UN ESPAGNOL chante.

Pour réduire une belle
A bien payer nos feux ;
Pour troubler la cervelle
D'un mari le moins soupçonneux ,
Il ne faut qu'une bagatelle.

*Arlequin misantropè.***UNE ESPAGNOLETTE** *chante.*

Pour se faire riche ou gueux,
 Pour rendre son nom fameux,
 Par un croissant de bon modele,
 Il ne faut qu'une bagatelle.

*Le second Espagnol & l'Espagnolette dansent.***L'ESPAGNOLETTE** *chante.*

Sans un peu de bagatelle
 Tout le monde finiroit.
 Qu'est ce qu'on diroit ?
 Qu'est ce qu'on feroit ?
 On craindroit une ruelle,
 On s'ennuyeroit,
 On s'enfueroit,
 Rien ne plairoit

Sans un peu de bagatelle.

*Les quatre Biscayens dansent.***L'ESPAGNOLETTE** *chante.*

Qui se marieroit ?
 Qui nous voudroit ?
 Que serviroit d'être belle ?
 On nous morgueroit ;
 On s'en passeroit
 Sans un peu de bagatelle.

*Les figures du cabinet se détachent , & font
 une danse de postures.*

**ACTE**



ACTE II.

SCENE I.

*LA COMTESSE , LE CHEVALIER ,
ARLEQUIN.*

LA COMTESSE à Arlequin.

OH ça , monsieur , en deux mots comme en mille , qu'il se mette à la raison , ou je le quitte.

ARLEQUIN.

Que veut-elle dire ?

LA COMTESSE.

Oui , oui , je fai comme on se sépare. A quelque tribunal que nous plaidions , il y aura plus de la moitié de nos juges qui feront de jeunes gens , & ces messieurs-là rendent bonne justice aux femmes qui cherchent à rompre un nœud , auquel ils sont les premiers à donner de furieuses entorses. *ARLEQUIN.*

Mais , madame , parlez plus intelligiblement. Je n'entends rien à tout ce galimatias de séparation , de jeunes juges , d'entorses à la foi conjugale ; que diantre veut dire tout cela ?

LE CHEVALIER.

Quoi, monsieur, vous ne comprenez pas que madame a toutes les raisons du monde de se plaindre de monsieur son époux, qui la tient dans une terre d'où il ne veut pas qu'elle parte sans son ordre ?

ARLEQUIN.

Il est vrai qu'il y a près de huit jours que votre mari vous a laissée ici.

LA COMTESSE.

Hé bien, monsieur, huit jours ? comptez-vous huit jours pour rien ? Savez-vous ce que c'est pour une jolie femme, d'être huit jours hors de Paris ? une femme comme moi hors de Paris, c'est un poisson hors de l'eau : entendez-vous, monsieur ? huit jours ? Si je n'avois trouvé le chevalier ici, que serois-je devenue ?

LE CHEVALIER.

En vérité, monsieur, une jeune dame comme madame la comtesse, est-elle faite pour demeurer à la campagne ? Tant d'appas doivent-ils demeurer cachés, ou n'être vus que par des gens qui ne leur rendent pas l'hommage que leur doivent toutes les personnes de bon goût ?

ARLEQUIN.

Hé, le godelureau, comme il fait le doucereux ! Depuis que les femmes affectent les airs cavaliers, les jeunes gens ont pris toutes les manières féminines.

LE CHEVALIER.

Mais , monsieur , vous êtes homme judicieux , mettez la main sur la conscience ; que voulez-vous que madame fasse dans cette maudite gentilhommiere ?

ARLEQUIN.

Qu'elle commence par vous en bannir ; & vivre ensuite comme les autres femmes.

LA COMTESSE.

Fort bien : vivre comme les autres femmes ! C'est parler d'or , si cela se pouvoit.

ARLEQUIN.

Et pourquoi non ?

LA COMTESSE.

Puis-je , dites-moi , dans une solitude ; me levant à midi , être jusqu'à deux heures à ma toilette , parmi mille nuances de just-au-corps rouges & bleus qui me réjouiroient la vue ?

ARLEQUIN.

Vraiment , on fait bien que vous ne pourrez pas comme certaines femmes , destiner les differens jours de la semaine aux differentes professions , & donner le lundi aux gens de robe , le mardi aux abbés , le mercredi aux étrangers , & le reste de la semaine au public.

LE CHEVALIER.

Vous voyez donc bien , monsieur , que madame a raison , & que vous n'avez rien à répondre ?

ARLEQUIN.

Il est vrai , j'en suis sur la négative.

LA COMTESSE.

Hé , que répondroit-il ? Me fera-t-il comprendre que , si je donne à jouer dans un vieux château qui menace ruine , & qui est à vingt lieues de Paris , j'aurai tous les jours vingt coupeurs aux quatre pistoles ?

ARLEQUIN.

Difficilement les rondes d'un seul hyver vous vaudroient ici de quoi faire la fortune d'un joli homme.

LE CHEVALIER.

En verité , madame la comtesse raisonne comme un charme , & je vois bien que monsieur ne sauroit résister à la force de son raisonnement.

ARLEQUIN.

Hé , le petit butor ! Il ne fait pas que la raison n'a rien à faire dans le raisonnement des femmes.

LA COMTESSE.

Dans un maudit pays comme celui-ci , a-t-on le moindre plaisir ? & celui de la promenade , tout innocent qu'il est , ne vous est-il pas lui-même interdit ?

LE CHEVALIER.

Ho pour cela , madame , on vous a donné de mauvais mémoires ; nous avons ici aux environs les plus belles promenades du monde.

LA COMTESSE.

Hé fi , de quoi me parlez-vous ?

ARLEQUIN.

Ne voyez-vous pas que madame ne veut se promener que dans les rues de Paris ?

LA COMTESSE.

Non : mais vous n'avez ici ni cours , ni thulleries , ni vincennes.

LE CHEVALIER.

Il est vrai : mais nous avons des promenades qui ne valent guères moins.

ARLEQUIN.

Madame a raison : Dans nos promenades on n'a pas le plaisir de contrôler. Peut-on dire , par exemple , voila une telle qui est dans le carosse de son amant. Cette maigre échigne qui est dans le fond leur sert de commode. Mon dieu , que Celimene est mal coëffée aujourd'hui ! ne se corrigera-t-elle jamais de mettre si peu de rouge sur deux doigts de blanc ? Votre grand president ne veut-il pas avoir un autre équipage ? je croi qu'il a acheté le sien à la vallée de misere : Non , il n'y a point de carosse de remise qui ne donnât quinze & bisque à ce vilain fiacre-là.

LA COMTESSE.

Ce sont toutes ces gentilleses qui font l'ame de la conversation du cours & des thulleries.

LE CHEVALIER.

Madame dit cela d'un air malicieux qui enchante.

LA COMTESSE.

Oh point, on a tous les torts du monde de dire que je suis médisante ; je suis la meilleure pâte de femme qui fut jamais.

ARLEQUIN.

La bonne pâte de femme ! on n'y a pas épargné la farine & le levain.

LA COMTESSE.

Enfin, monsieur, pour trancher court, je suis venue vous prier d'écrire à mon mari, que, s'il ne me retire au plutôt d'ici, je m'en retirerai moi-même ; qu'il prenne ses mesures là-dessus. Allons, chevalier, allons.

ARLEQUIN.

L'extravagante créature ! Mais quel est cet homme-là ?

SCENE II.

OCTAVE, ARLEQUIN.

OCTAVE.

Monsieur, vous êtes un homme illustre au dedans, je suis un homme illustre au dehors. Vous faites le sage, quand il vous plait, & je ne fais le fou que quand je veux. Vous vous cachez, & l'on vous suit. Je

m'expose en public , & l'on ne me suit pas autant que je voudrois ; enfin , monsieur , vous êtes philosophe , & je suis comédien.

ARLEQUIN.

Ah , comédien ! je ne m'étonne plus s'il est gaillard. Hé bien , monsieur , que cherchez ici votre personne comique ?

OCTAVE.

Hé , monsieur , dès que je suis comédien , je cherche de l'argent , du plaisir & de la gloire.

ARLEQUIN.

Il n'y a guères ici de tout cela.

OCTAVE.

Monsieur , nous ne faisons plus rien dans les grandes villes. Le public ne court plus après nous , nous avons songé dans notre compagnie que la nouveauté de voir des comédiens dans un desert , nous feroit suivre par cette multitude , qui ne s'étonnoit pas de nous voir bien solitaires dans une ville.

ARLEQUIN.

Mais savez-vous que cela est bien pensé ? Moi qui ai souvent vu avec chagrin , la comédie bien solitaire à Paris , je fens que je ferois ravi de la voir bien fréquentée dans ce desert.

OCTAVE.

Cela ne peut pas manquer pour peu que vous foyez de la partie. Tous les grands hommes sont d'excellens comédiens , & on

ne se distingue qu'à mesure qu'on joue mieux son personnage.

ARLEQUIN.

Hé comment ? ceci est rare ! on disoit que les gens de plaisir n'avoient bien de l'esprit que le verre à la main , & celui-ci raisonne de sens froid.

OCTAVE.

Monfieur , je m'ouvre à vous. Les gens de ma profession ont besoin d'un peu de solitude pour se connoitre. Nous faisons si souvent les princes & les rois , que nous sommes comme ces menteurs de profession , qui à force d'en imposer , se trompent eux-mêmes & prennent leurs impostures pour des verités.

ARLEQUIN.

Vous êtes riche dans vos comparaisons.

OCTAVE.

Je vous avoue donc , monfieur , qu'en mon particulier , je ne saurois vivre dans une grande ville sans y faire le prince.

ARLEQUIN.

Ah , ah ! ceci seroit plaisant. Le prince de Colombine seroit-il prince du sang de ce souverain-ci ? Mais elle vient.

SCENE III.

OCTAVE, COLOMBINE,
ARLEQUIN.

OCTAVE.

Ciel ! qu'est-ce que je vois ? Colombine en ce desert ! elle me surprend après que je me suis découvert.

ARLEQUIN.

Bon jour , la belle affligée. Venez , levez les yeux. Je vous presente ici un prince qui pourra vous donner des nouvelles de celui que vous cherchez.

COLOMBINE *s'évanouit.*

O dieux ! Octave....

ARLEQUIN.

Elle s'évanouit : quoi , entre mes bras ? adieu ma philosophie.

OCTAVE.

Tout mon amour se rallume.

ARLEQUIN.

Que veut dire ceci ? C'est tout de bon , je croi. Allons donc , réveillez-vous , voici votre prince. Il n'y a pas de meilleur antidote que le retour d'un amant , pour ranimer une belle évanouie.

OCTAVE.

Souffrez , monsieur. . . .

ARLEQUIN.

Je ne souffre rien.

OCTAVE.

Mais encore. . . .

ARLEQUIN.

Mais retirez-vous de-là , vous dis-je.

Octave veut secourir Colombine , Arlequin l'en empêche & emmene Colombine. Octave reste fort embarrassé. Le Docteur vient , qui le reconnoit pour son fils. Octave feint de ne pas le connoitre & s'échape. Le Docteur le suit. Après cette scene , qui est toute en italien , Arlequin revient sur le théâtre.

S C E N E I V.

ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN *à part.*

NOtre évanouie est enfin revenue , & je comprends bien qu'elle pourroit faire le bonheur de quelqu'un qui vaudroit mieux que son prince comique. Mais à qui en veut Pierrot ?

PIERROT.

Oh , dame , en voila bien d'un autre ! le coche de Paris veut vous voir , le ferai-je entrer ?

ARLEQUIN.

Le coche de Paris ?

PIERROT.

Oui , le coche de Paris : C'est-à-dire, non pas celui de Paris , mais qui va à Paris ; & ce n'est pas le coche qui prétend avoir l'honneur de vous parler , ce sont les gens qui sont dedans. Je m'entends bien , une fois.

ARLEQUIN.

C'est fort bien fait. Mais quelles gens sont-ce ?

PIERROT.

Oh , il y en a de toutes les façons , des hommes , des femmes.

ARLEQUIN.

Des femmes ?

PIERROT.

Oui , des femmes. Il y en a de jeunes & de vieilles. Il y en a de pinpantes comme des poupées du palais , & d'autres qui ont l'air faine n'y touche. Il y a encore des abbés.

ARLEQUIN.

Des abbés ?

PIERROT.

Oh , pour ceux-là , ils m'ont bien fait rire. Il y avoit un petit rougeau qui se plaignoit de vapeurs , & un autre endévoit d'avoir perdu sa boete à mouches.

ARLEQUIN.

Et je demeurerois ici ! Non , dût-je. . . .

508 *Arlequin misantrope.*
Mais non , fais les entrer , si la sagesse me
fait suivre , sans doute l'impertinence me
fera fuir. Reprenons nos airs d'hommes du
monde , faisons le fat & le ridicule.

S C E N E V.

*LE VIEILLARD , SA FEMME ,
ARLEQUIN.*

LE VIEILLARD.

HE bien , monsieur , n'est-ce pas dom-
mage , belle comme la voila , à vingt
ans , de ne pouvoir avoir d'enfans ?

ARLEQUIN.

Et de quel temperament êtes-vous la bel-
le ? Melancolique , bilieuse ?

LA FEMME riant.

Melancolique moi , melancolique ? Ah ,
ah !

ARLEQUIN.

Quel temperament donc ?

LA FEMME.

Je n'en fai rien. Je danse , je chante , je
bois le petit coup , je prens du tabac , & si
j'avois un mari qui me fournit de l'argent
& du plaisir autant que j'en voudrois , je ne
m'inquiéteroie jamais de rien.

ARLEQUIN au vieillard.

Vous êtes son pere , apparemment ?

LE VIEILLARD.

Non , monsieur. Je n'ai l'honneur d'être pere de personne. Je suis son mari.

ARLEQUIN.

Son mari ! & quel âge , de grace ?

LE VIEILLARD.

Soixante & dix-sept , au dix-neuvième avril.

ARLEQUIN.

Soixante & dix-sept. *A la femme.* Et comment vous accommodez - vous de cela ?

LA FEMME.

Moi ? Le mieux du monde. Mon petit mari a vingt-mille livres de rente , il m'en a déjà donné la moitié , & l'usufruit du tout si j'ai un enfant. Oh , je n'oublie rien pour empêcher notre bien de passer en des mains étrangères.

LE VIEILLARD.

Quel malheur , si je laissois mon bien à des cousins au huitième degré !

ARLEQUIN.

Ces cousins-là vous sont peut-être plus proches que les enfans de votre femme.

LE VIEILLARD.

Ils ont beau rire , nos cousins , ils ont beau rire ; dans neuf mois je leur livre un heritier.

ARLEQUIN.

C'est parler bien positivement.

LE VIEILLARD.

Oh , je fai la recette presentement.

LA FEMME.

On nous a appris le remede. Si nous l'avions fu d'abord , vraiment , vraiment !

ARLEQUIN.

Vous avez été jusqu'à soixante & dix-sept ans , sans trouver le remede ! Ma foi le mal est incurable. Mais peut-on savoir quel est ce remede ?

LA FEMME.

Bon : il n'y a point de femmes qui ne s'en servent.

ARLEQUIN.

Pour cette cure - là , certaines femmes employent des remedes qui ne sont gueres approuvés des maris.

LA FEMME.

Oh , c'est un remede innocent, celui-là.

LE VIEILLARD.

Innocentissime. Les eaux de forges. . . .

ARLEQUIN.

J'y suis.

LE VIEILLARD.

Croyez - vous bien qu'un gentilhomme de mes voisins n'avoit pu avoir d'enfans en vingt-quatre ans de mariage ?

ARLEQUIN.

Hé bien ?

LA FEMME.

L'eau de forges lui en a donné.

ARLEQUIN.

Entendons-nous. Sa femme a bu les eaux de forges ?

LE VIEILLARD.

Oui.

ARLEQUIN.

Chez elle ?

LA FEMME.

Vraiment , cela n'opere que sur les lieux.

ARLEQUIN.

Son mari y fut avec elle ?

LE VIEILLARD.

Non : il lui donna seulement son valet de chambre pour l'accompagner.

ARLEQUIN.

Fort bien. Remede innocentissime. Allez , bon homme , retournez-vous-en chez vous , si vous m'en croyez , & laissez-là des eaux qui ne sont propres qu'à remettre la poitrine des actrices de l'opera , & à pallier l'hydropisie de quelques filles de mauvais aloi.

LA FEMME.

Mais , monsieur. . . .

ARLEQUIN.

Adieu. Dénichez.

LE VIEILLARD.

Cependant.

ARLEQUIN.

Que de raisons ! Allons , à d'autres : qu'est-ce que ces figures-là ?

S C E N E V I.

DEUX GASCONNES , dont il y en a une chantante. ARLEQUIN.

GASCONNE chantante.

B Ergero se m'aimats un paue ,
Plagnets m'un paue , peccairé.
Yeu ne souffrissi tant de mau ,
Que nou sabi que fairé :
Se siats à ma plaço jamai
Veirets coffi vous plagnerai.

ARLEQUIN.

En voila d'un autre ! voyons où cela ira.

I. GASCONNE.

Ah , mouffu , caigno joyo de vous veyre ! vostre servente de bon cor.

ARLEQUIN à part.

Diable ! elle est servante des bons corps. Mademoiselle , j'en suis fort aise , mon corps se porte bien à votre service.

II. GASCONNE.

Ah , mouffu , vous foui pla aubligada , me fasets trop d'aunou.

ARLEQUIN à part.

Elle est fatiguée de trop d'honneur : que diable de gens font-ce ? Vraiment , mademoiselle , on fait bien que les gens d'au-delà de la Loire se fatiguent aisément de trop d'honneur , mais je n'en croyois pas les femmes tout-à-fait si rebutées.

II.

I I. G A S C O N N E.

Mouffu , aco's quicon que ravis , que d'entendre tout ço que difen de vous , peccaire.

ARLEQUIN *la contrefaisant.*

Difons de bou , peccaire. De moi on dit que je fuis un pecheur. C'est felon , il y telle femme pour qui je ne voudrois pas avoir fait la moindre petite faute. Mais pour des minois gascons comme le vôtre , on ne me trouvera jamais normand.

II. G A S C O N N E.

Ah , peccaire , que bous rafounats plat !

ARLEQUIN.

Oh oui , fort bien , je raisonne au plat.

I I. G A S C O N N E.

Ah , mouffu , non difi pas acò.

ARLEQUIN.

Je ne paye pas mon écot ? qui vous a dit cela ?

II. G A S C O N N E.

Coufino , crefi que se truffo.

ARLEQUIN.

Comment des truffes ? est-ce que vous m'en apportez ? Où font vos truffes , coufine ? Allons donc. Mais vous reculez ? Depuis quand les femmes de votre pays ont-elles appris à reculer ?

I. G A S C O N N E *chante.*

Aro que fouy grandéto ,
Yeu nou recli plus ,
Ey conefcut l'abus ,

Arlequin misantrope.

Cal estré doucéto.
E por poude charma
Me cal aïma.

ARLEQUIN.

Diable , c'est chanter cela ! & voila une chanson que je trouverois fort jolie , si je l'entendois.

II. GASCONNE.

Es pla jantio , mouffu , aquelo cançonnetto. Mas fasés semblant de ne nous pas entendre.

ARLEQUIN.

Ah , mademoiselle , les semblans sont plus de votre pays que du mien. Ce n'est pas qu'autrefois j'ai su un couplet de chanson , qui disoit :

Quand yeu eri pichoto ,
Boulio pas fa l'amour ,
Aro que souy grandéto
Boudrio lou fa toutjour.

Flon , flon , &c.

Mais qu'allez-vous chercher toutes deux à Paris ?

II. GASCONNE.

Fortuno , mouffu , fortune. Difen que las gens de nostré país , la fan tan vité.

ARLEQUIN.

Mais , fortune pour une femme , c'est un mari.

II. GASCONNE.

Ah , mouffu , bous venez tout d'un faut à l'essentiel. Hé donc ?

ARLEQUIN.

Hé donc , c'est bien dit. Mais apprenez en votre patois , ce que vous trouverez où vous allez. *Il chante sur un vaudeville.*

Filleros qu'anats à Paris ,
Per cerca amans & marits ,
Troubarets prou fringaires. . . . Obé
Maï gaïre d'épousaires.
Vous m'entendets bé.

II. GASCONNE.

Anen , coufino , anen , se truffo per ma
fé de n'autres.

SCENE VII.

M. DE COLAFON maître à danser ,
ARLEQUIN.

*Monsieur de Colafon a une jambe de bois , deux
fleurets sur les épaules , un livre de musique ,
& un violon.*

M. DE COLAFON.

Serviteur très-humble , monsieur.

ARLEQUIN.

Bon jour , bon jour.

M. DE COLAFON.

Avez-vous , monsieur , besoin d'une pe-
tite leçon ?

ARLEQUIN.

Avec tout cet équipage, vous m'avez l'air de montrer le plus court chemin de l'hôpital general.

M. DE COLAFON.

Non, monsieur, ce n'est pas cela.

ARLEQUIN.

Mais que voulez-vous, & qui êtes-vous ?

M. DE COLAFON.

Hélas, monsieur, sans exagerer, je puis me vanter d'avoir couru la fortune au galop; mais à present....

ARLEQUIN.

A present je vous défie d'aller au pas.

M. DE COLAFON.

Si vous connoissiez mon talent, mon habileté, ma souplesse.

ARLEQUIN.

Et quelle est votre profession ?

M. DE COLAFON.

J'étois maitre à danser de l'opera à Lion, mais comme l'opera est tombé....

ARLEQUIN.

Il vous est tombé sur le corps, & vous voila tout estropié.

M. DE COLAFON.

Comme l'opera est tombé, j'ai trouvé à propos de quitter la ville. Je n'avois pas beaucoup d'écoliers, car mon fort est dans la danse haute, je n'ai pas la patience de montrer la danse basse.

ARLEQUIN.

Hé , qui diable auroit la patience d'apprendre de vous ? On disoit bien que la danse étoit mal à cheval , mais je ne la croyois pas si mal à pied.

M. DE COLAFON.

Oh , monsieur , j'ai renoncé à la danse.

ARLEQUIN.

C'est bien fait.

M. DE COLAFON.

Je me suis jetté dans le fleuret. . . .

ARLEQUIN.

Tant pis , diable , tant pis.

M. DE COLAFON.

Bon : je suis le premier homme du monde pour escrimer. C'est moi qui ai eu l'honneur de mettre les armes à la main aux trois quarts de la petite gendarmerie de la rue au-fer , & de la rue saint Denis.

ARLEQUIN.

Tudieu , quels écoliers !

M. DE COLAFON.

Vous allez voir ce que je fais faire. Al-
lons , faites assaut contre moi.

Le maître à danser présente un fleuret à Arlequin , qui le refuse d'abord , & le prend enfin. Après avoir escrimer quelques momens , le maître à danser sort un pistolet , & fait rendre la bourse à Arlequin , & s'en va en disant , voila une de mes bottes franches.

ARLEQUIN.

Au voleur , au voleur ! Mais voici peut-être quelqu'un de ses camarades. Taisons-nous , de peur qu'il ne nous en coûte la vie.

SCENE VIII.

ARLEQUIN , MADAME DE L'ARCHITRAVE.

Madame de l'Architrave accompagnée de plusieurs massons avec leurs outils , salue Arlequin.

ARLEQUIN.

HE' bien , madame , qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? Quoi plus ? De quoi est-il question ? Que demandez-vous , & que veulent tous ces visages de plâtre ? Venez-vous me montrer quelque autre botte franche ?

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Monsieur , je suis une fabricatrice de niches humaines , un antidote contre les injures du temps ; un repertoire de la commodité des faisons , un alambic des aises de la vie ; architecte à votre service , commandant pour l'honneur de vos commandemens , une escouade de Limousins.

ARLEQUIN.

Hé bien , madame , du repertoire , de

l'alambic & de l'escouade limoufine, de quoi est-il question ?

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

D'une petite affaire de rien touchant notre métier ; de bâtir une ville.

ARLEQUIN.

Une ville ? Il n'y en a déjà que trop. Quand les hommes logeoient dans les bois, ils étoient humains, & ne se mangeoient pas les uns les autres. Le séjour des villes les a gâtés, les a rendus ferores, & plus ours & plus tigres que les ours & les tigres qu'ils ont laissé dans les forêts.

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Oh, cela est vrai ; & cependant nombre de gens qui veulent profiter de votre philosophie, viendront s'établir ici, & vivre avec vous sous vos loix.

ARLEQUIN.

Une ville ?

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Sans doute une ville pour les mécontents ; elle sera peuplée dans un instant. Vous aurez d'abord tous ces importans d'office, qui se plaignent éternellement que la cour, qui ne les connoit pas, ne fait rien pour eux : ces meres coquettes desesperées du mauvais goût des hommes, qui les quittent pour leurs filles : ces grifettes de conséquence, qui croient que les privautés d'un duc ou d'un marquis leur ont acquis des droits in-

contestables sur le carosse & le nombre de laquais : ces gens de lettres pestans éternellement contre l'injustice de la fortune , & la dureté du siècle ; & sur-tout ce nombre presque infini d'auteurs alterés , dont tous les théâtres regorgent.

ARLEQUIN.

Voilà une architecte qui a du bon. Vous êtes de belle humeur , madame ?

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Pour vous servir, monsieur. L'air joyeux, est la première partie d'un architecte. Si nos bâtimens ne sont rians , je n'en donnerois pas une nêfle. La joye , la joye partout : il faut dans les maisons la vue libre , l'abord aisé , l'aspect gracieux , les avenues faciles , les faux-fuyans commodes & les fories borgnes & à discretion.

ARLEQUIN.

Voici une femme rare ! Vous êtes donc bien employée , madame ?

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Oui : mais je n'aime à travailler que pour de jeunes veuves , & pour des gens d'affaires ; ce sont là les gens de bon goût , il faut primer avec eux. Ils ont plus d'invention & de goût pour placer une chaise percée , que les autres pour arranger un cabinet.

ARLEQUIN.

Les abbés ne sont-ils pas de ce nombre ? Vous les oubliez.

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Oh, point, ce sont des goûts différens. Les abbés appuyent sur la cuisine, sur la cave, & les fausses-portes des ruelles.

ARLEQUIN.

Vous avez raison. Diable ! cette femme l'entend : Est-ce vous qui avez inventé de mettre toutes les fenêtres en portes, surtout du côté des jardins.

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Je n'ai pas trouvé cette invention, mais je l'ai perfectionnée. Vous allez voir ici de quoi je suis capable.

ARLEQUIN.

Je voi bien qu'il faut s'y résoudre, il faut bien loger tant de gens qui viennent ici. Ça de quoi est-il question ? Je vous avertis par avance que je veux une ville, qui ne ressemble en rien à Paris, où l'on ne paye point de boues, ni de lanternes, & dont les rues ne servent que pour les chevaux, les mulets, les crocheteurs, & les autres bêtes de voiture.

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Je suis votre fait. Voici comme je m'y prendrai. Je ferai qu'il y aura par tout des balcons publics qui regneront sans interruption de maison en maison, & qui feront un faut par dessus les rues qu'ils traversent ; les lumieres qui éclairent les chambres, éclaireront les balcons ; toutes les fenêtres

feront des portes pour la commodité du public , & après cela ce sera la faute des particuliers , s'ils ne se rendent pas visite.

ARLEQUIN.

Oui , mais cette commodité me paroît trop commode. L'occasion fait le larron. Ces balcons & ces fenêtres de communication font cause que l'on communique plus qu'il ne faut. Tenez , depuis que vous avez inventé à Paris & à la campagne , ces larges goutieres en forme de corridor autour des mansardes , les jolies femmes ne logent plus qu'au grenier , & les hommes comme des chats , passent la nuit sur les goutieres.

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Oh , monsieur , c'est un abus que de s'abuser sur cela , les chats suivront toujours les chattes , & les femmes trouveront toujours des matous qui les suivront.

ARLEQUIN.

Je pense qu'elle a raison , c'est un mal sans remede. Mais revenons à notre ville.

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Nous pourrons fort bien la bâtir sur cette riviere qui est ici près : cela sera fort commode.

ARLEQUIN.

Peste ! gardez-vous en bien. Une riviere ? Et nous y verrions dans rien établir des moulins de javelle , des charantons , des ports à l'anglois , des isles. . . Enfin je ne veux point de riviere.

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Soit, soit; je suis accommodante. Il faudra donc la bâtir ici: & ce grand espace nous servira pour faire un beau jardin public, précédé d'une grande avenue d'arbres.

ARLEQUIN.

Hé, oui, oui, un jardin! voila-t-il pas Paris tout revenu? Je ne veux ni cours ni thuilleries, parce que je veux bannir de notre ville la coqueterie & la medifance.

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

J'ai tout prévu, je m'en vais commander mon escouade & placer mon monde dans les postes convenables.

Madame de l'Architrave se retire, & en même temps tous les massons qui l'accompagnoient, bâtissent, en dansant, un magnifique palais.

ARLEQUIN.

Diantre! c'est bâtir bien gayement! Mais pour qui destinez-vous cette habitation superbe?

UN MASSON.

Superbe, monsieur! bon! c'est la maison de campagne d'une fille de l'opera. Ce n'est rien que cela; si vous voyiez comme elle est meublée.

ARLEQUIN.

Est-ce que vos maisons se meublent à mesure qu'on les bâtit?

LE MASSON.

Elles sont faites, meublées & occupées

tout à la fois. Tenez , voila l'operatrice en question , sans doute elle veut repeter quelque chose.

La chanteuse sort du palais , avance sur le théâtre , & chante :

Miei spirti amorosi ,
 Brillatem' in fen :
 Amor vuol ch' io posi
 In braccio al mio ben.
 Miei spirti , &c.

ARLEQUIN.

Mais voila qui est étonnant ! je n'aurois jamais cru une fille d'opera si magnifiquement logée.

LE MASSON.

Il y a quinze jours qu'elle occupoit un grenier , & il n'est pas bien décidé si elle ne retournera pas à son premier gîte. En un mot, si vous voulez voir les fortunes de théâtres , les voila. Un moment les élève , un moment les détruit. *Tout le palais se détruit.*





ACTE. III.

SCENE I.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

JE ne fais pas l'amour, madame en jeune sot,
Et ne sai pas long-temps tourner au tour du pot,
Je vais d'abord au fait. Je vous aime, ma reine,
Vos yeux comme un forçat me tiennent à la chaîne,
Mais sans perdre le temps en fades complimens,
Songez que les deserts sont faits pour les amans.
Profitons-en.

COLOMBINE.

Jamais d'une si brusque flâme
Le petulant aveu ne touchera mon ame :
Mais hélas ! suis je encore maitresse de mon cœur ?
Vous le savez, Octave....

ARLEQUIN.

Oh, ma foi, serviteur,
Pour donner là-dedans je fai trop bien l'usage :
Ma mignonne, il n'est plus de novice à votre âge :
A dix-huit ans passés quand on a de l'esprit,
Le changement d'amans réveille l'appetit.
Du lieu d'où vous venez oubliez-vous la mode ?
Voulez-vous des romans pratiquer la méthode ?
A lorgner dans un bois croyez-vous m'obliger ?
En Celadon moderne allez-vous m'ériger ?
Un heros de cyrus sans crainte de foiblesse,
Pouvoient impunément enlever sa maitresse :
Avec lui sans façon la belle s'embarquoit,

Il ne lui baisoit pas le petit bout du doigt.
 Ces braves chevaliers par combats & prouesses,
 Envers & contre tous défendoient leurs princesses,
 Mais tout bien compassé, ces valeureux nigauds
 N'étoient de leur honneur que le *custodi nos*.
 Comme ce temps n'est plus, un autre a pris sa place,
 Les choses aujourd'hui se font de bonne grace :
 Et dès qu'en pareil cas l'amant fait demander,
 De son côté la belle est prête d'accorder.
 Vous connoissez l'amour, je le connois de même ;
 Nous sommes seuls ici, madame, & je vous aime.

C O L O M B I N E.

L'ai-je bien entendu ? quelle surprise, ô dieux !
 Que me proposez-vous ? Ah trop funestes lieux !
 A de pareils propos me serois-je attendue ?
 Seigneur, rendez le calme à mon ame éperdue.
 Voudriez-vous tout de bon..... Non c'est pour m'é-
 prouver.

A R L E Q U I N.

Madame, en mes panneaux je n'irai pas crever.
 Quelque sot !

C O L O M B I N E.

Ah, seigneur, vous êtes philosophe !

A R L E Q U I N.

Bon bon ! nous sommes tous faits de la même étoffe ;
 Et philosophe, ou non, madame, il est écrit,
 Que l'on a de l'amour, quand on a de l'esprit.
 Cet esprit voit en vous de quoi me satisfaire,
 Vos petites façons ont le secret de plaire,
 Et le sort me donnant femme & lieux à mon choix,
 Je croi qu'il ne faut pas que j'en fasse à deux fois.

C O L O M B I N E.

Vous ne rougissez pas d'avoir tant de foiblesse,
 Vous que l'on voit prêcher une austere sagesse ?
 Vous qui vous gendarmez sur les défauts d'autrui ?

A R L E Q U I N.

C'est là le grand talent du sage d'aujourd'hui,
 Lou-garou, fier, hargneux, farouche, impraticable,
 Sur les moindres défauts toujours inexorable,

Regardant les plaisirs d'un œil indifférent,
Voilà comme il se montre au vulgaire ignorant.
Mais quand se déroband aux yeux de tout le monde,
En un réduit rustique il peut mener sa blonde,
Qu'il fait bien au milieu des plaisirs les plus doux,
Epuiser de l'amour les plus exquis ragoûts !
Tout cela ne nuit pas à l'austère sagesse,
Et la vertu ne gît qu'à cacher sa foiblesse :
Ne vous entêtez point d'un chimerique honneur,
Croyez-moi.

C O L O M B I N E.

Je ne puis en revenir, Seigneur.

Quoi vous, qui detestant tous les mauvais usages,
Cherchez de la vertu dans ces antres sauvages,
Qui voyez en pitié le reste des humains :
Otez faire éclater de criminels desseins ?
Mais quand il seroit vrai que votre ame enflammée,
De mes foibles attraits se sentiroit charmée,
Faut-il pressier les gens, faut-il brusquer les cœurs
Si vous avez pour moi de sinceres ardeurs,
D'un air moins violent faites le moi paroître.

A R L E Q U I N.

La mode est aujourd'hui d'aimer en petit-maitre,
C'est le gout general, madame, & les abbés
Même avant les robins y sont enfin tombés.
Tous nos hommes ont l'art d'attaquer & de prendre,
Mais nos femmes n'ont pas celui de se défendre.

C O L O M B I N E.

Mais nous voyons pourtant de graves magistrats,
Des abbés réservés. . . .

A R L E Q U I N.

Ne vous y fiez pas,
Tel qu'on voit en public faire le bon apôtre,
Sous deux doigts de verrouil est homme comme un
autre,
La difference enfin du rabat au plumer,
Se réduit à ceci : L'un dit plus qu'il ne fait,
L'autre en ses actions tout rempli de mystere,
Sait chercher son plaisir, en jouir & se taire.

Mais qui vient nous troubler en ce doux entretien ?
 Examinons si c'est ou quelque chose ou rien.
 Vous fuyez mes transports en amante discrète,
 Allez, j'irai bien-tôt être leur interprète.

S C E N E II.

ARLEQUIN M. DE LA CABRIOLE,
maitre a danser. M. DE GERESOL,
maitre à chanter. Ils font plusieurs reve-
rences.

ARLEQUIN.

Quelle reverence ! encore ouf. Je
 n'y saurois durer.

M. DE GERESOL.

Je ne fai , monsieur , si vous nous con-
 noissez.

ARLEQUIN.

Non , & je n'en ai même aucune envie.

M. DE GERESOL.

Nous venons vous assurer de nos respects.

M. DE LA CABRIOLE.

Nous n'avons pas voulu manquer cette
 occasion de vous faire la reverence.

ARLEQUIN.

En voila déjà plus de quinze de faites.

M. DE GERESOL.

Vous voyez , monsieur , dans monsieur
 de la Cabriole , les meilleurs pieds , & la
 plus

plus belle jambe du monde. C'est le héros des chaconnes & des rigodons.

M. DE LA CABRIOLE.

Monsieur de Geresol est de mes amis, il me flatte ; mais il parleroit plus sincèrement, s'il vous disoit qu'il est le Lulli de quatre-vingt seize.

ARLEQUIN.

A vous la balle, monsieur.

M. DE GERESOL.

Monsieur de la Cabriole est le coriphée des danseurs.

M. DE LA CABRIOLE.

Monsieur de Geresol est la fleur & la crème des musiciens.

ARLEQUIN.

Hé bien, monsieur le coriphée, & vous monsieur la crème, que voulez-vous ?

M. DE GERESOL.

Vous faire une proposition, que vous ne pouvez refuser.

M. DE LA CABRIOLE.

Vous donner des moyens assurés de joindre l'agréable à l'utile.

ARLEQUIN.

Promesses de musicien.

M. DE GERESOL.

Dites un mot, & nous vous faisons trente mille livres de rente.

M. DE LA CABRIOLE.

Vous vous enrichirez sans appauvrir personne.

ARLEQUIN.

Ce n'est gueres la maniere de ce temps-ci. Mais enfin ?

M. DE LA CABRIOLE.

Mais enfin , si vous voulez nous croire , vous ferez dans votre nouvelle ville , une academie de danse & de musique.

M. DE GERESOL.

Il n'y a pas de divertissement plus agreable au public, ni plus utile aux particuliers.

ARLEQUIN.

Il est vrai que personne ne se plaint de l'opera , & que tout le monde y trouve son compte.

M. DE LA CABRIOLE.

Son compte ? sans l'opera que deviendroient les bons airs, les pieds bien tournés, les visages plâtrés , les jolis gosiers ?

ARLEQUIN.

Il est vrai. Sans l'opera comment subsisteroient tant d'honnêtes faineans ? que deviendroient tant de beautés qui tirent tout leur merite de l'orquestre ?

M. DE LA CABRIOLE.

L'opera est un tresor inepuisable dont on ne voit jamais le fond.

M. DE GERESOL.

C'est un abîme , un labyrinthe de ref-

sources qu'on ne connoit qu'à mesure qu'on les creuse.

M. DE LA CABRIOLE.

Tout y rapporte son revenu, jusqu'aux rides d'une coquette surannée.

M. DE GERESOL.

C'est une terre où on sème des fons & des gambades pour recueillir des pistoles.

ARLEQUIN.

Mais encore, sur quoi assignez-vous les trente mille livres de rente que vous avez proposé?

M. DE LA CABRIOLE.

Sur la souplesse de mon jarret. *Il saute.*

M. DE GERESOL.

Sur la douceur de mon gosier. *Il fredonne.*

M. DE LA CABRIOLE.

Sur la fraîcheur d'Oriane.

M. DE GERESOL.

Sur les petites façons de Corisandre.

M. DE LA CABRIOLE.

Sur les minauderies des chanteuses.

M. DE GERESOL.

Sur le blanc & le rouge des danseuses.

ARLEQUIN.

Sur les brouillards de la riviere de Seine, & sur la constance de l'amour. Je ne voi point mes sûretés là-dedans, & il me semble qu'une chaconne, & une sarabande ne sont pas des marchandises de bon débit.

M. DE LA CABRIOLE.

Hé , morbleu ! si vous êtes si délicat , tant pis pour vous ; mais sachez qu'aujourd'hui dans le commerce , les meilleures lettres de change font celles qu'on tire sur l'opera.

M. DE GERESOL.

Et qu'un créancier remet toujours le tiers de la dette , pour une rescription sur la caisse de l'academie royale de danse & de musique.

ARLEQUIN.

Je le croi. Mais je ne suis point tenté : je ne veux dans la ville que je bâtis , ni musiciens , ni danseurs ; il n'y aura que des gens sôbres.

M. DE LA CABRIOLE.

Ma foi , monsieur le petit fondateur , nous y perdrons beaucoup : la menace est terrible ; mais l'opera de Lyon nous tend les bras.

M. DE GERESOL.

Et en tout cas , il ne tiendra qu'à nous d'affister au rétablissement de celui de Rouen.

ARLEQUIN.

A la bonne heure.

M. DE LA CABRIOLE.

Pour votre petite bicoque , tout y fera de travers , & puisque vous en excluez les maîtres à danser , jamais rien n'y fera sur le bon pied.

ARLEQUIN.

Soit.

M. DE GERESOL.

Que les habitans de cette ville ne puissent jamais ouvrir la bouche sans détonner.

M. DE LA CABRIOLE.

Que , quand ils voudront danser la courante , ils dansent le rigodon.

M. DE GERESOL.

Qu'ils chantent par becarre les airs de bemol.

M. DE LA CABRIOLE *en s'en allant.*

En un mot , qu'ils soient impolis , mal-faits & sans goût , comme des gens qui méprisent la danse & la musique.

M. DE GERESOL *en s'en allant.*

Que les femmes y aient des maris jaloux , & soupirent inutilement après un maitre à chanter , pour rendre leurs billets.

ARLEQUIN.

Quelles imprécations ! Mais voici mon architecte.



S C E N E I I I.

*MADAME DE L'ARCHITRAVE,
ARLEQUIN.*

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

MA foi, monsieur, voila qui ne va point mal, j'ai mis bien des gens en besogne, la ville s'avance & nos ouvriers travaillent comme il faut.

ARLEQUIN.

Comment, travaillent? A peine avez-vous eu le temps de faire le plan de ce que vous avez à bâtir?

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Bon: vous me prenez donc pour un architecte d'eau douce? j'ai déjà fait mettre des écriteaux pour attirer des acheteurs & des locataires.

ARLEQUIN.

Elle est folle! Quoi, des maisons qui ne sont pas encore faites...

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Vous voila bien nouveau! & ne savez-vous pas qu'il est à present du bel usage de vendre les maisons dix ans avant d'en jetter les premiers fondemens?

ARLEQUIN.

D'accord. Mais il faut....

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Et , que diriez-vous donc , si je vous montrois à present les troisièmes étages tout faits ?

ARLEQUIN.

Je dirois , je dirois. . . . morbleu , je ne dirois rien , & je dis que vous êtes une extravagante.

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Mais serieusement je vous dis , que c'est là ma maniere , je commence toujours par le haut , on travaille ensuite au reste.

ARLEQUIN.

La folle !

M. DE L'ARCHITRAVE.

Chacun a son humeur , les uns bâtissent sur la terre , d'autres sur la mer : pour moi l'air est mon élément ; je bâtis toujours en l'air. Mais parlons d'autre chose. Ces trois filles ou soi-disant telles , qui ont deux doigts de plâtre sur le nez , & qui sont arrivées avec un vieux commandeur dans un carosse , dont les chevaux sembloient prêts à rendre l'ame. . . .

ARLEQUIN.

Hé bien ?

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Hé bien , elles disent qu'elles s'accommoderont du troisième étage de la maison qui fera le coin auprès du marché , à condition que vous leur ferez faire une allée à

part, & une porte de derriere sur la petite rue.

ARLEQUIN.

Les allées à part, & les portes de derriere font merveilleuses, pour donner de l'air à l'honneur d'une femme. Mais gare le ferain.

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

C'est de l'argent comptant, elles payeront le premier quartier d'avance.

ARLEQUIN.

Elles feront bien. Tout le monde n'est pas en humeur de se payer par ses mains comme leur dernier hôte.

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Il est encore venu un procureur qui prendra la maison la plus élevée de la grande rue : mais il lui faut cinq pièces parquetées au premier étage. C'est pour loger sa femme.

ARLEQUIN.

Un procureur ? Je ne veux point de cette vermine dans l'enceinte des murs. Aux faux-bourgs, aux faux-bourgs.

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Ah, monsieur, gardez-vous-en bien ! il feroit payer à ses parties ce qui lui en couteroit pour se faire voiturer au palais. Nous ne sommes pas dans un temps où les procureurs puissent aller à pied.

ARLEQUIN.

Madame de l'Architrave ?

Mad. DE L'ARCHITRAVE.
Monsieur ?

ARLEQUIN.

Avez-vous fait le plan des petites-maisons ?

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Des petites-maisons ? & vous ne voulez, dites-vous , que des gens raisonnables ?

ARLEQUIN.

Il me faut des petites maisons , vous dis-je. Mais je les voudrois petites , petites.

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Hé pourquoi si petites , dès qu'il vous en faut ?

ARLEQUIN.

C'est que j'y veux enfermer les gens raisonnables , de peur que le commerce des autres ne les gâte. Vous voyez qu'il ne faut pas pour cela grand espace.

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

A propos , que voulez-vous faire de ce grand hôpital d'incurables ?

ARLEQUIN.

Diable ! faites le grand. Je le destine pour loger les marchands qui vendent à crédit aux gens de cour , les vieilles qui épousent de jeunes gens. S'il y avoit place , j'y logerois aussi les amans contemplatifs , & les filles qui s'embarquent sur la parole des épouseurs.

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

On y travaille déjà , il fera au coin de la grande place vis-à-vis l'horloge.

ARLEQUIN.

Comment l'horloge ? Je ne veux dans ma ville ni horloge ni cadran.

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Point d'horloge ?

ARLEQUIN.

Non , sans doute ; je veux qu'on fasse toutes choses selon l'occasion , & l'opportunité , & qu'on ne se regle pas sur un coup de marteau. D'ailleurs , les femmes des gens de robe n'entendant pas sonner les heures , ne se précautionneront pas contre l'arrivée du mari , qui trouvera au retour du palais , les galans à la toilette de sa femme.

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Quelle malice !

ARLEQUIN.

Et les écornifleurs n'entendant jamais sonner midi , ne se précautionneront pas pour diner en ville.

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Oh pour cela , précaution inutile , je vous garantis les parasites suffisamment avertis par l'acide de leur estomach , & assez reveillés par l'odeur des viandes. Mais qui est cet homme qui vient ? ne seroit-ce point quelque futur habitant ?

ARLEQUIN.

Nous allons voir.

Mad. DE L'ARCHITRAVE.

Pour moi je vais donner ordre à tout,
afin que les choses s'avancent.

SCENE IV.

LE LIBRAIRE, ARLEQUIN.

LE LIBRAIRE.

Vous voyez, monsieur, un homme qui, si la fortune lui en avoit dit, se feroit tenu en carosse aussi bien qu'un autre. Je n'ai jamais manqué de cœur, dieu merci, & j'ai bien autant d'ambition qu'aucun libraire de Paris.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas peu.

LE LIBRAIRE.

Quant à moi, je crus en m'établissant, qu'une belle femme étoit le premier ornement d'une bibliothèque, & qu'un joli minois faisoit plus d'effet derrière un comptoir, que cent *in folio* sur des tablettes.

ARLEQUIN.

Il y a du vrai à cela, au moins : & je connois plus d'un marchand dont l'étalage vaut mieux que le fond.

LE LIBRAIRE.

Je choisis pour épouse une personne , belle , bien-faite , de bon air , & par dessus cela , bel-esprit , & bel-esprit juré.

ARLEQUIN.

Ce dernier point n'est pas tout-à-fait décisif pour la paix du ménage , & pour la douceur du commerce. Mais enfin , votre moitié vous attiroit-elle bien des chalans ?

LE LIBRAIRE.

Mon heureuse boutique ne desemplissoit point : à quelqu'heure qu'on y vint , on y trouvoit gens d'épée , de robbe , de finance , abbés & sur tout grand nombre de provinciaux.

ARLEQUIN.

Tous ces gens-là attirés bien plus par les agrémens du tendron que par l'envie d'acheter des livres.

LE LIBRAIRE.

C'est ce que je n'ai jamais bien pû décider ; car quoiqu'ils parussent fort empressés auprès de ma femme , & qu'il n'y en eût pas un , qui par-ci par-là ne lui décochât quelque fleurette , ils ne laissoient pas d'acheter fort cher les bagatelles que me fournissoient trois grands diseurs de rien , & un auteur femelle , dont la plume avoit encore plus de rapidité que la langue.

ARLEQUIN.

Je ne m'étonne pas si elle a fait tant de volumes.

LE LIBRAIRE.

C'étoit une aimable femme : elle faisoit une livre en une nuit.

ARLEQUIN.

Les jolies femmes de ce temps-ci , n'employent pas si mal les leurs : mais comment en ufoit la vôtre ?

LE LIBRAIRE.

Le mieux du monde , & je n'ai jamais vu personne se plaindre d'elle.

ARLEQUIN.

Femme si accommodante accommodé pour l'ordinaire un mari de toutes pièces.

LE LIBRAIRE.

Oh , pour moi , j'ai cela de bon , je ne suis point sujet au mal de tête. Il est vrai que quelques contrôleurs de profession remarquoient que de mes enfans aucun ne me ressembloit , & qu'ils avoient de l'air , l'un d'un colonel , l'autre d'un jeune magistrat , à qui j'ai dressé une bibliothèque de romans.

ARLEQUIN.

C'est-à-dire qu'il en étoit de vos enfans comme de ces livres dont l'épître dédicatoire est sous votre nom ? Vous faisiez les honneurs de l'ouvrage d'autrui.

LE LIBRAIRE.

Ma foi , si on regardoit de si près , on trouveroit autant de plagiaires dans les familles que dans la république des lettres.

Heureux qui fait s'accommoder de sa femme ! Je me trouvois fort bien de la mienne, & tant qu'elle a été jeune & jolie , j'ai triomphé. Mais à present qu'elle n'est que joliefans être jeune. . . .

ARLEQUIN.

Vous n'avez plus cette affluence dans votre boutique ?

LE LIBRAIRE.

Pardonnez-moi , j'ai encore assez de gens chez moi. Mais , monsieur , ma femme a plus de quarante ans.

ARLEQUIN.

Ainsi ils n'y viennent que pour la conversation ?

LE LIBRAIRE.

Justement. Ils ont fait de ma boutique une academie de beaux esprits , où ma femme regente parmi les historiens , les poëtes , & les diseurs de bons mots.

ARLEQUIN.

Il faut bien de ces gens-là pour échauffer une cuisine.

LE LIBRAIRE.

Que voulez-vous , j'ai duppé le public , & le public m'a duppé ; chacun à son tour... Je lui troquois d'abord des bagatelles pour de bon argent , il les prenoit avidement ; je crus qu'il se laisseroit tromper plus longtemps , & me donneroit celui de faire une fortune complete.

ARLEQUIN.

Le public est un compere capricieux , dont il faut brusquer le goût : pendant qu'il vous en disoit que n'en profitez-vous mieux ?

LE LIBRAIRE.

Si je puis revenir sur l'eau , que je profiterai de votre avis ! plus de romans , ni d'historiettes , j'y renonce. . . . de bons livres de maximes & de caracteres : ce sont ceux-là dont on voit en quatre mois doubler le prix , & multiplier les éditions. Voila ce qui fait rouler un libraire en carosse.

ARLEQUIN.

Cela n'est pas tout-à-fait sûr , le goût change là-dessus ; & on se plonge dans la bagatelle. Ainsi , si vous voulez avoir de l'argent du public , il faut l'endormir par des contes de fées , le réveiller par des rhapsodies , ou l'amuser par de petits jeux ; comme le gage-touché , cache-mitoulas , & colin-maillard. Voila des titres , cela !

LE LIBRAIRE.

Ah , monsieur ! si vous me permettez de m'établir dans votre ville , voila les livres par où je débiterai. *Le gage-touché* ; quel effet dans une affiche !

ARLEQUIN.

Fort bien , nous penserons à cela une autre fois ; laissez-moi un moment en repos.

LE LIBRAIRE.

Je vais en écrire à ma femme. Qu'elle

fera aise de venir débiter ici ses romans en stile coupé ! Pour peu que vous y donniez la main , notre fortune est faite.

ARLEQUIN.

Adieu , bon soir , & bonne nuit.

LE LIBRAIRE *en s'en allant.*

L'heureuse rencontre , l'heureuse rencontre !

S C E N E V.

UN PEINTRE , ARLEQUIN.

LE PEINTRE.

Comme tout ce qu'il y a d'illustres dans le monde , semblent s'être donné rendez-vous pour venir peupler votre nouvelle ville où vous ne voulez rien de commun , agréez que je vous presente un homme en sa maniere , des plus extraordinaires qui se fassent.

ARLEQUIN.

Où est-il ?

LE PEINTRE.

Le voilà.

ARLEQUIN.

Je le croi. Mais qui êtes-vous ?

LE PEINTRE.

Monsieur , je suis un original sans copie , un poëte muet , un imposteur de bonne foi ,

un

un beau morceau moderne qui ne deviendra que trop antique avec le temps.

ARLEQUIN.

Et avec tout cela vous êtes gueux comme un peintre.

LE PEINTRE.

Il est vrai qu'un peintre ne va pas si-tôt en carosse qu'un caissier ; mais enfin , on ne laisse pas de se tirer d'intrigues ; & depuis que les gens d'affaires se sont jettés dans le goût des tableaux , notre profession est un peu réconciliée avec la fortune. D'ailleurs , j'ai un talent merveilleux pour les portraits.

ARLEQUIN.

Et attrapez-vous bien l'air des gens ? Faites-vous ressembler ?

LE PEINTRE.

A merveille.... j'attrape cela.... le tour du visage , le feu des yeux , le coloris du tein.... Il n'y a pas un de mes portraits qui ne ressemble parfaitement.

ARLEQUIN.

Et avec ce beau talent , peignez-vous bien des femmes ?

LE PEINTRE.

Oui dea ?

ARLEQUIN.

Vous peignez des femmes , & vous faites ressembler ? Poursuivez , mon ami , poursuivez ; vous êtes dans le grand chemin de l'hôpital. Un bon peintre de femme doit

être un imposteur de profession.

LE PEINTRE.

Cela est vrai. Il y a quelque temps qu'une vieille marquise me pria de faire son portrait ; je fus assez sot pour me piquer de sincérité , je la peignis comme deux gouttes d'eau.

ARLEQUIN.

Hé bien ?

LE PEINTRE.

Elle ne se vit pas plutôt comme la nature l'avoit faite , qu'elle voulut me faire jeter par les fenêtres , disant que je la rendois hideuse. A huit jours de là , je lui portai un portrait , que j'avois fait d'une jolie petite personne de dix-huit ans. Je lui dis que c'étoit le sien que j'avois raccommodé , elle me fit donner cinquante pistoles , & publie par tout , que je suis le premier homme du monde.

ARLEQUIN.

Bon : si l'on peignoit les gens tels qu'ils sont , ils se feroient peur les uns aux autres.

LE PEINTRE.

A vous parler naturellement , mon grand gain n'est pas de faire des portraits.

ARLEQUIN.

A quoi gagnez-vous davantage ?

LE PEINTRE.

A retoucher les anciens originaux.

ARLEQUIN.

Quoi : vous vous mêlez de barbouiller ce qui nous reste de l'antiquité ?

LE PEINTRE.

Vous ne m'entendez pas. Je dis que je travaille sur les vieux originaux naturels.

ARLEQUIN.

Encore moins.

LE PEINTRE.

N'avez-vous jamais vu un visage sur lequel les années ou la petite verolle ont sillonné des trous , où les amours à coup sûr ne jouent plus à la fossette. . . tac. . . . tac. . . . je vous remplis cela , & rétablis à une face sexagenaire un embonpoint de dix-huit ans.

ARLEQUIN.

Ah ! vous êtes fort intelligible à présent.

LE PEINTRE.

Je repands sur des joues décrepites un incarnat. . . . Oh , ma foi , cinq ou six coups de pinceau touchés à propos , donnent un terrible soufflet à l'extrait baptistaire le mieux collationné.

ARLEQUIN.

La malepeste ! vous devez être à votre aise avec un si beau talent. Mais ne s'aperçoit-on pas que ce n'est que de la peinture ?

LE PEINTRE.

Bon : si vous aviez vu une paire de sourcils que j'ai livré il y a huit jours à une vieille présidente , vous y seriez trompé vous-

Mm ij

548 *Arlequin misantrope.*
même. Son mari ne s'en apperçut qu'en y regardant avec ses lunettes.

ARLEQUIN.

Monfieur le peintre , ne pourriez - vous pas me montrer quelque chose de votre façon ?

LE PEINTRE.

Volontiers. J'ai une pièce curieuse. . . .
Holà , ho , qu'on apporte ce tableau.

On apporte un tableau qui represente un abbé avec un habit brodé , & une cravatte en steinkerques.

LE PEINTRE.

Voyez cela : est-ce bien peint ? Tenez , pour qui prendriez-vous cet homme-là ?

ARLEQUIN.

Pour un colonel , s'il avoit une épée.

LE PEINTRE.

Bon : c'est un abbé qui a voulu se faire peindre dans cet habit-là. C'est son habit d'occasion , & celui-là même dans lequel il fut , ces jours passés , volé & battu , en faisant porter son souper en ville. Mais ce feroit bien pis si vous le voyiez à sa toilette.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

LE PEINTRE.

Il a voulu que je le peignisse en deshabilité. Voulez-vous le voir ?

ARLEQUIN.

Est-ce que vous l'avez-là ?

LE PEINTRE.

Et n'ai-je pas le secret de changer ce tableau comme il me plait ? Voyez , voyez.

Le tableau change , & l'abbé paroît devant une toilette pleine de quarrés , des pots de pommade , & du rouge.

ARLEQUIN.

Oh parbleu , monsieur le peintre , vous vous moquez de moi ; c'est une femme.

LE PEINTRE.

Oui vraiment une femme ! Les femmes de ce temps-ci y font bien plus cavalièrement. Tenez , voilà une toilette de femme.

Le tableau change. Une femme paroît devant une table pleine de bouteilles de ratafia. Elle a une pipe à la bouche & un verre à la main.

ARLEQUIN.

Oh , pour celui-là , je ne m'y attendois pas.

LE PEINTRE.

Voulez-vous voir votre portrait en petit ? J'ai tous les gens illustres. Voyez : cela vous ressemble-t-il ?

On voit un petit Arlequin dans le tableau qui salue , descend , chante & s'en va.

S C E N E V I.

OCTAVE, SCARAMOUCHE,
COLOMBINE *cachée.*

COLOMBINE.

Voilà l'homme que j'ai vu tantôt avec mon prince, cachions-nous, & écoutons ce qu'il dit.

SCARAMOUCHE.

Ah, amour, amour, petit scelerat, que tu fais faire de folies ! Il n'y a pas jusqu'au cerveau d'un comédien que tu ne t'avises de déranger. Octave étoit habile, goûté de tous ceux qui l'écoutoient ; il s'est avisé de devenir amoureux, & n'est plus qu'un... Ma foi, monsieur Octave, ce n'est pas là votre métier, & pour un comédien qui s'est enrichi à faire l'amour, j'en connois trente qui s'y ruinent : mais le voilà. Comme il est fait ! le pauvre garçon me fait pitié. Hé bien, comment va le cœur ?

OCTAVE.

Ah ! mon pauvre Scaramouche, je suis le plus malheureux de tous les hommes, j'adore Colombine.

SCARAMOUCHE.

Le grand malheur ! Si vous l'aimez, elle

ne vous hait pas ; & je suis bien trompé si elle ne vous cherche.

OCTAVE.

Et c'est ce qui me confond. Elle me croit un homme de grande qualité , elle ne s'est embarquée que sur cette esperance , & je dois mourir de honte d'avoir abusé de sa crédulité.

SCARAMOUCHE.

Allez , allez , nous sommes dans un tems où l'on ne meurt pas plus de honte que d'amour.

OCTAVE.

Admirez la cruauté de ma destinée : je fuyois Colombine , je commençois à sentir que je guérissois , lorsque quelque démon ennemi de mon repos me la fait trouver en ces lieux , comme par enchantement , & redonne à mon cœur toute sa première sensibilité.

SCARAMOUCHE.

Vous l'aimez , elle vous aime. . . hem ? y a-t-il tant de façon ? épousez-la.

OCTAVE.

Que je lui donne un comédien , après lui avoir promis un prince ?

SCARAMOUCHE.

Elle ne feroit pas la première qui auroit fait succéder à un grand seigneur , un homme de moindre étoffe. De tout temps la comédie s'est faufilée avec les gens du beau monde.

OCTAVE.

Je ne puis me pardonner de l'avoir trompée.

SCARAMOUCHE.

Tarare, pardonner ! les femmes sont plus indulgentes que vous ne pensez, pourvu que. . . .

OCTAVE.

Mon cher Scaramouche, je t'ouvre mon cœur. Quelqu'envie que j'eusse de rester en ces lieux, il faut absolument que je m'en arrache ; j'irai me cacher quelque part au bout du monde, où je ne verrai jamais. . . .

COLOMBINE *paroit.*

Tu ne me verras jamais, traître ! tu m'as trompée, & tu me veux fuir ?

OCTAVE.

Ah, ciel !

COLOMBINE.

Vous m'aimez, Octave ? Vous m'aimez ? Quelle preuve vous m'en donnez ! partir sans me dire adieu !

SCARAMOUCHE.

Voici bien une autre histoire !

OCTAVE.

Vous vous abusez, madame, je ne suis pas. . . .

COLOMBINE.

J'ai tout entendu ; j'ai appris ce que vous êtes de votre propre bouche, & mon cœur a raison de se plaindre du peu de confiance

que vous avez en mon amour. Vous ne savez pas aimer , Octave. Avez-vous pu croire que je n'aimasse en vous que la grandeur qui paroissoit à mes yeux ? Desabusez-vous, rendez-moi justice, & comptez que ce n'est pas le prince , mais Octave que je suis venu chercher ici.

SCARAMOUCHE.

La peste , qu'une fille amoureuse a d'esprit !

OCTAVE.

Ah ! trop genereuse Colombine , par où pourrai-je vous exprimer . . .

COLOMBINE.

Voici Arlequin. Vous savez les raisons que j'ai de le ménager ; c'est un homme de poids , & qui malgré ses caprices , pourra nous être d'une grande utilité : retirez-vous que je lui parle seule , je lui ferai mieux entendre mes raisons.



S C E N E V I I.

ARLEQUIN, COLOMBINE,
SCARAMOUCHE.

ARLEQUIN à *Scaramouche.*

AH! bon jour, seigneur Bagatelle. Quoi, vous êtes encore ici ?

SCARAMOUCHE.

Signor si, con tutte le mie bagatelle, al servizio di V. S.

ARLEQUIN.

Je vous rends graces, je vous ai déjà dit que vous pouvez les porter à Paris.

SCARAMOUCHE.

Hò sentito dire, che V. S. bâtittoit une grande ville, una famosissima città: & così, je venois avec toutes mes bagatelles, pour divertir votre femme & vos petits enfans.

ARLEQUIN.

A Paris, à Paris. Je ne veux point de faufes chez moi, & la bagatelle en sera bannie aussi severement, que l'amour l'est du mariage.

COLOMBINE.

Quoi, seigneur Arlequin, seriez-vous de l'opinion de ceux qui croyent que le premier jour de l'hymen, est le dernier de l'amour, & du bon temps ?

ARLEQUIN.

De l'amour, oui : pour du bon temps, c'est selon. Certaines femmes ne commencent à en prendre, que lors qu'elles commencent à être épouses ; d'autres ne le goûtent qu'au veuvage, tout cela est fort bien partagé. Mais à propos de femme, savez-vous que dans ma ville nouvelle, pour épargner aux plaideurs la moitié de ce qui leur en coute, les femmes rendront la justice ?

SCARAMOUCHE.

Des femmes juges ! que de prises de corps !

ARLEQUIN.

J'ai remarqué que presque tous les plaideurs payent leurs arrêts aux belles qui sont bien dans l'esprit du juge.

COLOMBINE.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Cependant, il n'en est pas moins inexorable sur les épices ; de sorte que le pauvre diable de plaideur paye des deux côtés.

COLOMBINE.

J'entends.

ARLEQUIN.

Vous voyez bien que si les femmes rendoient la justice en leur nom, on en feroit quitte pour ce qu'on leur donne.

COLOMBINE.

Il y a même en cela un autre avantage.

Car une belle magistrale qui trouvera quelque plaideur de bonne déguaine , lui fera gratis des épices.

ARLEQUIN.

Justement ; comme il arrive tous les jours a nos vieux magistrats , avec de jeunes sollicitueuses.

COLOMBINE.

Ma foi, je croi qu'il fera beau voir un senat féminin : toutes ces femmes auront bonne grace en robe, & en bonnet ! Cela fera bien leste.

ARLEQUIN.

Hé , je les défie d'être plus poupines & plus musquées , que quelques-uns de nos jeunes senateurs de Paris.

COLOMBINE.

Je vous avoue que ce dessein m'enchante, & que je brûle de le voir executé.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

COLOMBINE.

Je me figure avec plaisir une trentaine de femme aux opinions. Le bruyant tribunal ! Il faut convenir que toutes vos loix sont admirables.

ARLEQUIN.

Vous savez bien que tous les ans je marierai trente filles aux dépens du public ?

SCARAMOUCHE.

Belle réparation !

COLOMBINE.

Et qui fera grand plaisir à quantité de jeunes personnes qui n'ont pas assez de bien.

ARLEQUIN.

Comment donc jeunes ? marier de jeunes filles ? je n'employe pas si mal mon argent. Les jeunes & jolies personnes se marient assez gratis. Je destine ce fonds pour ces vieilles filles de dur débit , qui ont resté trente ans dans une arriere-boutique , dont on ne se charge qu'à bonnes enseignes , & qui demeureroient éternellement à la porte de l'hymen , si l'argent ne leur servoit de vehicule.

S C E N E V I I I.

*J A Q U E T , M A C I N E , A R L E Q U I N ,
C O L O M B I N E .*

J A Q U E T.

Monsieur, je venons vous prier de nous donner un brin d'avis, en payant s'entend , comme de raison.

M A C I N E.

Oui , monsieur, je voulons faire les choses de bonne grace ; & s'il n'y a pas assez de quinze sols , j'irons jusqu'à la pièce neuve.

A R L E Q U I N.

Ces gens-là me prennent pour un avocat.

ou un medecin. Allez , mes enfans , je ne vends pas mes paroles ; mais de quoi s'agit-il ?

J A Q U E T.

De boutre la paix dans notre ménage.

A R L E Q U I N.

Vous êtes donc mariés ?

M A C I N E.

Pas encore ; mais je pourrons l'être sans miracle avant jour failli.

A R L E Q U I N.

Vous n'êtes pas encore mariés , & il vous faut un tiers pour terminer vos differens ? Ah , ah ! Hé , comment fetez-vous donc , si vous l'êtes une fois ?

M A C I N E.

C'est que Jaquet est un entêté , un vilain.

J A Q U E T.

C'est que Macine est une éventée , & une glorieuse. Elle me donne cent dix livres en mariage , & elle veut que de cet argent-là , je lui en fasse un habit.

A R L E Q U I N.

Mettre sa dot en habits & en bijoux de noces , c'est à present le grand usage.

C O L O M B I N E.

Heureux le mari , quand cela n'excede pas !

M A C I N E.

Ça n'est-il pas juste , monsieur ? Il dit , lui , qu'il en veut acheter deux arpens de tarre.

J A Q U E T.

Oui , qui me rapporteront un bon revenu ,
au lieu qu'un habit , ça n'est que de l'argent
mort.

M A C I N E.

De l'argent mort dea ! J'ai pourtant oui
dire à une madame de Paris , qu'une procu-
reuse de ses amies avoit un habit de velours
verd cramoisi , dont elle retiroit cinq cens
bonnes livres de rente , bon-an mal-an.

A R L E Q U I N.

Et j'ai connu , moi , une femme , qui fai-
soit valoir de simples grifettes à un denier
bien plus haut.

M A C I N E.

Oh , je fais un peu vivre. Vas , Jaquet ,
comptes qu'une jolie femme un peu ajustée
vaut toujours son prix , & rapporte son re-
venu.

C O L O M B I N E.

Je trouve que Macine a raison : il faut tou-
jours suivre la grande route , & faire comme
les autres.

J A Q U E T.

Quoi , tout notre bien en un guenillon ?

A R L E Q U I N.

Oui : que comme les autres femmes , elle
se mette sa dot sur le corps : dût-elle à leur
exemple mettre dans quinze jours ses habits
en gage.

J A Q U E T.

Puisque vous le trouvez bon , qu'elle fri-

casse comme elle l'entendra , j'aurai le plaisir de voir ma femme brave. Adieu , monsieur , & grand-merci.

M A C I N E.

Bon soir , monsieur.

A R L E Q U I N.

Bon soir.

M A C I N E *revenant.*

Mettrai-je de l'or sur cet habit, monsieur?

A R L E Q U I N.

Oui, des diamans mêmes, si vous en trouvez à crédit.

M A C I N E.

Pour les cornettes , je les prendrai de papier : ça ne dure gueres, mais ça reluit beaucoup. Votre servante. *Ils sortent.*

A R L E Q U I N.

Voilà qui prouve bien que la vanité est de par tout. Mais , madame, parlons d'autre chose : je vous aime, je vous l'ai déjà dit. Je vous offre ici un établissement ; faites mon bonheur , je tacherai de faire le vôtre.

C O L O M B I N E.

Je vous ai déjà répondu que mon cœur ne se donnoit pas deux fois. J'aime Octave.

A R L E Q U I N.

Qui ? ce prince , là . . .

C O L O M B I N E.

N'insultez point . . . Mais le voici avec un homme que je ne connois pas.

SCENE

S C E N E I X.

LE DOCTEUR, OCTAVE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LE DOCTEUR.

Monsieur, monsieur, voila par le plus grand bonheur du monde, ce fils dont je vous ai parlé tantôt.

ARLEQUIN.

Qui étoit dans un poste si éclatant ? Vous aviez raison, il brille trois fois la semaine parmi des lustres & des chandelles.

OCTAVE.

Oui, monsieur, je suis comedien : mais votre philosophie n'est pas fort éloignée de la mienné : ma profession comme la vôtre, est de corriger les hommes en les rendant ridicules.

ARLEQUIN.

C'est bien fait. Mais, Docteur, savez-vous que voila une personne qui aspire à être votre bru ?

LE DOCTEUR.

On m'a tout conté, & je la prie de recevoir mon fils pour son mari.

COLOMBINE à *Arlequin.*

Consentez à notre mariage, & souffrez que nous nous établissions ici avec vous. J'ai

eu toute ma vie un furieux penchant pour la comédie : la belle occasion de le satisfaire ! Nous composerons une troupe admirable.

A R L E Q U I N.

Je consens à tout , à condition que dans vos pièces, vous ne louerez jamais personne, & que vous ne ferez pas quartier à la moindre impertinence. Outre cela vous observerez , s'il vous plait , les loix que je prescrist à mes citoyens. Je les ai mises par écrit, écoutez. *Il lit.*

I.

Que toute charge s'abolisse,
Dans ma ville nouvelle , une seule me plait,
Et je ne veux pour tout office,
Qu'un bon prêteur sans intérêt.

I I.

Qu'avec mépris on regarde les biens ;
Qu'un coffre-fort , une grosse marmite ,
Ne fasse point tout le mérite ,
De mes nouveaux concitoyens.

C O L O M B I N E.

Adieu les abbés bien nourris.

A R L E Q U I N.

Je ne veux point de fainéans. *Il lit.*

I I I.

Qu'un fat ne règle point son estime grossière,
Sur le dehors pompeux des carosses brillans.

Arlequin misantrope.

563

Et quiconque a monté derrière,
Qu'il soit exclus d'entrer dedans.

COLOMBINE.

Si cette loi s'observoit à Paris, les deux
tiers des carrosses resteroient sous la remise.

ARLEQUIN *lit.*

I V.

Je bannis ces docteurs qui de mots assassins
Ont pour toute science, une longue tirade,
Et veux comme à Chaudrai que tous mes medecins,
Sachent & ne rien prendre, & guérir un malade.

COLOMBINE.

Oh, pour celui-là, il est directement
contre les statuts de la faculté.

ARLEQUIN *lit.*

V.

Qu'en intrigue à vingt ans toute fille soit neuve;
Fût-ce un tendron aux coulisses nourri:
Mais je défens à riche & vieille veuve,
D'épouser un jeune mari.

V I.

Sortez de mes états brelandières coquettes,
Qui rassemblez joueurs & galans confondus,
Et chez qui tous les jours lansquenets & bassettes
Sont les jeux les moins défendus.

COLOMBINE.

Vous acheverez une autre fois le reste.

Nn ij

Voyons à present la noce de Jaquet & de Macine.

Le théâtre represente un fort beau bocage. On voit plusieurs bergers assis auprès de leurs bergeres qui jouent de differens instrumens. Un berger & une bergere héroïques chantent ce duo Italien.

Mia luce , mio core ,
Mia vita , mia spene ,
Quando fià che trionfi il nostro amore,
Su queste spiaggie amene ?

Quatre paysans dansent une entrée. Une bergere chante.

Nous ne brillons jamais d'un éclat emprunté.

Notre beauté

Doit toute sa parure

A la seule nature ;

Notre tein n'est point frelaté,

Nous n'y mettons point de peinture ;

Et quand le hâle l'a gâté ,

C'est avec de l'eau toute pure ,

Que revient sa vivacité.

Un sabotier danse tout seul. Octave chante.

Le seul amour est inutile

Parmi les amans de la ville.

Il faut par les presens exprimer son ardeur.

Pour attendrir une inhumaine ,

Il faut avec de l'or que l'on forme la chaîne ,

Dont on veut arrêter son cœur.

Un paysan & une paysanne dansent.

OCTAVE.

Mais , monsieur le philosophe , ne vou-

Arlequin misantrope. 565

Nez-vous pas aussi vous réjouir ? Allons,
chantons & dansons en rond.

ARLEQUIN.

Je le veux bien. A la charge que cha-
cun chantera son couplet, & y mettra une
comparaïson.

OCTAVE.

Volontiers : commencez.

ARLEQUIN *chante.*

Comme l'hyver a des roupies,
Cérés des bleds, Flore des fleurs ;
Ainsi Paris a des harpies,
Greffiers, sergens & procureurs.

OCTAVE *chante.*

Comme on voit pancher la balance
Du côté du poids le plus fort ;
Ainsi femme à qui plus finance,
Se livre sans aucun effort.

COLOMBINE *chante.*

Comme au soleil cedent la place
Les nuages les plus épais ;
Ainsi l'écat du plumet chasse
Les grands & les petits collets.

LEANDRE *chante.*

Comme on voit que la pleine lune
Par degrés monte au firmament ;
Ainsi j'en sai dont la fortune
A commencé par le croissant.

MEZZETIN *chante.*

Comme les abeilles habiles
Puisent des fleurs les suc nouveaux ;
Ainsi les coquettes subtiles
Suent la bourse des nigauds.

Nn. iij.

SCARAMOUCHE *chante.*

Le fêtu d'abord pirouette
Qu'il est auprès de l'ambre chaud ;
L'ambre à Paris c'est la grisette,
Et le fêtu c'est le courtaut.

ARLEQUIN *chante.*

Comme un coucou que l'amour presse,
Prend un nid qui n'est point à lui ;
Ainsi l'officier a l'adresse
De pondre dans le nid d'autrui.

Ils dansent tous en rond , & la Comedie finit.



PASQUIN

ET

MARFORIO.

MEDÉCINS

DES MOEURS.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Mise au théâtre par messieurs de F***, & du B***, & représentée pour la première fois par les comédiens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le troisième Fevrier 1697.

A C T E U R S.

LE DOCTEUR.

ANGELIQUE , JULIE, filles du Docteur.

LEONOR nièce du Docteur.

LEANDRE amant de Julie.

OCTAVE amant d'Angelique.

SCARAMOUCHE valet d'Octave.

PIERROT valet du Docteur.

ARLEQUIN *Pasquin.*

MEZZETIN *Marforio.*

LA VERITE'.

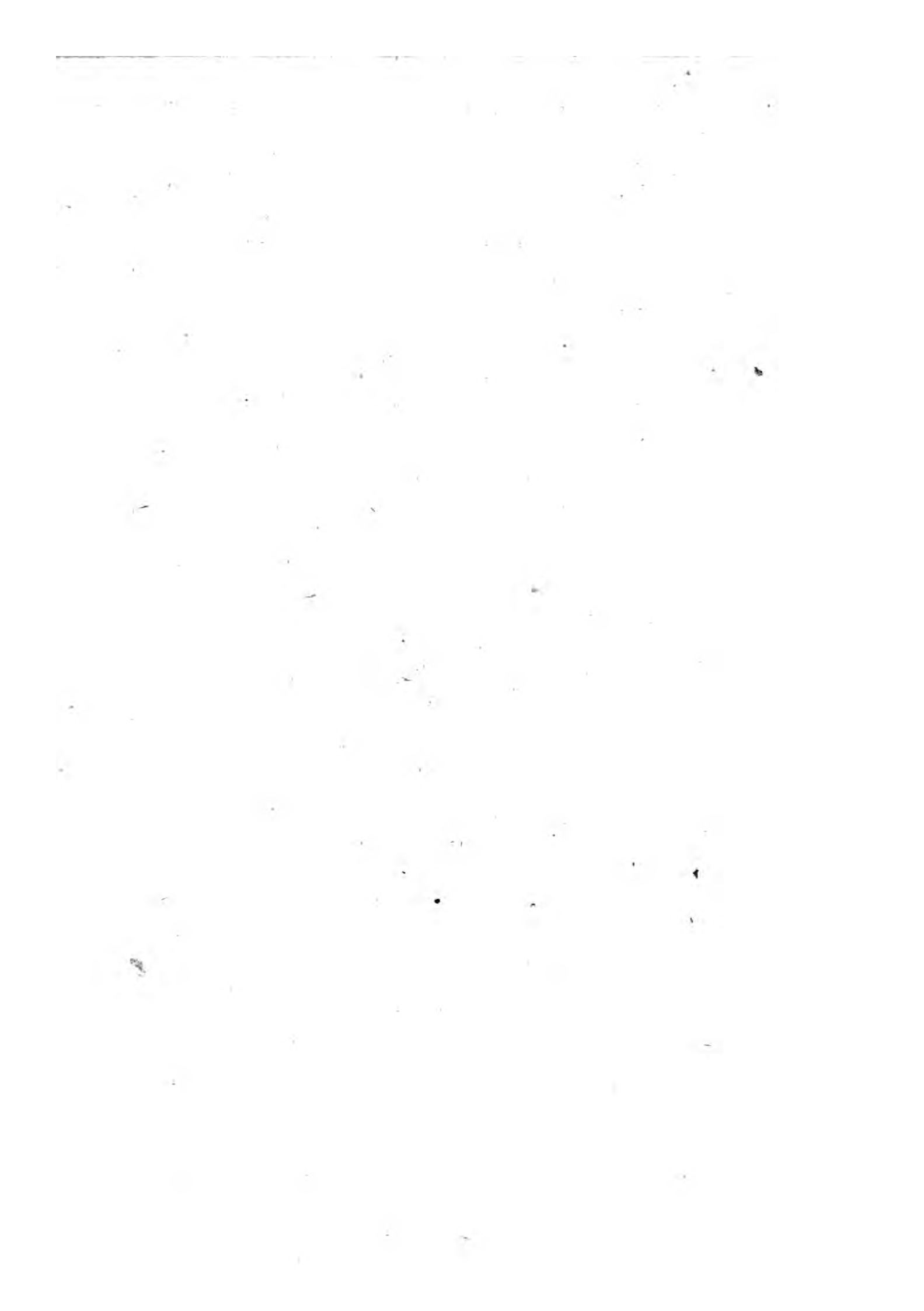
LA MEDISANCE.

UN CUISINIER.

UN JALOUX.

UNE IMPATIENTE.

La Scene est à Paris.







P A S Q U I N

E T

M A R F O R I O .



A C T E I .

S C E N E I .

P A S Q U I N *seul en voyageur.*



H, fortune, fortune! feras-tu toujours faire la pirouette aux pasquinades du malheureux Pasquin, & n'embourberas-tu jamais la roue de ton inconstance dans l'ornière de mon mérite? *Partito di Roma* à coups de pieds au cul, *son venutto trenando* la savatte d'hôtellerie en hôtellerie, n'ayant d'autre monnoye pour payer mon écot, que de médire liberale-

ment de ceux qui me donnoient à manger. Enfin j'arrive ici sans argent, mais avec une faim canine, sans pouvoir appaiser les murmures affamés de mes languissans boyaux. O vous, *cara Olivetta*, ma chere maitresse, dont les gentilleses & les minauderies coquettes me faisoient si souvent trouver crédit dans les hôtelleries, vous deviez rétablir ma fortune : mais comme tout est variable, votre beauté ne faisant plus que blanchir auprès de l'inhumanité des hôtelliers, j'ai été obligé de vous laisser là pour les gages. Que diriez-vous, belle abandonnée, si vous voyiez le tendre Pasquin le ventre aussi creux que la bourse, vous qui l'avez trouvé cent fois regorgeant de vin sur le pas de votre porte, comme sur un lit molet dont les amours auroient remué la paille ? C'est là qu'en venant me relever, vous saviez distinguer avec tant d'adresse, les hoquets de ma plénitude vineuse, d'avec les soupirs de mon ardent amour. Ouf ! cuisine, retraite charmante & délicieuse ! azile favorable autrefois à mon appetit ; vous qui faites le séjour ordinaire de ma charmante Olivette ! Heureuses & tranquilles marmites qui êtes écurées par ses belles mains ! broches, chaudrons, poêles & lechefrites, instrumens guerriers de la machoire, qui servez de trophée ordinaire à ma belle maitresse, hélas ! *per pieta*,

révoltez-vous contre tous les rôtis & les ragouts dont vous êtes les causes secondes, & par un cliquetis universel & harmonieusement funebre, apprenez *alla mia cara Olivetta*, qu'une faim desesperée est prête à rompre les ressorts du tournebroche de ses inclinations. Mais la perte de ma maitresse m'est encore moins sensible que celle de mon camarade Marforio. Ses prudens conseils & son ingenieuse industrie seroient capables de me tirer de la misere où je suis. Mais la fortune qui a resolu ma perte, l'a fait noyer dans le naufrage que nous avons fait sur mer. Si je trouvois encore quelque compagnon dans cette ville, je me consolerois de ma mauvaise fortune: car comme dit le philosophe: SOLATIUM EST MISERIS SOCIOS HABERE POENARUM.

Scaramouche vient en roulant un quartaut de vin d'Italie, qu'il dit avoir adroitement volé sur le port. Pasquin qui l'a observé feint d'être un des commis aux aides, qui reclame le quartaut. Scaramouche épouventé, s'enfuit & en s'en allant, laisse tomber un foret. Pasquin ramasse le foret, & perce le tonneau qui ne rend rien. Pasquin croyant que le tonneau n'a pas assez d'évent, en ôte un cerceau, & aussitôt toutes les douves tombent, & Marforio sort du tonneau. Pasquin le reconnoit & ils s'embrassent. Scaramouche revient, qui après les avoir reconnu, les console, & leur dit qu'Octave & Leandre ses mai-

tres , sachant qu'ils devoient arriver , ont fait preparer un magnifique repas pour les regaler ; & en attendant il appelle le cuisinier , & lui ordonne de leur donner tout ce qu'ils demandent , & s'en va.

S C E N E II.

*PASQUIN , MARFORIO , LE
CUISINIER.*

MARFORIO.

Vous avez entendu l'ordre , monsieur le cuisinier ? C'est nous que vous devez regaler.

LE CUISINIER *d'un ton de colere.*

Le mal-adroit , le brutal !

PASQUIN.

Monsieur , si vous êtes en colere contre quelqu'un , abregez , car nos dents s'allongent.

LE CUISINIER.

Je veux aller chercher un bâton , & employer quatre heures d'horloge à battre ce maraut-là. Il en mourra.

MARFORIO.

Mais qu'a-t-il fait pour meriter la mort ?

LE CUISINIER.

Je vous en fais juge.

PASQUIN.

Pour bien juger , il faut avoir été à la buvette.

LE CUISINIER.

Le scelerat ! il choisit une belle nappe , fine , blanche & parfumée. Le traître ! il met le couvert d'une propreté. . . . Le coquin ! il sert sur une table des soupes succulentes , des ragoûts friands , un rôti rissolé , cuit à propos.

PASQUIN.

Monfieur , n'allez pas fi vite. Vous fervez le roti , & je n'ai pas encore tâté des ragoûts.

MARFORIO.

Mais je ne vois encore rien là qui mérite la mort.

LE CUISINIER.

Moi qui fuis d'une exactitude , je leve un coin de la nappe , & j'aperçois que la table est d'un vilain bois vermoulu , tout pourri. Auffi-tôt de rage je renverse la table , je jette les plats par les fenêtres. . . .

MARFORIO.

Hoime ! Nous voila ruinés.

PASQUIN.

Monfieur , ne pourriez-vous pas m'enseigner l'endroit où vous avez jetté toutes ces viandes ?

LE CUISINIER.

Hé fi , monfieur ! quand vous devriez

574 *Pasquin & Marforio.*

mourir de faim , il faut attendre de la viande neuve. J'ai envoyé acheter un bœuf à Seaux , un mouton à Beauvais , & des poulardes au Maine.

PASQUIN.

Et du fromage à Milan ?

LE CUISINIER.

J'ai envoyé chez le menuisier faire une table neuve ; & dès que cela sera venu , on vous servira.

PASQUIN.

Cela ne sera pas nécessaire , nous ferons déjà morts ; & au lieu d'une table , il n'aura qu'à nous apporter une bière.

LE CUISINIER.

Des gens comme vous ne se traitent pas sans cérémonie.

MARFORIO.

Les cérémonies sont mortelles à jeun : mais n'avez-vous rien de cuit ?

LE CUISINIER.

Non , si ce n'est deux œufs frais cuits d'avant-hier , & cela viendra fort à propos , car vous voilà deux.

PASQUIN.

Donnez , nous les avalerons avec la coquille.

LE CUISINIER.

Je le veux bien , venez. Où mettra-t-on le couvert ? dans la salle , le salon , la chambre , la cour , le garde....

MARFORIO.

Dans la riviere , cuisinier au diable.

LE CUISINIER.

Vous servira-t-on en vaisselle d'or , d'argent , de vermeil , de cuivre , d'étain , de métal de prince. . . .

PASQUIN.

Et fers-nous en terre à potier, si tu veux ,
pourvu que nous mangions. *Ils le chassent en
le battant , & le suivent.*

S C E N E I I I.

LE DOCTEUR *seul.*

C'Est une profession bien fatigante que celle d'un medecin ; il est toujours embarrassé pour les affaires des autres , & n'a pas le temps de veiller aux siennes. Voila une lettre que j'ai reçue de mon gendre futur , je vais avertir Angelique de se disposer à le recevoir. Angelique , Angelique ?



S C E N E I V.

ANGELIQUE, LE DOCTEUR.

ANGELIQUE.

AH, mon pere ! que vous êtes injuste & incommode , d'interrompre le seul plaisir auquel je sois sensible ; je ne me suis encore regardée que deux heures , & j'ai trouvé une maniere de sourire toute nouvelle , dont je ne m'étois pas encore avifée.

LE DOCTEUR.

Un beau plaisir vraiment , de faire des grimaces devant un miroir ! Je veux te donner un mari , afin que tu ayes autre chose que toi à regarder.

ANGELIQUE.

Moi , mon pere , j'épouserois un homme , qui deux jours après mon mariage ne feroit pas si je suis belle ?

LE DOCTEUR.

On a bien affaire de beauté vraiment dans une famille ! c'est la beauté qui le plus souvent deshonne une maison. Je veux dans la mienne de la vertu & de la noblesse. Il y a plus de trente ans que j'ai la rage d'être noble , & que je veux que ce soit toi qui m'annoblisse.

SCENE

S C E N E V.

*LEONOR, ANGELIQUE, LE
DOCTEUR.*

LEONOR.

AH, ma cousine, sauvons-nous, sauvons-nous ! Qu'on mette les chevaux au carosse.

LE DOCTEUR.

A qui en veut cette folle-là ?

ANGELIQUE.

Mais, ma cousine, qui vous oblige à un départ si précipité ?

LEONOR.

Une femme comme moi peut-elle partir trop promptement de Paris, quand Pasquin & Marforio y arrivent ? On dit qu'ils amènent de Rome la médifance, que je hais beaucoup, & la vérité que je crains encore davantage. Mais, ma cousine, savez-vous bien ce qu'on dit ? ils affichent, cousine, ils affichent. Une femme affichée est une femme perdue. Ils disent tout ce qu'ils savent ; je n'aime point les caquets, je n'aime point les caquets.

ANGELIQUE.

Ils disent tout ce qu'ils savent ? Oh tant mieux ; je les attends de pied ferme. Ils sau-

ront à quel degré je suis sage , ils le publieront par tout , & cela me distinguera de la multitude. Ils disent tout ce qu'ils savent.

LEONOR.

Et savent tout ce qui se fait , c'est le pis que j'y trouve , c'est le pis que j'y trouve. Ces esprits pénétrants sont dangereux pour la réputation des femmes. Mais en vérité , cousine , j'admire votre tranquillité. Quoi , tant de sang froid à l'approche de ces vilaines gens-là ? Pour moi je n'ai point assez de hardiesse pour les attendre , & si toutes les femmes entre deux réputations veulent me suivre , j'aurai bonne compagnie.

ANGELIQUE.

C'est fort bien fait à vous. Vous craignez la médifance ; pour moi je vous conseille d'aller établir en Amérique une colonie de femmes craintives.

LEONOR.

Votre tranquillité me feroit soupçonner quelque chose : en cas d'honneur , cousine , celle qui craint le moins est celle qui n'a rien à perdre.

ANGELIQUE.

Mais encore , expliquez-nous les raisons qui vous obligent à partir si promptement ?

LEONOR.

Des raisons ! j'en ai mille pour une. Pasquin ira dire au conseiller ce que le banquier me donne ; au banquier ce que je

donne à mon maître à danser ; au maître à danser que je reçois du vin d'un premier commis ; au commis que je le bois avec le colonel ; au colonel les espiègeries de l'academiste. Or le banquier ne prêtera plus l'argent au conseiller ; le commis fera manquer le banquier : l'academiste ferraillera avec le colonel , & le colonel fera fauter le maître à danser. Et voilà une guerre civile dans l'économie de mon ménage.

LE DOCTEUR.

Quel pot-pourri de galanterie !

LEONOR.

Vous voyez bien que j'ai mille raisons pour une.

ANGELIQUE.

J'entends ; vous avez autant d'amans que de raisons.

LEONOR.

Vous ne voulez pas venir ? Pour moi je vous déclare que je m'en vais. Qu'entends-je ? tout me paroît Pasquin. Fuyons , fuyons ces vilaines gens-là. Mon équipage ; un fiacre , un fiacre ? *Elle sort.*

LE DOCTEUR.

Or sus , ma fille , recommençons le discours que nous tenions. Ce gentilhomme doit venir aujourd'hui , & je prétends que vous l'épousiez.

ANGELIQUE.

Quoi , mon pere , vous voulez me par-

Oo ij

580 *Pasquin & Marforio.*
ler encore de mariage ? Si vous n'aviez pas
autre chose à me dire , falloit-il me donner
la peine de descendre ? Adieu , je vais ache-
ver de me mirer.

LE DOCTEUR.

Et moi , j'acheverai de te marier. Que je
suis malheureux ! J'ai deux filles , je ne sau-
rois me défaire de celle que je n'aime point,
& l'autre me fait enrager.

S C E N E V I.

PIERROT , LE DOCTEUR.

PIERROT.

Que diantre , monsieur , faites donc
taire votre fille ? Elle veut que je la
serve en musique ; elle me chante toujours
aux oreilles : *Il chante.*

Pierrot , je veux sortir , bailles-moi mon
écharpe.

As-tu décroté mes souliers ?

Je croi pour moi qu'elle a le démon de l'o-
pera dans le ventre.

LE DOCTEUR.

Quoi , sa manie chantante ne la quitte
point ?

PIERROT.

Sa chanterie l'a prise depuis que vous lui

avez refusé ce petit Leandre , qui lui venoit tous les jours chanter mille faligoteries sous les fenêtres. Et franchement , si vous la mariez , cela la feroit bien déchanter ; car ce qui cause la chanterie , c'est lorsque la joye surmonte ; or la surmontation ne vient que quand on a envie de rire : si bien qu'un mari qui est un animal triste , empêche toujours sa femme de rire , & voila ce qui suffoque la demangeaison de chanter.

LE DOCTEUR.

Je l'aime trop pour la donner à un mari.

PIERROT.

Parce que vous l'aimez , vous ne voulez pas la marier ? elle aimeroit bien mieux que vous la haïssiez , la pauvre fille.

LE DOCTEUR.

Mais , Pierrot , toi qui es son confident , tu devrois bien lui remontrer qu'il y a de la folie à chanter toujours.

PIERROT.

J'y ai fait mes cinq ou six sens de nature , & je l'ai avertie plusieurs fois , que plus une fille chantoit , plus on croyoit qu'elle faisoit pis. Savez-vous bien ce qu'elle me répond à tout cela ? *Il chante.*

Tais-toi , tu n'es qu'un sot.

Dame , monsieur , je ne suis pas accoutumé qu'on me dise des injures en musique.

LE DOCTEUR.

Suffit , je tâcherai de ramener celle-ci par

582 *Pasquin & Marforio.*
la raison, & je me servirai de mon autorité envers l'autre pour lui faire épouser le gentilhomme à qui je l'ai promise. Il faudra bien qu'elle m'obéisse.

PIERROT.

Oh, il faudra, il faudra! ça est bien aisé à dire. Mais quand je lui en ai parlé, elle m'a dit que vous n'avez rien à lui commander.

LE DOCTEUR.

Comment donc? Est-ce que je ne suis pas son pere?

PIERROT.

Faut bien qu'elle repugne à cela: car si elle y trouvoit la moindre apparence dans son instinct, elle vous obéiroit.

LE DOCTEUR.

Je lui ferai bien connoître que je le suis. Mais voici ces godelureaux qui lorgnent mes filles, j'ai envie de leur aller dire qu'ils aillent au diable. Mais non, retirons-nous plutôt, Mars ne s'accorde pas avec Hypocrate.

PIERROT.

Sauvons-nous avec Hypocrate.

Octave & Leandre viennent avec Scaramouche & le prient de recommander leurs intérêts à Pasquin & à Marforio. Après qu'ils se sont retirés, Pasquin arrive. Scaramouche lui annonce l'arrivée de la Verité & de la Médisance qui le cherchent.

S C E N E V I I.

Le theatre represente une riviere. On voit la Verité dans une magnifique gondole, qui avance jusqu'au bord du theatre, au son des instrumens.

PASQUIN, MARFORIO, LA
VERITE', LA MEDISANCE.

PASQUIN.

Q Uoi ? c'est la Verité, ma fidelle compagne ?
Quel dessein vous oblige à batte la campagne ?
Je ne vous croyois pas si proche de Paris.

Mais quel éclat frappe ma vue ?
Depuis quand portez-vous de si riches habits ?
Je comptois de vous voir arriver toute nue.

LA VERITE'.

Des hommes d'aujourd'hui je serois mal reçue ;
Et s'ils aiment la nudité ,
Ce n'est pas dans la verité.
Pour me conformer à l'usage
Des femmes de ce pays ci ,
J'ai cru que c'étoit peu de masquer mon visage ,
Je masque ma parole aussi.

PASQUIN.

Vous êtes effrontée, indiscrete fieffée ;
Je puis en parler savamment.
Je vous ai maintes fois servi de truchement ,
Et ma peau de cent coups s'en trouve paraphée,
Bref, vous m'avez toujours porté guignon
Aussi-bien qu'à mon compagnon.
Cependant près de moi soyez la bien venue.
V us trouverez à critiquer
Dans ce pays beaucoup plus qu'à croquer
Point d'argent sur votre parole ;

O o iv

Car jamais Verité chez les foibles humains ;
Malgré ses charmes tout divins ,
Ne trouva crédit d'une obole.

LA VERITE'.

Mes habits m'ont fait subsister.

C'est souvent par l'habit qu'on se fait écouter.
Femme n'est en crédit que selon ses parures ;
C'est là le fondement des grandes aventures.

Telle qui dans son bavolet

Ecoutoit volontiers les soupirs d'un valet ;
Si tôt qu'elle a changé d'habits & de coeuvres
D'un riche adorateur elle devient l'objet.

PASQUIN.

Il est de ces beautés comme de la musique.

Sur un théâtre magnifique

Un grand air de Lully se vend

Un louis d'or ; c'est le prix courant.

Mais quand il court la pretantaine

Au tour de la Samaritaine,

Le livre & la feuille , six blancs.

LA VERITE'.

A propos de théâtre & de scene comique :

Sais-tu le parti que je prens ?

PASQUIN.

Non.

LA VERITE'.

Devine.

PASQUIN.

J'entens.

Auprès des courtisans tu vas chercher pratique ?

A dire vrai chez eux l'on gagne peu de biens.

LA VERITE'

Non , je vais m'établir chez des comediens.

Nous verrons comme le parterre

Sur la scene me recevra.

PASQUIN.

Selon l'humeur dont il sera.

Mais quel sera ton ministere ?

LA VERITE'

Sans rien craindre j'annoncerai ,

Pasquin & Marforio

585

Des pieces je déciderai ,
J'en ferai le rapport fidele.

P A S Q U I N.

On ne voit point chez eux tant de sincerité :

Car en fait de piece nouvelle,

Jamais comedien n'a dit la verité.

L A V E R I T E'.

Bon ! c'est justement sur la scene ,

Que je décide en souveraine.

Chez eux en ce métier je réussis si bien ,

Que les originaux que dépeint ma satyre

Sont charmés du comedien

Qui les corrige & les fait rire.

De ma protection tu te trouveras bien.

Tu fais qu'à Rome en pleine rue

Je t'ai fait élever jadis une statue.

P A S Q U I N.

Je sai qu'au bout d'un funeste chevron

On mit mon portrait & mon nom ,

Et ce portrait en diligence

Fit décamper l'original.

L A V E R I T E'.

Je ne t'ai jamais fait de mal :

Tu fais que c'est la Medifance.

P A S Q U I N.

Ne fut-ce pas la Verité ,

Qui contre ce vieillard d'hymen trop entêté

Me fit faire cette satyre :

Harpagon se marie : O ciel ! il signera :

Mais du reste , *non plus ultra.*

L A V E R I T E'.

Oui, mais quand tu fis dire

A son voisin :

F'irai plus loin ;

Ce fut je pense

La Médifance.

C'est elle enfin qui me détruit ,

Par tout elle me suit.

Je l'entens, elle vient me faire une querelle.

Je suis si tu l'en crois, bien plus méchante qu'elle.

*La gondole se change en un antre affreux ,
d'où sort la Medisance qui chante.*

Non, ce n'est point la médifance ;
C'est la Verité qui nous offense ,
La coquette se rit
Du médifant qui dit
Qu'elle n'est pas cruelle
Au troupeau d'amans qui la suit.
Mais on feroit rougir la belle,
En lui nommant tout bas
Le seul qu'on voit entrer chez elle
Quand tous les autres n'y sont pas.
Non ce n'est pas la médifance ,
C'est la verité qui nous offense.

P A S Q U I N.

Mais ne pourroit-on point savoir le dif-
ference qu'il y a entre vous deux ?

L A M E D I S A N C E *chante.*

On dit qu'en festins Iris
Ruinerait quatre maris ,
Ce n'est qu'une médifance.
On dit que sans repugnance ,
Au dépens de sa beauté,
Son sot époux fait bombance,
C'est la pure verité.

M A R F O R I O *chante.*

On dit que madame Antoux
Vit mal avec son époux ,
Ce n'est qu'une médifance.
On dit que sa complaisance ,
N'est qu'un amour affecté
Pour cacher sa manigance ,
C'est la pure verité.

P A S Q U I N *chante.*

On dit que la jeune Alis ,
Voudroit avoir un mari ,
Ce n'est qu'une médifance.

On dit qu'un maître de danse,
Loin de la formalité,
En secret l'en récompense,
C'est la pure vérité.

LA MEDISANCE *chante.*

On dit que le médecin,
Par malice est assassin,
Ce n'est qu'une médisance.
On dit que son ignorance,
Cause la mortalité,
Plus que guerre & peste,
C'est la pure vérité.

MARFORIO *chante.*

On dit que d'un Bas-normand,
Un juge a pris de l'argent,
Ce n'est qu'une médisance.
On dit qu'avant l'audience,
Sa femme a sollicité,
Et fait pancher la balance,
C'est la pure vérité.

PASQUIN *chante.*

On dit que Jeannot chez lui,
Nourrit les enfans d'autrui,
Ce ne sont que médisances.
On dit que de leurs dépenses,
Son épouse par bonté,
Veut bien faire les avances
C'est la pure vérité.

MARFORIO *chante.*

On dit que ce carnaval,
Maints cocus iront au bal,
Ce n'est qu'une médisance.
On dit aussi qu'en cadence,
Leurs femmes de leur côté,
Danferont la contre-dance,
C'est la pure vérité.

PASQUIN *chante.*

On dit que les officiers,
Vont payer leurs créanciers,

Pasquin & Marforio.

Ce n'est qu'une médisance.
 On dit qu'ils ont la prudence ,
 Sans aucun compte arrêté ,
 De partir en diligence ,
 C'est la pure verité.

LA MEDISANCE chante.

On dit qu'un certain gascon ,
 Fait grande chere en poisson ,
 Ce n'est qu'une médisance ,
 On dit que par indigence ,
 Sans crédit d'aucun côté ,
 Il fait souvent abstinence ,
 C'est la pure verité.

MARFORIO chante.

On dit qu'avec son amant ,
 Iris perdit son argent ,
 Ce n'est qu'une médisance.
 On dit qu'après la séance ,
 A un jeu mieux concerté ,
 Il lui rendit sa finance ,
 C'est la pure verité.

PASQUIN chante.

On dit que Jeannin Carton ,
 N'est pas bon tabellion ,
 Ce n'est qu'une médisance.
 On dit qu'il a la science
 De voler de tout côté ,
 Et d'éviter la potence ,
 C'est la pure verité.

MARFORIO chante.

On dit que l'abbé Friquet
 Est toujours au cabaret ,
 Ce n'est qu'une médisance.
 On dit que de l'Alliance ,
 On l'a souvent rapporté
 Sans raison ni connoissance ,
 C'est la pure verité.



ACTE II.

SCENE I.

PASQUIN, MARFORIO.

PASQUIN.

VOyons un peu les pasquinades qu'on a affichées à notre porte ce matin.

MARFORIO.

Je le veux. *Il lit.*

Pourquoi cet homme d'importance,
Superbe & bouffi d'arrogance,
Fait-il si bien claquer son fouet ?

PASQUIN lit.

C'est qu'il est fils d'un cocher fort adroit.

MARFORIO lit.

Pourquoi la jeune lingere,
Sans rudiment ni grammaire,
Apprend-elle à parler flamand,
Italien, suisse, allemand ?
Dis-nous quel est son manège.

PASQUIN lit.

La friponne pendant ses récréations

Etudie au collège

Des quatre nations.

MARFORIO lit.

Pourquoi ce gardenotte a-t-il fait de grands gains,

Quoiqu'il soit toujours en débauche ?

*Pasquin & Marforio.***PASQUIN** *lit.*

C'est qu'il signe à droite & à gauche,
Et fait écrire des deux mains.

MARFORIO *lit.*

Pourquoi ce gros caissier, qui chemine avec peine,
Pour charger de lauriers son ancien écusson,
En ôte-t-il & le gland & le chêne ?

PASQUIN *lit.*

C'est qu'il est trop gras, le cochon.

MARFORIO *lit.*

Pourquoi cette beauté charmante,
Cherchant l'épouseur qui la fuit,
Languit-elle d'ennui d'être pierre d'attente ?

PASQUIN *lit.*

On voit sécher sur pied la plante
Qui trop jeune a porté du fruit.

S C E N E II.

**OCTAVE, LEANDRE, PASQUIN,
MARFORIO.**

OCTAVE.

HE' bien, mon pauvre Pasquin, songeras-tu à nos affaires ?

PASQUIN.

Nous vous servirons, mon camarade & moi, pourvu que vous ne nous obligiez point à sortir de notre caractère. S'il s'agit de découvrir les vices cachés, d'en faire trouver même où il n'y en a point, d'estropier la sagesse, & de redresser la folie, nous sommes vos gens.

LEANDRE.

Il ne s'agit que de cela. Par exemple , il faut redresser la folie du vieux Docteur , qui ne veut point marier sa fille.

PASQUIN.

Pasquinifons là-dessus.

A deux ou trois Docteurs j'ai dit plus de cent fois ,

Qu'il faut sans differer conclure l'hymenée

D'une fille à friand minois.

Pour un époux complet qu'on refuse à son choix ,

On la trouve souvent à demi mariée

A deux ou trois.

OCTAVE.

Ce même Docteur est entêté d'un gentil homme de campagne , qu'il me prefere , à moi qui ne me pique point du tout de noblesse.

MARFORIO.

Marforifons. *Il chante.*

Noblesse n'est que vetille ,

Jean gille , gille joli jean ,

Un roturier pour la fille ,

Jean gille , gille joli gille ,

Gille joli jean ,

Joli jean , jean gille ,

Gille joli jean .

Un roturier pour la fille ,

Jean gille , gille joli jean ,

Rend la moisson plus fertile

Jean gille , gille joli gille ,

Gille joli jean ,

Joli jean , jean gille ,

Filles prenez-en .

OCTAVE.

Angelique que j'aime est si entêtée de sa

beauté, qu'elle ne veut pas m'entendre.

P A S Q U I N.

Employer ses beaux jours à vaincre des cruelles,
C'est un métier bien ennuyant.

A des soldats poltron je compare les belles;
On les fait fuir en courant après elles,
On les attire en les fuyant.

L E A N D R E.

Comme le pere de Julie hait la musique
à mort, j'ai conseillé à sa fille de chanter
toujours.

M A R F O R I O.

A moi. *Il chante.*

Fille qui chante est habile,
Jean gille, gille joli jean;
Fille qui chante est docile,
Jean gille, gille joli gille
Gille joli jean,
Joli jean, jean gille,
Gille joli jean.

Fille qui chante est docile,
Jean gille, gille joli jean,
Mais par fois un peu fragile,
Jean gille, gille joli gille,
Gille joli jean,
Joli jean, jean gille,
Défiez-vous-en.

Allez, monsieur Octave, ne vous mettez
pas en peine; je vous répons de defabuser
Angelique de sa beauté, & de la rendre
bien raisonnable là-dessus. Nous allons nous
déguiser mon camarade & moi, & nous agi-
rons comme il faut pour vos interêts.

Ils sortent ensemble. Scaramouche arrive qui

trouve

trouve le secret de presenter une lettre à Julie en presence du Docteur. Après qu'ils sont sortis, Pasquin & Marforio arrivent déguisés l'un en petit maitre, l'autre en page.

S C E N E I I I.

OCTAVE, LEANDRE, PASQUIN en petit maitre. MARFORIO, en page, SCARAMOUCHE. JULIE qui survient.

O C T A V E.

AH, bon jour, monsieur Pasquin ! Je suis votre serviteur de toute mon ame.

PASQUIN lui donnant un coup de pied.

Serviteur. Voila un échantillon de mon rôle de jeune seigneur : je vous aborde moitié caresse tendre, & moitié coup de pied au cul : j'entre assez bien dans le caractère comme vous voyez.

O C T A V E.

Un peu trop.

MARFORIO faisant tomber Scaramouche.

Excusez ma familiarité impertinente. Les caresses des petits maitres, & les malices des pages sont assez sur le même ton.

O C T A V E.

Je vous laisse. Je souffrirois trop des duretés que vous allez dire à Angelique. Adieu.
Il sort avec Leandre & Scaramouche.

PASQUIN.

Oh ça , copions tic pour tic les grimaces des jeunes seigneurs. Suis-je bien ainsi : ma figure est-elle assez déréglée ?

MARFORIO.

Te voila assez bien sur tes jambes. Mais c'est dans un fauteuil ou sur un canapé qu'il faut t'achever de peindre.

PASQUIN.

Page , donnes-moi un fauteuil.

MARFORIO *apportant un fauteuil*

Le bon air , au moins , n'est pas de s'asseoir dans le milieu.

PASQUIN.

Oh, je sai qu'il faut se précipiter sur l'un des bras du fauteuil , comme si on jouoit au cheval fondu. *Il se jette sur un bras du fauteuil.*

MARFORIO.

Fort bien. Mets ton chapeau sur ton genou , & l'autre jambe sur le chapeau. Plus haut , plus haut.

PASQUIN.

J'entens. Il faut avec le bout du pied crotter les cornettes de la dame.

MARFORIO.

Débrailles-toi.

PASQUIN.

Et où est la pudeur ?

MARFORIO.

La pudeur est chez les pages. Jettes un

côté de ta perruque, fredonne une courante, bats la mesure d'un rigodon, enfonces-toi dans le fauteuil, fais-en une balançoire. Mais voila Angelique, je vai lui faire l'ambassade. *A Angelique qui arrive.* Madame, votre beauté fait plus de bruit que toutes les cloches de Paris. Voila mon maitre qui est un jeune seigneur, qui est accouru au carillon de vos charmes.

ANGELIQUE.

Je ne puis refuser à sa curiosité le plaisir qu'il se propose en me voyant : cela me vengera des mépris d'Octave. Mais se connoit-il en beauté ?

MARFORIO.

Comment ? c'est un des plus fins gourmets de beauté qui soit dans le vignoble de la galanterie. *A Pasquin.* Allons, monsieur, saluez madame.

PASQUIN *chantant sans regarder Angelique.*

Robin ture lure lure. *Regardant Angelique.*
Ah ! vous voila, la belle. *A Marforio.* Page, qu'on lui donne un siege, s'il y en a.

MARFORIO.

Il n'y en a point.

PASQUIN *à Angelique.*

Je vous offrirois bien le mien : mais vous seriez peut-être assez incivile pour le prendre.

ANGELIQUE.

Quelle brutalité !

PASQUIN.

Approchez , approchez , ne faites pas tant la timide. On dit que vous êtes belle.

ANGELIQUE.

Je ne puis souffrir plus long-temps son extravagance. Hélas ! les hommes d'aujourd'hui ressemblent à ces décorations de théâtre qui paroissent de loin , & ne font rien quand on les approche.

PASQUIN.

Quel monologue faites-vous là ? *A Marforio.* Page , le cheval poil de souris soufflet-il toujours beaucoup ? *Vers Angelique.* Il a une difficulté de respirer qui l'empêche de parler. C'est une fort bonne bête , je serois fâché qu'il en vint faute.

ANGELIQUE.

Je n'y puis rien comprendre. Vous êtes venu pour me voir : ma beauté dont on vous a parlé vous y a attiré : Ne saurai-je point comment vous me trouvez ?

PASQUIN.

Ah , c'est de cela que vous êtes en peine ? Anatomifons votre beauté grain pour grain. Est-ce bien là votre vrai visage ?

ANGELIQUE.

Mon visage & mon cœur ne sont jamais fardés.

PASQUIN.

Cela étant il n'est pas trop joli. Page , parcours-moi ce visage-là d'un bout à l'au-

tre , après tu m'en feras le rapport. *A Angelique.* Laissez-le faire , madame , il s'y connoit.

MARFORIO *après avoir regardé Angelique sous le nez , chante.*

On ne peut trop admirer
De ce tein la bigarure :
Faudroit pour le réparer ,
Ture , lure ,
Le remettre à la teinture ,
Robin , ture , lure , lure.

ANGELIQUE *à Pasquin.*

Mais quoi , ne saurai - je point ce que vous pensez de ma beauté ?

PASQUIN.

Quelle fatigue ! Hé si , si , voila des dents d'un blanc si fade , un petit nez & des narines à dépenser deux livres de tabac par jour. Hé si , si !

MARFORIO.

Ce n'est là que de la piquette.

ANGELIQUE.

Que manque-t-il donc à la proportion de mes traits ?

PASQUIN.

Je gage que votre nez n'est pas dans le centre de la circonference de votre visage. . . . Page , vas me chercher mon compas , pour voir si madame a toutes les proportions qu'elle s'imagine. Mais non , cela n'en vaut pas la peine. Adieu.

ANGÉLIQUE.

Quoi , mon air , ma taille , mon visage ?

PASQUIN *chante en s'en allant.*

De vos yeux en rond percés
La caverne est trop obscure ,
Et vous avez sous le nez ,
Ture , lure ,
Une trop grande ouverture ,
Robin , ture , lure , lure.

MARFORIO.

Il a raison. Vous ne seriez pas même assez belle pour un page. *Ils s'en vont.*

SCÈNE IV.

LE DOCTEUR , JULIE *qui chante toujours.*

LE DOCTEUR.

Julie , Julie ?

JULIE *en dedans.*

La la la lire lire la.

LE DOCTEUR.

Et où es-tu donc ? Ne viendras-tu pas ?

JULIE *en sortant.*

La la la lire , me voila.

LE DOCTEUR.

Ne t'avois-je pas défendu de parler à Leandre ? Que lui disois-tu ?

JULIE.

Vraiment j'avois à lui dire , la ,

La la lire lire la.

LE DOCTEUR.

Quoi , tu chanteras toujours , & tu me
feras toujours enrager ?

JULIE.

En tout je cherche à vous plaire , ma

La la lire lire la.

LE DOCTEUR.

Ecoutes , si tu m'échauffes les oreilles ,
je pourrais bien . . . Prends-y garde , mon
bras est tout prêt.

JULIE.

La la la , frappez mon pere , la

La la lire , me voila.

LE DOCTEUR.

Ouf ! tu te fies à ma tendresse paternelle.
Mais ma chere fille , ne pourrai-je rien ob-
tenir sur toi par la raison ? Ne fais-tu pas
que les docteurs haïssent autant la musique ,
que les musiciens haïssent la science ? J'ai
beau te questionner , tu me réponds tou-
jours en chantant. Parles donc , je t'en con-
jure , parles donc.

JULIE.

Ah , ne me faites point parler.

Fille qui dit ce qu'elle pense

En dit toujours trop , j'aime mieux chanter ,

Une chansonnette est sans consequence.

Ah , ne me faites point parler !

Si je parl ois , je vous dirois peut-être

Que lasse d'être fille , je veux être . . .

Ah , ne me faites point parler ? Elle s'en va.

S C E N E V.

LE DOCTEUR, PIERROT, PASQUIN.

PIERROT.

Monsieur, voila la noblesse de votre gendre futur, qui demande à vous parler.

LE DOCTEUR.

Ah, j'entends, c'est le genealogiste que mon gendre m'envoie. Fais-le entrer.

PIERROT.

Entrez, monsieur le genealogiste.

PASQUIN.

Je suis, monsieur, un radoubeur de noblesse, qui sai calfeutrer les crevasses que les alliances roturieres ont fait dans les familles. Je suis un jardinier qui greffe sur un sauvageon des branches nobles, & je sai me servir si adroitement des avantages de ma science, que sur un parchemin nouvellement corroyé, je fais paroître des titres dattés de la veille du déluge.

LE DOCTEUR.

Je suis persuadé de votre capacité. Mais monsieur, il y a fort long-temps que j'ai la demangeaison d'être noble, combien me couteroit une noblesse de votre façon, dont vous feriez la genealogie ?

PASQUIN.

Pour trente pistoles je vous rendrai noble comme le grand turc.

LE DOCTEUR.

C'est bien de l'argent , monsieur ; vos genealogies sont bien cheres.

PASQUIN.

Mais elles sont cheres à proportion de l'étoffe qu'on y met. En cas d'ancêtres , les plus anciens sont les meilleurs.

PIERROT.

Oh , point d'ancienneté , nous ne voulons rien qui soit à la vieille mode.

PASQUIN.

Je ferai entrer dans votre genealogie douze senateurs romains à un louis d'or par tête. Vous voyez bien que des senateurs ne peuvent pas moins payer.

LE DOCTEUR.

Ne pourriez-vous pas à cause que je suis un Docteur. . .

PASQUIN.

Je n'en puis rien rabattre , si vous voulez une genealogie neuve.

PIERROT.

Oh , neuve , neuve ! quand elle ne seroit que retournée , elle seroit assez bonne pour un medecin.

LE DOCTEUR.

Je n'en puis donner que vingt pistoles.

PASQUIN.

Mais pour l'argent que vous m'offrez ,
on peut vous faire échaper de quelque ré-
publique morte sans enfans.

LE DOCTEUR.

Oh non , les républiques sont trop con-
nues. Je voudrois quelque chose , là , qui
vint comme un champignon.

PASQUIN.

Si à Paris tous les nobles semés sur cou-
che pouffoient chacun une branche verte ,
on iroit à l'ombre dans les rues comme
dans le bois de Boulogne. Vous voudriez
apparemment quelque noblesse secrète ,
dont on n'eut point entendu parler , afin
qu'elle fut à couvert de la chronique mé-
disante de Pasquin & de Marforio.

LE DOCTEUR.

Voilà mon affaire.

PASQUIN.

Entrez dans ma manufacture. Je m'en
vais vous faire voir tous les ancêtres de vo-
tre gendre futur.

*On ouvre , & on voit un arbre genealogique
chargé de plusieurs medaillons qui representent
des heros. La genealogie s'avance , & chante :*

Dans cet arbre chargé d'une noble chimere ,
Pourquoi veux tu fonder ton fabuleux destin

Sur un pere incertain ,

Sans avoir égard à la mere ?

On connoit mieux ce que l'arbre produit

Par la branche femelle ,

Puisque c'est elle
Qui porte le fruit.

PASQUIN.

Vous ne voyez là que l'écorce de cette
genealogie , je vais vous en faire pénétrer le
fond.

*Les medaillons changent & representent des
artisans.*

PASQUIN.

Vous voyez cela ? La fouche de tous ces
gens-là , c'est un pescheur de harangs.

Ce pescheur honnête homme & sans aucun talent ,
Eut un fils vertueux , mais sans maille ni double :
Ce fils eut été riche & noble à l'avenant ,
Si son pere eut eu l'art de pescher en eau trouble.

Tenez , voila monsieur de l'Escarpin
maitre à danser.

Monsieur de l'Escarpin
Trépassa de chagrin
Sur sa trentième année ,
Pour avoir été mal payé
D'une écoliere surannée.

Il ne fut jamais marié ,
Et s'il ne laissa pas d'avoir grande lignée.

A côté , c'est monsieur de Machefer ,
forgeron.

Ce forgeron borgne & vilain
D'un cyclope vouloit tirer son parentage ,
Mais sa femme croyant l'illustrer davantage ,
Le fit descendre de Vulcain.

Celui que vous voyez plus bas , c'est
monsieur Raffle procureur.

Ce doyen à quatre-vingt ans ,
Voulut tâter du mariage :
L'histoire nous apprend que sa femme fut sage ,

Cependant il eut quatre enfans ,
Qui n'étoient presque pas parens.

Voilà monsieur du Meurtre , medecin.

Ce docteur qui savoit l'art de donner la mort ,
D'engendrer des enfans n'eut pas la moindre envie ,
Ne croyant pas qu'il fut de son ressort

De donner à quelqu'un la vie.

LE DOCTEUR.

Mais , monsieur , qui est ce visage effeminé tout au milieu ?

PASQUIN.

C'est un musicien italien à voix claire. Or vous savez que les musiciens italiens à voix claire sont l'écueil des genealogies. Je vais le faire avancer , & il vous chantera sa genealogie lui-même.

Marforio sort d'une medaille , & chante.

Mon pere étoit fils
D'un pere qui fut fils
D'un pere ,
Qui fut tant ingrat ,
Qu'il ne voulut pas être pere
Par un contrat.

Ma mere étoit fille
De la fille d'une fille ,
Qui cherissoit si fort
L'honneur d'être fille ,
Qu'elle fut fille
Jusqu'à la mort.



ACTE III.

SCENE I.

*ANGELIQUE, PASQUIN,
MARFORIO.*

ANGELIQUE.

Vous passez pour gens si fins & si connoisseurs , qu'on peut se croire sans défauts , quand on échape aux traits de votre satyre. J'ai eu jusqu'à present tant d'aversion pour les hommes , que je n'ai pu me résoudre à épouser un gentil-homme que mon pere m'a proposé.

PASQUIN.

C'est à dire que vous êtes encore fille. Tant pis : c'est le plus méchans métier qu'on puisse faire à votre âge.

La moitié , tout au moins , des filles de nos jours ,
Sont des especes alterées ,
Qui ne laissent pas d'avoir cours ,
Quoiqu'elles soient souvent rognées.

MARFORIO.

Il y a bien de cette fausse monnoye-là , qu'on donne en mariage pour de bon argent comptant.

ANGELIQUE.

Vous êtes si éclairés , vous avez tant d'esprit , & vous dites les choses si galamment. . .

PASQUIN.

Ah , madame ! vous me confusez , vous me vermillonnez les joues , vous me mettez de la litiere jusqu'au ventre.

ANGELIQUE.

Enseignez-moi , de grace , le secret de plaire & de paroître aimable.

PASQUIN.

Fi donc , je ne veux pas
Découvrir le secret qui donne des appas ,
Il vous feroit , ma foi , trop rire.
Cependant je veux bien vous le dire tout bas :
Pour plaire il ne faut jamais dire :
Fi donc je ne veux pas.

MARFORIO.

En effet la coquetterie pour plaire est plus utile que la beauté , & je vous le prouve.
Il chante.

Mere dont la fille est jeunette ,
Et qui veut la , landerira ,
Qui veut voir sa fortune faite ,
Doit un peu la landerirette ,
Doit un peu la , landerira.



Doit un peu la rendre coquette ;
Car avec la , landerira ,
Avec la vertu la plus nette ,
Il faut de la , landerirette ,
Il faut de la , landerira.



Il faut de l'attrape-minette ,

C'est de cela, landerira,
Qu'on doit instruire la fillette,
Pour prendre la, landerirette,
Pour prendre la, landerira.



Pour prendre l'amant qui la guette,
Et voudroit la, landerira,
Mais ma langue un peu trop caquette,
Finiſſons, la landerirette,
Finiſſons, la landerira.

ANGELIQUE.

Et bien, s'il ne faut que de la coquette-
rie pour plaire, je deviendrai coquette.

PASQUIN.

Oh, oui, il faut un peu de landerira.

ANGELIQUE.

Mais de grace, dites-moi comment vous
me trouvez:

PASQUIN.

Nous ne ſaurions vous rien dire là-def-
fus, mais nous allons vous montrer des
glaces qui ne flattent point. Hola, ho, qu'on
apporte un miroir.

*On apporte un grand miroir, Angelique s'y
voit fort laide, & s'en va toute fâchee.*



S C E N E I I.

PIERROT, LE DOCTEUR.

PIERROT.

Monsieur , réjouissez-vous ; vous n'aviez qu'une fille folle , à present vous avez deux filles & une nièce qui ont perdu l'esprit. Cela fera bien la simetrie avec vous.

LE DOCTEUR.

Comment donc , ma nièce est devenue folle ?

PIERROT.

Oùi , monsieur , elle cherche par tout un certain Pasquin , qui a découvert ses fredaines. C'est la plus drôle de chose du monde. Elle se jette à son cou d'un air . . . & lui dit des douceurs , & puis tout d'un coup elle prend le grand couteau de cuisine pour le poignarder : quand elle est dans le poignardement , elle prend votre robe rouge de medecin pour le faire mourir plus vite ; en prenant votre robe de medecin rouge , elle a trouvé trois mots de latin dans la doublure , & elle en a fait un rondeau.

LE DOCTEUR.

Comment ferai-je donc ?

PIERROT.

Et que n'allez-vous consulter Pasquin & Marforio

Marforio ? On dit qu'ils guérissent la folie, vous en avez autant de besoin qu'elles. Tenez, voila Pasquin qui vient.

S C E N E I I I.

PASQUIN, LE DOCTEUR, PIERROT.

Pasquin se promène à grands pas sans regarder personne.

LE DOCTEUR.

Monsieur Pasquin, écoutez-moi.

P A S Q U I N.

Je ne m'appelle plus Pasquin, j'ai changé de nom.

LE DOCTEUR.

Changé de nom ! & pourquoi ?

P A S Q U I N.

Pour faire fortune.

PIERROT.

Quoi : le changement de nom fait faire fortune ? Je vous declare, monsieur, que je ne m'appelle plus Pierrot.

P A S Q U I N.

Mortels, foibles mortels, ignorans & superficiels, qui jugez des choses par les noms, des hommes par les habits, & de la seringue par l'étui.

Voilà bien des moralités à contre-temps.

PASQUIN.

Que de changemens , que de révolutions subites dans la fortune & dans la qualité par le seul changement de nom ! Voyez cette coquette illustre : Pendant qu'elle s'appelloit Toinette , à peine ses charmes naissans lui produisoient-ils de quoi se vêtir d'une simple grisette, & à present qu'on l'appelle madame la marquise de la noble aventure , la rue des Bourdonnois ne fournit point d'étofes assez riche pour elle. Elle dispose des emplois ; & tandis que le chien au grand collier est de garde chez elle , elle ne laisse pas d'écouter les petits aboyans buralistes, & de les employer par commission.

LE DOCTEUR.

Mais monsieur. . .

PASQUIN.

Que dirons-nous de ce rare genie , qui en moins de huit ans a appris l'ortographe , & à écrire la lettre bâtarde. Tandis qu'il s'appelloit Champagne , il se contentoit d'un écu , pour écrire cent rôles de grosses dans un antichambre ; à present qu'on l'appelle monsieur de la Folle-enchere , on lui donne cent mille écus seulement pour signer son nom : encore dit-il qu'il y perd , encore dit-il qu'il y perd.

A l'application. Pendant que je me suis

appelé Pasquin , mes pasquinades m'ont attiré force coups & peu d'argent : à present que je me fais appeller le medecin des mœurs je m'assure que toute la France malade va fondre chez moi. J'ai acheté pour cet effet cinquante pieces de vin de Mante, dans lequel je ferai accroire qu'il y a une vertu qui guérit la folie. La nouveauté de ce remede m'attirera tous les fous du royaume , & si je suis obligé d'en distribuer un demi-septier à chacun , mes cinquante pieces n'iront pas loin.

LE DOCTEUR.

Mais , monsieur , croyez-vous pouvoir vous établir en si peu de temps ?

PASQUIN.

Bon : il en est des medecins comme des almanachs , plus ils sont nouveaux , plus ils sont consultés. La nouveauté fait la folie des François. Ils preferent les pois verts aux pois secs , la gazette nouvelle à la vieille , & les filles de quinze ans aux meres les plus expérimentées. De medecins des mœurs , je prens aujourd'hui le caractere.

LE DOCTEUR.

Monsieur , si vous vouliez commencer par guerir une nièce que j'ai qui est folle. La voila qui vient.

S C E N E I V.

LEONOR en medecin , avec une robe rouge.
LE DOCTEUR, PASQUIN, PIERROT.

LEONOR.

Quò fugiam ? Medicus sum , non fœmina.

PIERROT.

Monsieur , voila le rondeau , guérifiez-la. Le Docteur & Pierrot s'en vont.

LEONOR.

Quò fugiam ? Où fuirai-je ? Pasquin & Marforio ont affiché mes fredaines. Où fuir pour les éviter ? Tout le monde caquette. Je vois celui-ci , je vois celui-là ; elle fait par-ci , elle fait par-là. Quò fugiam ?

PASQUIN.

Fuge dans ma chambre.

LEONOR.

Où font-ils ces calomniateurs qui m'ont mis en mauvaise odeur dans mon quartier , dont ma vertu étoit la cassolette ? Que de vau-devilles , que de *robins turelure* sur moi ! Que de vous m'entendez bien ! Il faut que je me venge de tous ces chansonniers. Ils ne mourront jamais que de ma main ; car *medicus sum*.

PASQUIN.

La consequence est juste.

LEONOR.

Mais non , je ne veux point me venger.
Non fœmina. Dans le fond quel mal m'ont-ils fait ?

PASQUIN.

Bon : ils vous ont mise en réputation.

LEONOR.

Ils disent que je mets ma beauté à profit.

PASQUIN.

C'est être menagere.

LEONOR.

Que je répans mes graces avec profusion.

PASQUIN.

C'est être liberale.

LEONOR.

Que j'ai nombre d'amans.

PASQUIN.

Est-ce votre faute ? Les hommes sont si changeans , que pour en avoir toujours un , il faut toujours en avoir douze.

LEONOR.

Mais , mettez-vous à ma place , mesdames les épilogueuses. Si vous vous trouviez affiegées d'un regiment de jolis hommes. . . Ah ! les voici qui m'environnent: *Quò fugiam ?* Où fuirai-je ? Celui-ci s'évanouit à mes pieds , *medicus sum.* Je ne suis pas de marbre , *sum fœmina.*

PASQUIN.

Ah , vous êtes femme !

LEONOR.

Non fœmina , non fœmina. Non , monsieur

Qq iij

Pasquin , ce n'est pas moi , c'est ma voisine , je ne suis point traitable , *medicus sum*. Et une marque de mon habileté en medecine , c'est que je guéris de la folie.

PASQUIN.

Guérissez-vous donc.

LEONOR.

Mais vous qui parlez , répondez-moi. Qu'est-ce que la folie ? De quelle couleur est la folie ?

PASQUIN.

La folie ? La folie est habillée de rouge.

LEONOR.

Ecoutez ce qu'en disent Hypocrate & Gallien. Premièrement , Hypocrate dans son traité de la folie , n'en parle point du tout.

PASQUIN.

C'est un traité en papier blanc.

LEONOR.

Pour Gallien , je ne l'ai jamais lu : mais je soutiens , moi , que la folie peut proceder de deux causes opposées. Evaporation & obstruction. Evaporation , lorsque la bouteille est débouchée , le vin s'évente. Obstruction , lorsque le tuyau de la cheminée est bouché. Folie blanche , folie noir , folie haute , folie basse , folie gaye , folie melancolique , folie du cerveau , folie de la ratte. Distinguons la folie en deux tomes. Evaporation dans nos jeunes éventés ; leur cervelle

est toujours en l'air , & leur raison au vent.
Obstruction , mere nourrice des vapeurs :
étrange folie qu'on ne sauroit guérir que par
d'autres folies.

Parlez aux femmes de sagesse & de morale , du soin de leur ménage & de l'amour conjugal , la vapeur s'éleve , l'humeur s'obscurcit , le caprice les surmonte , & vous ne tirez d'elles que des bâillemens & des égratignures. Parlez-leur colifichets , chansonnettes équivoques , aventures galantes , caquets du quartier , modes nouvelles , noces prématurées , mariage suranné : l'enjouement succede , la vapeur se dissipe , & vous faites d'elles tout ce que vous voulez.

P A S Q U I N.

Et voila comme je les veux.

L E O N O R.

Mais plus je parle , & plus je deviens folle.

P A S Q U I N.

Fœmina.

L E O N O R.

Plus je deviens folle , & plus je veux parler.

P A S Q U I N.

Fœmina , vous dis-je.

L E O N O R.

Non fœmina , medicus sum , quò fugiam ?

P A S Q U I N.

Aux petites-maisons.

S C E N E V.

LE DOCTEUR, PASQUIN.

LE DOCTEUR.

HE' bien , avez-vous parlé à ma nièce ?

PASQUIN.

Oui , nous avons raisonné à fonds de la folie. Nous l'avons distinguée en deux tomes. Si vous aviez été ici , nous l'eussions divisée en trois.

LE DOCTEUR.

Mais son mal ?

PASQUIN.

A l'égard de son mal , nous avons vu ce qu'en disoient Hypocrate & Gallien.

LE DOCTEUR.

Hé bien ?

PASQUIN.

Hé bien : Hypocrate n'en parle point du tout , & pour Gallien nous ne l'avons jamais lu ni l'un ni l'autre.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas ma nièce qui m'inquiète le plus. Il est vrai que ma fille Angelique est revenue dans son bon sens : mais Julie a toujours sa folie de chanter , je vous prie de travailler à la guérir , au cas que nous puif-

fions la trouver : car elle a pris la fuite avec Leandre son amant.

PASQUIN.

Je vais faire ouvrir ma boutique , peut-être y seront-ils avec les autres.

On ouvre , & on voit une boutique d'apothicaire remplie de muids & de bouteilles de vin.

S C E N E V I.

LEANDRE , JULIE , LE DOCTEUR , PASQUIN.

LE DOCTEUR.

Voila justement ma fille.

JULIE *chante.*

Craignez , peres , craignez les perils du fillage ,

La vertu souvent

Fait naufrage ,

Avant que d'arriver au port du mariage.

Prevenez l'orage

Du temperament.

Craignez , peres , craignez les perils du fillage.

LE DOCTEUR.

Mais ne sauroit-on la guérir de sa manie chantante ?

PASQUIN.

Je vais vous dire par un apologue ce qu'il faut faire pour l'empêcher de chanter.

F A B L E.

Un jeune rossignol & sa rossignolette,
 Par mainte & mainte chansonnette,
 Naivement s'entrecontoient,
 Ce que l'un pour l'autre ils sentoient.
 Ni plus ni moins selon la gauloise méthode.
 Comme nous, les oiseaux ne changent point de mode,
 Toujours même plumage, & toujours même amour.
 Ils chantoient jour & nuit : les échos d'alentour,
 Retentissoient du son de leur vive cadence.
 Sur un buisson voisin faisoit sa residence
 Un vieux merle, grand radoteur
 Noir & bourru comme un docteur.
 Le chant des rossignols lui donnoit la migraine,
 Eussent-ils comme moi l'asthme & la courte haleine,
 Disoit le caduc animal :
 Au diable l'amour musical,
 Morbleu, je les ferai bien taire.
 Il médita sur cette affaire,
 Comme un fin merle qu'il étoit,
 C'est ainsi qu'il argumentoit :
 Rossignol sans amour est bientôt sans ramage,
 L'amour ne peut durer que jusqu'au mariage.
 Oh, marions les donc. Le grand nœud se noua.
 Dès la première nuit rossignol s'enroua.
 La femelle forte en ramage,
 Se maintint un peu davantage :
 Mais tous deux eurent le bec clos
 En voyant leurs petits éclos,
 C'est ainsi parmi nous que le cours d'une année,
 Finit la tendresse & les chants
 De nos plus folâtres amans.
 On voit même souvent naître dans l'hymenée
 Les chagrins avant les enfans.
 Ainsi, si vous avez envie que votre fille
 parle, vous n'avez qu'à la marier.

LE DOCTEUR.

Puisque vous m'assurez que le mariage la guérira , je consens qu'elle épouse Leandre.

JULIE.

Ah , mon pere !

PASQUIN.

Voyez-vous comme le remede opere. Ce fera tout autre chose quand le mariage sera fait. Hola , s'il y a des gens qui me viennent consulter , qu'on les fasse entrer.

S C E N E V I I.

LE JALOUX , PASQUIN , MARFORIO.

LE JALOUX *l'épée à la main.*

O U est-elle ? Rendez-la moi , ou morbleu. . . .

PASQUIN.

Qui donc ?

MARFORIO.

Prenez garde à moi.

LE JALOUX.

Oui , rendez-la moi tout à l'heure.

PASQUIN.

Mais qui cherchez-vous ?

LE JALOUX.

Ma femme. Furetons par tout. Mais non,

attendez. Je me souviens que je l'ai enfermée dans sa chambre, & justement voilà la clef que j'ai dans ma poche.

MARFORIO.

Voilà qui est bien italien !

LE JALOUX.

Monfieur , je fuis malade. Je fuis jaloux.

PASQUIN.

Et avez-vous quelque raifon pour cela ? Auriez - vous trouvé votre femme ne flagrant délit ?

LE JALOUX.

Non , monfieur , ma femme eft fort fage ; mais je fuis jaloux de tout ce qui l'approche ; un oifeau, un fouffle de vent , tout me rend jaloux.

PASQUIN.

Diable , fi vous êtes jaloux des vents , empêchez votre femme de manger des châtaignes.

LE JALOUX.

J'étois dernièrement avec ma femme devant un grand miroir , je la careffois , je l'embraffois tendrement , & venant à regarder dans la glace , je fus fi fâché de voir embrasser ma femme par un homme , que je rompis le miroir en mille pièces.

PASQUIN.

Si tous ceux qui voyent embrasser leurs femmes par un homme , caffoient chacun

un miroir , la manufacture des grandes glaces n'y suffiroit pas.

MARFORIO *chante.*

Mari qui fait sentinelle
Pour garder sa peronelle,
Y perd son latin ,
Qu'en dis-tu , Pasquin ?

PASQUIN *chante.*

Pendant qu'il veille elle est sage ,
Mais elle se dédommage ,
Mon ami Marforio ,
Pendant qu'il fait dodo.

Oh ça , pour guérir votre jaloufie il ne s'agit que de vous empêcher de penser à votre femme ; & pour vous empêcher d'y penser , vous n'avez qu'à boire de demie-heure en demie-heure pinte de mon vin de Mante. Allons , qu'on lui donne du vin.

SCENE VIII.

*L'IMPATIENTE , PASQUIN ,
MARFORIO.*

L'IMPATIENTE.

HE' vîte , monsieur , vîte , dépêchez-vous de me guérir.

PASQUIN.

En voila une bien pressée !

L'IMPATIENTE.

Dépêchez-vous donc , vous dis-je , car je me meurs d'impatience.

PASQUIN.

D'impatience , de quoi faire ?

L'IMPATIENTE.

D'impatience , monsieur , d'impatience , c'est mon vice que l'impatience. Il n'y a pas trois mois que l'impatience me prit de me marier , & vrest , me voila mariée.

PASQUIN.

Je vous entends. A present l'impatience d'être veuve vous a pris , & tac , vous voudriez déjà l'être.

L'IMPATIENTE.

Oh vraiment , non : j'aime trop mon mari pour cela. Et je l'aime si fort , que je brûle d'impatience d'avoir famille ; car je suis enceinte , monsieur.

PASQUIN.

Ah , c'est-à-dire que vous avez peur que votre enfant ne tienne de vous , & que l'impatience qu'il a de voir son papa ne précipite son arrivée.

L'IMPATIENTE.

Justement.

PASQUIN.

Pour empêcher votre enfant de sortir , prenez de demi-heure en demi-heure chopine de mon vin de Mante.

L'IMPATIENTE.

Chopine , monsieur !

PASQUIN.

Oui , chopine. Tant que vous fournirez

du bon vin à votre enfant , il n'aura pas l'impaticence de fortir. J'en juge par moi-même : tant que je trouve de bon vin dans un cabaret , je n'ai pas l'impaticence d'en aller chercher ailleurs.

LA CHANTEUSE *chante.*

Le medecin plein de science,
Qui veut que nous nous portions bien,
Quand il a cité Gallien,
Ressemble au sot époux, qui par son éloquence,
Veut exhorter sa femme au bien.
Maris & medecins,
C'est moi qui vous l'assure,
Votre éloquence ne peut rien,
Laissez agir la nature.

MARFORIO *chante.*

La nature a dit :
A notre appetit.
Fi des drogues de medecine,
Pilons donc pour la cuisine.
Point de quinquina ,
D'assa fœtida ,
Ni d'autres guenille ,
Pilez la morille ,
Truffe & champignons ,
Pilez compagnons ,
Pilez la poudre delectable ,
Qui fait si bien piler à table.

LA CHANTEUSE *chante.*

Si de quelque humeur affligeante,
Votre cœur est environné,
Ahi , ahi , ouf , ohimé !
Notre émetique vous presente
Un joyeux secours ,
Venez-en prendre tous les jours
Dans du sirop de Mante.

Pasquin & Marforio.

LE JALOUX *chante.*

Puisqu'un plumet d'humeur bouillante,
Fait à ma femme l'œil pâmé,

Ahi, ahi, ouf, ohimé!

Si son air guerrier m'épouvante,

Je l'enivrerai,

Lui faisant rouler le degré,

Avec du vin de Mante.

L'IMPATIENTE *chante.*

Si mon poupon veut que je chante,

Avant le temps accoutumé,

Ahi, ahi, ouf, ohimé!

Et si mon époux se tourmente,

Comptant par ses doigts,

Nous lui ferons voir neuf pour trois,

Avec du vin de Mante.

MARFORIO *chante.*

Si celui que le jeu tourmente,

D'emprunter sur gage est forcé,

Ahi, ahi, ouf, ohimé!

Notre cabaret lui présente,

Sur ces murs écrit,

Le beau nom de Pilot bouffi,

Grand usurier de Mante.

PASQUIN *chante.*

Si par notre pièce naissante,

Votre goût n'est point chatouillé,

Ahi, ahi, ouf, ohimé!

Mais si secondant notre attente,

Vous forcez contens,

Nous irons boire à vos dépens

Du bon sirop de Mante.

LES FÉES

OU

LES CONTES

DE MAMERE L'OYE.

COMEDIE EN UN ACTE.

Mise au théâtre par messieurs du F***, & B***, & représentée pour la première fois par les comédiens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le deuxième jour de Mars 1697.

ACTEURS.

CROQUIGNOLET roi.

ISMENIE fille du roi. *Marinette.*

OCTAVE prince , amant d'Ismenie.

ARLEQUIN valet d'Octave.

LA NOURRICE d'Ismenie.

Mezzetin.

LA FE'E conservatrice de l'honneur des
filles. *Colombine.*

PIERROT valet de la Fée.

SCARAMOUCHE prince des Ogres.

UNE FE'E chantante.

TROUPE D'OGRES.

UNE NIMPHE changée en papillon.

La chanteuse.

UN BERGER changé en lanterne.

Leandre.

UN VIEUX changé en limaçon.

Mezzetin.

UNE DAME changée en pendule.

Colombine.

La Scene est dans une caverne d'Ogres.

25

72
1000

1000

1000

1000

e.





LES FÉES

OU

LES CONTES DE MA MÈRE L'OYE.

SCÈNE I.

PIERROT, OCTAVE.

Pierrot conduit Octave dans un chariot volant. Après qu'ils ont mis pied à terre, il dit :

PIERROT.

HE bien, monsieur, ne vous ai-je pas bien conduit ? La Fée qui m'a chargé de vous mener, m'a ordonné de vous laisser ici. Vous y serez fort bien, & vous n'y manquerez que de quoi

Rr ij

boire & manger ; mais vous faites métier de heros de roman , & vous savez bien qu'il n'y a jamais eu d'étape pour la nourriture des heros de roman. Adieu, monsieur.

OCTAVE.

Adieu , mon enfant , je te remercie.

PIERROT.

Bon soir , monsieur , je m'en vas.

OCTAVE.

Adieu mon enfant.

PIERROT.

N'avez-vous plus rien à me dire ? Je m'en vas , au moins.

OCTAVE.

Adieu , adieu.

PIERROT.

A propos , monsieur , ma maitresse m'a dit comme ça , que si vous vouliez me donner quelque chose , je ne prisse rien.

OCTAVE.

J'entends le françois , voila un louis pour boire à ma santé.

PIERROT.

Grand merci , monsieur.

OCTAVE.

Mais parles donc , mon ami , tu dis que ta maitresse t'a défendu de rien prendre ?

PIERROT.

Oh , c'est de la main gauche. Bon soir.

S C E N E I I.

Le théâtre représente une caverne. On voit la princesse Ismenie enchaînée , & environnée d'ogres qui la gardent.

OCTAVE , ISMENIE.

OCTAVE.

LA Fée qui m'a envoyé ici m'a promis que j'y apprendrois des nouvelles de la princesse que j'aime ; cependant je suis dans une solitude affreuse , & je n'y découvre rien. Le peu de courage d'Arlequin , & les enchantemens des Fées l'ont sans doute empêché de me suivre. Mais que vois-je ! Ismenie enchaînée ! Courons la délivrer. Mais , par quel funeste lien me sens-je arrêté ? je ne puis avancer.

ISMENIE *sans appercevoir Octave.*

O mort , funeste mort , ne viendras-tu pas finir le triste cours de mes infortunes ? Mais que vois-je ? Octave ? Ah , Octave ! mon cher prince , est-ce vous ?

OCTAVE.

Ah , ma princesse !

ISMENIE.

Quoi : vous n'avancez point ? mes mal-

heurs vous inspirent-ils du mépris pour moi? mais vous allez être dévoré par les ogres. Voilà celui qui me garde qui s'éveille.

UN OGRE *en s'éveillant.*

Ah! qu'est-ce que j'entends? mais je sens la chair fraîche, qu'on la saisisse. *Les ogres prennent Octave.*

ISMENIE.

Arrêtez, barbares, arrêtez! Que voulez-vous faire, respectez un prince que j'aime plus que ma vie.

L'OGRE.

Allons, allons, qu'on le mène au cuisinier, & qu'on le mette au courbouillon; & pour vous, madame, si vous l'aimez tant, on vous en servira un quartier à votre souper. *Les ogres emmènent Octave.*

ISMENIE.

Ah, cruel! pouvez-vous....

L'OGRE.

Bon, bon: voilà bien du fracas pour un petit homme à demi formé. A sa place vous aurez un mari double, triple, quadruple, un ogre enfin. Oh, si vous saviez ce que c'est que l'amour d'un ogre! L'ogre mon maître vous épousera, & vous ferez la fultane ogrine.

S C E N E I I I.

ARLEQUIN, L'OGRE, ISMENIE,
UNE FÉE.

ARLEQUIN.

O Himé ! je ne fais où je suis : je viens de
rouler de ce rocher en bas : Où trou-
verai-je mon maître ?

L'OGRE.

Bon , bon : voici encore de la chair
fraîche. Vîte , qu'on le faisisse , & qu'on le
fasse embrocher avec l'autre.

*Comme les ogres se jettent sur Arlequin, une
fée paroît qui les en empêche.*

UNE FÉE.

Arrêtez , malheureux , arrêtez.

ARLEQUIN.

Oui , arrêtez , arrêtez-vous donc.

L'OGRE *en s'en allant.*

Allez , madame la fée , vous avez beau
faire le diable à quatre , votre pouvoir ex-
pire aujourd'hui. *Les ogres & Ismenie s'en
vont.*

ARLEQUIN.

Ah , madame la fée , que je vous suis
obligé ! Sans vous on m'alloit embrocher.
Mais ne pourriez-vous point me dire des
nouvelles de ce que je cherche ?

Rr iv

L A F E' E.

Et que cherches-tu ?

ARLEQUIN.

Je cherche mon camarade que j'ai perdu
en l'air. L A F E' E.

Et qui est ton camarade ?

ARLEQUIN.

C'est un prince de mes amis dont je por-
te les couleurs.

L A F E' E.

J'entends. Mais que venez-vous cher-
cher dans ces lieux ?

ARLEQUIN.

Hélas ! j'y viens chercher l'honneur de mon infante ,
Je le demande en vain aux échos de ce bois ,

Ils sont sourds à ma voix ,

Oh , ma maitresse étoit une fille prudente !

Elle l'aura perdu sans doute sans crier ,

De peur que les échos n'aillent le publier.

Mais vous , madame , qui êtes-vous ?

L A F E' E.

Je suis fée de ma vacation. Je cours le
pays sans bouger d'une place ; je vuide les
coffres sans les ouvrir ; je fais perdre la
honte aux débiteurs , & la mémoire aux
créanciers ; je dors toute éveillé , & je me
nourris d'air ; mais ma principale occupa-
tion est de voler incessamment au secours de
l'honneur des filles.

ARLEQUIN.

Et vous arrivez quelquefois un peu trop
tard , n'est-ce pas ? Pour moi je cours après

celui de ma maitresse, qui a été enlevée par un ogre.

L A F E' E.

Contes-moi un peu cette histoire-là.

ARLEQUIN.

Volontiers , vous allez apprendre ses aventures. Il étoit un prince d'une coudée & demie de haut , qu'on surnommoit Croquignolet , à cause de quantité de batailles qu'il avoit gagnées à coups de croquignolles. Il avoit épousé l'infante Bichette , surnommée l'œil poché , à cause d'un coup de poing qu'il lui donna le premier jour de ses nôtces. L'infante Bichette étoit heritiere presumptive d'un royaume que son pere avoit envie de conquérir. Croquignolet eut de l'infante une fille belle comme le jour , & dont il étoit si raffolé , qu'il passoit les jours & les nuits à la bercer , en chantant : *Do do , l'enfant dort*. Car c'étoit le premier prince du monde , & qui avoit les plus beaux talens pour endormir les petits enfans.

L A F E' E.

Continues , j'ai entendu parler de cette histoire.

ARLEQUIN.

Il arriva qu'un jour Croquignolet allant à la chasse aux dindons , il en prit un par la barbe : mais il fut tout surpris d'y voir une fée à cheval qui lui parla ainsi :

Grand prince mirmidon,
 Je te jure par ce dindon,
 Qui ne fut oncques mis en broche,
 Que le moment fatal approche,
 Qu'un ogre te dérobera
 Ta fille, & puis *& cetera*,
 Qu'au prince qui la guette, au plutôt on la laisse,
 Ou bien l'ogre en aura les gands,
 A moins que la jeune princesse,
 Pour son libérateur, à l'âge de quinze ans,
 N'ait un homme de toutes pièces.

L A F E' E *regardant Arlequin.*

Un homme de toutes pièces.

A R L E Q U I N.

Oui, un homme de toute pièce. Croqui-
 gnollet épouvanté de la prédiction de la fée,
 fit enfermer sa fille dans une grande tour
 de fer, mais un ogre qui en étoit éperdue-
 ment amoureux, sachant cela, se fit faire d'a-
 bord une bague d'une pierre d'aiman, avec
 laquelle il attiroit la tour, & la faisoit suivre
 après lui comme un petit chien barbet, & prit
 des bottes de sept lieues pour n'être point
 attrapé. Des bottes de sept lieues à un ra-
 visseur de filles, le font aller bon train. Il
 y a cinq ans que nous suivons l'honneur de
 ma maîtresse à la piste; mais, madame, un
 honneur qui chemine depuis cinq ans avec
 des bottes de sept lieues, met bien des fois
 des lévriers en défaut.

L A F E' E.

Je t'ai déjà dit, que je protege l'honneur
 des filles; mais mon pouvoir est limité, &

je ne puis le conserver que jusques à l'âge de quinze ans & six minutes , & si c'est bien tiré.

ARLEQUIN *regardant sa montre.*

Quinze ans & six minutes ? Hélas , il ne s'en faut qu'une demie-heure que ma maitresse n'ait cet âge-là ! L'honneur de ma maitresse n'a plus qu'une demie-heure à vivre , & l'éguille avance toujours ? Ah , malheureuse Ismenie !

L A F E' E.

Quoi , c'est la princesse Ismenie que tu cherches ?

ARLEQUIN.

Oui , madame.

L A F E' E.

Je t'apprens qu'elle est dans cette caverne ; que je sauverai son honneur , & que tu es l'homme de toutes pièces qui doit la délivrer.

ARLEQUIN.

Tout de bon !

L A F E' E.

Je puis bien faire cela , puisque j'ai bien pu sauver la vie au prince Octave , que j'ai changé en rocher dans le temps qu'il alloit être dévoré par les ogres.

ARLEQUIN.

Ah , madame , vous m'avez ruiné ! Il sera sourd à ma voix , quand je lui demanderai mes gages.

L A F E' E.

C'est une fée plus puissante que moi , à qui je vais te presenter , je te donnerai un habit mystérieux , & une baguette enchantée pour delivrer ta princesse. Tu la changeras en rocher , quand l'ogre voudra l'épouser , & tu lui rendras sa premiere forme quand tu verras arriver une urne d'or. Mais voila la fée.

S C E N E I V.

UNE FE'E chantante. ARLEQUIN.

LA FE'E chante.

C On la bellezza.
 L'anime vince donna volgar ,
 Con la fortezza ,
 Io che son grande vo' trionfar.
 Acco di ciglia , laccio di chiome ,
 In me non hanno altro ch' il nome ,
 Per piagar alme , e incatenar.
 Con la bellezza ,
 L'anime vince donna volgar.
 Con la fortezza
 Io che son grande vo' trionfar.
Arlequin rentre avec la fée.

S C E N E V.

UN OGRE, ISMENIE, LA NOURRICE.

L'OGRE.

Allons , madame , voila la nourrice qui va vous faire un conte pour vous endormir. Nourrice , faites lui un conte.

LA NOURRICE.

Madame , écoutez-moi , s'il vous plait. Il étoit une fois un prince nommé Brutalin , il avoit une fille qui s'appelloit Petille : or Petille vouloit se marier , parce qu'elle en avoit envie , & elle disoit toujours tout ci , tout çà , par ci par là , je suis déjà grande , ma mere le fut , je voudrois bien l'être. Or Brutalin avoit pris la principauté d'un autre prince qui s'appelloit Bonbenin , Bonbenest , Bonbeninguet. Bonbeniguette sa femme , en fut si fâchée qu'elle en mourut de douleur en accouchant , & Bonbeninguet prit le poupard entre ses bras , & s'en alla dans un bois en pleurant. Il y trouva une vieille fée , qui lui dit en marmotant , Bonbenin , Bonbenest , Bonbeninguet , donne-moi ton poupard , & dans neuf mois d'ici je te ferai trouver ta principauté , une belle fille , & ton poupard encore avec. Bonbeninguet lui donna le poupard , & la fée le

rendit si petit, si petit, qu'elle le fit entrer dans un œuf de poulette par le trou d'une éguille, & puis elle porta cet œuf à la belle Petille, en lui disant : Ma belle Petille, prends cet œuf de poulette, & portes-le neuf mois dans ton sein sans le casser ; quand tu l'auras porté neuf mois dans ton sein, tu t'en iras dans le jardinet de ton pere, & tu chanteras ce refrain.

Plutôt que plus tard
Petille veut l'être,
Plutôt que plus tard.

Si bien donc que Petille s'en alla dans le jardinet de son pere chanter, *plutôt que plus tard Petille veut l'être, plutôt que plus tard.* Et Brutalin son pere qui étoit à la fenêtré, disoit de son côté.

Vaut mieux tard que jamais,
Dans cent ans tu auras le benefit,
Vaut mieux tard que jamais.

Or Brutalin fit un grand bal où il convia tous ceux qui la demandoient en mariage. La fée y amena Bonbeninguet déguisé en invisible ; & la premiere chose qu'il fit, fut d'aller batifoller à l'entour du sein de Petille, qui se mit à dire : Fi donc, ôtez-vous de là, arrêtez-vous, vous casserez mon œuf. Tant y a que l'œuf cassa, & une coquille piqua le sein de Petille qui se mit à crier, ahi, ahi, ahi ! & le poupard en sortit, qui cria

de son côté , eh , eh , eh , eh ! *il contrefait les cris d'un enfant.* Les épouseurs dirent tous : Je n'en veux plus , je n'en veux plus. Brutal-
lin rendit le royaume à Bonbeninguet qui reconnut le poupard , & épousa Petille. On rit , on dansa , & Bonbeninguet chanta cette chanson.

Bonbeninguet a dit : Le poupard est à moi.
Les railleurs ont dit : Ah , ah , je le croi !
Messieurs les railleurs , pareil cas vous est hoc ,
Et pis encore ,
Car tel de vous voit l'œuf éclore ,
Dont il ne fut jamais le coq.

SCENE VI.

LE GRAND OGRE , ISMENIE.

Plusieurs ogres qui l'accompagnent.

LE GRAND OGRE.

B On jour , ma mignonne. Il faut que je t'épouse , ou que je te dévore. Choisis.

ISMENIE.

Quel choix !

LE GRAND OGRE.

Mariage , ou carnage , carnage.

ISMENIE.

Si tu n'as point d'égard pour la pitié , du moins respectes l'amour.

LE GRAND OGRE.

L'amour ! ah , ah , l'amour ! Je frissonne d'amour ; mais j'enrage de faim. Si tu veux je serai un ours affamé , un tigre en fureur , ou bien un bichon caressant , un petit mouton.

ISMENIE.

Ah , je n'ai point d'autre choix à faire , devores-moi , monstre horrible !

LE GRAND OGRE.

Tu me trouves horrible ! Hé de grace trouves-moi beau ! Ah , si tu te connoissois en grimaces ; tiens , *il fait des grimaces* , mes yeux , mon nez , ma bouche , ce ton de voix moëlleux. Admires ma forme , admire mon agilité. *Il danse.*

D'un coup de massue il jette plusieurs ogres à terre , Ismenie prend la fuite. Comme l'ogre la poursuit , Arlequin survient avec la baguette enchantée , & la change en rocher.



SCENE

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, ISMENIE & OCTAVE
changés en rochers.

ARLEQUIN.

Voilà mon maître & la princesse tous deux en rochers. Ah, qu'ils sont bien en état de faire l'amour à présent ! Allons, contez-vous donc des douceurs, allons donc. *Il chante.*

Rochers vous êtes sourds & plus froids que citrouilles,
Et sans vous approcher vous demeurez ici,
Huit jours après l'hymen, vous serez froids aussi ;
Et vous n'aurez de feux que pour vous chanter pouilles.

Je voudrois bien pouvoir leur rendre leur première figure ; mais je ne le puis faire que quand je verrai une urne d'or, à ce que m'a dit la fée. *Une urne d'or sort de dessous le théâtre.* Ah, voilà justement l'urne. Allons. *Il donne un coup de baguette, & Octave & Ismenie reprennent leur première figure.*

OCTAVE.

Ah, ma princesse !

ISMENIE.

Ah, mon prince !

ARLEQUIN.

Vîte, vîte, mariez-vous pendant que la tendresse est toute chaude.

OCTAVE.

Mais il faudroit le consentement du roi
Croquignollet son pere.

ARLEQUIN.

Hé, mariez-vous toujours, le consente-
ment viendra ensuite. Mais voila justement
monsieur Croquignollet lui-même. *Croqui-
gnollet armé sort de l'urne.*

ISMENIE.

C'est mon pere.

ARLEQUIN.

Monsieur Croquignollet, ces deux amans
vous attendent pour donner votre consen-
tement à leur mariage.

CROQUIGNOLLET *chante.*

Le conseil d'un vieux barbon
Est toujours bon,
Est toujours bon.

Mais en fait de mariage,
Une fille de votre âge,
En fait plus, ma foi,
Qu'un pere comme moi.

ARLEQUIN.

Puisque voila le consentement, réjouif-
sons-nous. Je m'en vais changer cette grot-
te en un palais magnifique, le palais des
fées.

*Arlequin donne un coup de sa baguette, & le
théâtre se change en un palais magnifique. On
y voit une pendule, un limaçon, un papillon &
une lanterne.*

ARLEQUIN.

Tout ce que vous voyez là , ce font des gens que les fées ont ainsi metamorphosés pour se divertir , mais je m'en vais leur rendre leur premiere forme.

Arlequin frappe une seconde fois de sa baguette , & le papillon devient une nimphe , la lanterne un berger , le limaçon un vieillard , & la pendule une dame.

ARLEQUIN.

Hé bien , vous qui étiez papillon tout-à-l'heure , contez-nous un peu la raison pourquoi les fées vous avoient ainsi metamorphosée ?

LA NIMPHE chante.

Un jeune inconstant

Brûloit pour moi d'une flâme nouvelle.

Son feu me parut si brillant ,

Que je fus legerement

Me brûler à la chandelle.

ARLEQUIN.

Tout papillon qui se laisse attirer

A la lueur d'une chandelle ,

A beau voler , tourner , virer ,

Tôt ou tard il en a dans l'aîle.

Mais vous , voudriez - vous bien nous dire par quelle raison on vous avoit changé en lanterne ?

LE BERGER.

La fée qui m'a ainsi metamorphosé avoit de la bonne volonté pour moi , je crus qu'il falloit filer par le parfait amour , je débutai

Sf ij

par les soupirs , les soins , les respects ; enfin
je m'amufai à lanterner l'amour. La fée fut
fi rebutée de mon lanternage romanesque ,
qu'elle me changea comme vous avez vu.

ARLEQUIN.

Le lanternage des amans
Lanterne fort l'oreille aux femmes de bon sens ,
Il faut mener tambour battant
Une beauté moderne ,
Et pour entrer la nuit chez elle fans lanterne ,
Il faut , sans lanterner , parler d'argent comptant.

LE BERGER *chante.*

Il ne faut point lanterner ,
En amour aimons à la moderne :
Qui s'amuse à la baliverne ,
N'est bon qu'à berner ,
Il ne faut point lanterner.



Et lorsqu'une bergere aimable
Nous donne un moment favorable ,
Il ne faut point lanterner ,
Il ne faut point lanterner.

ARLEQUIN.

Et vous qui gardez encore quelque chose
du limaçon que vous étiez tout-à-l'heure ,
contez-nous votre aventure.

LE VIEILLARD *chante.*

Vieux & bossu
Je voulus
Avec la jeune fée , ébaucher l'aventure.
Elle en eut le frisson ,
Voyant mon encolure ,
Et d'un froid limaçon
Me donna la figure.



Tout limaçon que j'étois ;
Je voulois,
La voyant gentille,
Rire & folâtrer,
Elle me fit rentrer
Dans ma coquille.

A R L E Q U I N.

Oh , vous n'êtes pas le premier limaçon qu'on a fait rentrer dans sa coquille , après lui avoir fait montrer les cornes. Mais vous, madame la pendule, pourroit-on savoir votre histoire ?

L A D A M E.

C'est une fée de mes voisines qui me changea en pendule , parce que ma conduite étoit trop bien réglée.

A R L E Q U I N.

Ce trop bien , n'est pas dans la nature.

L A D A M E.

Oh , monsieur , c'est une chose averée , toutes mes voisines se regloient sur moi , & on m'appelloit la pendule du quartier , parce que tout étoit si bien ordonné chez moi , qu'on n'y perdoit pas un moment , & que le jeu , la conversation galante & les autres occupations des femmes se succedoient régulièrement.

A R L E Q U I N.

Le jeu & la conversation galante faisoient vos occupations serieuses ? A quoi passiez-vous donc vos heures de recreation ?

L A D A M E.

Tout étoit si bien distribué, qu'on ne s'en-

nuyoit jamais. Toutes les heures étoient marquées sur mon *agenda* de coqueterie , l'heure du joueur , l'heure du musicien , l'heure du bel-esprit. . .

A R L E Q U I N.

L'heure du berger ? mais dites-moi comment marquez-vous l'heure des importuns, car les importuns sont des animaux qui viennent à toutes les heures.

L A D A M E.

Ah , monsieur, on ne sauroit trop importuner une femme d'esprit. Elle se sert de l'un pour chasser l'autre , & elle tire de chaque caractère d'homme tout ce qu'on peut en tirer. Elle oblige , par exemple , ce fade adorateur qui ne fait dire que *gano & sans prendre* , à perdre son argent contre ce galant mal-aisé qui en fait faire un meilleur usage ; & quand la reprise d'ombre est finie , il faut bien que le sot cede au bel-esprit.

A R L E Q U I N.

J'entends. C'est-à-dire que les amans se succèdent chez vous comme les heures dans les pendules. Et comme un clou chasse l'autre , le jeune héritier commence où la dupe ruinée finit. Ceux qui payent la collation sont relevés par ceux qui la mangent , & quand le colonel entre par la porte, le soustraitant sort par la fenêtre. Voilà assurément une belle police. Vous êtes une pendule à répétition. Vous sonnez toutes les heures ;

mais vous sonnez très-irregulierement. Voici la fée qui vient mener le branle.

L A F E' E *chante.*

Tous dans la nature :
Change de figure,
Quand nous commandons ,
En faisant tac tac , avec nos baguettes ,
Nous changeons
Les vieilles coquettes
En jeunes tendrons.

L A D A M E *chante.*

Sans être forcieres ,
En mille manieres
Nous nous transformons.
Sans faire tac tac , nous autres coquettes ,
Nous changeons
De simples grisettes
En riches jupons.

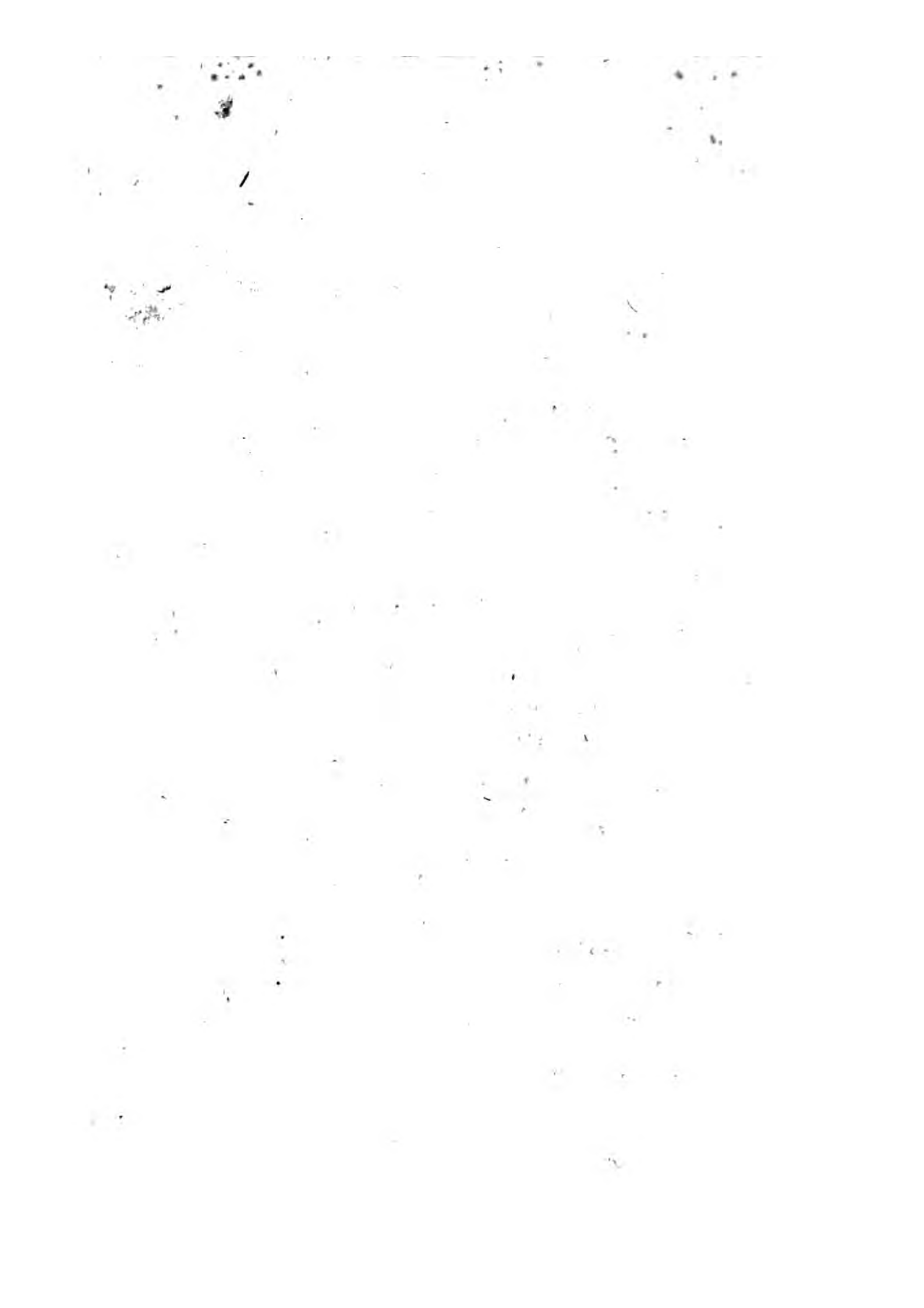
LE VIEILLARD *chante.*

Malgré nos grimaces ,
Nos rides , nos glaces ,
Souvent nous charmons
En faisant tac , tac , en belles especes
Nous changeons
Les fieres tigresses
En petits moutons.

ARLEQUIN *chante.*

Pour vous satisfaire ,
De toute maniere
Nous nous déguisons ,
En faisant tac , tac , par nos fariboles ,
Nous changeons
En bonnes pistoles
Nos gayer chansons.

Fin de la Comedie , & du sixième Tome.



Les Promenades 1 de Paris



Vive le Bois de Boulogne! vivent
tous ces Tapis verts ou l'on vient rougir sa
trogne et voir la feuille à l'envers! c'est dans
ce lieu delectable, c'est dans ce charmant sé-
jour que les plaisirs de la table, font ve-
nir ceux de l'amour.



O vous qui jouis-sez de la saison nou-
vel-le, amoureux Rossi-gnot, plain-
tive Tourterel-le, chantez, petits Oi-
Gherardi Tome VI. A.

2 Les Promenades de Paris.



seaux, vantez vous d'être plus heureux que nous.



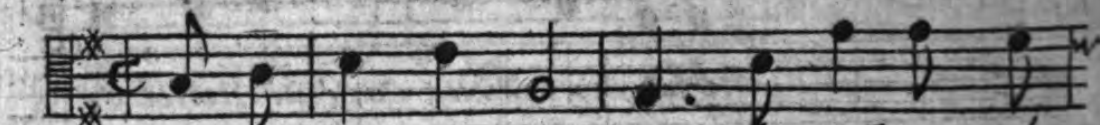
vos femmes les sont fideles; et pour vo-



ter ----- au combat vous ne laissez



point vos belles a des gens de rabat



Au retour du printemps la robe pré-



sider aux ruelles, mais au retour des combat-



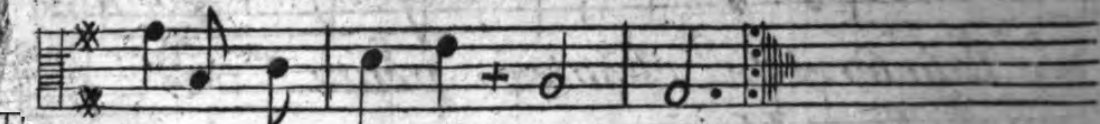
-tants tous les Amours tous les Amours, s'en vont chan-



-tant adieu Robins, quittez vos belles, a-



-dieu, vous reviendrez avec les hi-ron-del-



les, au retour du printemps

Les Pomenades de Paris. 3



Dansons, chantons avec gaité, Robin a
d'autre a d'autre, ce n'est qu'au cœur de l'Été
qu'on peut recevoir le votre



Robins retournez au Palais, dé
sertez les ru el les vous reviendrez gens
de procès, avec les hi ron del les ;

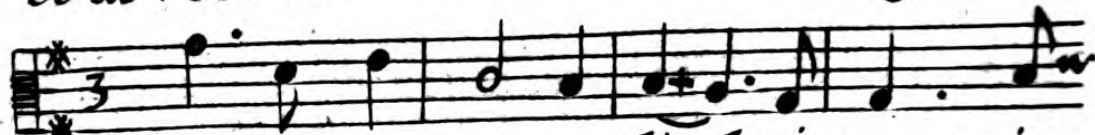


Le Pa ta pan des tambours, le ta -
rare des trompet- - - - les fera gé -
-mir les amours Et va doucir les co quet
tes, le man teau noir en ri-ra

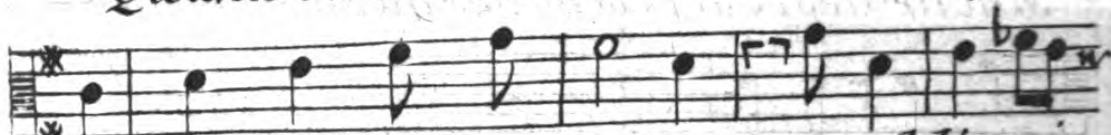
4. Les Promenades de Paris.



et la robe re gnera.



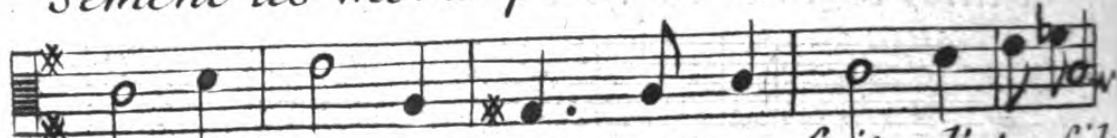
Quand on est veuve à dix huit ans, qu'on



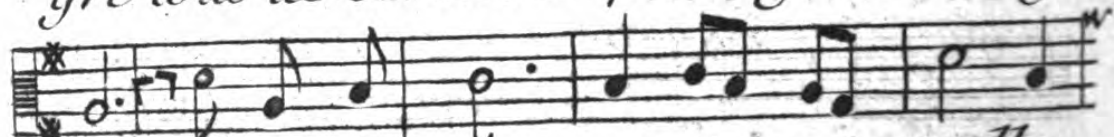
est riche et qu'on est belle on oublie ai-



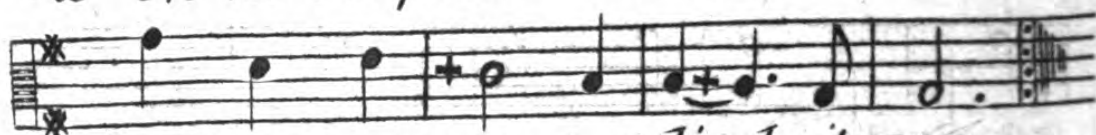
sément les morts pour les vivants, et mal-



gré tous les serments qu'on a faits d'être fide-



-le on ne vit point en tour-te-relle,



Quand on est veuve à dix huit ans.

Le Retour de Bezons.



Est il de plus belle foire que la foire



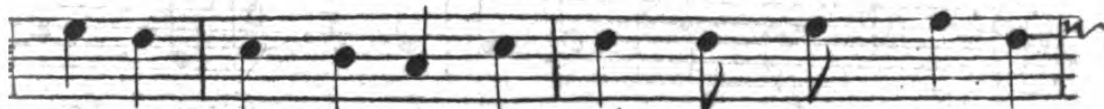
de Bezons! les gens y vont à foison

Le retour de Bezons .

5



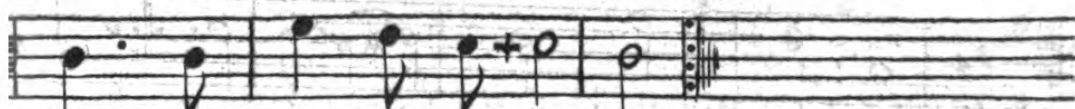
chanter, danser, rire et boire. la, per



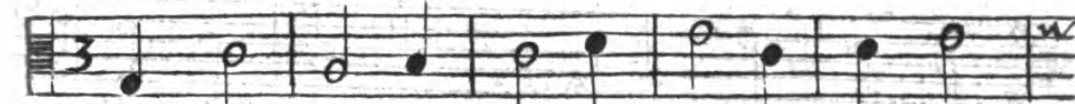
sonne n'est surpris et dès qu'on veut faire em-



plette on y trouve a juste prix le



pain, le vin, la grisette.



Les fil-let tes de villa ge et les



dames de la Cour changent ici de vi-



sage pour faire chan ger l'Amour ,



L'Amour est un Dieu fantasque qui se plait



au tapinois , il regagne par le masque

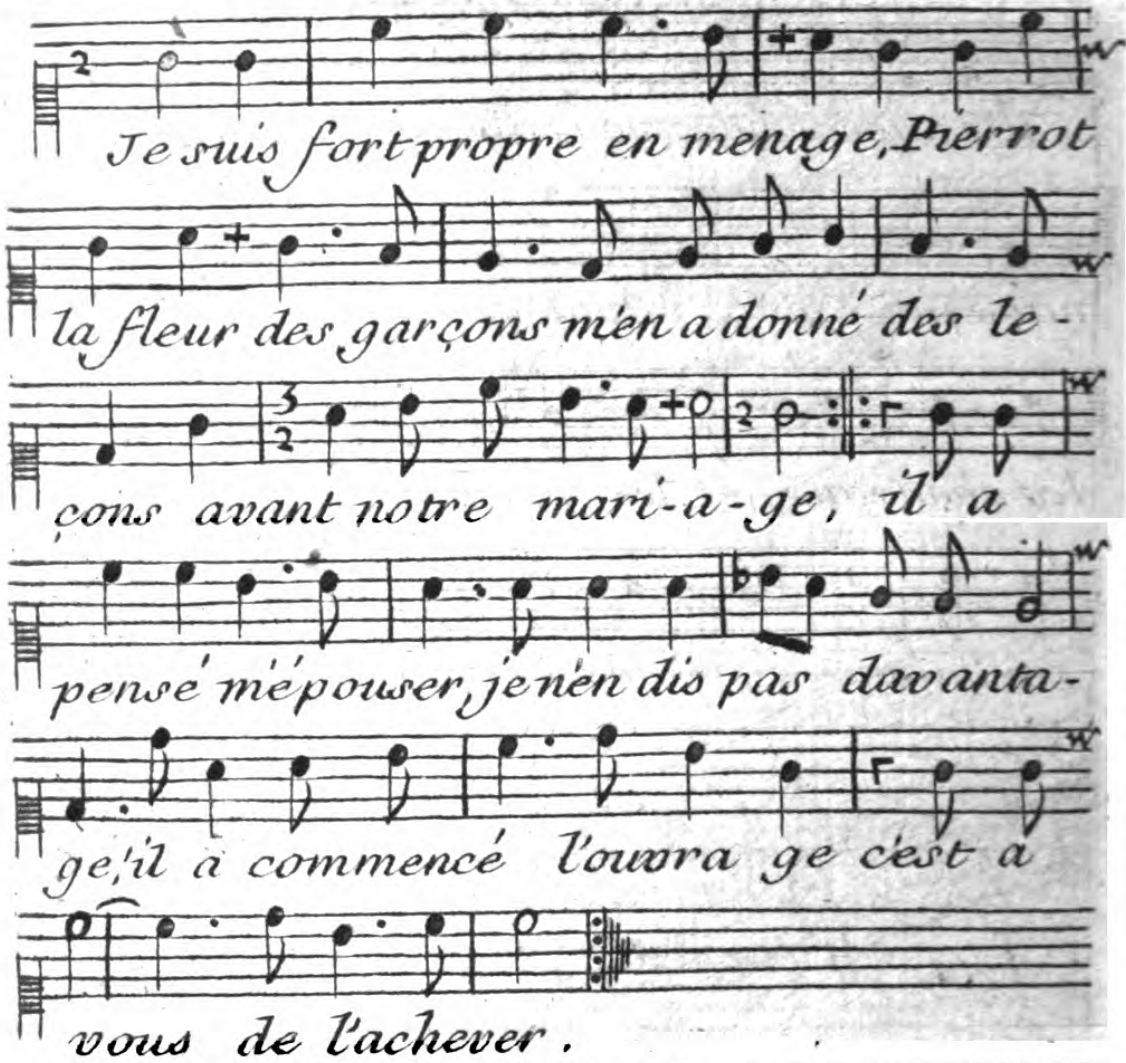


ce qu'il perd par le minois .

Gherardi Tome VI.

A ij

Le retour de Bezons.



Je suis fort propre en ménage, Pierrot
la fleur des garçons m'en a donné des le-
çons avant notre mari-a-ge, il a
pensé m'épouser, je n'en dis pas davanta-
ge, il a commencé l'ouvrage c'est à
vous de l'achever.



Si tous les Enfants qu'on fait tous les
ans sur ce rivage restoient dans notre vil-
la ge, ge on verroit bientôt pria pour pria

Bezons plus peuplé que Paris, ris.

Le retour de Bezons.

7.

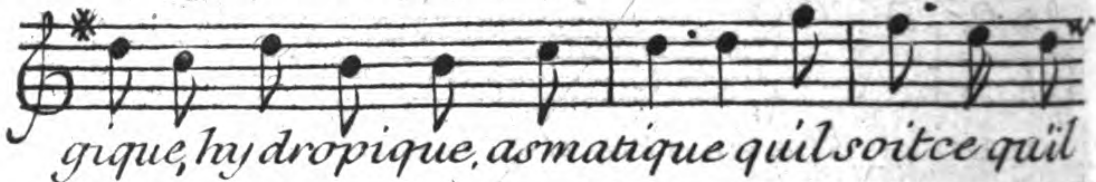
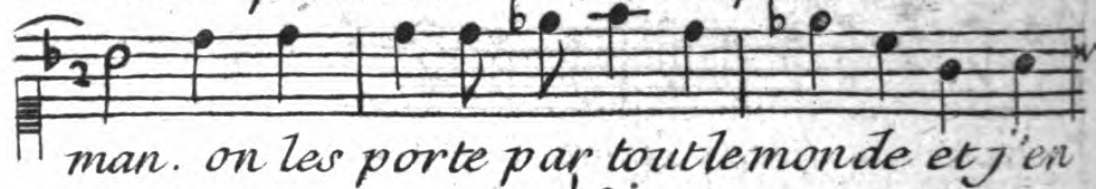
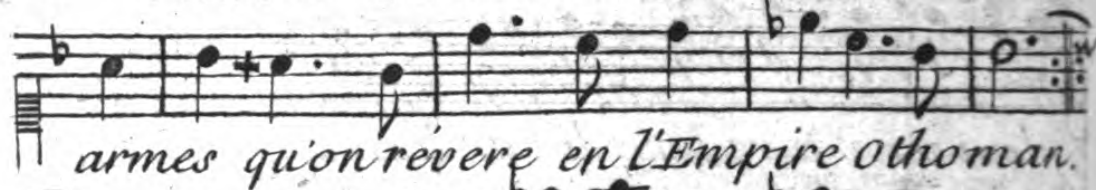
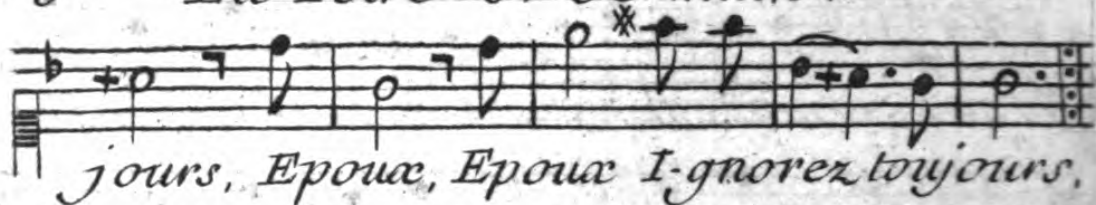
Messieurs nous vous donnons le mieua que
nous pouvons le retour de Bezons, avec
les chansons et les machines, nes, nous
souhaitons que dans ce jour. le retour, le re-
tour vaille mieua quema ti-nes,

The musical score consists of five staves. The first staff begins with a treble clef and a '2' time signature. The second staff has a '2' time signature. The third staff has a '3/2' time signature. The fourth staff has a '3/2' time signature. The fifth staff has a '3/2' time signature. The music is written in a simple, folk-like style with various rhythmic values and rests.

La Foire St Germain.

Venez a nous accou-vez tous
rien n'est si doux que d'apprendre sa destinée
e, mais dans l'himenée l'ignorance
est d'un grand secours. Epoux ignorez tou

The musical score consists of four staves. The first staff begins with a treble clef and a '3/4' time signature. The second staff has a '3/4' time signature. The third staff has a '3/4' time signature. The fourth staff has a '3/4' time signature. The music is written in a simple, folk-like style with various rhythmic values and rests.

La Foire S^t Germain.

La Foire S^t Germain .

9



fa, malgré sa ré-sis-tance , si sa



femme veut qu'il danse, il a beau faire il



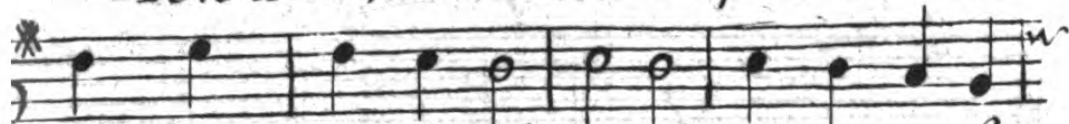
dansera tire lire, li ra li ron fa fa



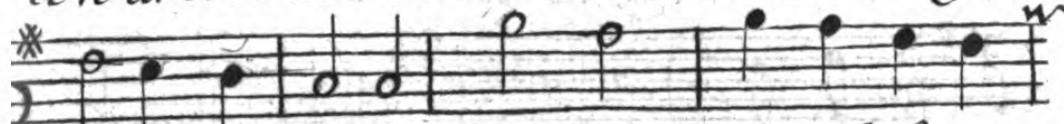
fa tire lire li ra li ron fa .



Ton tems, ton tems est passé ton tim-



bre est cassé, tu tèn tu tèn vas fi-



nir ta carriere, Ne prends point de femme,



car au lieu de sonner l'heure en-

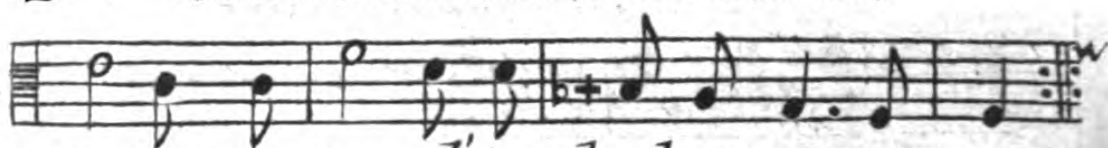


tiere, tu ne son-ne-rois tu ne



sonnerois que le quart.

2 Les Promenades de Paris.



seaux, vantez vous d'être plus heureux que nous.



vos femmes les sont fideles; et pour vo-



ler ----- au combat vous ne laissez



point vos belles a des gens de rabat



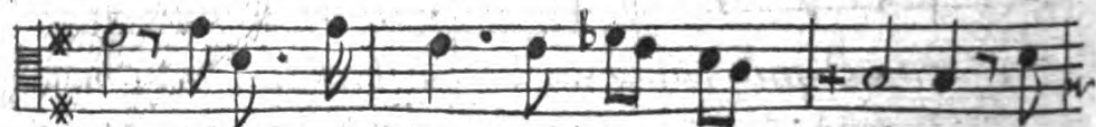
Au retour du printemps la robe pré-



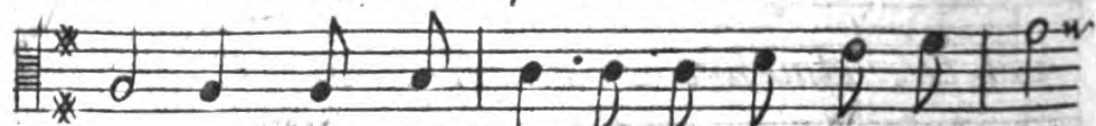
sider aux ruelles, mais au retour des combat-



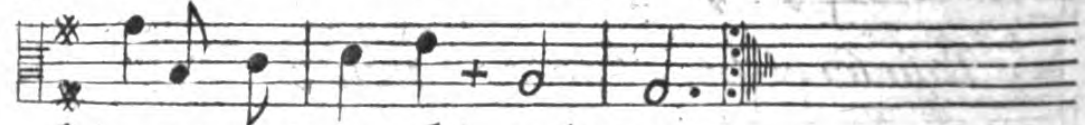
-tants tous les Amours tous les Amours, s'en vont chan-



-tant adieu Robins, quittez vos belles, a-



-dieu, vous reviendrez avec les hi-ron-del-



les, au retour du printemps

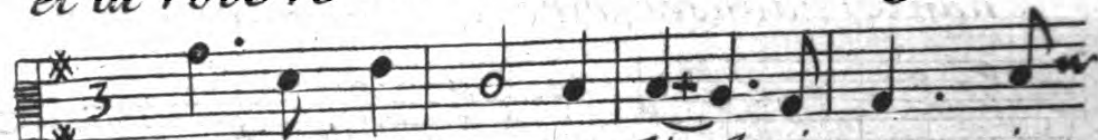
Les Pomenades de Paris. 3

Dansons, chantons avec gaité, Robin a
Fin
d'autre a d'autre, ce n'est qu'au cœur de l'Eté
qu'on peut recevoir le votre
Robins retournez au Palais, de
sertez les ru et les vous reviendrez gens
de procès, avec les hi ron del les,
Le Pa ta pan des tambours, le ta -
rare des trompet- les fera gé -
mir les amours Et ra doucir les coquet
tes, le man teau noir en ri-ra
Gherardi Tome VI. A. 21 ra

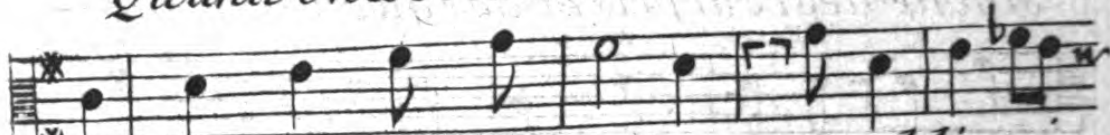
4. Les Promenades de Paris.



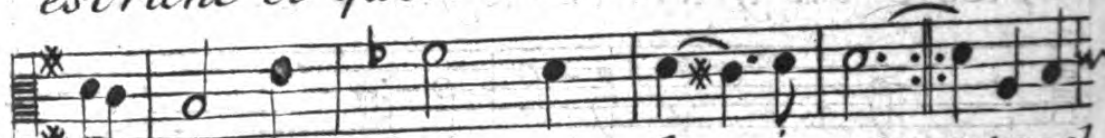
et la robe re gnera.



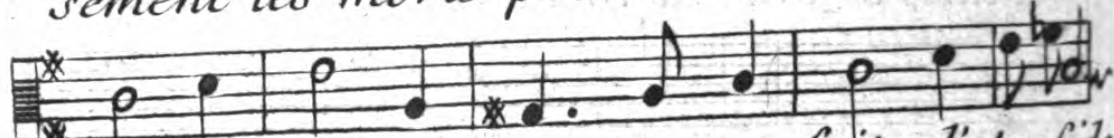
Quand on est veuve a dix huit ans, qu'on



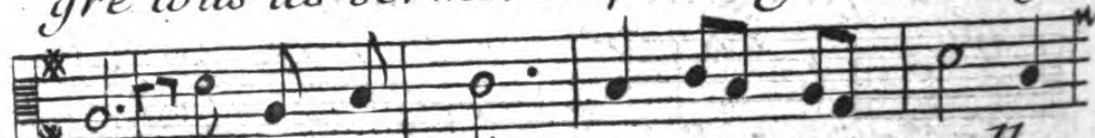
est riche et qu'on est belle on oublie ai-



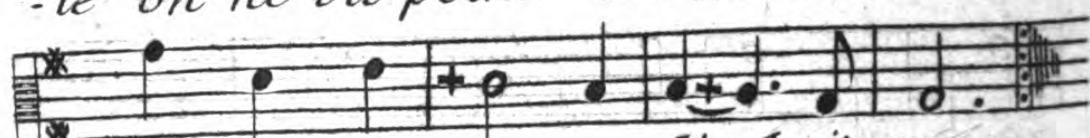
sément les morts pour les vivants, et mal-



gré tous les serments qu'on a faits d'être fide-



-le on ne vit point en tour-te-relle,



Quand on est veuve a dix huit ans.

Le Retour de Bezons.



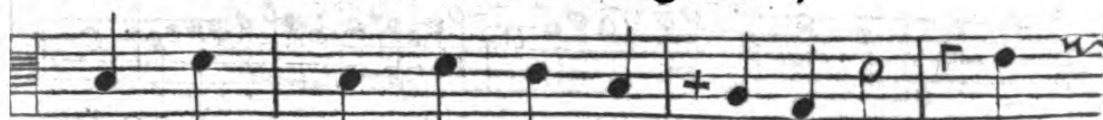
Est il de plus belle foire que la foire



de Bezons! les gens y vont a foison

Le retour de Bezons .

5



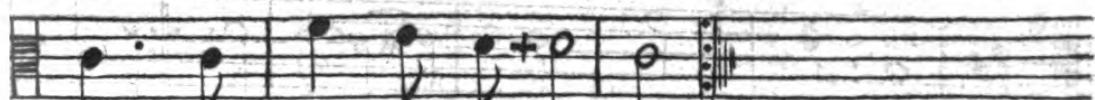
chanter, danser, rire et boire. la, per



sonne n'est surpris et dès qu'on veut faire em-



plette on y trouve a juste prix le



pain, le vin, la grisette.



Les fil-let tes de villa ge et les



dames de la Cour changent ici de vi-



sage pour faire chan ger l'Amour ,



L'Amour est un Dieu fantasque qui se plaît



au tapinois , il regagne par le masque



ce qu'il perd par le minois .

Le retour de Bezons.

Je suis fort propre en menage, Pierrot
 la fleur des garçons m'en a donné des le-
 çons avant notre mari-a-ge, il a
 pensé m'épouser, j'en dis pas davanta-
 ge, il a commencé l'ouvrage c'est à
 vous de l'achever.

Si tous les Enfants qu'on fait tous les
 ans sur ce rivage restoient dans notre vil-
 la ge, on verroit bientôt pria pour pria
 Bezons plus peuplé que Paris, ris.

Le retour de Bezons.

7.

Messieurs nous vous donnons le mieux que nous pouvons le retour de Bezons, avec les chansons et les machines, nes, nous souhaitons que dans ce jour le retour, le retour vaille mieux que ma ti-nes.

The musical score consists of five staves. The first staff begins with a treble clef, a key signature of one sharp (F#), and a 2/2 time signature. It contains a melody with a triplet of eighth notes. The second staff continues the melody with a 2/2 time signature. The third staff features a 3/2 time signature and includes a repeat sign. The fourth staff continues the melody. The fifth staff concludes with a 3/2 time signature and ends with a double bar line and repeat dots.

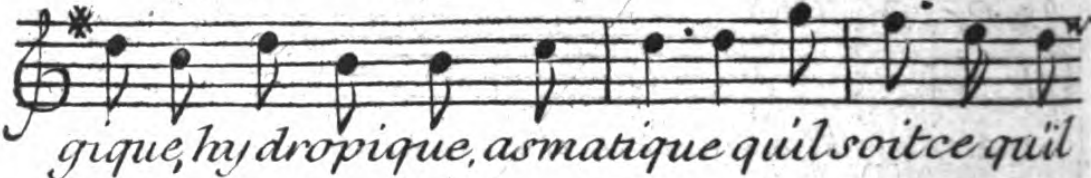
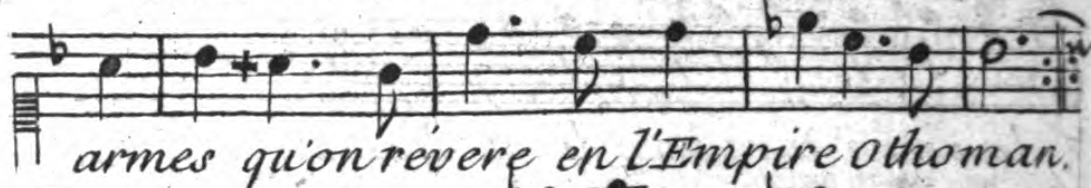
La Foire S^t Germain.

Venez a nous accourez tous rien n'est si doux que d'apprendre sa destinée, mais dans l'imenée l'ignorance est d'un grand secours. Epoux ignorez tou

Gherardi Tome VI. A wj

The musical score consists of five staves. The first staff begins with a treble clef, a key signature of one flat (Bb), and a 3/4 time signature. It contains a melody with a dotted quarter note. The second staff continues the melody with a 3/4 time signature. The third staff features a repeat sign. The fourth staff continues the melody. The fifth staff concludes with a 3/4 time signature and ends with a double bar line and repeat dots.

8 *La Foire S^t Germain.*



La Foire St Germain .

9



fa, malgré sa ré-sis-tance , si sa



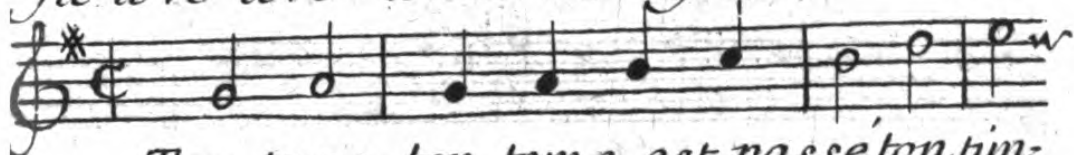
femme veut qu'il danse, il a beau faire il



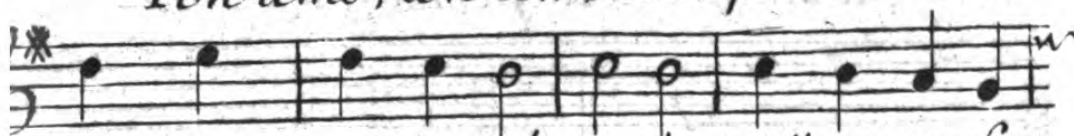
dansera tire lire, li ra li ron fa fa



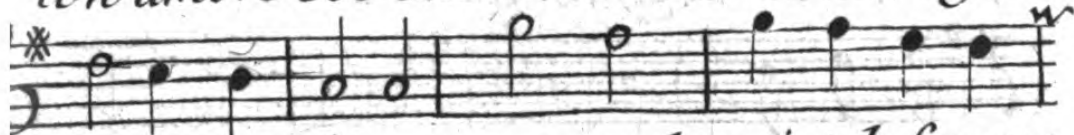
fa tire lire li ra li ronfa .



Ton tems, ton tems est passé ton tim-



bre est cassé, tu tèn tu tèn vas fi-



nir ta carriere, Ne prends point de femme,



car au lieu de sonner l'heure en-



tiere, tu ne son-ne-rois tu ne



sonnerois que le quart.

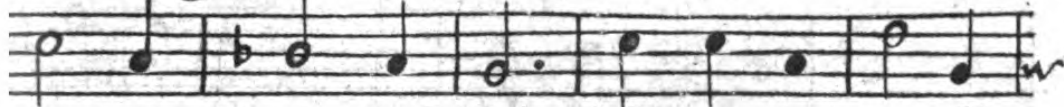
Epoux qui possédez un objet plein d'ap-
 pas, ne vous endormez pas, ne vous en-
 dormez pas, gardez bien votre conquête
 contre les veilles d'un amant, car bien sou-
 vent un mari se réveille avec un mal de
 tête qu'il n'avoit point en s'endormant
 Je dis oui, je dis non, selon l'occase-
 on, la chose est incertaine, je dis toujours
 oui chez la femme d'autrui; mais je dis non
 non non avec la mienne.



Vous qui vous moquez par vos ris



de ma figure en cage ; parmi vous



autres beaux esprits, il s'en trouve je



rage, qui voudroient bien au même



prix revenir a mon â-ge.

Les Momies d'Égypte.



Si dans Paris toutes les belles qui ne



sont pas cruelles, pour illustrer leur sort lais-



soient après leur mort des monuments aussi so-



lides, on verroit bien des Pyra mi des

Herardi Tome VI.

Les Momies ,

Lorsque nos beaux jours sont passés,
 nos appas sont effacés, on ne doit plus prétendre
 faire l'amour à communs frais. c'est l'ar-
 gent, c'est l'argent seul qui nous peut rendre
 ce que l'âge sur nous a moissonné d'attraits.
 Monsieur Jacquemard faites gilles, ce n'est
 point aux procureurs à donner des ca-
 deaux aux filles, prenez votre sac et vos
 quilles, faites gilles faites gilles, allez cher-
 cher fortune ailleurs.

Les Rois d'Egypte et de Sy-rie voui-

Les Roys d'Egypte et de Sy-rie vou-

loient qu'on embaumat leurs corps p^r. durer plus

loient qu'on embaumat leurs corps p^r. durer plus

long tems morts, quelle fo... li... e!

long tems morts, quelle fo... li... e!

Avant que de nos corps notre ame soit par

Avant que de nos corps notre ame soit par

tie, avec du vin em-bau-mons

tie, avec du vin em-bau-mons

nous, que ce Baume est doux! embau-

nous que ce baume est doux!

mons nous, embaumons nous pour du-

que ce baume est doux! em- baumons nous em-

rer plus long tems en

baumons nous pour durer plus long

Vi e . .

tems en Vi . e .

Versez moi du vin dans mon ver-

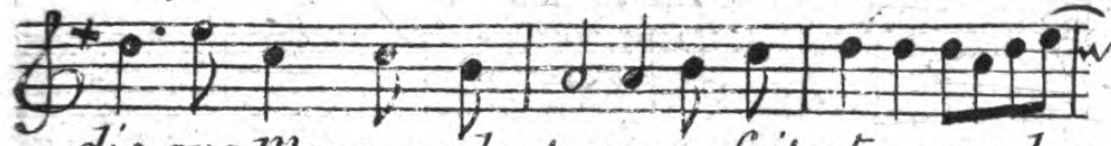
re, choquons, faisons un bruit de guer-



re qui puisse durer toujours. Repondez moi



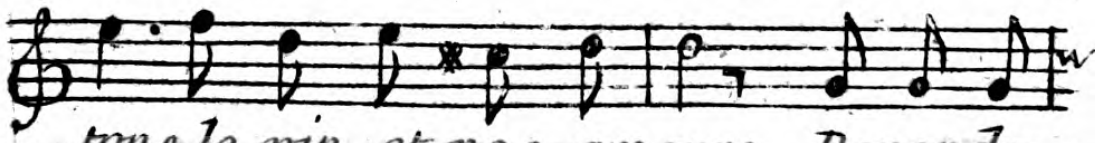
trompet- tes et tambours et tan



dis que Mars sur la terre ne fait p.^t gronder



. son tonner re chantons, chan



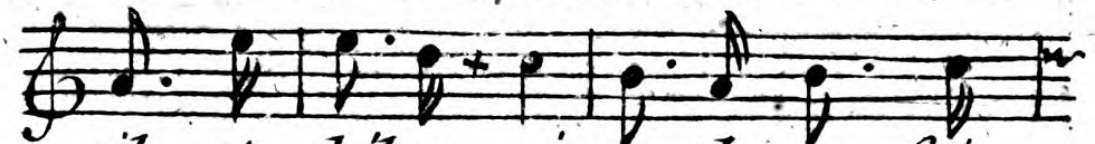
tons le vin et nos amours. Repondez



nous trompet- tes et tambours,



Monsieur Jacquemard est benin, do



cile et de bonnai-re, Il nous fait



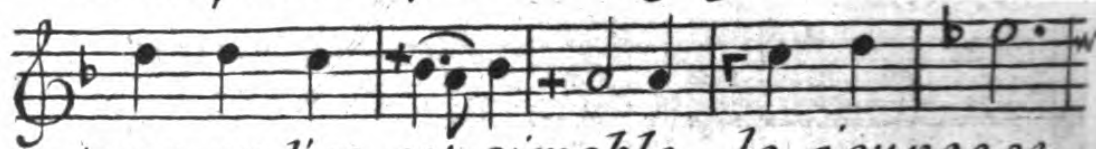
boire de bon-vin, mais il n'en



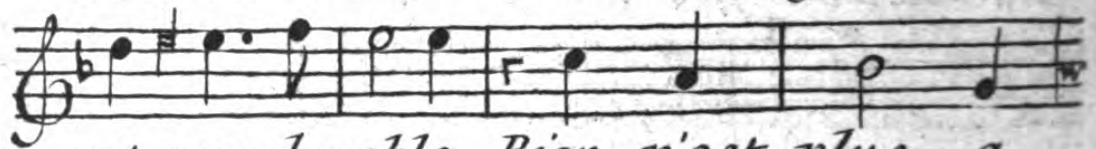
boira que-re.
Gherardi-Tome VI.

*Les Bains**De la Porte S^t Bernard*

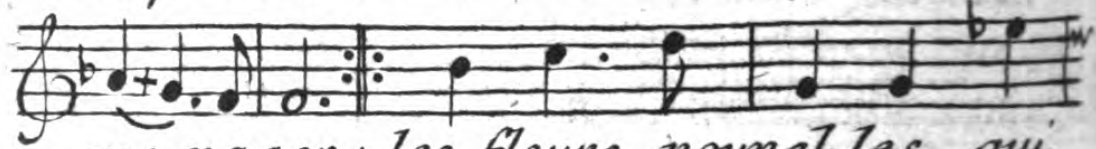
On ne peut trop tot s'engager dans le



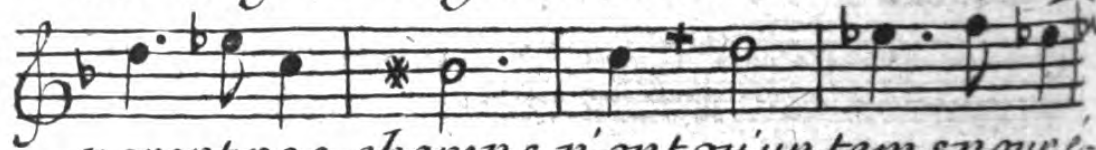
tems ou l'on est aimable, la jeunesse



est peu durable, Rien n'est plus a



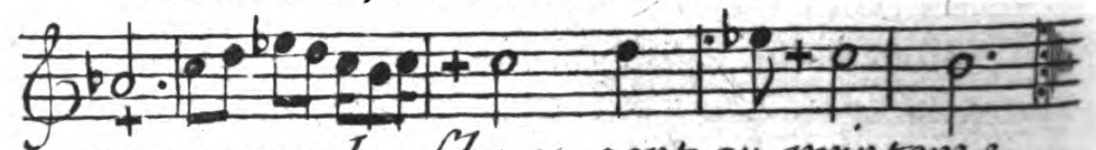
me-nager: les fleurs nouvelles qui



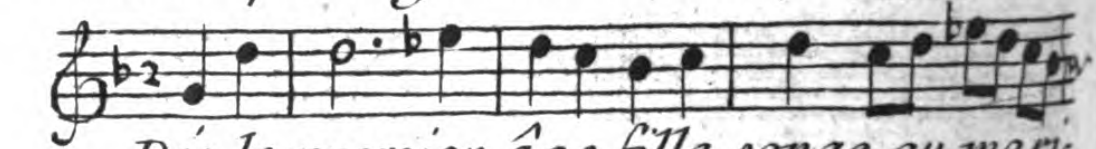
parent nos champs n'ont qu'un tems pour é-



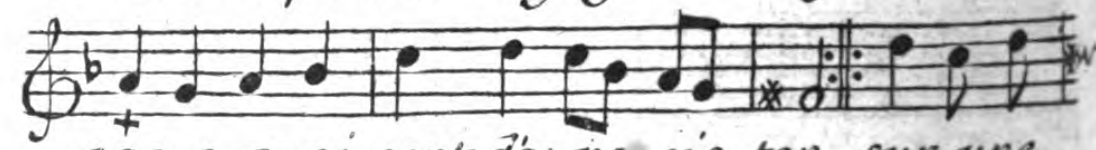
tre belles, les amants sont dans les beaux



ans ce que les fleurs sont au printemps



Dès le premier âge fille songe au mari



-age, a quoi sert d'y re-sis-ter sur une

La porte S^t Bernard .

17

*pente si glissante ou le cœur se laisse
emporter, la sagesse est tré bu -
chante pour peu qu'on veuille l'ar rê ter
Venez, venez dans mon bacheau, fil -
let-tes, si vous etes sa ges
car la ver tu toujours sur na ge
et va sur l'iau ho ho ho ho ho ho
et va sur l'iau .*

*Dans ce jour de ré-jouissan-ce
rions, chantons et dansons tous
Gherardi Tome VI. B.*

Venez Poissons - en-trez en dan-se,
 Venez chanter avec-que nous.
 Tout Paris est a la nage le long de
 ce ri-vage Tout Paris est a la nage,
 ah que de Corps nus i-ci les cœurs s.^t e
 mus quand les yeux vont au fourage, q.^d les bel-
 les vont au pillage, que les traits. d'a-
 mours sont doux! La Coquette et la plus
 sage n'y viennent pas davantage. quand les
 baigneurs n'y sont plus ces bords sont peu courus

En vain dans le bain on espere trou-
ver un remede a ses maux, maux mille ob-
jets dans cette onde claire en causent
de nouveaux dont on ne guerit guere,
mille objets dans cette onde claire, en
causent de nouveaux dont on ne guerit guere,

The musical score consists of six staves of music. The first staff begins with a treble clef, a key signature of one flat (B-flat), and a 3/4 time signature. The melody is written in a simple, rhythmic style with quarter and eighth notes. The lyrics are written in a cursive hand below the notes. There are various musical markings such as slurs, ties, and repeat signs throughout the piece.

Arlequin Misantrope

Il ne faut qu'une baga telle pour
etre heureux ou malheureux, Pour faire un infi-
dele de l'amant le plus amoureux, il ne

The musical score for 'Arlequin Misantrope' consists of three staves of music. It begins with a treble clef, a key signature of one flat (B-flat), and a 3/4 time signature. The melody is written in a simple, rhythmic style with quarter and eighth notes. The lyrics are written in a cursive hand below the notes. There are various musical markings such as slurs, ties, and repeat signs throughout the piece.

Arlequin Misanthrope.

faut qu'une bagatelle. Pour reduire une belle a bien payer nos feux, pour
 troubler la cervelle d'un mari le moins soupconneux, Il ne faut qu'une bagatelle,
 pour se faire riche ou geux, pour rendre son nom fameux par un croissant de bon mode-
 le. Il ne faut qu'une bagatelle sans un peu de bagatelle tout le
 monde finiroit qu'est ce qu'on diroit, qu'est ce qu'on feroit, on craindroit une ruelle, on

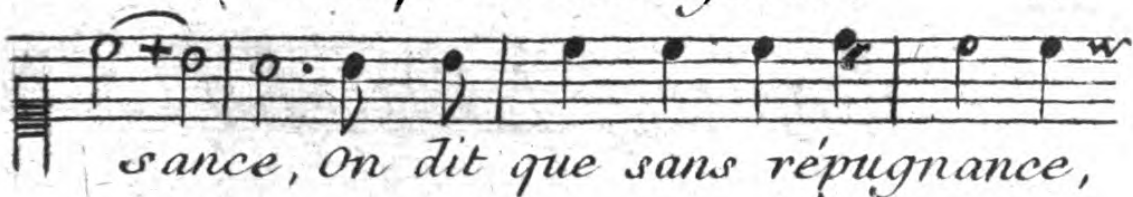
Arlequin Misanthrope .

21

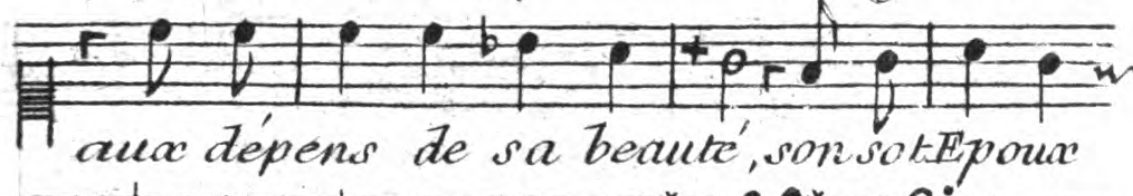
*s'ennuieroit, on s'enfueroit, rien ne plairoit
sans un peu de baga-tel-le. Qui se
mariroit, qui nous voudroit, que seriroit d'être
belle, on nous morgueroit, on s'en passeroit
sans un peu de baga-tel-le.
Comme l'Hyver a des rou-pies,
Cerés des blez, Flore des fleurs, ainsi Pa-
ris a des harpies, Greffiers, Sergents et
Procureurs.*

Pasquin et Marforio

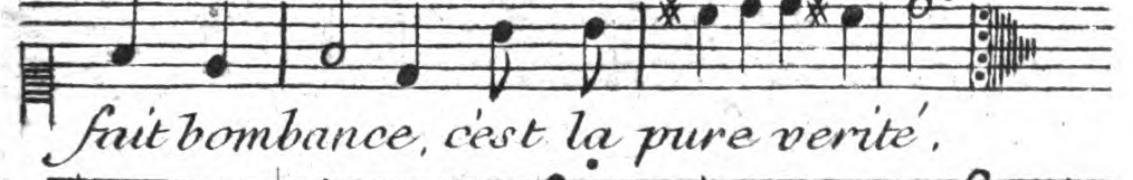
Non ce n'est point la médisance
 c'est la vérité qui nous offense, la
 Coquette se rit du médisant qui dit qu'elle
 n'est point cruelle, au troupeau d'amans
 qui la suit, mais on feroit rougir la
 belle en lui nommant tout bas le seul qu'on voit en-
 trer chez elle quand tous les autres n'y sont pas.
 On dit qu'en festins, Iris ruine-
 roit quatre maris, ce n'est qu'une médi-



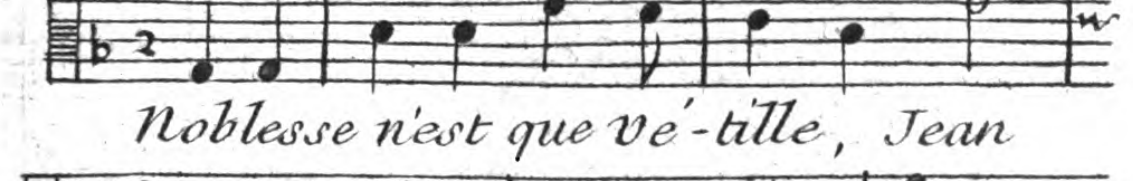
sance, On dit que sans répugnance,



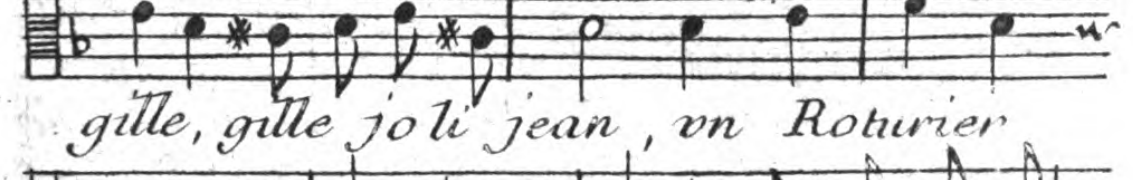
aux dépens de sa beauté, son sot Epoux



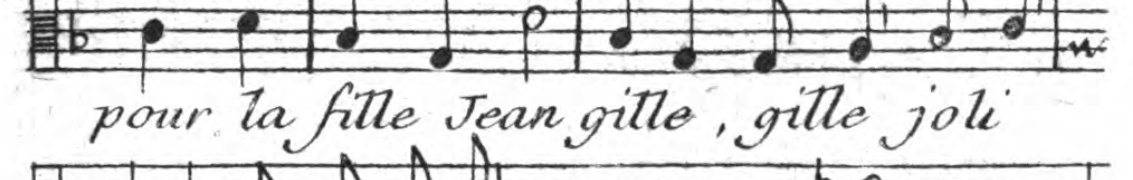
fait bombance, c'est la pure verité.



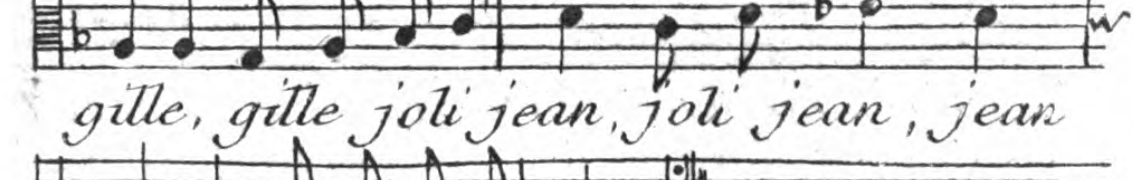
Noblesse n'est que vé-tille, Jean



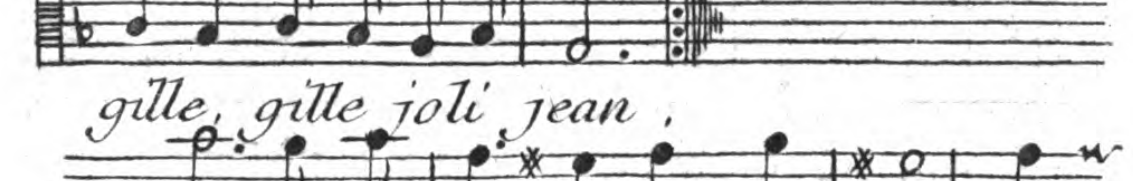
gille, gille joli jean, un Roturier



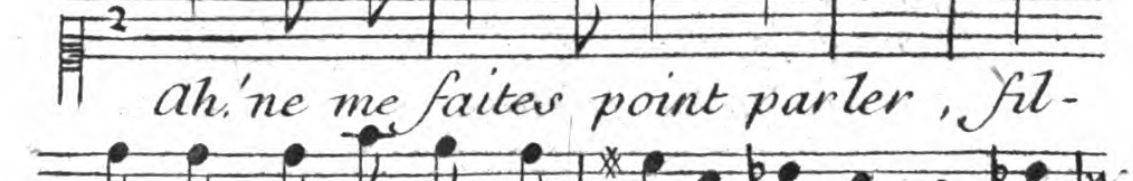
pour la fille Jean gille, gille joli



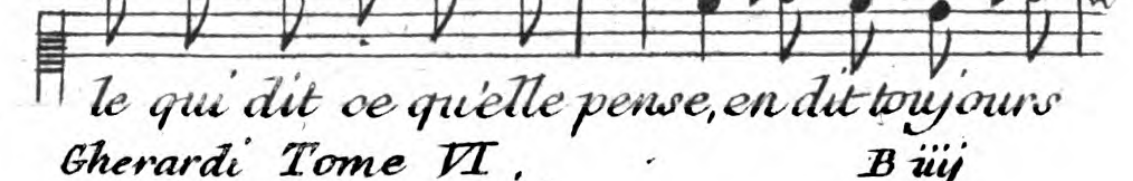
gille, gille joli jean, joli jean, jean



gille, gille joli jean.



Ah, ne me faites point parler, fil-



le qui dit ce qu'elle pense, en dit toujours

trop, j'aime mieux chanter, une chans on-
nette est sans conse - quence. ah ne me
faites point parler. si je parlois je
vous dirois peut etre que lasse d'etre
fille je veux etre... ah! ne me faites
point parler.

Dans cet arbre chargé d'une noble chi-
mere, pourquoi veux tu fonder ton fabu-
leux destin sur un pere in - cer - tain
sans avoir egard a la me-re.

Pasquin et Marforio 25



On connoit mieua ce que l'Arbre pro -
duit par la branche femelle, puis que cest
et le qui porte le fruit .




Mon Pere etoit Fils d'un Pere qui fut




Fils d'un Pere qui fut tant ingrat quil ne
voulut pas etre Pere par un contract.



Ma Mere etoit fille de la fille d'une
fille qui cherissoit si fort l'honneur d'etre



fille qu'elle fut fille jus qu'a la mort,



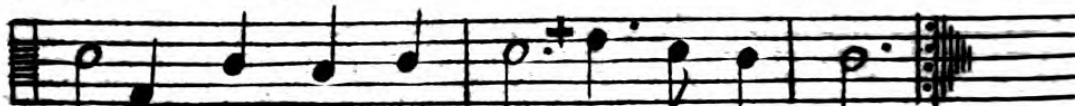
Mere dont la fille est jeu-net-te



Et qui veut la Lande-ri-ra, qui veut voir



sa for tune faite, doit un peu la lande-ri-



rette, doit un peu la lande-ri-ra.



Craignez, Peres, craignez les perils



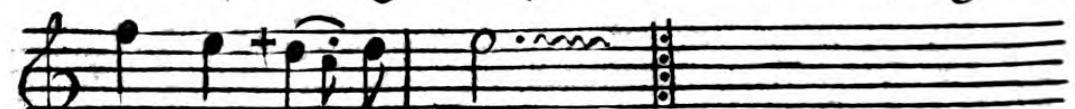
du fil-la-ge, la vertu souvent fait nau-



frage avant que d'ar-ri-ver au port



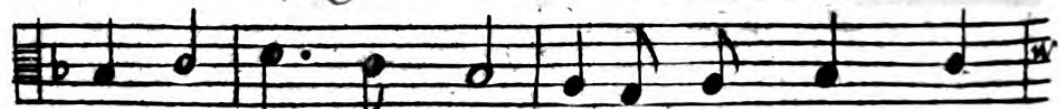
du mari-a-ge; preve-nez l'ora-ge



du tempe-ra-ment.



Ma ri qui fait senti nelle pour gar-



der sa Pe-ron net-le y perd son la-



tin; quen dis tu, Pasquin quen dis tu Pas quin?



pendant qu'il veille elle est sage mais el-



le se dédommage, mon ami Mar fo ri -



-o, pendant qu'il fait dodo.



Le Mede-cin plein de science qui



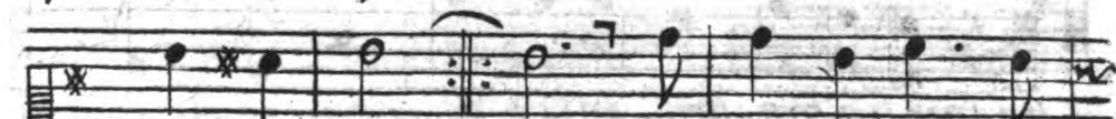
veut que nous nous portions bien quand il a ci-



té Galien ressemble au sot Epoux qui



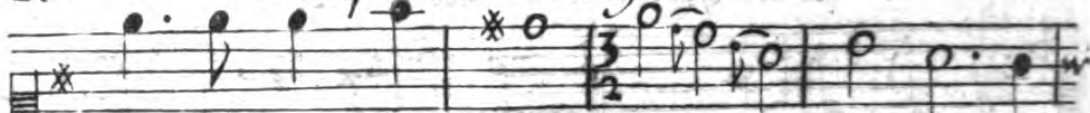
par son élo-quence veut exhorter sa



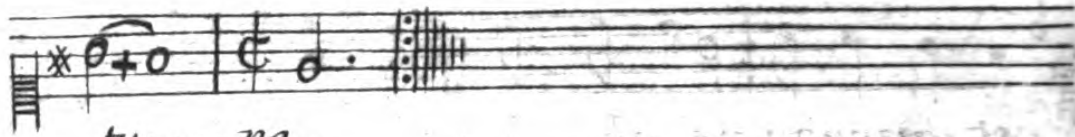
femme au bien. //, Maris et Me-de-



cins, c'est moi qui vous l'assure votre é-lo-



quence ne peut rien, laissez agir la na-



tu...re.



La nature a dit a notre appetit si des



drogues de Medecine, Pilez donc pour



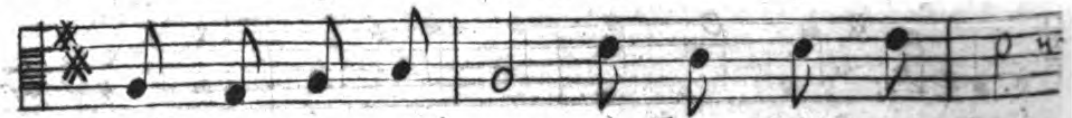
la cuisine, pilez compagnons tinton tinton



ton point de quinquina, d'assa fae-ti-da,



ni d'autre quenille, pilez la mo-rii-le,



trufle et champignons, pilez compagnons



tinton tinton, ton, pilez la poudre de'lec-



table qui fait si bien piler a table.

Si de quelque humeur affligeante votre cœur
est environné ahi ahi ahiouf ho-i -
mé notre é-me-ti-que vous pre-sen-te
un joyeux secours, Venez en prendre tous les
jours dans du Sirop de Mante.

Detailed description: This block contains a musical score for a song. It consists of five staves of music. The first staff begins with a treble clef, a key signature of one flat (B-flat), and a 2/4 time signature. The melody is written in a simple, folk-like style with various note values including quarter, eighth, and sixteenth notes, as well as rests. The lyrics are written in a cursive hand below the notes. The piece concludes with a double bar line and a repeat sign.

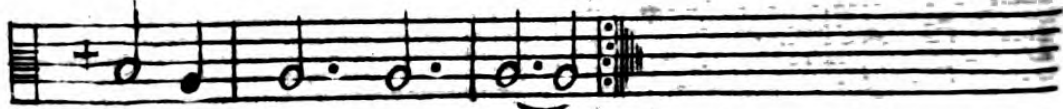
Les Fées

Bon beninguet a dit le Poupard est a
moi, les railleurs ont dit ah' ah' ah' je le
croi, croi, Messieurs les railleurs pareil
cas vous est hoc et pis encore, car tel de
Gherardi Tome VI. Cij

Detailed description: This block contains a musical score for a song titled 'Les Fées'. It consists of four staves of music. The first staff begins with a treble clef, a key signature of one flat (B-flat), and a 6/4 time signature. The melody is written in a simple, folk-like style with various note values including quarter, eighth, and sixteenth notes, as well as rests. The lyrics are written in a cursive hand below the notes. The piece concludes with a double bar line and a repeat sign.



vous voit l'œuf é clore, dont il ne fut ja



mais le coq coq coq.



Un jeune inconstant bruloit pour



moi d'une flamme nouvel-le, son



feu me parut si brillant que je fus lé-



gere-ment me bruler a la chandelle.



Il ne faut point lanterner en a-



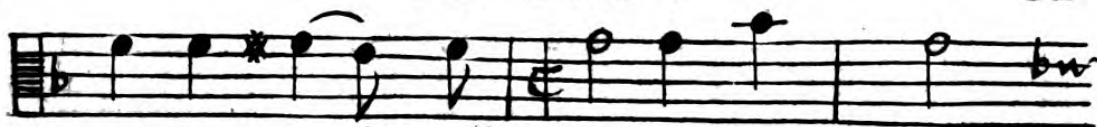
mour, aimons a la moderne, qui s'a-



muse a la ba li verne n'est bon qu'a ber-



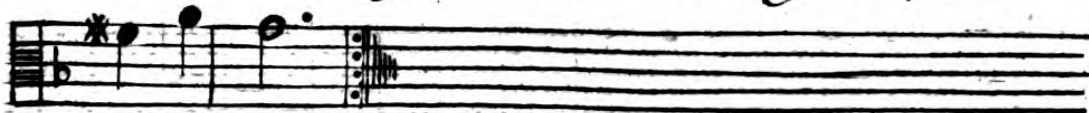
ner il ne faut point lanterner et lors qu'a-



ne ber-gere ai-mable vous donne



un moment favorable, il ne faut point



lanterner .



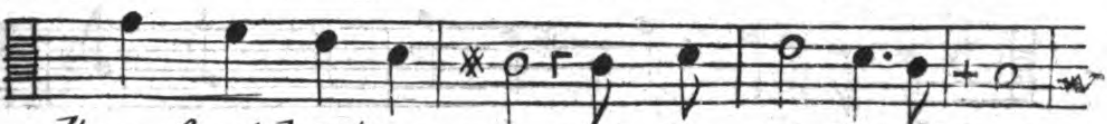
Vieux et bossu je voulus avec la jeune



Fée ébaucher l'avanture, elle en eut



le frisson Voyant mon enco-lure et



d'un froid Limaçon me donna la figu-



re tout Limaçon que j'étois, je voulois la



voyant gentille, rire et fo-la-trer et-



le me fit rentrer dans ma co-quil-le.

Tout dans la Nature change de figure quand nous commandons, dons, en faisant tac tac avec nos Baguettes, nous changeons les Vieilles Coquettes en jeunes ten-drons, dons.

*Fin de la Musique
du Tome VI.*

1111 1111 1111 1111 1111

